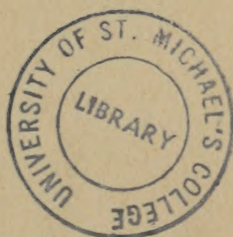
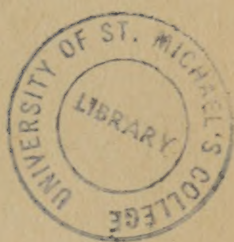

UNIVERSITY OF ST. MICHAEL'S COLLEGE
3 1761 01952303 4










UNIVERSITY OF ST. MICHAEL'S COLLEGE
LIBRARY



LE FEU

CALMANN-LÉVY, ÉDITEURS

DU MÊME AUTEUR :

Format in-18.

ÉPISCOPO ET Cie. . . . . 1 vol.
FORSE CHE SI FORSE CHE NO . . . . 1 —

LES ROMANS DE LA ROSE

L'ENFANT DE VOLUPTÉ. . . . . 1 vol.
L'INTRUS. . . . . 1 —
LE TRIOMPHE DE LA MORT. . . . . 1 —

LES ROMANS DU LYS

LES VIERGES AUX ROCHERS . . . . 1 vol.
LA GRACE (*en préparation*). . . . . 1 —
L'ANNONCIATION (*en préparation*) . . . . 1 —

LES ROMANS DE LA GRENADE

LE FEU. . . . . 1 vol.
LA VICTOIRE DE L'HOMME (*en préparation*). . . . 1 —
TRIOMPHE DE LA VIE (*en préparation*). . . . . . 1 —

THÉATRE

LES VICTOIRES MUTILÉES (*La Gioconda. — La Ville morte. — La Gloire*). . . . . 1 vol.
LA VILLE MORTE, tragédie en 5 actes. . . . . . . 1 —
LA FILLE DE JORIO, tragédie en 3 actes . . . . . 1 —
LE MARTYRE DE SAINT SEBASTIEN. . . . . 1 —
FRANCESCA DA RIMINI (*sous presse*) . . . . 1 —

POÉSIES (1878-1893). . . . . 1 vol.

Pour paraître prochainement :

LAUS VITAE, poème. . . . . 1 vol.
PLUS QUE L'AMOUR, drame. . . . . 1 —
L'OMBRE D'ANTIGONE, drame. . . . . 1 —
LA MÈRE FOLLE, roman . . . . 1 —
L'HOMME QUI A VOLÉ LA JOCONDE, récit . . . . 1 —

E. GREVIN — IMPRIMERIE DE LAGNY

LES ROMANS DE LA GRENADE

LE FEU

PAR

GABRIELE D'ANNUNZIO

TRADUIT DE L'ITALIEN

PAR

G. HÉRELLE

...fa come natura face in foco.
DANTE.



PARIS
CALMANN-LÉVY, ÉDITEURS
3 RUE AUBER, 3

AU TEMPS

ET

A L'ESPÉRANCE

Sans l'espérance, il est impossible de trouver l'inespéré.

HÉRACLITE D'ÉPHÈSE.

Celui qui chante au dieu un chant d'espérance verra son vœu s'accomplir.

ESCHYLE D'ÉLEUSIS.

Le temps est le père des prodiges.

HARIRI DE BASRA.

I

L'ÉPIPHANIE DU FEU

— Stelio, le cœur ne vous tremble-t-il pas un peu, pour la première fois ? — demanda la Foscarina avec un faible sourire, en touchant la main de l'ami taciturne assis à son côté. — Je vous vois pâle et pensif. Quel beau soir de triomphe pour un grand poète !

D'un regard, divinement, elle recueillit dans ses yeux experts toute la beauté répandue parmi ce dernier crépuscule de septembre, si bien qu'en leur vivant ciel brun les guirlandes de lumière créées sur l'eau par la rame environnèrent les hauts anges d'or qui resplendissaient au loin sur les campaniles de San-Marco et de San-Giorgio-Maggiore.

— Comme toujours, — continua-t-elle, de sa plus douce voix, — comme toujours, tout vous est favorable. Un soir comme celui-ci, quelle âme pourrait demeurer close aux rêves qu'il vous plaira d'évoquer par la parole ? Ne sentez-vous pas déjà que la foule est disposée à recevoir votre révélation ?

Ainsi caressait-elle son ami, délicatement ; ainsi se plaisait-elle à l'exalter par une louange incesrante.

— Il n'était pas possible d'imaginer une fête plus magnifique et plus insolite pour tirer de sa tour d'ivoire un poète dédaigneux tel que vous l'êtes. A vous seul était réservée cette joie : de communiquer pour la première fois avec la multitude en un lieu souverain comme la Salle du Grand Conseil, du haut de l'estrade où jadis le Doge haranguait l'assemblée des patriciens, ayant le *Paradis* du Tintoret pour fond et sur votre tête la *Gloire* du Véronèse.

Stelio Effrena la regarda dans les prunelles.

— Vous voulez m'enivrer, — dit-il avec un rire soudain. — C'est la coupe que l'on offre à celui qui s'achemine vers le dernier supplice. Eh bien, mon amie, cela est vrai : je vous confesse que mon cœur tremble un peu.

Le bruit d'une acclamation s'éleva du Traghetto-di-San-Gregorio, résonna dans le Grand Canal, se répercuta sur les disques de porphyre et de serpentin qui ornent le palais des Dario, incliné comme une courtisane décrépite sous la pompe de ses colliers.

La barque royale passait.

— Voilà celle de vos auditrices que l'étiquette vous prescrit d'enguirlander dans l'exorde, — dit la femme ingénieuse à flatter, faisant allusion à la Reine. — Vous avez, je crois, dans un de vos premiers livres, confessé votre respect et votre goût pour le Cérémonial. Une de vos imaginations les plus extraordinaires est celle qui a pour motif une journée de Charles II, roi d'Espagne.

Quand la barque passa près de la gondole, tous

deux saluèrent. La reine, reconnaissant le poète de *Perséphone* et l'illustre tragédienne, se retourna par un mouvement de curiosité instinctive : toute blonde et rose, toute fraîche dans la lumière de son grand sourire qui s'épanchait comme une source inextinguible entre les pâles méandres des dentelles de Burano. Elle avait à son côté cette Andriana Duodo qui, dans la petite île industrieuse, cultivait un jardin de fil où renaissaient merveilleusement des fleurs anciennes.

— Ne vous semble-t-il pas que les sourires de ces deux femmes sont jumeaux? — dit la Foscarina en regardant l'onde bouillonner dans le sillage de la poupe fuyante où semblait se prolonger le reflet de cette clarté double.

— La comtesse a une âme ingénue et magnifique, une de ces âmes vénitiennes, si rares, qui ont gardé le vif coloris des vieilles toiles, — dit Stelio sur un ton de gratitude. — J'ai une dévotion profonde pour ses mains sensitives. Ce sont des mains qui frémissent de plaisir lorsqu'elles touchent une belle dentelle ou un beau velours, et qui s'y attardent avec une grâce presque honteuse d'être une volupté. Un jour que je l'accompagnais dans les salles de l'Académie, elle s'arrêta devant le *Massacre des Innocents* du premier Bonifazio. Vous vous rappelez sans aucun doute le vers de la femme abattue que le soldat d'Hérode s'apprête à tuer : c'est une chose inoubliable ! Elle s'arrêta longuement, ayant diffuse par toute sa personne la joie de la sensation pleine et parfaite ; puis, elle me dit :

« Allons-nous-en, Effrena, mais conduisez-moi : il faut que *je laisse mes yeux* sur cette robe, et je ne peux plus voir autre chose. » Ah ! chère amie, ne souriez pas ! En parlant ainsi, elle était ingénue et sincère ; elle avait réellement laissé ses yeux sur ce morceau de toile dont l'Art, avec un peu de couleur, a fait le centre d'un mystère infiniment joyeux. Et c'était réellement une aveugle que je conduisais, tout saisi de révérence pour cette âme privilégiée où la vertu de la couleur avait suscité un enthousiasme capable d'abolir pour quelque temps les moindres traces de la vie ordinaire et d'empêcher toute autre communication. Comment appelez-vous cela ? Remplir la coupe jusqu'au bord, ce me semble. Voilà justement ce que je voudrais faire ce soir, si je n'étais pas découragé...

Une clameur nouvelle, plus forte et plus longue, s'éleva d'entre les deux tutélaires colonnes de granit, au moment où la barque royale abordait à la Piazzetta noire de peuple. Durant la pause, la foule compacte avait des remous ; et les galeries du Palais des Doges s'emplissaient d'une rumeur confuse, pareille au bourdonnement illusoire qui anime les volutes des conques marines. Puis, tout à coup, la clameur rejaillissait dans l'air limpide, allait se briser contre la légère forêt marmoréenne, passait par-dessus les fronts des hautes statues, atteignait les pinacles et les croix, se dispersait dans le lointain crépusculaire. Puis, durant la nouvelle pause, imperturbable, dominant l'agitation inférieure d'en bas, continuait l'harmonie multiple des architectures sacrées et profanes sur lesquelles couraient

comme une agile mélodie les modulations ioniques de la Bibliothèque et s'élançait comme un cri mystique la cime de la tour nue. Et cette musique silencieuse des lignes immobiles était si puissante qu'elle créait le fantôme presque visible d'une vie plus belle et plus riche, superposé au spectacle de la multitude inquiète. Celle-ci sentait la divinité de l'heure; et, lorsqu'elle acclamait cette jeune forme de royauté abordant au rivage antique, cette fraîche Reine blonde qu'illuminait un inextinguible sourire, peut-être exhalait-elle une obscure aspiration à dépasser l'étroitesse de la vie vulgaire et à recueillir les dons de l'éternelle Poésie épars sur les pierres et sur les eaux. L'âme avide et forte des ancêtres saluant au retour les triomphateurs de la Mer se réveillait confusément chez ces hommes opprimés par l'ennui et par le labeur des longs jours médiocres; et elle se rappelait l'ondulation des grands étendards de bataille qui se repliaient comme les ailes de la Victoire après le vol ou leur claquement sonore qui insultait jadis aux flottes fugitives, inapaisé.

— Connaissez-vous, Perdita, — demanda soudain Stelio, — connaissez-vous au monde un autre lieu qui possède autant que Venise, à certaines heures, la vertu de stimuler l'énergie de la vie humaine par l'exaltation de tous les désirs jusqu'à la fièvre? Connaissez-vous une plus redoutable tentatrice?

Celle qu'il appelait Perdita, le visage penché comme pour se recueillir, ne répondit point; mais elle sentit passer dans tous ses nerfs le frisson indéfinissable que

lui donnait la voix de son jeune ami, quand cette voix devenait tout à coup révélatrice d'une âme véhémente et passionnée vers laquelle cette femme était attirée par un amour et une terreur sans limites.

— La paix, l'oubli ! Est-ce que vous les retrouvez là-bas, au fond de votre canal désert, lorsque vous rentrez épuisée et brûlante pour avoir respiré l'haleine des foules qu'un de vos gestes rend frénétiques ? Moi, lorsque je vogue sur cette eau morte, je sens ma vie se multiplier avec une rapidité vertigineuse ; et, à certaines heures, il me semble que mes pensées s'enflamment comme à l'approche du délire.

— La force et la flamme sont en vous, Stelio ! — dit la Foscarina presque humblement, sans lever les yeux.

Il se tut, absorbé : dans son esprit s'engendraient des images et des musiques impétueuses, comme par la vertu d'une brusque fécondation ; et, sous le flot inattendu de cette abondance, il éprouvait un délice.

C'était encore l'heure vespérale que, dans un de ses livres, il avait appelée l'heure du Titien, parce que toutes les choses y resplendissent finalement d'un or très riche comme les figures nues de cet ouvrier prestigieux et paraissent illuminer le ciel plutôt qu'en recevoir la lumière. De sa propre ombre glauque émergeait l'église octogonale que Baldassare Longhena emprunta au *Songe de Polyphile*, avec sa coupole, avec ses volutes, avec ses statues, avec ses balustres, étrange et somptueuse comme un temple neptunien qui imiterait les torsions des conques marines, blanche

d'une blancheur de nacre où la diffusion de l'humidité saline semblait créer dans les creux de la pierre une fraîcheur gemmée qui leur donnait l'apparence de valves perlières entr'ouvertes sur les eaux natales.

— Perdita, — dit le poète qui, à voir autour de lui les choses s'animer selon ses propres inspirations, sentait courir par tout son être une sorte de félicité intellectuelle, — ne vous semble-t-il pas que nous suivons le convoi de l'Été, de la Saison morte? Elle gît dans la barque funèbre, vêtue d'or comme une Dogaresse, comme une Loredana ou une Morosina ou une Soranza du siècle vermeil ; et son cortège la conduit vers l'île de Murano où quelque maître du feu l'enfermera sous une enveloppe de verre opalin, afin que, submergée au fond de la lagune, elle puisse du moins à travers ses paupières diaphanes contempler les souples jeux des algues avec l'illusion d'avoir toujours autour de son corps l'ondulante vie de sa chevelure voluptueuse, en attendant que le Soleil la ressuscite.

Un sourire spontané se répandit sur le visage de la Foscarina, coulant de ses yeux qui avaient eu réellement la vision de la belle morte. En effet, par l'image et par le rythme, cette représentation poétique inattendue exprimait à merveille le sentiment vrai dont étaient imprégnées les apparences environnantes. De même que le lait bleuâtre de l'opale est plein de feux cachés, de même l'eau immobile du grand bassin contenait une splendeur secrète que réveillaient les heurts de la rame. Derrière la rigide forêt des vaisseaux fixés

sur leurs ancres. San-Giorgio-Maggiore apparaissait avec la forme d'une vaste galère rose, la proue tournée vers la Fortune qui l'attirait du haut de sa sphère d'or. Dans l'intervalle s'ouvrait le canal de la Giudecca, pareil à une paisible embouchure où les navires chargés, descendus par les voies des fleuves, semblaient apporter avec leur cargaison d'arbres coupés et fendus l'esprit des forêts inclinées sur les courants lointains. Et, du Môle où, sur le double prodige des portiques ouverts au souffle populaire, s'élevait la blanche et rouge muraille close pour enserrer la somme des volontés dominatrices, le quai des Esclavons allongeait doucement son arc vers les Jardins et vers les Iles, comme pour conduire au repos des formes naturelles la pensée exaltée par les sublimes symboles de l'Art. Et, comme pour favoriser l'évocation de l'Automne, passait une file de barques débordantes de fruits, semblables à de grandes corbeilles qui nageaient, répandant le parfum des vergers insulaires sur les ondes où se mirait le perpétuel feuillage des ogives et des chapiteaux.

— Connaissez-vous, Perdita, — reprit Stelio en regardant avec un plaisir ingénu les figues violettes et les blonds raisins accumulés depuis la poupe jusqu'à la proue, non sans harmonie, — connaissez-vous une particularité gracieuse de la chronique des Doges? La Dogaresse, pour les frais de ses vêtements solennels, jouissait de certains privilèges sur l'impôt des fruits. Ce détail ne vous réjouit-il pas? Les fruits des Iles l'habillaient d'or et la couronnaient de perles.

Pomone payant sa redevance à Arachné : voilà une allégorie que le Véronèse pouvait peindre à la voûte du Vestiaire. Pour moi, quand je me figure la noble dame droite sur ses hautes socques gemmées, je suis heureux de penser qu'elle porte quelque chose d'agreste et de frais dans les plis de son lourd brocart : le tribut des fruits. Quelles saveurs acquiert ainsi son opulence ! Eh bien, mon amie, figurez-vous que ces raisins et ces figues du nouvel Automne acquittent le prix de la robe d'or où est enveloppée la Saison morte.

— Quelles inventions délicieuses, Stelio ! — dit la Foscarina qui retrouva sa jeunesse pour sourire, étonnée comme une enfant à laquelle on montrerait un livre historié. — Qui donc vous surnomma un jour l'Imaginifique ?

— Ah ! les images ! — s'écria le poète, envahi par une chaleur féconde. — A Venise, de même qu'il est impossible de sentir autrement que selon des modes musicaux, de même il est impossible de penser autrement que par images. Elles viennent à nous de toutes parts, innombrables et diverses, plus réelles et plus vivantes que les personnes qui nous heurtent du coude dans la ruelle obscure. En nous penchant, nous pouvons scruter la profondeur de leurs pupilles suiveuses et deviner, au pli de leurs lèvres, les paroles qu'elles vont nous dire. Les unes sont tyranniques comme d'impérieuses maîtresses et nous retiennent longuement sous le joug de leur puissance. Les autres sont enfermées dans un voile comms les vierges, ou

étroitement emmaillotées comme les nourrissons; et celui-là seul qui sait déchirer leurs enveloppes peut les amener à la vie parfaite. Ce matin, au réveil, mon âme en était déjà toute pleine : elle ressemblait à un bel arbre chargé de chrysalides.

Il s'arrêta et se mit à rire.

— Si elles s'ouvrent toutes ce soir, ajouta-t-il, je suis sauvé ; si elles restent closes, je suis perdu.

— Perdu? — dit la Foscarina en le regardant au visage, avec des yeux si pleins de confiance qu'il lui en eut une gratitude infinie. — Non, Stelio, vous ne pouvez pas vous perdre. Vous êtes sûr de vous, toujours; vous portez vos destinées entre vos mains. Votre mère, je crois, n'a jamais rien dû craindre pour vous, même dans les plus graves circonstances. N'est-il pas vrai? C'est l'orgueil seul qui fait trembler votre cœur...

— Ah! chère amie, combien je vous aime et combien je vous suis reconnaissant pour ce que vous me dites! — confessa-t-il avec candeur, en lui prenant la main. — Vous ne faites qu'alimenter mon orgueil et me donner l'illusion d'avoir acquis déjà ces vertus auxquelles j'aspire sans cesse. Il me semble parfois que vous avez le pouvoir de conférer je ne sais quelle qualité divine aux choses qui naissent de mon âme, et de faire qu'à mes propres yeux elles apparaissent lointaines et adorables. Parfois, vous renouvelez en mon esprit l'émerveillement de ce statuaire qui, ayant le soir transporté dans le temple les effigies des dieux encore chaudes de son travail et pour

ainsi dire encore adhérentes à son pouce plastique, le matin d'après les revit érigées sur leurs piédestaux, environnées d'un nuage d'aromates et respirant la divinité par tous les pores de la sourde matière où il les avait modelées de ses mains périssables. Vous n'entrez dans mon âme, chère amie, que pour y accomplir de telles exaltations. Aussi, chaque fois que ma bonne fortune m'accorde la faveur d'être auprès de vous, il me semble que vous êtes nécessaire à ma vie ; et néanmoins, pendant nos trop longues séparations, je puis vivre sans vous et vous pouvez vivre sans moi, bien que nous sachions tous les deux quelles splendeurs pourraient naître de la parfaite alliance de nos deux vies. De sorte que, sachant tout le prix de ce que vous me donnez et, plus encore, de ce que vous pourriez me donner, je vous considère comme perdue pour moi ; et, par ce nom dont il me plaît de vous appeler, je veux exprimer à la fois et cette conviction et ce regret.

Il s'interrompit ; car il avait senti vibrer la main qu'il tenait encore dans la sienne.

Puis, après une pause :

— Quand je vous nomme Perdita, — reprit-il d'une voix plus basse, — je m'imagine que vous voyez mon désir s'avancer avec un fer mortel planté dans son flanc qui palpite...

Elle souffrait une peine bien connue, à entendre ces belles paroles couler des lèvres de son ami avec une spontanéité qui pourtant les démontrait sincères. Une fois de plus, elle éprouvait une inquiétude et une crainte

qu'elle-même ne savait pas définir. Il lui semblait qu'elle perdait le sentiment de sa vie propre et qu'elle se trouvait transportée dans une sorte de vie fictive, intense et hallucinante, où sa respiration devenait difficile. Attirée dans cette atmosphère aussi ardente que le foyer d'une forge, elle se sentait capable de toutes les transfigurations qu'il plairait à l'animateur d'opérer sur elle pour satisfaire son continuel besoin de beauté et de poésie. Elle comprenait que, dans cet esprit génial, sa propre image était de la même nature que celle de la Saison morte, enfermée sous l'enveloppe de verre opalin, évidente jusqu'à paraître tangible. Et elle était assaillie par l'envie puérile de se pencher vers les yeux du poète comme vers un miroir, pour y contempler son visage véritable.

Ce qui rendait sa peine plus lourde, c'était de reconnaître une vague analogie entre ce sentiment inquiet et l'anxiété qui s'emparait d'elle au moment où elle entrait dans la fiction scénique pour y incarner quelque sublime créature de l'Art. — Ne l'entraînait-il pas, en effet, à vivre dans cette même zone de vie supérieure, et, pour la rendre capable d'y figurer sans se ressouvenir de sa personne quotidienne, ne la couvrait-il pas de splendides déguisements? — Mais, tandis qu'il ne lui était donné, à elle, de se maintenir à un tel degré d'intensité que par un effort pénible, elle voyait l'autre y persister aisément, comme dans sa naturelle manière d'être, et jouir sans fin d'un monde prodigieux qu'il renouvelait par un acte de continuelle création.

Il était parvenu à réaliser en lui-même l'intime union de l'art et la vie, et à trouver ainsi au fond de sa substance une source d'harmonies intarissables. Il était parvenu à perpétuer dans son esprit, sans lacunes, l'état mystérieux qui engendre l'œuvre de beauté et, à transformer ainsi d'un seul coup en types idéaux toutes les figures passagères de sa changeante existence. C'était pour célébrer cette conquête qu'il avait mis dans la bouche d'un de ses héros les paroles : « J'assistais en moi-même à la continuelle genèse d'une vie supérieure où toutes les apparences se métamorphosaient comme par la vertu d'un miroir magique ». Doué d'une extraordinaire faculté verbale, il réussissait à traduire instantanément par les mots jusqu'aux faits les plus compliqués de sa sensibilité, avec une exactitude et un relief si vifs que parfois, aussitôt exprimés, rendus objectifs par la propriété isolatrice du style, ils semblaient ne plus lui appartenir. Sa voix limpide et pénétrante, qui pour ainsi dire dessinait d'un contour précis la figure musicale de chaque mot, donnait plus de relief encore à cette singulière qualité de son verbe. Aussi, tous ceux qui l'entendaient pour la première fois éprouvaient-ils un sentiment ambigu, mêlé d'admiration et d'aversion, parce qu'il se manifestait lui-même sous des formes si fortement marquées qu'elles semblaient résulter d'une volonté constante d'établir entre lui et les étrangers une différence profonde et infranchissable. Mais, comme sa sensibilité égalait son intelligence, il était facile à tous ceux qui le fréquentaient

et qui l'aimaient de recevoir à travers le cristal de ce verbe la chaleur de son âme passionnée et véhémente. Ceux-là savaient combien était illimité son pouvoir de sentir et de rêver, et de quelle combustion sortaient les belles images en lesquelles il avait coutume de convertir la substance de sa vie intérieure.

Elle le savait aussi, celle qu'il appelait Perdita ; et, de même que l'âme pieuse attend du Seigneur un secours surnaturel pour opérer son salut, de même elle semblait attendre qu'il la mît enfin dans l'état de grâce nécessaire pour s'élever et se maintenir en ces mêmes régions de feu vers lesquelles la poussait le désir de brûler et de se consumer, par désespoir d'avoir perdu jusqu'au dernier vestige de sa jeunesse et par effroi de se retrouver seule dans un désert de cendres.

— C'est vous, Stelio, — dit-elle avec ce faible sourire dont elle voilait sa souffrance, en dégageant doucement sa main de celle de son ami, — c'est vous maintenant qui voulez m'enivrer.

Puis, pour rompre le charme :

— Regardez ! — s'écria-t-elle en montrant du doigt une barque chargée qui venait lentement à leur rencontre. — Regardez vos grenades !

Mais sa voix était émue.

Alors, dans le rêve crépusculaire, sur l'eau délicatement verte et argentée comme les jeunes feuilles du saule, ils regardèrent passer le bateau débordant de ces fruits emblématiques qui font penser à des choses riches et cachées, à des écrins en cuir vermeil surmontés de la couronne d'un roi donateur, les

uns clos, les autres entr'ouverts sur les gemmes agglomérées.

A demi-voix, la tragédienne rappela les paroles adressées par Hadès à Perséphone dans le drame sacré, au moment où la fille de Dêmêter goûte la grenade fatale :

Quando tu coglierai il colchico in fiore su'l molle
Prato terrestre... [1]

— Ah ! Perdita, comme vous savez répandre l'ombre sur votre voix ! — interrompit le poète, qui sentait une nuit harmonieuse enténébrer les syllabes de ses vers. — Comme vous savez devenir nocturne, *innanzi sera* [2] ! Vous souvient-il de la scène où Perséphone est sur le point de s'abîmer dans l'Érèbe, tandis que gémit le chœur des Océanides ? Son visage est pareil au vôtre, quand le vôtre s'obscurcit. Rigide dans son peplum couleur de safran, elle penche en arrière sa tête couronnée; et il semble que la nuit coule dans sa chair devenue exsangue et s'amasse au-dessous de son menton, dans la cavité de ses yeux, autour de ses narines, lui donnant l'aspect d'un sombre masque tragique. C'est votre masque, Perdita. Quand je composais mon Mystère, le souvenir que j'avais de vous m'a aidé à évoquer la personne divine. Ce petit ruban de velours safrané que vous portez habituelle-

1. « Quand tu cueilleras le colchique en fleur sur la molle prairie terrestre... »

2. « Avant le soir » (Dante).

ment au cou m'a indiqué la couleur qui convenait pour le peplum de Perséphone. Et un soir, dans votre maison, comme je prenais congé de vous sur le seuil d'une pièce où les lampes n'étaient pas encore allumées, — un soir agité du dernier automne, vous en souvient-il ? — vous avez réussi par un seul de vos gestes à mettre en pleine lumière dans mon âme la créature qui s'y trouvait encore gisante et enveloppée ; et puis, sans vous douter de cette nativité subite, vous êtes rentrée dans l'intime obscurité de votre Érèbe. Ah ! j'étais certain que j'entendais vos san · glots ; et cependant il courait en moi un torrent de joie indomptable. Je ne vous ai jamais raconté cela, n'est-ce pas ? J'aurais dû vous consacrer mon œuerv comme à une Lucine idéale.

Elle souffrait, sous le regard de l'animateur ; elle souffrait de ce masque qu'il admirait sur son visage et de cette joie qu'elle sentait sourdre en lui continuellement comme une fontaine perpétuelle. Elle souffrait d'elle-même tout entière : de la mobilité qu'avaient ses traits, de la vertu mimique étrange que possédaient les muscles de sa face, et de cet art involontaire qui réglait la signification de ses gestes, et de cette ombre expressive que tant de fois, au théâtre, dans une minute de silence anxieux, elle avait su étendre sur sa face comme un voile de douleur, et de cette ombre dont s'emplissaient maintenant les sillons creusés par l'âge dans sa chair qui n'était plus jeune. Elle souffrait cruellement par cette main qu'elle adorait, par cette main si délicate et si noble qui,

même avec un don ou avec une caresse, pouvait lui faire tant de mal.

— Ne croyez-vous pas, Perdita, — reprit Stelio après une pause, en s'abandonnant au cours lucide et tortueux de sa pensée qui, tel un fleuve dont les méandres forment, enserrent et nourrissent les îles dans la vallée, laissait isolés dans son esprit d'obscurs espaces où il savait bien qu'à l'heure opportune il trouverait quelque richesse nouvelle, — ne croyez-vous pas à l'occulte bienfaisance des signes? Je ne parle ni de science astrale ni de signes horoscopiques. Ce que je veux dire, c'est que, à la façon de ceux qui croient subir l'influence d'une planète, nous pouvons créer une idéale correspondance entre notre âme et un objet terrestre, de telle sorte que cet objet, s'imprégnant peu à peu de notre essence et magnifié par notre illusion, devienne à la fin pour nous le signe représentatif de nos destinées inconnues et revête un aspect de mystère quand il nous apparaît en certaines conjonctures de notre vie. Voilà le secret pour rendre une partie de sa fraîcheur primitive à notre âme un peu desséchée. Je connais par expérience l'effet bienfaisant que nous recueillons de l'intense communion avec une chose terrestre. Il faut que, de temps à autre, notre âme se fasse pareille à l'hamadryade, pour qu'elle sente circuler en elle la fraîche énergie de l'arbre dont elle partage la vie. Vous avez déjà compris que je fais allusion aux paroles prononcées par vous tout à l'heure, quand passait la barque. Ces mêmes pensées, vous les avez exprimées avec une

brièveté obscure quand vous avez dit : « Regardez *vos* grenades! » Pour vous et pour ceux qui m'aiment, les grenades ne pourront jamais être que *miennes*. Pour vous et pour eux, l'idée de ma personne est indissolublement liée à ce fruit que j'ai choisi pour emblème et que j'ai chargé de significations idéales, plus nombreuses que ses grains. Si j'eusse vécu au temps où les hommes désensevelissaient les marbres grecs et retrouvaient sous la terre les racines humides encore des fables antiques, nul peintre n'aurait pu me représenter sur la toile sans mettre dans ma main la pomme punique. Séparer de ma personne ce symbole aurait semblé à l'artiste ingénu l'amputation d'une vivante partie de moi-même ; car, pour son imagination païenne, le fruit aurait paru attaché à mon bras comme à sa branche naturelle ; et, en somme, il n'aurait pas conçu de mon être une idée différente de celle qu'il devait avoir d'Hyacinthe ou de Narcisse ou de Cyparisse, qui précisément devaient tour à tour lui apparaître sous l'aspect d'une plante et sous la figure d'un jeune homme. Mais il existe encore à notre époque des esprits agiles et colorés qui comprennent tout le sens et goûtent toute la saveur de mon invention.

» Vous-même, Perdita, ne vous plaisez-vous pas à cultiver dans votre jardin un grenadier, le bel arbuste « effrénien », pour me voir fleurir et fructifier chaque été? Une de vos lettres, vraiment ailée comme une messagère divine, me décrivait la cérémonie gracieuse où vous l'avez orné de colliers, le jour même que vous reçûtes le premier exemplaire de *Perséphone*. Donc,

pour vous et pour ceux qui m'aiment, j'ai véritablement renouvelé un mythe ancien lorsque, d'une manière idéale, je me suis assimilé à une forme de la Nature éternelle. C'est pourquoi, quand je serai mort, (et puisse la Nature m'accorder de me manifester tout entier dans mon œuvre avant que je meure !) mes disciples m'honoreront sous l'espèce de cet arbuste ; et dans l'acuité de la feuille, dans la flamme de la fleur et dans le trésor interne du fruit couronné, ils voudront reconnaître certaines qualités de mon art ; et par cette feuille, par cette fleur et par ce fruit, comme par autant d'enseignements posthumes du maître, leurs esprits seront amenés dans les œuvres à cette acuité, à cette flamme et à cette opulence enclose.

» Vous découvrez maintenant, Perdita, ce qui fait la réelle bienfaisance du signe. Moi-même, par affinité, je suis amené à me développer conformément au génie magnifique de la plante en laquelle il m'a plu de figurer mes aspirations vers une vie riche et ardente. Cette image végétale de moi-même suffit à m'assurer que mes énergies se déploient toujours selon la nature pour atteindre naturellement la fin qui leur est assignée. *Natura così mi dispone*[1], telle est l'épigraphe vincienne que je plaçai au frontispice de mon premier livre. Eh bien, cette simple parole, le grenadier fleurissant et fructifiant me la répète sans cesse. Nous n'obéissons qu'aux lois gravées dans notre substance,

1. « Ainsi Nature me dispose. »

et par ce moyen nous demeurons intacts au milieu de dissolutions sans nombre, dans une unité et dans une plénitude qui font notre joie. Il n'existe nul désaccord entre mon art et ma vie.

Il parlait avec un fluide abandon, comme s'il avait vu l'esprit de la femme attentive se faire concave à la façon d'un calice pour recevoir cette onde et qu'il voulût le remplir jusqu'au bord. Une félicité spirituelle de plus en plus limpide se répandait en lui, jointe à une conscience vague de l'action mystérieuse par laquelle son intelligence se préparait à l'effort prochain. De temps à autre, comme dans un éclair, tandis qu'il se penchait vers cette amie seule et entendait la rame mesurer le silence du large estuaire, il entrevoyait l'image de la foule aux mille visages, pressée dans la salle profonde ; et un tremblement rapide lui agitait le cœur.

— C'est chose très singulière, Perdita, — dit-il en regardant les lointaines eaux pâles où la marée descendante commençait à découvrir les velmes noirâtres, — combien facilement le hasard vient en aide à notre fantaisie par le caractère mystérieux qu'il prête au concours de certaines apparences en relation avec une fin imaginée par nous. Je ne comprends pas pourquoi les poètes s'indignent aujourd'hui contre la vulgarité de l'époque présente et se plaignent d'être nés trop tard ou trop tôt. J'ai la conviction que, aujourd'hui comme toujours, tout homme d'intelligence a le pouvoir de se créer dans la vie sa belle fable.

» Il faut regarder dans le tourbillon confus de la

vie avec ce même esprit imaginatif avec lequel Vinci conseillait à ses disciples d'observer les taches des murailles, la cendre du foyer, les nuages, les fanges et autres objets de cette espèce, pour y trouver *invenzioni mirabilissime* et *infinite cose*[1]. De la même manière, ajoutait Léonard, vous trouverez dans le son des cloches tous les noms et tous les vocables qu'il vous plaira d'imaginer. Ce maître savait bien que le hasard, — comme l'a démontré jadis l'éponge d'Apelles, — est toujours ami de l'artiste ingénieux. Moi, par exemple, je suis sans cesse étonné par la facilité et la grâce que met le hasard à seconder le développement harmonique de mes inventions. Ne croyez-vous pas que le noir Hadès ait fait manger à son épouse les sept grains de grenade pour me fournir le sujet d'un chef-d'œuvre ?

Il s'interrompit par un de ces éclats de rire juvéniles qui révélaient si clairement la persistance de la joie native au fond de son être.

— Voyez, Perdita, — reprit-il en riant, — voyez si je ne dis pas vrai. L'autre année, dans les premiers jours d'octobre, je fus invité à Burano par Donna Andriana Duodo. Nous passâmes la matinée dans le jardin de fil ; et, l'après-midi, nous allâmes visiter Torcello. Comme, en ce moment-là, j'avais commencé à vivre dans le mythe de Perséphone et que déjà mon œuvre se formait secrètement en moi-même, il me semblait que je naviguais sur les eaux

1. « Des inventions admirables » et « une infinité de choses »

du Styx et que j'arrivais au pays des Mânes. Jamais je n'avais éprouvé un plus pur et plus doux sentiment de la mort ; et ce sentiment me rendait si léger que j'aurais pu cheminer sur la prairie d'asphodèles sans laisser nulle trace de mes pas. L'air était humide, tiède et cendré ; les canaux serpentaient parmi les bancs recouverts d'herbes pâles... Vous connaissez Torcello, par le soleil peut-être ?... Mais, cependant, on parlait, on discutait, on déclamait dans la barque de Charon ! Le bruit de la louange me réveilla de mon trépas. Francesco de Lizo, faisant allusion à ma personne, regrettait qu'un tel artiste, si magnifiquement sensuel, — je répète ses propres termes, — fût contraint de vivre à l'écart, loin de la foule obtuse et hostile, et de célébrer « les fêtes des sons, des couleurs et des formes » dans le palais de son rêve solitaire. Il s'abandonnait à un mouvement lyrique, rappelait la vie splendide et joyeuse des peintres vénitiens, la faveur populaire qui les portait comme un tourbillon jusqu'au faîte de la gloire, la beauté, la force et l'allégresse qu'ils multipliaient autour d'eux en les reproduisant par d'innombrables images sur les voûtes concaves et sur les hautes murailles. Alors Donna Andriana dit : « Eh bien, je promets solennellement que Stelio Effrena aura sa fête triomphale à Venise. » La Dogaresse avait parlé. Au même instant, sur la rive basse et verdâtre, je vis un grenadier lourd de fruits, qui, comme une hallucinante apparition rompait la tristesse infinie de ces lieux. Donna Orsetta Contarini, qui était assise à mon côté, poussa un cri

de jubilation et tendit ses deux mains, aussi impatientes que ses lèvres. Il n'y a rien qui me plaise autant que l'expression franche et forte du désir. « J'adore les grenades ! » s'écria-t-elle ; et on sentait que déjà elle en avait sur la langue la fine saveur aigrelette. Elle était enfantine comme son nom archaïque. Ce cri m'émut ; mais Andrea Contarini semblait désapprouver sévèrement la vivacité de sa femme. Voilà, ce me semble, un Hadès qui a peu de foi en la vertu mnémonique des sept grains appliquée au mariage légitime. Néanmoins, les rameurs s'étaient émus aussi, et ils abordaient au rivage ; de sorte que je pus sauter le premier sur l'herbe et me mis à dépouiller l'arbre fraternel. C'était bien le cas de répéter avec une bouche païenne les paroles de la Cène : « Prenez et mangez, car ceci est mon corps qui est donné pour vous ; faites ceci en mémoire de moi. » Que vous en semble, Perdita ? N'allez pas croire, au moins, que j'invente. Je dis la pure vérité

Elle se laissait séduire à ce jeu élégant et libre où il essayait l'agilité de son esprit et la facilité de sa parole. Il y avait en lui quelque chose d'ondoyant, de mobile et de vigoureux qui suggérait à son amie la double et diverse image de l'eau et de la flamme.

— Or, — continua-t-il, — Donna Andriana a tenu sa promesse. Guidée par ce goût héréditaire de la magnificence qui se conserve en elle si parfaitement, elle a préparé une vraie fête ducale dans le Palais des Doges, à l'imitation de celles que l'on y célébrait vers la fin du XVI[e] siècle. L'idée lui est venue de tirer

de l'oubli l'*Ariane* de Benedetto Marcello et de la faire soupirer en ce même lieu où le Tintoret peignit la fille de Minos recevant d'Aphrodite la couronne d'étoiles. Ne reconnaissez-vous pas dans la beauté de cette idée la femme dont les chers yeux furent pris par l'ineffable robe verte? Ajoutez que cette représentation musicale dans la Salle du Grand Conseil a un précédent historique. Dans cette même Salle fut jouée en 1574 une composition mythologique de Cornelio Frangipani, avec musique de Claudio Merulo, en l'honneur du roi très chrétien Henri III. Avouez, Perdita, que mon érudition vous étonne. Ah! si vous saviez tout ce que j'ai recueilli là-dessus! Je vous lirai mon discours, un jour où vous aurez mérité quelque châtiment grave.

— Comment! vous ne le prononcerez pas ce soir, à la fête? — demanda la Foscarina surprise, craignant déjà qu'avec son insouciance bien connue des engagements il n'eût résolu de tromper l'attente publique.

Il comprit l'inquiétude de son amie et voulut s'en amuser.

— Ce soir, — répondit-il avec une tranquille assurance, — j'irai prendre un sorbet dans votre jardin et me délecter à voir l'arbuste paré d'orfèvreries sous les étoiles.

— Ah! Stelio, qu'allez-vous faire? — s'écria-t-elle en se levant à demi.

Dans cette parole et dans ce geste il y avait un si vif regret et en même temps une si étrange évocation de la foule déçue et irritée, que cela le troubla.

L'image du formidable monstre aux mille visages humains lui réapparut parmi l'or et la pourpre sombre de la salle immense; et il en pressentit sur sa personne le regard fixe et la chaude haleine, et il mesura soudain le péril qu'il avait résolu d'affronter en se fiant à la seule inspiration du moment, et il éprouva l'horreur de la brusque obscurité mentale, du subit vertige.

— Rassurez-vous, dit-il ; j'ai voulu plaisanter. J'irai *ad bestias*, et j'irai sans armes. N'avez-vous pas tout à l'heure vu réapparaître le signe ? Croyez-vous, après le miracle de Torcello, qu'il soit réapparu en vain ? Une fois encore le signe est venu m'avertir que la seule attitude qui me convienne est celle à laquelle Nature me dispose. Or, vous le savez bien, mon amie : je ne sais parler que de moi-même. Donc il faut que, du trône des Doges, je ne parle à l'auditoire que de ma chère âme, sous le voile de quelque allégorie séduisante, avec le prestige de belles cadences. Et je me propose de parler *ex tempore*, pourvu que, du haut de son *Paradis*, l'esprit enflammé du Tintoret m'en communique la fougue et l'audace. Le risque me tente. Mais en quelle étrange erreur étais-je tombé, Perdita ! Quand la Dogaresse m'annonça la fête et me pria d'en faire les honneurs, j'entrepris de composer un discours d'apparat, une véritable prose de cérémonie, ample et solennelle comme une de ces grandes robes que renferment les vitrines du Musée Correr, non sans faire dans l'exorde une profonde génuflexion à l'adresse

de la Reine, non sans tresser une pompeuse guirlande pour la tête de la sérénissime Andriana Duodo. Et, curieusement, durant plusieurs jours, je me complus à vivre en communion d'esprit avec un patricien de la Venise du XVIe siècle, orné de toutes les bonnes lettres comme le cardinal Bembo, membre de l'Académie des *Uranici* ou des *Adorni*, hôte assidu des jardins de Murano et des collines d'Asolo. Je sentais, cela est certain, une sorte de correspondance entre le tour de mes périodes et les massives corniches d'or qui encadrent les peintures au plafond de la Salle du Conseil. Mais, hélas ! hier matin, lorsque je fus arrivé ici et qu'en passant par le Grand Canal je baignai ma fatigue dans l'ombre humide et transparente où le marbre exhalait encore son esprit nocturne, j'eus l'impression que mes papiers valaient beaucoup moins que les algues mortes entraînées par le reflux ; et ils me semblèrent aussi étrangers à ma personne que les *Triomphes* de Celio Magno et les *Fables marines* d'Anton Maria Consalvi, cités et commentés par moi. Que faire, alors ?

Autour de lui, d'un regard, il explora le ciel et l'eau comme pour y découvrir une invisible présence, pour y reconnaître un fantôme survenu. Une lueur jaunâtre se répandait vers les dunes solitaires qui se dessinaient en minces linéaments comme les veines sombres dans les agates. En arrière, vers la Salute, le ciel était parsemé de légères vapeurs roses et violettes, qui le rendaient semblable à une mer glauque

peuplée de méduses. Des Jardins, tout proches, descendaient les effluves du feuillage saturé de lumière et de chaleur, si lourds qu'on croyait presque les voir flotter sur l'eau bronzée comme des huiles aromatiques.

— Sentez-vous l'automne, Perdita ? — demanda-t-il à son amie absorbée, d'une voix pénétrante.

De nouveau elle eut la vision de la Saison morte, enfermée sous l'enveloppe de verre opalin et submergée dans la prairie des algues.

— Oui, en moi ! — répondit-elle avec un sourire de mélancolie.

— Vous ne l'avez pas vu hier, lorsqu'il descendait sur la ville ? Hier, au coucher du soleil, où étiez-vous ?

— Dans un jardin de la Giudecca.

— Moi, j'étais ici, au quai des Esclavons. Quand des yeux humains ont contemplé un pareil spectacle de beauté et de joie, ne vous semble-t-il pas que les paupières devraient s'abaisser et se sceller pour jamais ? Ce soir, Perdita, je voudrais parler de ces choses vues intérieurement. Je voudrais célébrer en moi-même les noces de Venise et de l'Automne, à peu près dans la même tonalité dont usa le Tintoret lorsqu'il peignit les noces d'Ariane et de Bacchus pour la salle de l'Anticollège : azur, pourpre et or. Hier s'est épanoui subitement dans mon âme un germe ancien de poésie. Ma mémoire a retrouvé un fragment de ce poème oublié que j'avais commencé d'écrire *in nona rima,* ici même, à Venise, il y a

quelques années, la première fois que j'y suis venu, par mer, en un septembre de ma prime jeunesse. Le poème avait justement pour titre : *l'Allégorie de l'Automne ;* et le dieu y était représenté, non plus enguirlandé de pampres, mais couronné de gemmes comme un prince du Véronèse, enflammé de passion et de volupté, au moment où il s'approche de la Ville anadyomène aux bras de marbre et aux mille ceintures vertes. L'idée, alors, n'avait pas atteint le degré d'intensité qu'il lui fallait pour entrer dans la vie de l'Art ; et, d'instinct, je renonçai à l'effort de la manifester intégralement. Mais comme, dans un esprit actif pas plus que dans un terrain fertile, aucune semence ne se perd, cette idée me revient aujourd'hui à l'heure opportune et réclame son expression avec une sorte d'urgence. Quelles fatalités mystérieuses et justes gouvernent le monde mental ! Ce premier germe, il était nécessaire que je le respectasse pour le sentir aujourd'hui développer en moi sa vertu multipliée. Vinci, qui a plongé son regard dans toutes les choses profondes, a certainement voulu signifier une vérité de ce genre par sa fable du grain de mil disant à la fourmi : « Si tu me fais le grand plaisir de me laisser contenter mon envie de naître, *je te rendrai cent moi-même.* » Admirez quelle touche de grâce avaient ces doigts capables de briser le fer ! Ah ! c'est toujours lui le maître incomparable. Comment ferai-je pour l'oublier et me donner aux Vénitiens ?

Tout à coup s'éteignit l'ironie enjouée qu'il s'adres-

sait à lui-même dans la dernière phrase, ; et il parut se replier tout entier sur sa pensée. La tête basse, éprouvant par tout le corps une espèce de contracture qui correspondait à l'extrême tension de son esprit, il tâchait maintenant de découvrir quelques-unes des analogies secrètes qui devaient relier les images multiples et diverses entrevues dans de rapides éclairs ; il tâchait maintenant de déterminer quelques-unes des lignes maîtresses suivant lesquelles devait se développer la nouvelle création. Tel était son effort qu'on voyait sous la peau trembler les muscles de son visage ; et l'actrice, en le regardant, éprouvait à son tour un malaise semblable à celui qu'elle eût éprouvé si, en sa présence, il avait voulu tendre violemment la corde d'un arc gigantesque. Et elle le savait très lointain, étranger, indifférent à tout ce qui n'était pas sa pensée propre.

— Il est déjà tard, l'heure approche, il faut rentrer, — dit-il, secoué par un brusque sursaut, comme poursuivi par l'angoisse ; car il avait vu réapparaître le formidable monstre aux mille visages humains, remplissant le profond espace de la salle sonore. — Il faut que je regagne mon hôtel assez tôt pour m'habiller.

Puis, par un retour de sa vanité juvénile, il pensa aux yeux des femmes inconnues qui le verraient ce soir-là pour la première fois.

— A l'hôtel Danieli ! — ordonna la Foscarina au rameur.

Et, tandis que le fer dentelé de la proue évoluait

sur l'eau avec une oscillation lente qui ressemblait à un mouvement animal, ils éprouvèrent l'un et l'autre une anxiété différente mais également douloureuse, à l'instant où ils laissaient derrière eux le silence infini de l'estuaire déjà au pouvoir de l'ombre et de la mort pour s'en retourner vers la ville magnifique et tentatrice dont les canaux, comme les veines d'une femme voluptueuse, commençaient à s'embraser de la fièvre nocturne.

Ils se turent quelque temps, absorbés par le tourbillon intérieur qui ébranlait leur être jusqu'aux racines comme pour les arracher. Des Jardins, les effluves descendaient autour d'eux et nageaient comme des huiles sur l'eau qui, çà et là, portait dans ses plis le lustre du vieux bronze. Il y avait dans l'air comme un reflet épars du faste d'autrefois ; et leurs yeux le percevaient de la même façon que, en contemplant les palais noircis par les siècles, ils avaient dans l'harmonie des marbres durables retrouvé la note éteinte de l'or. Il semblait qu'en ce soir magique revinssent tous les souffles et tous les mirages de l'Orient lointain, tels que les apportait jadis dans ses voiles creuses et dans ses flancs recourbés la galère pleine de belles proies. Et toutes les choses d'alentour exaltaient la puissance de la vie chez cet homme qui voulait attirer à soi l'univers afin de ne plus mourir, chez cette femme qui voulait jeter au bûcher son âme trop lourde afin de mourir pure. Et ils palpitaient l'un et l'autre sous l'oppression d'une anxiété croissante, l'oreille attentive à la fuite du temps, comme si l'eau

sur laquelle ils naviguaient eût coulé dans un clepsydre effroyable.

L'un et l'autre sursautèrent au fracas imprévu d'une salve qui saluait le pavillon amené sur la poupe d'un vaisseau à l'ancre devant les Jardins. Au sommet de la masse noire, ils virent le drapeau tricolore descendre le long du mât et se replier, comme un rêve héroïque qui s'évanouirait. Durant quelques secondes, tandis que la gondole glissait dans l'ombre plus épaisse, rasant le flanc du colosse armé, le silence leur parut plus profond.

— Connaissez-vous, — demanda inopinément Stelio, — cette Donatella Arvale qui doit chanter dans *Ariane ?*

Sa voix, en se répercutant contre le cuirassé, dans l'ombre plus épaisse, prit une sonorité singulière.

— C'est la fille du grand sculpteur Lorenzo Arvale, répondit la Foscarina après un instant d'hésitation. Je n'ai pas d'amie plus chère, et même je lui donne en ce moment l'hospitalité. Vous la rencontrerez chez moi ce soir, après la fête.

— Hier, Donna Andriana m'a parlé d'elle avec beaucoup de chaleur, comme d'un prodige. Elle m'a dit que la pensée de désensevelir *Ariane* lui était venue à entendre Donatella Arvale chanter divinement l'air : « *Come mai puoi Vedermi piangere*[1] ... » Nous aurons donc chez vous une musique divine, Perdita. Oh ! comme j'en ai soif ! Là-bas, dans ma solitude,

1. « Comment peux-tu — me voir pleurer ?... »

pendant des mois et des mois, il ne m'est donné d'entendre que la seule musique de la mer, trop terrible, et la mienne, trop tumultueuse encore.

Les cloches de San-Marco donnèrent le signal de la Salutation angélique; et leurs puissants éclats se dilatèrent en larges ondes sur le miroir du bassin, vibrèrent dans les vergues des navires, se propagèrent sur la lagune infinie. De San-Giorgio-Maggiore, de San-Giorgio-dei-Greci, de San-Giorgio-degli-Schiavoni, de San-Giovanni-in-Bragora, de San-Moisé, de la Salute, du Redentore, et, de proche en proche, par tout le domaine de l'Évangéliste, jusqu'aux tours lointaines de la Madonna-dell'Orto, de San-Giobbe, de Sant'Andrea, les voix du bronze se répondirent, se confondirent en un seul chœur immense, étendirent sur le muet assemblage des pierres et des eaux une seule coupole immense de métal invisible dont les vibrations semblèrent communiquer avec le scintillement des premières étoiles. Ces voix sacrées donnaient une idéale grandeur infinie à la Ville du Silence. Parties de la cime des temples, des hauts clochetons ouverts aux vents marins, elles répétaient aux hommes anxieux la parole de cette multitude immortelle que recélaient maintenant les ténèbres des nefs profondes ou qu'agitaient mystérieusement les clartés des lampes votives; elles apportaient aux esprits fatigués par le jour le message des surhumaines créatures qui annonçaient un prodige ou promettaient un monde, figurées sur les parois des chapelles secrètes, dans les icones des autels intérieurs. Et toutes les apparitions de la Beauté conso-

latrice qu'invoque la Prière unanime s'élevaient sur cette immense rafale de sons, chantaient en ce chœur aérien, illuminaient la face de la nuit merveilleuse.

— Vous pouvez prier encore? — demanda Stelio à demi voix, en regardant la femme qui, les paupières baissées et immobiles, les mains jointes sur les genoux, se recueillait toute dans une oraison intérieure.

Elle ne répondit pas; et même, ses lèvres se serrèrent plus fort. Et ils restèrent tous les deux à écouter, sentant l'angoisse revenir à pleins bords comme un fleuve qui, arrêté par la cataracte, reprend ensuite la rapidité de son cours. Tous les deux avaient la conscience confuse de l'étrange intervalle où venait de surgir entre eux à l'improviste une figure nouvelle, où avait été proféré un nom nouveau. Le fantôme de la brusque sensation qu'ils avaient reçue en pénétrant dans l'ombre projetée par le flanc du vaisseau demeurait en eux comme un écueil isolé, comme un point indistinct mais persistant, autour duquel s'ouvrait une sorte de vide inexplorable. L'angoisse et la passion les ressaisissaient maintenant tout à coup, les jetaient l'un vers l'autre, les rapprochaient avec tant de force qu'ils n'osaient pas se regarder dans les pupilles, par crainte d'y découvrir une convoitise trop brutale.

— Vous reverrai-je ce soir, après la fête? — demanda la Foscarina, avec un tremblement dans sa voix éteinte. — Êtes-vous libre?

Elle s'empressait maintenant de le retenir, de le faire prisonnier, comme si elle eût craint qu'il ne lui échappât, comme si elle eût espéré qu'elle trouverait

cette nuit-là un philtre capable de l'enchaîner enfin à elle. Et, si elle comprenait que désormais le don de son corps était devenu nécessaire, cependant, à travers la flamme qui la brûlait toute, elle reconnaissait aussi avec une atroce lucidité la misère de ce don refusé si longtemps. Et une pudeur douloureuse, mêlée d'effroi et d'orgueil, contractait ses membres défleuris.

— Je suis libre, je suis à vous, — répondit le jeune homme tout bas, sans lever les yeux sur elle. — Vous savez que rien ne vaut pour moi ce que vous pouvez me donner.

Il tremblait, lui aussi, au fond de son cœur, devant les deux buts vers lesquels, ce soir-là, toute son énergie se tendait comme un arc : — la ville et la femme, toutes les deux tentatrices et mystérieuses, et lasses d'avoir trop vécu, et lourdes de trop nombreuses amours, et trop magnifiées par son rêve, et destinées à tromper son attente.

Son âme resta opprimée quelques instants sous un flot impétueux de regrets et de désirs. L'orgueil et l'ivresse de son dur et persévérant labeur, son ambition sans frein et sans limite resserrée dans un champ trop étroit, son âpre intolérance de la vie médiocre, sa prétention aux privilèges des princes, le goût dissimulé de l'action qui le poussait vers la foule comme vers la proie préférable, le rêve d'un art plus grand et plus impérieux qui fût à la fois entre ses mains un flambeau de lumière et un instrument de domination, tous ses rêves superbes et

empourprés, tous ses besoins insatiables de prééminence, de gloire et de plaisirs, s'insurgèrent avec un tumulte confus et l'éblouirent et le suffoquèrent. Et le poids de la tristesse l'inclina vers le suprême amour de cette femme solitaire et nomade qui, dans les plis de sa robe, paraissait lui apporter, recueillie et muette, la frénésie des multitudes lointaines où elle avait excité le frisson divin et foudroyant de l'art par un cri de passion ou par un sanglot de douleur ou par un silence de mort ; une trouble convoitise le plia vers cette femme savante et désespérée en qui il croyait découvrir les vestiges de toutes les voluptés et de toutes les fièvres, vers ce corps qui n'était plus jeune, qu'avaient amolli toutes les caresses et qu'il ne connaissait pas encore.

— C'est une promesse? — reprit-il, le front penché, se resserrant tout entier sur lui-même pour contenir son agitation. — Ah! enfin!

Elle ne répondit pas; mais elle fixa sur lui un regard où brûlait une ardeur presque folle.

Stelio ne vit pas ce regard. Et ils demeurèrent silencieux tandis que le bourdonnement du bronze passait au-dessus de leurs têtes, si fort qu'ils le sentaient dans la racine de leurs cheveux comme un frisson de leur propre chair.

— Adieu, — dit-elle, au moment où ils abordaient. — A la sortie, nous nous retrouverons dans la cour, près du second Puits, le plus voisin du Môle.

— Adieu, dit-il. Faites que je vous aperçoive au

milieu de la foule, quand je serai pour prononcer ma première parole.

Une clameur confuse arriva de San-Marco avec le son des cloches, se propagea sur la Piazzetta, se perdit vers la Fortune.

— Que toute la lumière soit sur votre front, Stelio ! — lui dit-elle, en guise de bon présage.

Et, passionnément, elle lui tendit ses mains arides.

Lorsqu'il entra dans la cour par la porte méridionale, Stelio, en voyant l'Escalier des Géants assailli par la noire et blanche multitude qui fourmillait à la rougeâtre lueur des torches fixées dans les candélabres de fer, eut un subit mouvement de répugnance et s'arrêta sous le porche : il avait senti le contraste entre cette cohue mesquine et les aspects de ces architectures qui, magnifiées par l'insolite illumination nocturne, exprimaient avec des harmonies variées la force et la beauté de la vie d'autrefois.

— Quelle misère ! — s'écria-t-il en se retournant vers les amis qui l'accompagnaient. — Dans la Salle du Grand Conseil, sur l'estrade du Doge, trouver des métaphores pour émouvoir mille plastrons empesés ! Retournons en arrière ; allons respirer l'odeur de

l'autre foule, de la foule véritable. La Reine n'est pas sortie encore du Palais royal. Nous avons le temps.

— Jusqu au moment où je te verrai sur l'estrade, — dit en riant Francesco de Lizo, — je ne serai pas sûr que tu parleras.

— Je crois que Stelio préférerait le balcon à l'estrade, — dit Piero Martello, qui voulait flatter chez le maître ce goût de la sédition et cet esprit factieux qu'il affectait lui-même pour l'imiter. — Haranguer entre les deux colonnes rouges le peuple mutiné qui menacerait de mettre le feu aux Procuraties et à la Libreria Vecchia!

— Oui certes, dit Stelio, si la harangue avait le pouvoir d'empêcher ou de précipiter un acte irréparable. Je conçois que l'on se serve de la parole écrite pour créer une pure forme de beauté qui, dans le livre non coupé encore, est contenue et renfermée comme dans un tabernacle où l'on n'accède que par élection, avec la même volonté préméditée qui est nécessaire pour briser un sceau. Mais il me semble que le discours parlé, quand il s'adresse directement à une multitude, ne doit avoir que l'action pour fin. C'est à cette seule condition qu'un esprit fier peut sans s'amoindrir communiquer avec la foule par les vertus sensuelles de la voix et du geste. En tout autre cas, son jeu est de nature histrionique. Aussi ai-je un repentir amer d'avoir accepté cette fonction d'orateur décoratif qui ne parle que pour l'agrément. Considérez, je vous prie, ce qu'il y a d'humiliant pour moi dans l'honneur que l'on me fait; et considérez aussi l'inutilité

de mon prochain effort. Tous ces gens-là, des étrangers ici, enlevés un soir à leurs occupations médiocres ou à leurs récréations favorites, viennent m'écouter avec la même curiosité vaine et stupide qui les porterait à écouter un « virtuose » quelconque. Pour les femmes qui m'entendront, l'art avec lequel j'aurai composé le nœud de ma cravate sera beaucoup plus appréciable que l'art avec lequel je coordonnerai mes périodes. Et, au fond, il est probable que l'unique effet de mon discours sera un battement de mains assourdi par les gants ou un bref murmure discret auquel je répondrai par une gracieuse inclination de la tête. Ne vous semble-t-il pas que je vais atteindre le terme suprême de mon ambition?

— Tu as tort, — dit Francesco de Lizo. — Tu devrais te féliciter de cette heureuse occasion qui t'a permis d'imprimer pour quelques heures le rythme de l'art à la vie d'une cité oublieuse et de nous faire entrevoir les splendeurs dont pourrait s'embellir notre existence par l'union renouvelée de l'Art et de la Vie. Si l'homme qui éleva le Théâtre de Fête était là, il te louerait pour cette harmonie qu'il a prédite. Mais ce qu'il y a d'admirable, c'est que, en ton absence et à ton insu, la fête semble avoir été préparée sous l'inspiration de ton génie. Voilà la meilleure preuve qu'il est possible de restaurer et de répandre le goût, même au milieu de la barbarie présente. Ton influence est plus profonde aujourd'hui que tu ne le crois. La dame qui a voulu te glorifier, celle que tu nommes la Dogaresse, à chaque idée nouvelle qui lui venait dans l'esprit,

se posait la question : « Cela plaira-t-il à Effrena? » Si tu savais combien de jeunes gens se posent aujourd'hui la même question, lorsqu'ils considèrent les aspects de leur vie intérieure !

— Et pour qui parleras-tu, sinon pour ceux-là ? — dit Daniele Glàuro, le fervent et stérile ascète de la Beauté, avec cette voix toute spirituelle où semblait se refléter l'ardeur candide et inextinguible d'une âme que le maître préférait comme la plus fidèle. — Si, lorsque tu seras sur l'estrade, tu jettes autour de toi un regard, tu les reconnaîtras aisément à l'expression de leurs yeux. Et ils sont en grand nombre, et plusieurs sont même venus de très loin, et ils attendent ta parole avec une anxiété que tu ne comprends pas peut-être. Qui sont-ils ? Ce sont tous ceux qui ont bu ta poésie, qui ont respiré l'éther enflammé de ton rêve, qui ont senti la griffe de ta chimère : tous ceux à qui tu as annoncé la transfiguration du monde par le prodige d'un art nouveau. Grand, très grand est le nombre de ceux que tu as séduits par ton espérance et par ta joie. Or, ils ont ouï dire que tu parleras à Venise, dans le Palais des Doges, dans l'un des endroits les plus glorieux et les plus splendides qu'il y ait sur la terre. Ils pourront donc te voir et t'écouter pour la première fois au milieu de cette inestimable magnificence qui leur paraît être le cadre approprié à ta nature. Le vieux Palais des Doges, resté pendant une si longue succession de nuits dans les ténèbres, s'illumine tout à coup et revit, ce soir. Pour eux, toi seul as eu le pouvoir d'en rallumer les torches. Comprends-tu maintenant

leur anxieuse attente! Et ne te semble-t-il pas que c'est pour eux seuls que tu dois parler? La condition que tu imposes à l'homme haranguant une multitude peut être remplie. Tu peux soulever dans leur âme une émotion forte qui les tourne et les oriente pour toujours vers l'Idéal. Combien d'entre eux, Stelio, garderont de cette nuit vénitienne un souvenir inoubliable!

Stelio mit la main sur les épaules prématurément courbées du docteur mystique et, en souriant, il répéta les paroles de Pétrarque :

— *Non ego loquar omnibus, sed tibi, sed mihi, et his* [1] ...

Il voyait en lui-même resplendir les yeux des disciples inconnus; et il entendait maintenant résonner en lui-même avec une clarté parfaite, comme une modalité tonique, l'accent de son exorde.

— Néanmoins, — répliqua-t-il avec gaieté, en s'adressant à Piero Martello, — il serait plus amusant de soulever dans cette mer une tempête.

Ils étaient sous le portique, près du pilastre angulaire, en contact avec la foule unanime et bruyante qui se pressait sur la Piazzetta, s'allongeait vers la Zecca, s'engouffrait sous les Procuraties, barrait la Tour de l'Horloge, occupait tous les espaces libres comme eût fait l'onde sans forme, communiquait sa chaleur vivante au marbre des colonnes et des murs

1. « Je ne parlerai pas pour tous, mais pour toi, mais pour moi, et pour eux... »

heurtés avec violence par son continuel remous. De temps à autre, une clameur plus forte s'élevait, lointaine, à l'extrémité de la Piazza, et se propageait ; et tantôt sa force allait croissant jusqu'à éclater près d'eux comme un tonnerre, tantôt elle allait diminuant jusqu'à expirer près d'eux comme un murmure. Les archivoltes, les galeries, les flèches, les coupoles de la Basilique dorée, l'attique de la Loggetta, les architraves de la Bibliothèque resplendissaient d'innombrables petites flammes ; et la pyramide du Campanile, très haute, scintillante parmi les constellations silencieuses dans le sein de la nuit, évoquait sur la multitude ivre de clameur l'immensité du silence bleu, le navigateur à l'extrémité de la lagune d'où cette lumière lui apparaissait comme un phare nouveau, le rythme d'une rame solitaire qui agitait sur l'eau dormante le reflet des astres, la paix sacrée que recueillait entre ses murs un couvent des Iles.

— Je voudrais cette nuit me trouver pour la première fois avec la femme que je désire, par delà les Jardins, vers le Lido, dans une couche flottante, — dit le poète érotique Pâris Eglano, un jeune homme blond et imberbe dont la belle bouche purpurine et vorace contrastait avec la délicatesse presque angélique de ses traits. — A quelque amant néronien caché sous le felse, Venise offrira dans une heure le spectacle d'une ville délirante qui s'incendie.

Stelio sourit en remarquant à quel point ses familiers s'étaient imbus de son essence et combien pro-

fondément le sceau de son style s'était imprimé sur leur esprit. Brusquement s'offrit à son désir l'image de la Foscarina empoisonnée par l'art, chargée d'expérience voluptueuse, avec le goût de la maturité et de la corruption dans cette bouche éloquente, avec l'aridité de la vaine fièvre dans ces mains qui avaient exprimé le suc des fruits fallacieux, avec les vestiges de cent masques sur ce visage qui avait simulé la fureur des passions mortelles. C'était ainsi que se la représentait son désir ; et il palpitait à la pensée que bientôt il la verrait émerger de la foule comme de l'élément dont elle était l'esclave et qu'il puiserait dans le regard de cette femme l'ivresse nécessaire.

— Allons ! — dit-il résolument à ses amis ; — il est l'heure.

Un coup de canon annonçait que la Reine était sortie du Palais royal. Un long frémissement courut parmi la vivante masse humaine, pareil à celui qui, en mer, précède la rafale. Sur le quai de San-Giorgio-Maggiore, une fusée partit en sifflant, s'éleva droit dans les airs comme une tige de feu, jeta au sommet une tonnante rose de splendeurs, puis se courba, se raréfia, se dispersa en étincelles tremblantes, s'éteignit dans l'eau avec une crépitation sourde. Et la clameur joyeuse qui s'adressait à la belle femme couronnée, — le nom de la fleur et de la perle[1] répété dans un cri d'amour aux échos du marbre, — évoqua la pompe de l'ancienne Promis-

1. *Margherita*, Marguerite, perle

sion, le cortège triomphal des Arts escortant jusqu'au Palais la nouvelle Dogaresse, le flot d'allégresse sur lequel Morosina Grimani montait jusqu'à son trône, resplendissante d'or, tandis que tous les Arts s'inclinaient devant elle chargés de dons comme les cornes d'abondance.

— Assurément, — dit Francesco de Lizo, — si la Reine aime tes livres, elle doit ce soir porter au cou toutes ses perles. Tu auras devant toi un buisson ardent : tous les joyaux héréditaires du patriciat vénitien.

— Regarde au pied de l'escalier, Stelio, — dit Daniele Glàuro. — Un groupe de fanatiques t'attend là au passage.

Stelio s'arrêta près du Puits indiqué par la Foscarina ; il se pencha sur la margelle de bronze, dont ses genoux effleurèrent les petites cariatides en relief ; et, dans le sombre miroir intérieur, il aperçut le vague reflet des lointaines étoiles. Pendant quelques instants son âme s'isola, se fit sourde aux rumeurs environnantes, se recueillit dans ce disque d'ombre d'où montait une légère fraîcheur qui révélait la muette présence de l'eau. Et il sentit la fatigue de son esprit trop tendu, et le désir d'être ailleurs, et le vague besoin d'outre-passer aussi cette ivresse que lui promettaient les heures nocturnes, et, dans la dernière profondeur de son être, une âme secrète qui, à la ressemblance de ce miroir d'eau, demeurait immobile, étrangère et intangible.

— Que vois-tu? — lui demanda Piero Martello,

en se penchant comme lui sur la margelle usée par les cordes séculaires.

Il répondit :

— Le visage de la Vérité.

Dans les pièces contiguës à la Salle du Grand Conseil, habitées jadis par le Doge et maintenant par les statues païennes comprises dans les antiques butins de guerre, Stelio attendait l'avertissement du maître des cérémonies pour monter sur l'estrade. Calme, il souriait aux amis qui lui parlaient ; mais leurs paroles arrivaient à son oreille comme les grondements interrompus que le vent apporte de loin entre deux pauses. De temps à autre, par un brusque mouvement involontaire, il s'approchait d'une statue et la palpait d'une main convulsive, comme s'il eût cherché à y découvrir un point faible pour la briser ; ou bien il se penchait curieusement sur une médaille, comme pour y lire un signe indéchiffrable. Mais ses yeux ne voyaient pas : leur regard était tourné en dedans, là où le pouvoir multiplié de la volonté suscitait les formes silencieuses qui, dans le flux de la voix, devaient atteindre la perfection de la musique verbale. Tout son être se contractait dans

un effort pour élever au plus haut degré de l'intensité la représentation du sentiment extraordinaire qui le possédait. Puisqu'il ne pouvait parler que de lui-même et de son propre univers, au moins voulait-il réunir dans une idéale figure les qualités souveraines de son art et manifester par des images à l'esprit de ses disciples quelle invincible force de désir le lançait à travers la vie. Une fois de plus il voulait leur montrer que, pour obtenir la victoire sur les hommes et sur les choses, rien ne vaut la persévérance à s'exalter soi-même et à magnifier son propre rêve de beauté ou de domination.

Penché sur une médaille de Pisanello, il sentait dans ses tempes ardentes battre avec une rapidité incroyable le pouls de sa pensée.

— Vois, Stelio! — vint lui dire Daniele Glàuro, avec ce pieux respect qui mettait un voile sur sa voix lorsqu'il parlait de sa religion. — Vois comment opèrent sur toi les affinités mystérieuses de l'Art et comment un infaillible instinct, à l'heure où ta pensée est sur le point de se révéler, la conduit entre tant de formes vers l'exemplaire de la plus exacte expression, vers l'empreinte du plus haut style. Au moment où tu vas frapper ton idée, l'attrait du semblable t'incline sur une médaille de Pisanello; tu te rencontres avec la marque de celui qui fut un des plus grands stylistes apparus dans le monde, l'âme la plus franchement hellénique de toute la Renaissance. Et voilà que soudain ton front est éclairé d'un signe de lumière.

Le bronze pur portait l'effigie d'un jeune homme à la belle chevelure onduleuse, au profil impérial, au cou apollonien : type souverain d'élégance et de vigueur, si parfait que l'imagination ne pouvait se le figurer dans la vie qu'exempt de toute décadence, immuable, tel que l'artiste l'avait enfermé dans le cercle de ce métal pour l'éternité. — *Dux equitum praestans Malatesta Novellus Cesenae Dominus. Opus Pisani pictoris.* — Et, à côté, il y avait une autre médaille, œuvre du même créateur, qui portait l'effigie d'une vierge à la poitrine mince, au cou de cygne, à la chevelure ramassée par derrière en forme de bourse pesante, le front haut et fuyant déjà promis à l'auréole de la béatitude : vase de pureté scellé pour toujours, dur, précis et limpide comme le diamant ; ciboire adamantin où se conservait une âme consacrée comme l'hostie au sacrifice. — *Cicilia Virgo filia Johannis Francisci primi Marchionis Mantuae.*

— Vois, — reprit le subtil exégète, — vois comme Pisanello savait cueillir d'une main également prodigieuse la plus superbe fleur de la vie et la plus pure fleur de la mort. Tu as là, dans le même bronze, l'image du désir profane et l'image de l'aspiration sacrée, fixées toutes les deux dans la même idéalité du style. Ne reconnais-tu pas ici les analogies qui rattachent à cet art ton art propre ? Quand ta Perséphone détache de l'arbre infernal la grenade mûre, son beau geste de convoitise a aussi quelque chose de mystique : en fendant l'écorce pour manger les grains, elle déterminera inconsciemment sa des-

tinée. L'ombre du mystère plane donc sur son acte sensuel. Et voilà que tu as manifesté le caractère de ton œuvre tout entière! Nulle sensualité n'est plus ardente que la tienne; mais tes sens ont une telle acuité qu'en jouissant des apparences ils pénètrent au plus profond des choses et qu'ils y rencontrent le mystère et qu'ils en frissonnent. Ta vision se prolonge par delà le voile où la vie peint ses images voluptueuses, auxquelles tu te complais. Ainsi, conciliant en toi-même ce qui paraît inconciliable, fondant sans effort en toi-même les deux termes de l'antithèse, tu donnes aujourd'hui l'exemple d'une vie complète et extraordinairement puissante. C'est cela que tu dois faire entendre à tes auditeurs; car c'est cela surtout qu'il importe à ta gloire que l'on reconnaisse.

Et il avait célébré l'idéal hymen entre ce fier Malatesta, le chef des cavaliers, et Cicilia Gonzaga, la bienheureuse vierge mantouane, avec la foi du bon prêtre officiant à l'autel. C'était pour cette foi que Stelio l'aimait, et aussi parce qu'en nul autre il ne sentait plus profonde et plus sincère la croyance à la réalité du monde poétique, et enfin parce qu'en celui-là il retrouvait souvent une sorte de conscience révélatrice et parfois même une illumination imprévue de ses propres œuvres.

— La Foscarina entre, accompagnée de Donatella Arvale, — annonça Francesco de Lizo, qui observait le passage de la foule montant par l'Escalier des Censeurs et se pressant dans la salle immense.

Et alors Stelio Effrena fut ressaisi par l'anxiété. Et il entendait le murmure de la multitude se confondre pour son oreille avec le battement de ses artères comme dans un lointain infini, et revenir sur cette rumeur les dernières paroles de Perdita.

Le murmure grandit, s'affaiblit, cessa, tandis que Stelio gravissait d'un pas ferme et léger les marches de l'estrade. En se retournant vers la foule, ses yeux éblouis entrevirent le formidable monstre aux mille visages humains, parmi l'or et la pourpre sombre de la salle immense.

Une subite poussée d'orgueil lui fit retrouver l'empire de lui-même. Il s'inclina vers la Reine et vers Donna Andriana Duodo, qui lui souriaient de leurs sourires jumeaux comme sur le Grand Canal, dans la barque fuyante. Il jeta vers la scintillation des premiers rangs un regard aigu, pour y reconnaître la Foscarina : il parcourut toute l'assemblée jusqu'au fond, là où n'apparaissait qu'une zone obscure semée de vagues taches pâles. Et alors cette multitude, devenue muette et attentive, s'offrit à lui avec l'aspect d'une énorme chimère ocellée, au buste couvert d'écailles splendides, qui s'allongeait, noirâtre, sous

les volutes d'un ciel riche et lourd comme un trésor suspendu.

Il était éblouissant, ce buste chimérique où brillait plus d'une parure qui jadis avait dû jeter ses feux sous le même ciel dans le banquet nocturne d'un Couronnement. Le diadème et les colliers de la Reine, — les multiples colliers dont les perles réduites en grains de lumière faisaient penser à un miraculeux égrènement visible du royal sourire, — les sombres émeraudes d'Andriana Duodo, enlevées autrefois à la garde d'un cimeterre, les rubis de Giustiniana Memo, sertis en forme d'œillets par l'inimitable travail de Vettor Camelio, les saphirs de Lucrezia Priuli, provenant des hautes socques sur lesquelles la sérénissime Zilia s'était avancée vers le trône au jour de son triomphe, les béryls d'Orsetta Contarini, si délicatement mêlés à l'or mat par l'art de Silvestro Grifo, les turquoises de Zenobia Corner, baignées de pâleurs uniques par le mal mystérieux qui, une nuit, les avait altérées sur le sein moite de la princesse de Lusignan, parmi les plaisirs d'Asolo : tous les joyaux insignes qui avaient illustré les fêtes séculaires de la Ville anadyomène s'embrasaient de feux nouveaux sur ce buste chimérique d'où arrivait à Stelio Effrena le tiède effluve de la peau et de l'haleine féminines. Étrangement moucheté, le reste du corps difforme s'étendait en arrière par une sorte de prolongement caudal et passait entre les deux gigantesques mappemondes qui rappelaient à la mémoire de l'Imaginifique les deux sphères de bronze que le

monstre aux yeux bandés presse de ses pattes léonines dans l'allégorie de Giambellino. Et cette ample vie animale, privée de pensée en face de celui qui seul devait penser maintenant, douée de cette fascination inerte que possèdent les idoles énigmatiques, recouverte de son propre silence comme d'un bouclier capable de recueillir et de repousser toute vibration, attendait le premier frémissement de la parole dominatrice.

Stelio mesura ce silence, où sa première syllabe aurait pu trembler. Pendant que la voix montait à ses lèvres, conduite par la volonté, raffermie par elle contre le trouble instinctif, il aperçut la Foscarina debout près de la rampe qui entourait le globe céleste. Le visage très pâle de la Tragédienne, sur le cou privé de joyaux et sur la pureté des épaules nues, se dressait dans l'orbe des figures zodiacales. Stelio admira l'art de cette apparition. Les yeux fixés sur ces yeux adorateurs, il se mit à parler lentement, comme s'il avait eu encore dans l'oreille le rythme de la rame.

« Je pensais naguère, un après-midi, — en revenant des Jardins par ce tiède rivage des Esclavons où l'âme des poètes errants croit voir parfois je ne sais quel magique pont d'or s'allonger sur une mer de lumière et de silence vers un rêve infini de Beauté, — je pensais, ou plutôt j'assistais par la pensée comme à un spectacle intime, à l'alliance nuptiale de Venise et de l'Automne sous les cieux.

» Il y avait partout épars un esprit de vie fait

d'attente passionnée et d'ardeur contenue, qui m'émerveillait par sa véhémence, mais qui pourtant ne me semblait pas nouveau : je l'avais déjà trouvé recueilli en certaines zones d'ombre, sous l'immobilité presque mortelle de l'Été ; et, à certains moments, je l'avais senti vibrer dans l'étrange odeur fébrile de l'eau comme un pouls mystérieux. Ainsi, pensais-je, il est donc vrai que cette pure Cité d'art aspire à un suprême état de beauté qui pour elle a un retour annuel, comme pour la forêt l'éclosion des fleurs. Elle tend à se révéler elle-même dans une pleine harmonie, comme si toujours elle portait en soi, puissante et consciente, cette même volonté de perfection d'où elle est née et s'est formée au cours des siècles comme une créature divine. Sous l'immobile embrasement de l'été, elle semblait ne palpiter plus, ne respirer plus, morte dans ses vertes eaux ; mais mon intuition ne m'a pas trompé, quand j'ai deviné qu'elle était travaillée en secret par un esprit de vie suffisant pour renouveler le plus sublime des antiques prodiges.

» Voilà ce que je pensais, ce que je voyais. Mais par quelle vertu pourrai-je communiquer à ceux qui m'écoutent ma vision de beauté et de joie ? Nulle aurore et nul couchant ne valent une telle heure de lumière sur les marbres et sur les eaux ; ni l'apparition imprévue de la femme aimée dans la forêt d'avril n'est aussi enivrante que cette soudaine révélation diurne de la ville héroïque et voluptueuse qui porta et qui étouffa dans ses bras de pierre le plus riche songe de l'âme latine. »

La voix de l'orateur, claire et pénétrante et comme glacée au début, s'était allumée subitement aux étincelles invisibles que suscitait en lui l'effort de l'improvisation réglée avec une vigilance aiguë par l'oreille difficile. Tandis que les paroles coulaient sans obstacle et que la ligne rythmique de la période se refermait à la manière d'une figure dessinée d'un seul trait par une main hardie, les auditeurs, sous cette fluidité, sentaient l'excessive tension qui tourmentait l'esprit du jeune homme ; et cela les captivait comme un de ces effrayants jeux du cirque où toutes les énergies herculéennes d'un athlète se manifestent par les cordes des tendons qui vibrent et par les trames des artères qui se gonflent. Ils sentaient tout ce qu'il y avait de vivant, de chaud et d'immédiat dans la pensée ainsi exprimée ; et leur jouissance était d'autant plus forte qu'elle était plus imprévue : car, ce que chacun attendait de cet infatigable chercheur de perfections, c'était la lecture étudiée d'un discours composé laborieusement. Ses dévots assistaient avec émotion à cette épreuve audacieuse, comme s'ils avaient eu devant eux, dévoilé, le labeur secret d'où étaient sorties les formes qui leur avaient donné de si profondes jouissances. Et cette émotion initiale, répandue par contagion, indéfiniment multipliée dans le grand nombre et devenue unanime, se répercuta en celui qui l'avait fait naître. Il sembla qu'il y succombait.

C'était le péril prévu. Sous le choc d'une onde trop forte, l'orateur chancela. Pendant quelques secondes, une épaisse obscurité envahit son cerveau ;

la lumière de ses idées s'éteignit comme une torche au souffle d'un vent irrésistible ; ses yeux se voilèrent comme au début du vertige. Mais il comprit quelle serait la honte de la défaite s'il cédait à cet égarement ; et, dans cette obscurité, par une espèce de heurt brutal, sa volonté fit jaillir, comme le briquet du silex, une autre étincelle.

Du regard et du geste, il éleva l'âme de la foule vers le chef-d'œuvre qui, dans le ciel de la salle, répandait une irradiation solaire.

« Je suis certain, — s'écria-t-il — je suis certain que Venise apparut ainsi au Véronèse, lorsqu'il cherchait en lui-même l'image de la Reine triomphale. »

Et il dit pourquoi l'artiste prodigue, après avoir jeté sur sa toile à profusion l'or, les gemmes, la soie, la pourpre, l'hermine, toutes les opulences, ne put représenter le visage glorieux autrement que dans un nimbe d'ombre.

« C'est pour cette ombre qu'il faut exalter le Véronèse ! Représentant sous une figure humaine la Cité dominatrice, il sut en exprimer l'esprit essentiel, dont le symbole serait une flamme inextinguible à travers un voile d'eau. Et tel que je connais bien, ayant plongé son âme dans cette zone sublime, l'en a retirée enrichie d'une puissance nouvelle et, par la suite, a forgé avec des mains plus ardentes son art et sa vie. »

Cet homme-là, n'était-ce pas lui-même ? Dans cette affirmation de sa personne il retrouva toute son assurance et sentit que désormais il était maître de sa

pensée et de sa parole, hors de danger, capable d'entraîner dans les cercles de son rêve l'énorme chimère ocellée, au buste couvert d'écailles splendides, le monstre éphémère et versatile sur le flanc duquel émergeait filialement la Muse tragique, la tête dressée dans l'orbe des constellations.

Obéissant à son geste, les visages innombrables se levèrent vers l'Apothéose, les yeux dessillés contemplèrent avec stupeur ce prodige comme s'ils le voyaient pour la première fois ou comme s'ils le voyaient sous un aspect tout nouveau pour eux. Le dos nu de la femme au casque d'or resplendissait sur le nuage avec un relief de vie musculaire si puissant qu'il tentait comme une chair palpable. Et, de cette nudité plus vivace que tout le reste, victorieuse du temps qui, au-dessous d'elle, avait obscurci les héroïques images des sièges et des batailles, il semblait qu'émanât un enchantement voluptueux dont les souffles de la nuit automnale respirant par les balcons ouverts augmentaient la douceur ; tandis que, là-haut, les princesses de cette autre cour, penchées sur la balustrade entre les deux colonnes torses, inclinaient des visages allumés et des seins opulents vers leurs dernières sœurs mondaines.

Alors, dans cet enchantement, le poète jeta ses périodes ailées comme des strophes lyriques.

Il montra la Ville enflammée de désir et palpitante d'anxiété en ses mille ceintures vertes, étendant ses bras de marbre vers le sauvage Automne dont l'humide haleine lui arrivait embaumée par la mort

délicieuse des campagnes et des îles. Il la fit trembler comme l'amante qui espère son heure de joie. Il évoqua l'esprit des choses, « éloquentes comme si un signe invisible eût été attaché à leur apparence visible et que, par un divin privilège, elles eussent vécu dans la supérieure vérité de l'Art ». Il exalta cette sorte de rythmique intelligence qui en élabore studieusement les aspects comme pour les rendre conformes à une idée et les faire concourir à une fin préconçue. Et, par le prestige de son verbe, Venise parut avoir des mains merveilleuses pour composer ses lumières et ses ombres, pour tisser elle-même l'inimitable tissu d'allégories qui la recouvre.

« Et, puisque seule dans l'univers la poésie est vérité, celui qui sait la contempler et l'attirer en soi par les vertus de la pensée, celui-là est bien près de connaître le secret de la victoire sur la vie. »

En prononçant les dernières paroles, il avait cherché les yeux de Daniele Glàuro; et il les avait vus briller de bonheur sous cet énorme front méditatif qui paraissait gros d'un monde non enfanté. Le docteur mystique était là, près de l'estrade, avec plusieurs de ces disciples inconnus qu'il avait décrits au maître avides et anxieux, pleins de foi et d'attente, impatients de briser la chaîne de leur servitude quotidienne et de connaître une libre ivresse de joie et de douleur. Stelio les voyait réunis en groupe comme un noyau de forces massées, le dos aux grandes armoires rougeâtres où gisaient ensevelis les innombrables volumes d'une sagesse oubliée et inerte. Il distinguait leurs

visages ardents et attentifs, leurs longues chevelures, leurs bouches entr'ouvertes par une stupeur enfantine ou fermées avec une espèce de violence sensitive, leurs yeux clairs ou bruns sur lesquels le souffle des paroles faisait passer tour à tour des lumières et des ombres comme la brise changeante sur un parterre de fleurs délicates. Il avait la certitude de tenir dans sa main leurs âmes confondues en une seule et de pouvoir agiter cette âme unique ou l'étreindre dans son poing ou la déchirer ou la brûler comme un léger drapeau.

Tandis que son esprit se bandait et se débandait avec vigueur pour ce continuel décochement, il ne laissait pas de conserver une étrange lucidité d'investigation extérieure, une faculté d'observation matérielle qui devenait plus perçante et plus nette à mesure que son éloquence s'accélérait et s'enflammait davantage. Il sentait peu à peu son effort devenir plus facile, et que l'action de sa volonté était devancée par une énergie libre et obscure comme un instinct, surgie des profondeurs de son inconscience et opérant d'après un procédé occulte, non vérifiable. Par analogie, il se rappelait certains moments extraordinaires où, dans le silence des veilles, il avait écrit un vers immortel qui lui avait paru, non pas sorti de son cerveau, mais dicté par un dieu véhément auquel sa main avait obéi comme un instrument aveugle. C'était à peu près le même étonnement qu'il éprouvait à cette minute, quand son oreille était surprise par la cadence imprévue des mots que proféraient ses lèvres. Dans la

communion qui s'était établie entre son âme et l'âme de cette foule, un prodige survenait, presque divin. Au sentiment habituel qu'il avait de sa personne s'ajoutait quelque chose de plus grand et de plus fort ; et il lui semblait que, de seconde en seconde, sa voix acquérait une vertu plus haute.

C'est alors qu'il aperçut en lui-même, complète et vivante, la figure idéale. Et il l'exprima selon la manière des deux maîtres coloristes qui régnaient en ce lieu, avec le luxe du Véronèse et avec la fougue du Tintoret, dans le langage de la poésie.

Toutes les vitalités et toutes les transfigurations de la pierre antique où le temps accumula ses mystères et où la gloire grava ses emblèmes ; toutes les alternances de créations et de destructions merveilleusement faciles qui simulent dans l'eau esclave les libres vicissitudes du ciel ; la fulguration de lumineuse allégresse vibrant depuis les croix des coupoles gonflées de prière jusqu'aux petits cristaux salins pendus sous l'arche des ponts ; l'Époux lui-même, incliné sur son char de feu vers la Cité belle, et dans ce juvénile visage inhumain ces lèvres pleines de murmures et de silences sylvestres, et cette sorte de bestialité délicate et cruelle qui contrastait avec de profonds regards d'entendement, et ce sang qui bondissait par tout son corps jusqu'aux pouces de ses pieds agiles, jusqu'aux extrêmes phalanges de ses mains fortes, et tout l'or fauve et toute la pourpre qu'il traînait avec lui ; — tout passa et rayonna dans la voix du poète. Avec quelle passion, palpitante en ses mille ceintures vertes et

sous ses immenses colliers, la Cité s'abandonnait au dieu magnifique !

Alors, emportée dans la spire ascendante des paroles, l'âme de la multitude parut s'élever tout d'un coup au sentiment de la Beauté comme à une cime jamais atteinte. L'éloquence du maître était secondée par l'expression de toutes les choses d'alentour ; elle semblait reprendre et continuer les rythmes auxquels obéissaient toute la grâce et toute la force figurées sur ces murailles ; elle semblait résumer les concordances idéales entre ces formes que l'art humain avait créées et les qualités de l'atmosphère naturelle où elles se perpétuaient. Voilà pourquoi son verbe avait tant de pouvoir, pourquoi son geste amplifiait si aisément les contours des images, pourquoi, en chacun des mots prononcés, la vertu suggestive du son rehaussait à ce point le sens de la lettre. Là, il n'y avait pas seulement l'effet ordinaire d'une communication électrique établie entre l'orateur et l'auditoire ; il y avait aussi l'enchantement qui possédait toutes les pierres du prodigieux édifice et qui prenait une extraordinaire vigueur à l'insolite contact de toute cette humanité agglomérée et palpitante. Le frisson de la foule et la voix du poète semblaient rendre leur vie primitive aux murs séculaires et ressusciter dans ce froid musée l'esprit originel : un noyau d'idées puissantes, concrétées et organisées dans les substances les plus durables pour attester la noblesse d'une race.

La splendeur d'une jeunesse divine descendait sur les femmes, comme dans une alcôve somptueuse ; car

elles avaient ressenti intérieurement l'anxiété de l'attente et la volupté de s'abandonner à la façon de la Cité belle. Elles souriaient avec une vague langueur, comme exténuées par une sensation trop forte, les épaules nues émergeant de leurs corolles de gemmes. Et les émeraudes d'Andriana Duodo, les rubis de Giustiniana Memo, les saphirs de Lucrezia Priuli, les béryls d'Orsetta Contarini, les turquoises de Zenobia Corner, tous ces joyaux héréditaires dont les feux avaient plus que le prix de la matière, de même que le décor de la grande salle avait plus que le prix de l'art, mettaient sur les blancs visages des patriciennes le reflet des joyeusetés d'autrefois et réveillaient en elles l'âme des voluptueuses qui avaient offert aux amours une chair macérée dans les bains de myrrhe, de musc, d'ambre, et découvert en public leurs seins fardés.

Stelio le voyait, ce buste féminin de l'énorme chimère, sur lequel palpitaient mollement les plumes des éventails ; et il sentait passer sur son esprit une ivresse trop chaude, qui le troublait. L'ample vibration partie de lui se répercutait en lui avec une force multipliée, le secouait si profondément qu'il perdait le sentiment de son équilibre habituel. Il lui semblait qu'il oscillait sur la foule comme un corps concave et sonore où les résonances variées s'engendreraient par une volonté indistincte et pourtant infaillible. Durant les pauses, il attendait avec angoisse la manifestation de cette volonté, tandis que se prolongeait en lui comme l'écho d'une voix qui n'aurait pas été la sienne et qui aurait proféré des paroles significatives de pensées pour

4

lui toutes nouvelles. Et ce ciel et cette eau et cette pierre et cet Automne, ainsi représentés, lui paraissaient n'avoir aucun rapport avec ses propres sensations récentes, mais appartenir à un monde de rêve entrevu par lui, à mesure qu'il parlait, dans une rapide succession d'éclairs.

Il était stupéfait de ce pouvoir inconnu qui affluait en lui, abolissant les limites de sa personne individuelle et conférant à sa voix solitaire la plénitude d'un chœur. — Telle était donc la trêve mystérieuse que la révélation de la Beauté pouvait octroyer à l'existence quotidienne des multitudes lasses ; telle était la mystérieuse volonté qui pouvait envahir le poète au moment où il répondait à l'âme innombrable l'interrogeant sur la valeur de la vie et s'efforçant de se hausser une fois au moins jusqu'à l'Idée éternelle. — A cette heure, il n'était que le messager par qui la Beauté offrait aux hommes, réunis en ce lieu consacré par des siècles de gloires humaines, le don divin de l'oubli. Il ne faisait que traduire dans les rythmes de la parole le visible langage par lequel, en ce même lieu, les nobles ouvriers de jadis avaient exprimé l'aspiration et l'imploration de la race. Et, pendant une heure, ces hommes contempleraient le monde avec des yeux différents, penseraient et rêveraient avec une autre âme.

En esprit, il traversa les murailles qui enserraient cette palpitante masse dans une espèce de cycle héroïque, dans un cercle de rouges trirèmes, de tours fortifiées et de théories triomphales. Ce lieu paraissait maintenant trop étroit à l'exaltation de son sentiment

nouveau; et, une fois encore, il était attiré vers la foule véritable, vers l'immense foule unanime qu'il avait vue ondoyer tout à l'heure dans la conque marmoréenne et pousser vers la nuit étoilée une clameur dont elle-même s'enivrait comme de sang ou de vin.

Et ce ne fut pas seulement vers cette multitude, ce fut vers d'infinies multitudes que s'en alla sa pensée; et il les évoqua pressées dans de profonds théâtres, dominées par une idée de vérité et de beauté, pâles et attentives devant le grand arc de la scène ouvert sur une merveilleuse transfiguration de la vie, ou frénétiques sous la subite splendeur irradiée par une parole immortelle. Et le rêve d'un art plus haut, surgissant une fois encore dans son âme, lui montra les hommes repris de respect pour les poètes comme pour les seuls qui puissent interrompre quelques instants l'angoisse humaine, étancher la soif, dispenser l'oubli. Et il jugea trop facile cette épreuve qu'il affrontait : excité par le souffle de la foule, son esprit s'estima capable de créer des fictions gigantesques. Et l'œuvre qu'il nourrissait en lui-même, informe encore, eut un fier tressaillement de vie, tandis que ses yeux voyaient, dressée dans l'orbe des constellations, la Tragédienne, la Muse à la voix divulgatrice, qui semblait lui apporter dans les plis de sa robe, recueillie et muette, la frénésie des peuples lointains.

Presque épuisé par l'incroyable intensité de la vie vécue durant cette pause, il se remit à parler sur un ton plus bas. Sa parole eut l'éclat sourd de cette âme automnale que les maîtres de jadis façonnèrent à la

Cité belle. Il dit la floraison d'art comprise entre la jeunesse de Giorgione et la vieillesse du Tintoret; et il la montra « empourprée, dorée, opulente et expressive comme la pompe de la terre sous la dernière flamme du soleil ».

« Si je considère les créateurs impétueux d'une si forte beauté, je vois se présenter à mon esprit l'image qu'évoque ce fragment de Pindare : — Quand les Centaures connurent la vertu du vin suave comme le miel, qui dompte les hommes, ils repoussèrent aussitôt de leurs tables le lait et se hâtèrent de boire le vin dans des cornes d'argent... — Personne au monde mieux que ces créateurs ne connut et ne savoura le vin de la vie. Ils en tirent une ivresse lucide qui multiplie leur puissance et communique à leur éloquence une énergie fécondatrice. Et, dans leurs plus belles créatures, la pulsation violente de leurs veines semble persister à travers les siècles comme le rythme même de l'art vénitien.

» Ah ! en quel pur et poétique sommeil repose la vierge Ursule sur son lit immaculé ! Le plus bénin des silences occupe la chambre solitaire où il semble que les pieuses lèvres de la dormeuse dessinent l'habitude de la prière. Par les portes et par les fenêtres ouvertes pénètre la timide lueur de l'aube, et elle illumine les syllabes inscrites au coin de l'oreiller. INFANTIA est la parole simple qui répand autour de la tête virginale une fraîcheur pareille à celle du matin : INFANTIA. Elle dort, la vierge déjà fiancée au prince païen et promise au martyre. Si chaste, si ingénue et si fervente, n'est-elle pas l'image de l'Art tel que le

virent les précurseurs, avec la sincérité de leurs yeux enfantins? INFANTIA. Cette parole évoque autour de l'oreiller ceux qu'on oublie : Lorenzo Veneziano, et Simone da Cusighe, et Catarino, et Jacobello, et Maestro Paolo, et Giambono, et Semitecolo, et Antonio, et Andrea, et Quirizio da Murano, et toute la famille laborieuse par qui la couleur, qui plus tard devait rivaliser avec le feu, fut préparée dans l'île ardente des fournaises. Mais n'auraient-ils pas eux-mêmes poussé un cri d'admiration, à voir le sang de la vierge Ursule ruisseler sous les coups du bel archer païen? Un sang si vermeil dans une chair nourrie de lait! Ce massacre est comme un festin : les archers y ont les armes les plus choisies, les vêtements les plus ornés, les attitudes les plus élégantes. L'éphèbe aux cheveux d'or qui, avec un si fier geste de grâce, transperce de flèches la martyre, ne ressemble-t-il pas à un Éros adolescent, travesti et sans ailes?

» Ce gracieux meurtrier d'innocences (ou peut-être son frère), après avoir déposé l'arc, s'abandonnera demain à l'enchantement de la musique pour rêver un rêve infini de volupté.

» C'est bien Giorgione qui verse en lui l'âme nouvelle et qui la lui allume d'un désir inapaisable. Sa musique n'est plus la mélodie qu'hier encore les luths répandaient parmi les arceaux recourbés sur les trônes, dans les visions du troisième Bellini. Elle continue à monter du clavicorde sous le toucher de mains religieuses; mais le monde qu'elle éveille est plein d'une joie et d'une tristesse où se cache le péché.

» Quiconque a vu le *Concerto* avec des yeux sagaces connaît un extraordinaire et irrévocable moment de l'âme vénitienne. Par une harmonie de la couleur, — dont le pouvoir expressif est sans limite comme le mystères des sons, — l'artiste y raconte le premier trouble d'une âme avide à qui, soudainement, la vie se présente sous l'aspect d'un héritage opime.

» Le moine assis au clavicorde et son compagnon plus âgé ne ressemblent pas à ceux que Vettor Carpaccio représentait fuyant devant la bête apprivoisée par Jérôme, à San-Giorgio-degli-Schiavoni. Leur essence est plus forte et plus noble ; l'atmosphère où ils respirent est plus haute et plus riche, propice à la naissance d'une grande joie ou d'une grande tristesse ou d'un rêve superbe. Quelles sont les notes que ces mains belles et sensitives tirent des touches où elles s'attardent ? Des notes magiques, sans doute, puisqu'elles ont la puissance d'opérer chez le musicien une transfiguration si violente. Celui-ci est parvenu au milieu de son existence mortelle, déjà loin de sa jeunesse, déjà près de son déclin ; et voilà qu'alors seulement la vie se révèle à lui riche de tous les biens, telle une forêt chargée de fruits vermeils, dont ses mains occupées ailleurs ne connurent jamais le frais velours. Comme sa sensualité est assoupie, il ne tombe pas sous la domination d'une seule image tentatrice ; mais il souffre d'une confuse angoisse où le regret domine le désir, tandis que, sur la trame des harmonies qu'il recherche, la vision de son passé, — ainsi qu'il aurait pu être et qu'il ne fut

pas, — se compose comme un tissu de chimères. Son compagnon devine cette tempête, lui qui déjà est au seuil de la vieillesse, calmé ; doux et grave, il touche l'épaule de l'autre avec un geste pacificateur. Mais là se trouve aussi, émergeant de l'ombre chaude comme l'expression même du désir, le jeune homme au chapeau empanaché et à la longue chevelure : ardente fleur d'adolescence que Giorgione créa sous un reflet de ce mythe hellénique d'où naquit la forme idéale d'Hermaphrodite. Il est là, présent mais étranger, séparé des premiers comme un être qui n'a souci que de son propre bien. La musique exalte son indicible rêve et semble multiplier indéfiniment sa faculté de jouir. Il se sait maître de cette vie qui échappe aux deux autres, et les harmonies recherchées par le musicien ne sont pour lui que le prélude de sa propre fête. Son regard est oblique et intense, détourné vers un certain point comme pour y séduire je ne sais quoi qui le séduirait ; sa bouche close est comme une bouche déjà lourde d'un baiser non donné encore ; son front est si spacieux que la plus touffue des couronnes ne l'embarrasserait pas. Mais, lorsque je songe à ses mains cachées, je les imagine froissant les feuilles du laurier pour s'en parfumer les doigts. »

Les mains de l'animateur rendirent visible ce geste de l'adolescent plein de convoitises, comme si elles eussent réellement exprimé l'essence de la feuille aromatique ; et l'accent de sa voix donna au personnage évoqué un relief si fort que tous les jeunes hommes crurent voir, apparu devant eux, leur désir secret,

leur rêve obsédant. Troublés, ils sentaient en eux-mêmes une obscure agitation d'appétits contenus; et ils entrevoyaient des possibilités nouvelles, estimaient dorénavant tangible une proie naguère encore lointaine et inespérée. Çà et là, dans toute la longueur de la salle, Stelio les reconnaissait adossés aux grandes armoires rougeâtres où gisaient ensevelis les innombrables volumes d'une sagesse oubliée et inerte. Ils étaient debout, occupant les espaces libres du pourtour; à la façon d'une vivante bordure, ils formaient la limite de cette masse compacte; et, de même que, dans un drapeau qui flotte au vent, les extrémités frémissent plus fort, de même ils tremblaient davantage au souffle de la poésie.

Stelio les reconnaissait; et il en distinguait plusieurs à la singularité de leur attitude, à l'excès de l'émotion révélée par le pli de leurs lèvres ou par le battement de leurs paupières ou par le feu de leurs joues. Sur la face de l'un, tournée vers l'embrasure du balcon ouvert, il devinait l'enchantement de la nuit automnale et le délice de la brise montant des lagunes. Les regards d'un autre lui désignaient, par un rayon d'amour, une femme assise et comme abandonnée sur elle-même, comme exténuée par un plaisir muet, avec un air indéfinissable de langueur impure, avec un tendre visage de neige où la bouche s'ouvrait comme un alvéole humide de miel.

Il avait une étrange lucidité qui lui faisait percevoir les choses avec l'évidence des hallucinations fébriles. A ses yeux, tout vivait d'une vie hyperbo-

lique; les portraits des doges, rangés autour de la salle parmi les blanchâtres ondulations des cartouches, respiraient pour lui comme ces vieillards chauves dont il voyait par moments, là-bas, dans le fond, le geste toujours le même lorsqu'ils essuyaient leur front pâle et moite. Rien ne lui échappait : ni le pleur continu des torches placées dans les petites corbeilles de bronze qui recueillaient la cire jaune comme l'ambre ; ni l'extrême finesse d'une main chargée d'anneaux qui pressait un mouchoir sur des lèvres douloureuses comme pour calmer une brûlure ; ni l'enroulement d'une écharpe autour d'épaules nues où la brise nocturne, entrant par les balcons ouverts, faisait courir un frisson de froid. Et néanmoins, tandis qu'il remarquait ces mille aspects fugitifs des choses, sa vue conservait l'image totale de l'énorme chimère ocellée, au buste couvert d'écailles splendides, sur le flanc de laquelle émergeait la Muse tragique, la tête dressée dans l'orbe des constellations.

A chaque instant son regard se tournait vers la femme promise, qui se montrait à lui comme le vivant support d'un monde stellaire. Il était reconnaissant à la Foscarina d'avoir choisi cette façon de lui apparaître au moment où pour la première fois il se donnait à la foule. Ce qu'il voyait en elle à cette heure, c'était, non plus l'amante d'une nuit, au corps mûri par de longues ardeurs, chargé d'expérience voluptueuse, mais le merveilleux instrument de l'art nouveau, la divulgatrice de la grande poésie, celle qui devait incarner dans sa personne changeante les

futures fictions de beauté, celle dont la voix inoubliable devait apporter aux peuples la parole attendue. Maintenant il s'attachait à elle, non par une promesse de volupté, mais par une promesse de gloire. Et l'œuvre qu'il nourrissait en lui-même, informe encore, eut un autre sursaut de vie.

Alors son verbe s'embrasa. Il montra la Cité triomphante parée comme pour un banquet délicieux, et le flamboiement de tous les trésors amassés par des siècles de guerres et de trafics, et la fille de San-Marco, *Domina Aceli*, y apportant la ceinture d'Aphrodite qu'elle avait retrouvée à Chypre dans un bois de myrtes. Et, tout à coup, l'adolescent aux belles plumes blanches s'avança au milieu du banquet, suivi de son escorte effrénée ; et tous les désirs y brûlèrent comme les torches excitées par un vent impétueux. « Tel fut le commencement de ce divin automne d'art vers lequel se retournera toujours le regret des hommes, tant que persistera dans l'âme humaine l'aspiration à dépasser l'étroitesse de l'existence commune pour vivre une vie plus ardente ou pour mourir d'une plus belle mort. »

« Je vois Giorgione qui domine la fête, sans reconnaître pourtant sa personne mortelle ; je le cherche dans le mystère du nuage igné qui l'enveloppe. Il apparaît moins à la façon d'un homme qu'à la façon d'un mythe. Sur la terre, nul destin de poète n'est comparable au sien. De lui, tout reste ignoré ; quelques-uns même sont allés jusqu'à nier son existence. Son nom n'est inscrit sur aucune œuvre, et plusieurs

refusent de lui attribuer aucune œuvre certaine. Cependant, tout l'art vénitien est enflammé par sa révélation ; c'est de lui que le Titien a reçu le secret d'infuser un sang lumineux dans les veines de ses créatures. En vérité, ce que Giorgione représente dans l'Art, c'est l'Épiphanie du Feu. Il mérite qu'on l'appelle « porteur de feu », à l'égal de Prométhée.

» Quand je considère la rapidité avec laquelle ce don sacré passe d'un artiste à un autre et, de coloration en coloration, va rougeoyant toujours, j'imagine une de ces lampadophories que les Hellènes instituèrent afin de perpétuer la mémoire du Titan fils de Japet. Au jour de la fête, une troupe de jeunes cavaliers athéniens partait au grand galop du Céramique vers Colone, et leur chef agitait une torche allumée à l'autel d'un sanctuaire. Si la torche s'éteignait par l'impétuosité de la course, le porteur la remettait à un compagnon qui la rallumait en courant, et celui-ci à un troisième, et le troisième à un quatrième, et ainsi de suite, toujours en courant, jusqu'au dernier qui la déposait, rouge encore, dans le temple de Prométhée. Par ce qu'elle a de fougueux, cette image représente bien pour moi la fête des maîtres coloristes à Venise. Chacun d'eux, même le moins illustre, a tenu au poing, ne fût-ce qu'un instant, le don sacré. Tel d'entre eux, comme ce premier Bonifacio qu'il faut glorifier, a cueilli avec des mains incombustibles la fleur interne du feu. »

Les doigts du jeune homme cueillirent en l'air la fleur idéale. Et son regard alla vers la sphère céleste

pour offrir silencieusement ce don igné à celle qui, là-bas, gardait le divin troupeau zodiacal. « A toi, Perdita ! » Mais la femme souriait, tournée vers une personne lointaine.

Ainsi fut-il, en suivant le fil du sourire, conduit à l'inconnue qui soudainement s'illumina pour lui sur un champ d'ombre.

N'était-ce pas la musicienne dont le nom avait résonné contre la cuirasse du vaisseau, dans le silence et dans l'ombre ?

Elle lui parut presque être une image intérieure engendrée tout à coup dans cette partie de son âme où le fantôme de la brusque sensation qu'il avait reçue en pénétrant dans l'ombre produite par le flanc du vaisseau était demeurée comme un point isolé et indistinct.

Durant une seconde, elle fut belle comme étaient belles en lui les pensées inexprimées encore.

« La ville à qui de tels créateurs ont composé une âme d'une telle puissance, — reprit le maître, agile sur le flot qui montait, — la plupart ne la considèrent aujourd'hui que comme un grand reliquaire inerte ou comme un asile de paix et d'oubli ! »

Ce délire lucide, cette exaltation de tous les désirs, cette fièvre ambitieuse dont il avait parlé à son amie dans la barque lente, il les rendit alors visibles par des images de soif, de danger et de fureur. N'avait-il pas lui-même cherché passionnément dans l'eau si par aventure il n'apercevrait pas au fond une ancienne épée ou un ancien diadème ? N'avait-il pas lui-même,

dans la ville ambiguë aux trompeuses nonchalances, sursauté d'effroi comme celui qui, reposant avec les doigts de l'aimée sur ses paupières lasses, entendit tout à coup des serpents siffler parmi la souple chevelure ?

« Ah ! si je savais dire de quelle vie prodigieuse elle palpite dans ses mille ceintures vertes et sous ses immenses colliers ! Il n'est pas de jour où elle n'absorbe notre âme ; et tantôt elle nous la rend intacte et fraîche et toute neuve, d'une nouveauté originelle où demain l'empreinte des choses aura une netteté indicible ; et tantôt elle nous la rend infiniment subtile et vorace, comme une flamme qui détruit tout ce qu'elle touche, de sorte que, le soir, parmi les cendres et les scories, nous retrouvons parfois quelque sublimation extraordinaire. Chaque jour elle nous invite à l'acte qui est la destinée même de notre espèce : l'effort sans trêve pour se surpasser soi-même ; elle nous montre la possibilité d'une douleur qui se transforme en la plus efficace énergie stimulante ; elle nous enseigne que le plaisir est le moyen le plus certain de connaissance que nous ait départi la Nature et que l'homme qui a beaucoup souffert est moins sage que l'homme qui a beaucoup joui. »

A cette maxime qui parut trop audacieuse, un vague murmure désapprobateur courut çà et là dans l'auditoire ; la Reine hocha légèrement la tête, en signe de dénégation : quelque dames, par un échange de regards, se témoignèrent l'une à l'autre une gracieuse horreur. Mais tout cela fut balayé par l'acclamation juvénile qui s'élança de toutes parts vers le maître

enseignant avec une si franche hardiesse l'art de s'élever par les vertus de la joie jusqu'aux formes supérieures de la vie.

Stelio souriait à reconnaître les siens, très nombreux; il souriait à reconnaître l'efficacité de ses enseignements qui déjà, en plus d'un esprit, avaient chassé les nuages de la tristesse inerte et tué la lâcheté des vaines larmes et infusé pour toujours le mépris des douleurs plaintives et des molles compassions. Il se réjouissait d'avoir proclamé encore une fois le principe de sa doctrine, émané naturellement de cette âme d'art qu'il glorifiait. Et ceux qui s'étaient retirés au fond d'un ermitage pour y adorer un triste fantôme n'ayant de vie que dans le miroir terni de leurs yeux; et ceux qui s'étaient créés rois d'un palais sans fenêtres où, de temps immémorial, ils attendaient une Visitation; et ceux qui, d'entre les ruines, avaient cru désensevelir l'image de la Beauté, mais ce n'était qu'un sphinx rongé qui les tourmentait de ses énigmes sans fin; et ceux qui chaque soir se mettaient sur le seuil de leur porte pour voir arriver l'Étranger mystérieux, au manteau gonflé de dons, et qui, tout pâles, appuyaient l'oreille contre terre pour entendre le pas qui semblait s'approcher; tous ceux que stérilisait un chagrin résigné ou que dévorait un orgueil au désespoir; tous ceux qu'endurcissait une obstination inutile ou que privait de sommeil un espoir continuellement déçu; tous, il aurait voulu maintenant les appeler à reconnaître leur mal, sous la splendeur de cette âme ancienne et toujours nouvelle.

« En vérité, — dit-il avec l'accent de l'exultation, — si tout le peuple, abandonnant ses demeures, émigrait, attiré aujourd'hui vers d'autres rivages comme autrefois son héroïque jeunesse fut tentée par la courbe du Bosphore, au temps du doge Pietro Ziani, et que la prière cessât de frapper l'or sonore des mosaïques, et que la rame cessât de perpétuer par son rythme la méditation de la pierre muette, Venise n'en resterait pas moins une Cité de Vie. Les créatures idéales que protège son silence vivent dans tout le passé et dans tout l'avenir. En elles nous découvrons toujours de nouvelles concordances avec l'édifice de l'univers, des rapprochements imprévus avec l'idée née la veille, des annonces claires de ce qui n'est chez nous qu'un pressentiment, d'ouvertes réponses à ce que nous n'osons pas demander encore. »

Et il dénombra les aspects de ces créatures, leurs significations toujours diverses ; il les compara aux mers, aux fleuves, aux prairies, aux bois, aux rochers. Il en exalta les auteurs, « ces hommes profonds qui ne savent pas l'immensité des choses qu'ils expriment, plongés dans la vie par des millions de racines, non comme des arbres isolés mais comme de vastes forêts. Continuant ainsi l'œuvre de la Nature, de la divine Mère, leur esprit se transforme *in una similitudine di mente divina*[1], comme dit Léonard. Et, puisque la force créatrice afflue sans cesse à leurs mains comme la sève aux bourgeons des arbres, ces hommes créent avec joie. »

1. « En une semblance d'esprit divin ».

Tout le désir de l'artiste obstiné qui halète et peine pour obtenir ce don olympien, et l'envie qu'il portait à ces gigantesques ouvriers de la Beauté jamais las et jamais pris de doute, et sa soif insatiable de bonheur et de gloire, se trahissaient dans le ton avec lequel il avait prononcé les dernières paroles. De nouveau, l'âme de la multitude était sous l'empire du poète, sans opposition, tendue et vibrante comme une seule corde faite de mille cordes ; et chaque résonance y avait un prolongement incalculable : car, en elle, se réveillait le sentiment confus d'une vérité connue jadis, que le poète lui rappelait à l'improviste sous la forme d'un message inouï. Elle ne se trouvait plus étrangère en ce lieu sacré où l'une des plus splendides destinées humaines avait laissé de si larges traces de splendeur ; autour d'elle et au-dessous d'elle, jusqu'aux fondements, elle sentait vivre la masse du palais séculaire, comme si les souvenirs n'y restaient plus immobiles dans l'ombre du passé mais y circulaient à la façon de brises libres dans une forêt émue. A cette heure, durant la magique trêve que lui octroyaient les vertus de la poésie et du songe, elle semblait retrouver en elle-même les indestructibles caractères des primitives générations, quelque chose comme une vague image des ascendances lointaines, et reconnaître son droit à un antique héritage dont elle eût été dépouillée : à cet héritage que le messager lui annonçait encore intact et recouvrable. Elle éprouvait l'anxiété de celui qui va rentrer en possession d'une richesse perdue. Et, dans la nuit qui

scintillait aux balcons ouverts, tandis qu'apparaissaient déjà les rouges lueurs de l'incendie dont allait s'embraser le bassin, il y avait comme l'attente éparse d'un retour promis par la destinée.

Dans la sonorité du silence, la voix solitaire atteignit son apogée.

« Créer avec joie ! C'est l'attribut de la Divinité. Il est impossible d'imaginer au sommet de l'esprit un acte plus triomphal. Les paroles mêmes qui le signifient ont le resplendissement de l'aurore. »

L'âme innombrable frissonna comme au prélude d'un hymne. A la gloire des créateurs, le poète chanta la noblesse de la race qui depuis avait déchu. Comme le premier Bonifacio dans la *Parabole du Riche et de Lazare*, il entonna sur une note de feu sa dernière harmonie. Comme le Tintoret dans les *Noces d'Ariane*, il tressa une guirlande d'étoiles pour couronner cette alliance de Venise et de l'Automne qu'il avait rêvée. Et, s'il évoqua ces deux ardents chefs-d'œuvre, ce fut, non pour interroger le seigneur blond qui écoute le concert assis entre les deux courtisanes aux visages lumineux comme des lampes d'ambre pur, non pour implorer le jeune époux au front ceint de pampres qui offre l'anneau à l'épouse inclinée vers l'onde marine, mais pour retrouver derrière les lignes, dans les profonds accords de la couleur, un pressentiment de belles fatalités.

« Ne reverrons-nous pas de nos yeux mortels, en quelque soir glorieux, au milieu d'un silence étrange, une galère palpitante d'oriflammes aborder au Palais des Doges ? »

Il la voyait, la galère, au lointain d'un horizon prophétique, sur cette mer italienne où la Beauté descendait une fois encore pour couronner Venise anadyomène avec une guirlande d'étoiles nouvelles.

« Regardez-le, ce navire ! Il semble porter un message des dieux. Regardez-la, cette Femme symbolique ! Ses flancs sont capables de nourrir le germe d'un monde. »

Un vaste applaudissement éclata, dominé aussitôt par la clameur des jeunes hommes jaillie comme un ouragan vers celui qui faisait fulgurer aux yeux inquiets une si grande espérance, vers celui qui professait une foi si clairvoyante dans l'occulte génie de la race, dans la vertu ascensionnelle des idéalités transmises par les pères, dans la dignité souveraine de l'esprit, dans le pouvoir indestructible de la Beauté, dans toutes les hautes valeurs que la barbarie moderne tient pour viles. Les disciples tendaient les bras vers le maître avec une effusion de reconnaissance, avec un élan d'amour ; car il avait allumé leurs âmes comme des flambeaux. En chacun d'eux revivait la créature de Giorgione, l'adolescent aux belles plumes blanches qui s'avançait vers la riche proie amassée ; et en chacun d'eux semblait multipliée à l'infini la puissance de jouir.

Leur cri exprimait si bien leur trouble intime que l'animateur trembla au dedans de lui-même et fut traversé par un flot soudain de tristesse en songeant à la cendre de ce feu passager, en songeant aux cruels réveils du lendemain. Contre quels âpres obstacles

devait se briser ce terrible désir de vivre, cette volonté violente de façonner pour son propre destin les ailes de la Victoire et de bander toutes les énergies de son être vers le but sublime !

Mais la nuit favorisait le délire juvénile. Tous les rêves de domination, de volupté et de gloire que Venise avaient bercés, puis étouffés dans ses bras de marbre, tous ressuscitaient des fondements du Palais, entraient par les balcons ouverts, palpitaient comme un peuple revivifié sous les volutes de ce ciel riche et lourd, pareil à un trésor suspendu. La force qui, sur l'ample voûte et sur les hautes murailles, gonflait la musculature des dieux, des rois et des héros, la beauté qui, dans la nudité des déesses, des reines et des courtisanes, coulait comme une musique visible, la force et la beauté humaines transfigurées par des siècles d'art s'harmonisaient en une seule figure que ces enivrés croyaient avoir sous les yeux réelle et respirante, érigée là par le poète nouveau.

Et ils exhalaient leur ivresse dans cet immense cri vers celui qui avait offert à leurs lèvres avides la coupe de son vin. Désormais, tous voyaient l'inextinguible flamme à travers le voile de l'eau. Et déjà tel d'entre eux s'imaginait lui-même froissant les feuilles du laurier pour s'en parfumer les doigts ; et déjà tel autre avait résolu de retrouver au fond d'un canal taciturne l'antique épée et l'antique diadème.

Maintenant, sous les lambris du Musée voisin, Stelio Effrena était seul avec les statues, incapable de supporter aucun autre contact, ayant besoin de se recueillir et d'apaiser en lui-même cette singulière vibration par laquelle il lui avait semblé que toute son essence allait se répandant, diffuse à travers l'âme innombrable. Des récentes paroles, il ne retrouvait pas trace dans sa mémoire; des récentes images, il n'apercevait plus aucun vestige. Seule persistait au centre de son esprit cette « fleur du feu » qu'il avait fait naître à la gloire du premier Bonifacio et qu'il avait cueillie de ses doigts incombustibles pour l'offrir à la femme promise. Il revoyait comment, à l'instant précis de cette offrande spontanée, la femme avait détourné la tête, et comment, au lieu du regard absent, il avait rencontré le sourire indicateur. Alors le nuage de l'ivresse, qui paraissait sur le point de s'envoler, se condensa de nouveau en lui sous la forme vague de la musicienne ; et il lui sembla que celle-ci, tenant à la main la fleur du feu, dans une attitude dominatrice, émergeait sur son agitation intérieure comme sur une tremblante mer d'été. De la Salle du Grand Conseil, comme pour célébrer cette image, arrivèrent à lui les premières notes

de la symphonie de Marcello, dont le mouvement fugué révélait de prime abord le caractère du grand style. Une idée sonore, nette et forte comme une personne vivante, se développait selon la mesure de sa puissance. Et il y reconnut la vertu de ce même principe autour duquel, comme autour d'un thyrse, il avait enroulé les guirlandes de sa poésie.

Alors, le nom qui avait déjà résonné contre la cuirasse du vaisseau dans le silence et dans l'ombre, ce nom qui, dans l'onde infinie des cloches crépusculaires, s'était perdu ainsi qu'une feuille sibylline, lui parut proposer à l'orchestre ses syllabes comme un thème nouveau que recueillirent les archets. Les violons, les violes et les violoncelles le chantèrent à l'envi ; les éclats soudains des trompettes héroïques l'exaltèrent ; enfin, tout le quatuor le fit jaillir d'un seul coup dans le ciel de la joie où plus tard devait briller la couronne d'étoiles offerte à Ariane par Aphrodite d'or.

Le jeune homme éprouva un trouble singulier, presque religieux, devant cette annonciation. Il comprit tout ce que valait pour lui, en cet inestimable moment lyrique, de se trouver seul au milieu des statues blanches et immobiles. Un lambeau de ce même mystère que, sous le flanc du vaisseau, il avait effleuré comme on effleure un voile fugitif, semblait onduler maintenant sur ses yeux, dans cette salle déserte et pourtant si voisine de la multitude humaine. — Telle, sur le rivage, près du flot, se tait une conque marine. — Il croyait sentir une fois encore, comme il l'avait déjà sentie à certaines heures inoubliables,

la présence de son destin qui allait donner à son âme une impulsion nouvelle et peut-être y susciter une volonté merveilleuse. Et, considérant la médiocrité des mille sorts obscurs suspendus sur les têtes de la foule attentive aux apparitions de la vie idéale, il se félicita de pouvoir adorer à l'écart ce démon propre qui venait le visiter secrètement pour lui offrir dans le nom d'une amante inconnue un don enveloppé.

Il tressaillit à l'éclat des voix humaines qui saluaient d'une triomphale acclamation le dieu invaincu.

Viva il forte, viva il grande...

La salle profonde résonna comme une immense timbale vigoureusement frappée; et le résonnement se propagea par l'Escalier des Censeurs, par l'Escalier d'Or, par les passages, par les vestibules, jusqu'aux puits, jusqu'aux fondements du palais, comme un tonnerre d'allégresse dans la nuit sereine.

Viva il forte, viva il grande
Vincitor dell' Indie dome[1]*!*

Il semblait vraiment que le Chœur saluât l'apparition du dieu magnifique évoqué par le poète sur la Cité belle. Il semblait que dans ces notes vocales

1. « Vive le fort, vive le grand — vainqueur des Indes subjuguées ! »

frémissent les plis de ses pourpres comme des flammes dans des chalumeaux de cristal. La vivante image ondoyait sur la foule qui la nourrissait de son propre rêve.

Viva il forte, viva il grande...

Dans cet impétueux mouvement fugué, les basses, les contraltos, les soprani répétaient l'acclamation frénétique vers l'Immortel aux mille noms et aux mille couronnes, « né sur des lits ineffables, pareil à un jeune garçon dans sa première adolescence ». Toute l'antique ivresse dionysiaque renaissait et s'épanchait en ce chœur divin. La plénitude et la fraîcheur de la vie dans le sourire de Lyæos, de celui qui délivre des chagrins l'âme des hommes, s'y exprimaient avec une lumineuse explosion de joie. Les torches des Bacchantes y flamboyaient et y crépitaient. Là, comme dans l'hymne orphique, un reflet d'incendie venait illuminer le front juvénile orné de boucles bleuâtres. « Quand la splendeur du feu envahit toute la terre, lui seul enchaîna les stridents tourbillons de la flamme. » Là, comme dans l'hymne homérique, palpitait le sein stérile de la mer, retentissait en cadence le choc mesuré des rames qui poussaient le navire bien construit vers les terres inconnues. Le Fleurissant, le Fructifère, le Remède visible pour les mortels, la Fleur sacrée, l'Ami du plaisir, Dionysos libérateur réapparaissait tout à coup aux yeux des hommes sur les ailes du chant, couronnait pour eux de félicité cette heure

nocturne ainsi qu'une coupe débordante, plaçait devant eux une fois encore les biens sensibles de la vie.

Le chant croissait en force ; dans l'essor, les voix se fondaient. L'hymne célébrait le dompteur des tigres, des panthères, des lions et des lynx. On croyait entendre les cris des Ménades, la tête renversée en arrière, les cheveux épars, les robes dénouées, heurtant les cymbales, agitant les crotales : — Evohé !

Mais tout à coup surgissait des sonorités héroïques un large rythme pastoral évoquant le Bacchus thébain, au front pur ceint de pensées suaves :

Quel che all'olmo la vite in stretto nodo
Pronuba accoppia, e i pampini feconda[1]...

Deux voix seules, en une succession de sixtes, chantaient les noces végétales, le vert mariage, les liens flexueux. L'image de la barque chargée de grappes comme la cuve prête pour la vendange, cette image déjà créée par la parole du poète, passait de nouveau dans les yeux de la multitude. Et de nouveau le chant accomplit le prodige dont fut témoin le prudent pilote Médéide : « Et voilà qu'un vin doux et parfumé coula par tout le noir et rapide navire... Et voilà que, jusqu'au haut de la voile, une vigne grimpa ; et d'innombrables raisins y pendaient. Et un beau lierre sombre s'enroulait à la vergue, et il était couvert de fleurs ; et de beaux fruits naissaient parmi

1. « Celui qui, d'un nœud étroit, marie la vigne à l'ormeau, — les accouple et féconde les pampres... »

son feuillage. Et tous les tolets des rames avaient des guirlandes... »

L'esprit de la fugue passait alors dans l'orchestre et s'y déployait en belles volutes légères, tandis que les voix battaient sur la trame orchestrale avec une percussion simultanée. Et de nouveau, tel un thyrse brandi sur la troupe bachique, une voix seule fit monter la mélodie nuptiale où riait la grâce de l'hymen agreste :

Viva dell' olmo
E della vite
L'almo fecondo
Sostenitor ! [1]

Les voix seules évoquaient l'image de Thyades debout, qui, dans les fumées de l'ivresse, balanceraient mollement leurs thyrses ornés de corymbes et de pampres, vêtues de longues robes safranées, le visage en feu, lascives comme ces femmes du Véronèse qui s'inclinaient sur les balustres aériens pour boire le chant.

Mais l'acclamation héroïque rejaillit avec une véhémence finale. Le visage du dieu conquérant réapparut au milieu des torches frénétiquement secouées. A l'unisson, dans un suprême élan d'allégresse, les voix et l'orchestre tonnèrent vers l'énorme chimère ocellée, sous le trésor suspendu de ce ciel, en cette enceinte

1. « Vive de l'ormeau — et de la vigne — le nourricier, le fécond — soutien ! »

de rouges trirèmes, de tours crénelées et de théories triomphales.

Viva dell' Indie,
Viva de' mari,
Viva de' mostri
Il domator ![1]

Stelio Effrena était venu sur le seuil ; à travers la presse qui s'ouvrait devant lui, il avait pénétré dans la salle ; il s'était arrêté près de l'estrade occupée par l'orchestre et les chanteurs. Ses yeux inquiets cherchaient la Foscarina près de la sphère céleste, mais ne l'y rencontraient point. La tête de la Muse tragique ne se dressait plus dans l'orbe des constellations. — Où était-elle ? Où s'était-elle retirée ? Le voyait-elle sans qu'il la vît ? — Une anxiété confuse l'agitait ; et les visions du soir sur les eaux lui remontaient dans l'esprit, indistinctes, accompagnées par les paroles de la récente promesse. En regardant les balcons ouverts, il pensa que peut-être elle était sortie pour respirer l'air nocturne et que, penchée peut-être contre la balustrade, elle sentait passer sur sa nuque froide le flot musical dont elle jouissait comme de frissons communiqués par des lèvres tenaces.

Mais l'attente de la voix divine domina en lui toute autre impatience, abolit toute autre anxiété. Il s'aperçut qu'un silence profond s'était fait dans la salle, comme à l'instant où il avait desserré les lèvres pour

1. « Vive des Indes, — vive des mers, — vive des monstres — le dompteur ! »

proférer sa première syllabe. Comme à cet instant-là, le monstre éphémère et versatile, aux mille visages humains, semblait se tendre et se faire muet et se faire vide pour recevoir une âme nouvelle.

Quelqu'un chuchota près de lui le nom de Donatella Arvale. Il tourna les yeux vers l'estrade, par delà les violoncelles qui formaient une haie brune. La cantatrice demeurait invisible, cachée dans la forêt délicate et frémissante d'où allait sortir l'harmonie douloureuse qui accompagne la lamentation d'Ariane.

Enfin, dans le silence favorable, monta un prélude de violons. Les violes et les violoncelles unirent à cette plainte suppliante un plus profond soupir. N'était-ce pas, après la flûte et le crotale, après les instruments orgiaques dont les sons troublent la raison et provoquent le délire, n'était-ce pas l'auguste lyre dorienne, grave et suave, harmonieux support du chant? C'était ainsi que le Drame était né du bruyant Dithyrambe. La grande métamorphose du rite dionysiaque, la frénésie de la fête sacrée devenant la créatrice inspiration du poète tragique, était figurée dans cette alternance musicale. Le souffle ardent du dieu thrace avait donné la vie à une forme sublime de l'Art. La couronne et le trépied, prix décernés à la victoire du poète, avaient remplacé le bouc lascif et la corbeille de figues attiques. Eschyle, gardien d'une vigne, avait été visité par le dieu qui lui avait infusé son esprit de flamme. Sur le flanc de l'Acropole, près du sanctuaire de Dionysos, un théâtre de marbre s'était élevé, capable de contenir le peuple élu.

Ainsi s'ouvraient tout à coup dans le monde interne de l'animateur les routes des siècles prolongées à travers les lointains des mystères primitifs. Cette forme de l'Art, à laquelle tendait maintenant l'effort de son génie attiré par les obscures aspirations des multitudes humaines, lui apparaissait dans la sainteté de ses origines. La divine douleur d'Ariane, montant comme un cri mélodieux hors du Thyase furibond, faisait tressaillir une fois de plus l'œuvre qu'il nourrissait en lui-même, informe encore, mais déjà viable. Du regard, sur l'orbe des constellations, il chercha la Muse à la voix divulgatrice. Ne l'ayant pas aperçue, ses yeux revinrent à la forêt des instruments, d'où montait la plainte.

Alors, d'entre les grêles archets qui brillaient comme de longs plectres, s'élevant et s'abaissant sur les cordes par un mouvement alternatif, surgit la cantatrice, droite comme une tige; et, comme une tige, elle se balança un moment sur l'harmonie étouffée. La jeunesse de son corps agile et robuste resplendissait à travers l'étoffe de son vêtement comme une flamme à travers un mince ivoire poli. S'élevant et s'abaissant autour de sa blanche personne, les archets semblaient tirer leur note de la musique secrète qui résidait en elle. Lorsque ses lèvres s'arrondirent, Stelio reconnut la pureté et la force de la voix avant même qu'elle fût modulée, comme s'il avait vu le jet d'une source vive monter dans une statue de cristal.

Come mai puoi
Vedermi piangere...

La mélodie de l'antique amour et de l'antique douleur coula de cette bouche avec une expression si pure et si forte que soudain, dans l'âme innombrable, elle se convertit en une félicité mystérieuse. Était-ce bien la divine plainte que jetait la fille de Minos, abandonnée sur la rive de Naxos déserte, les bras en vain tendus vers le blond Étranger? La fable s'évanouissait, l'illusion du temps était abolie. Ce qui s'exhalait dans cette voix parfaite, c'était l'éternel amour et l'éternelle douleur des dieux et des hommes. L'inutile regret de toute joie perdue, le rappel de tout bien fugitif, l'imploration suprême s'enfuyant à toute voile sur les mers, se cachant à tout soleil derrière les montagnes, et l'implacable désir, et la nécessité de la mort, toutes ces choses passaient dans le chant solitaire, transmuées par la vertu de l'art en sublimes essences que l'âme pouvait recevoir sans souffrir. Les paroles s'y dissolvaient, y perdaient toute signification, s'y changeaient en notes d'amour et de douleur infiniment révélatrices. Comme un cercle qui serait clos mais qui se dilaterait continuellement selon le rythme même de la vie universelle, la mélodie avait enveloppé l'âme innombrable qui se dilatait avec elle dans une immense félicité. Par les balcons ouverts, dans le calme absolu de la nuit automnale, cet enchantement se répandait sur les eaux paisibles, montait vers les étoiles vigilantes, plus haut que les mâts immobiles des navires, plus haut que les tours sacrées, demeures des bronzes maintenant muets. Pendant les interludes, la cantatrice penchait sa tête juvénile et restait inanimée

comme une statue, blanche dans la forêt des instruments, parmi les longs plectres au mouvement alternatif, bien loin de ce monde qu'en quelques minutes son chant avait transfiguré.

Descendu dans la cour furtivement afin de se soustraire à la curiosité importune, Stelio s'était réfugié en un coin d'ombre ; et, de là, il épiait si parmi la foule n'apparaîtraient pas sur l'Escalier des Géants les deux femmes, l'actrice et la cantatrice, qui devaient le rejoindre près du Puits.

D'instant en instant son attente devenait plus anxieuse, tandis que lui arrivait le cri tumultueux qui s'élevait autour des murs extérieurs du Palais pour aller se perdre dans le ciel éclairé d'un reflet d'incendie. Une joie presque terrible se propageait dans la nuit sur la Ville anadyomène. Il semblait que tout à coup une respiration véhémente fût venue dilater les poitrines et qu'une surabondance de vie sensuelle gonflât les artères des hommes. C'était la reprise du Chœur bachique célébrant la couronne, d'étoiles posée par Aphrodite sur la tête oublieuse d'Ariane, qui avait provoqué ce cri de la foule pressée sur le Môle, au-dessous des balcons ouverts. Lorsque,

dans l'élévation finale, sur le mot *Viva!* le Chœur des Ménades, des Satyres et des Égipans avait éclaté à l'unisson, le chœur populaire lui avait répondu comme un écho formidable répercuté dans le bassin de San-Marco. Et on avait pu croire qu'à cette minute le délire dionysiaque, se ressouvenant des antiques forêts brûlées durant les nuits sacrées, donnait le signal de l'incendie où devait resplendir finalement la beauté de Venise.

Le rêve de Pâris Eglano, — le spectacle des prodigieuses flammes offert à l'amour sur la couche flottante, — se présenta dans un éclair au désir du maître. Ses prunelles conservaient la persistante image de Donatella : de la souple figure juvénile aux reins arqués et puissants, droite au-dessus de la forêt sonore, parmi les plectres dont le mouvement alternatif semblait tirer les notes de la musique secrète qui résidait en elle. Et, pris d'une étrange angoisse, il évoqua aussi l'image de l'autre : empoisonnée par l'art, chargée d'expérience voluptueuse, avec le goût de la maturité et de la corruption dans cette bouche éloquente, avec la sécheresse des vaines fièvres dans ces mains qui avaient exprimé le suc des fruits fallacieux, avec les vestiges de cent masques sur ce visage qui avait simulé la fureur des passions mortelles. Cette nuit enfin, après l'intervalle d'un long désir, il allait recevoir le don de ce corps qui n'était plus jeune, qu'avaient amolli toutes les caresses et qu'il ne connaissait pas encore. Comme il avait palpité et tremblé, tout à l'heure, au flanc de cette femme taciturne, en

naviguant vers la Cité belle sur cette eau qui semblait couler pour tous les deux dans une clepsydre effroyable ! Ah ! pourquoi venait-elle maintenant à sa rencontre en compagnie de l'autre tentatrice ? Pourquoi plaçait-elle à côté de sa science désespérée la pure splendeur de cette jeunesse ?

Il frissonna intérieurement lorsqu'il aperçut dans la foule, en haut de l'escalier marmoréen, à la lueur des torches fumeuses, la personne de la Foscarina si serrée contre celle de Donatella Arvale que l'une se confondait avec l'autre dans une même blancheur. Il les suivit du regard jusqu'au bas des marches, anxieux comme si, à chaque pas, elles posaient le pied sur le bord d'un abîme. L'inconnue, pendant ces heures brèves, avait déjà vécu dans l'âme du poète une vie fictive si intense que, à la voir s'approcher, il éprouvait un trouble comparable à celui qu'il eût éprouvé s'il avait vu tout à coup venir au-devant de lui l'incarnation respirante de l'une des idéales créatures engendrées par son art.

Elle descendait avec lenteur, dans le flot humain. Derrière elle, le Palais des Doges, traversé de larges clartés et de bruits confus, faisait penser à un de ces réveils fabuleux qui, subitement, au fond des forêts, transfigurent les châteaux inaccessibles où croît depuis des siècles une royale chevelure. Les deux Géants gardiens rougeoyaient à la rougeur des torches ; l'ogive de la Porte Dorée étincelait de petites flammes ; en arrière de l'aile septentrionale, les cinq coupoles de la Basilique régnaient dans le ciel comme

d'énormes mitres parsemées de chrysolithes. Et l'immense clameur montait, montait parmi l'assemblage des marbres, forte comme le mugissement de la tempête contre les murailles de Malamocco.

Dans ce tumulte, Effrena voyait s'avançer vers son désir les deux tentatrices, l'une et l'autre échappées de la foule comme de l'embrassement d'un monstre. Et son désir lui représentait d'extraordinaires communions qui se réaliseraient avec la facilité des rêves et la solennité des cérémonies liturgiques. Il se dit que Perdita lui amenait cette proie magnifique pour une fin secrète de beauté, pour quelque haute œuvre de vie dont elle voulait être avec lui l'artisane. Il se dit que, cette nuit même, elle lui adresserait d'admirables paroles. Et sur son esprit repassa la mélancolie indéfinissable qu'il avait éprouvée en se penchant sur la margelle de bronze pour contempler dans ce sombre miroir le reflet des étoiles ; et il s'attendit à un événement qui remuerait jusque dans la dernière profondeur de son être cette âme secrète qui s'y tenait immobile, étrangère et intangible. A la vertigineuse accélération de ses pensées, il reconnut l'imminence de ce délire que seules pouvaient lui donner les vertus de la lagune. Et, sortant de l'ombre, il alla au-devant des deux femmes avec un pressentiment enivré.

— Oh ! Effrena, — dit la Foscarina en arrivant au Puits, — je n'espérais plus vous trouver ici. Nous avons tardé beaucoup, n'est-ce pas ? Mais nous étions prises dans la foule et nous ne pouvions pas nous dégager.

Puis se tournant vers sa compagne avec un sourire, elle ajouta :

— Donatella, voici le Maître du Feu.

Sans parler, mais avec un sourire, Donatella Arvale répondit à la profonde inclination du jeune homme.

La Foscarina reprit :

— Il faut que nous allions à la recherche de la gondole. Elle nous attend près du Pont de la Paille. Nous accompagnez-vous, Effrena ? Il faut profiter du moment. La foule se précipite sur la Piazzetta. La Reine sort par la Porte de la Carte.

Un long cri unanime salua l'apparition de la Reine blonde et emperlée au haut de l'escalier où jadis le Doge élu recevait l'insigne ducal en présence du peuple. Une fois encore le nom de la fleur et de la perle fut répété aux échos du marbre. Des foudres joyeuses crépitèrent dans le ciel ; mille colombes ardentes s'envolèrent des pinacles de San-Marco, messagères du Feu.

— L'Épiphanie du Feu ! — s'écria la Foscarina en sortant sur le Môle, devant ce prestigieux spectacle.

Donatella Arvale et Stelio Effrena s'arrêtèrent à côté d'elle, étonnés ; et ils se regardèrent avec des yeux éblouis. Et leur visage, embrasé par les reflets, resplendissait comme s'ils eussent été penchés sur une fournaise ou sur un cratère.

Les innombrables apparences du Feu volatil et versicolore se répandaient dans le firmament, rampaient sur l'eau, s'enroulaient aux vergues des navires, enguirlandaient les coupoles et les tours, ornaient les frises, chamarraient les statues, gemmaient les chapiteaux, enrichissaient toutes les lignes, transfiguraient tous les aspects des architectures sacrées et profanes autour du profond miroir qui multipliait les merveilles. Étonnés, les yeux ne distinguaient plus ni le contour ni la qualité des éléments, mais ils étaient charmés par une vision mobile où toutes les formes vivaient d'une vie lucide et fluide, suspendues dans un éther vibrant; de sorte que sur l'eau les sveltes proues recourbées et dans le ciel les colombes d'or par myriades semblaient rivaliser de légèreté en leur vol pareil et atteindre le faîte d'édifices immatériels.

A cette heure, un temple nouveau édifié par les subtils génies du Feu s'élevait là où, dans le crépuscule, on avait cru voir un neptunien palais d'argent qui imitait les torsions des conques marines. C'était, prodigieusement agrandi, un de ces labyrinthes construits sur le fer des landiers, demeures aux cent portes habitées par les présages ambigus; un de ces fragiles

châteaux vermeils aux mille fenêtres desquels se montrent un moment les princesses salamandres qui rient voluptueusement au poète charmé. Rose comme une lune qui se lève, la sphère de la Fortune rayonnait sur la triple loggia, portée par les épaules des Atlantes ; et ses reflets engendraient un cycle de satellites. Du quai des Esclavons, de la Giudecca, de San-Giorgio, avec un crépitement continu, des faisceaux de tiges enflammées convergeaient au zénith et s'y épanouissaient en roses, en lis, en palmes, formant un jardin aérien qui se détruisait et se renouvelait sans cesse par des floraisons de plus en plus riches et étranges. C'était une rapide succession de printemps et d'automnes dans l'empyrée. Une immense pluie scintillante de pétales et de feuillages tombait des dissolutions célestes et enveloppait toutes les choses dans son tremblement d'or.

Au loin, vers la lagune, par les déchirures ouvertes dans cet or mobile, on voyait s'avancer une flotte pavoisée : une escadre de galères semblables peut-être à celles qui naviguent dans le rêve du luxurieux dormant son dernier sommeil sur un lit imprégné de parfums mortels. Comme celles-ci, peut-être, elles avaient des cordages faits avec les chevelures tordues des esclaves capturées dans les villes conquises, ruisselants encore d'une huile suave ; comme celles-ci, elles avaient leurs cales chargées de myrrhe, de nard, de benjoin, d'éléomiel, de cinnamome, de tous les aromates, et de santal, de cèdre, de térébinthe, de tous les bois odoriférants accumulés en plusieurs couches. L'indes-

criptible couleur des flammes dont elles apparaissaient pavoisées évoquait les parfums et les épices. Bleues, vertes, glauques, safranées, violacées, de nuances indistinctes, ces flammes semblaient jaillir d'un incendie intérieur et se colorer de volatilisations inconnues. Ainsi sans doute flamboyèrent, dans les antiques fureurs du saccage, les profonds réservoirs d'essences qui servaient à macérer les épouses des princes syriens. Telle maintenant, sur l'eau parsemée des matières en fusion qui gémissaient le long des carènes, la flotte magnifique et perdue s'avançait vers le bassin, lentement, comme si des rêves ivres en eussent été les pilotes et qu'ils l'eussent amenée devant le Lion stylite pour qu'elle s'y consumât à la manière d'un gigantesque bûcher votif dont l'âme de Venise resterait parfumée et stupéfiée pour l'éternité.

— L'Épiphanie du Feu ! Quel imprévu commentaire à votre poésie, Effrena ! La Cité de Vie répond par un prodige à votre acte d'adoration. Elle brûle toute, à travers son voile d'eau. N'êtes-vous pas satisfait ? Regardez ! Partout pendent par millions les grenades d'or.

La Foscarina souriait, le visage éclairé par la fête. Elle était prise de cette singulière allégresse que Stelio connaissait bien et qui, sourde avec je ne sais quoi de strident, lui suggérait l'image d'une maison close et profonde où des mains violentes auraient à l'improviste ouvert toutes les portes et toutes les fenêtres sur leurs gonds rouillés.

— Il faut louer Ariane, dit-il, pour avoir apporté à cette harmonie sa note la plus sublime.

Ces flatteuses paroles, il ne les avait dites que pour induire la cantatrice à parler, que par désir de connaître quel serait le timbre de cette voix descendue des hauteurs du chant. Mais sa louange se perdit dans la clameur réitérée de la foule qui regorgea sur le Môle et rendit impossible de s'y attarder davantage. Du quai, il aida les deux amies à s'embarquer dans la gondole ; puis, il s'assit presque à leurs genoux, sur l'escabeau. Et la longue proue dentelée pénétra dans l'enchantement, scintillante.

— Au Rio-Marin, par le Grand Canal ! — ordonna la Foscarina au rameur. — Vous savez, Effrena ? Nous aurons à souper quelques-uns de vos meilleurs amis : Francesco de Lizo, Daniele Glàuro, le prince Hoditz, Antimo della Bella, Fabio Molza, Baldassare Stampa...

— Ce sera donc un festin ? interrompit Stelio.

— Ce ne seront pas, hélas ! les Noces de Cana.

— Mais n'aurons-nous pas lady Myrta, avec ses lévriers véronésiens ?

— Rassurez-vous, nous aurons lady Myrta. Vous l'avez aperçue dans la salle ? Elle était au premier rang, perdue en vous.

Comme, en parlant, ils se regardaient dans les yeux, ils furent envahis l'un et l'autre par un émoi soudain. Et le souvenir de l'heure crépusculaire si pleine qu'ils avaient vécue sur cette même eau sillonnée par cette même rame leur emplit le cœur comme un flot de sang trouble ; et ils furent surpris par un brusque retour de cette angoisse qu'ils avaient éprouvée l'un

et l'autre au moment de laisser derrière eux le silence de l'estuaire déjà au pouvoir de l'ombre et de la mort. Et leurs bouches répugnèrent aux vaines paroles trompeuses; et leurs âmes se refusèrent à l'effort de s'incliner par prudence vers ces ornements passagers de la vie de fête, qui ne pouvaient plus maintenant avoir pour eux aucun prix; et elles s'absorbèrent dans la contemplation des étranges figures qui surgissaient de leur propre abîme intérieur avec des aspects inconnus de monstrueuse richesse, tels ces entassements de trésors que les éclats de lumière faisaient apercevoir au fond de l'eau nocturne.

Mais, dès qu'ils se turent comme à la minute où ils arrivaient près du vaisseau amenant son pavillon, ils sentirent peser plus gravement sur leur silence la présence de la musicienne, de même qu'alors son nom avait résonné plus gravement à leurs oreilles ; et, peu à peu, ce poids devint intolérable. Bien que Stelio fût assis tout près de ses genoux, elle ne lui paraissait pas moins distante que tout à l'heure dans la forêt des instruments : distante et inconsciente comme tout à l'heure, dans la félicité du chant. Elle n'avait pas encore parlé.

Rien que pour l'entendre parler, Stelio lui demanda, presque timide :

— Resterez-vous quelque temps encore à Venise ?

Il avait cherché les paroles qu'il lui dirait ; et toutes celles qui s'étaient présentées à fleur de lèvres l'avaient troublé, lui avaient paru trop vives, insidieuses, pleines de significations ambiguës, capables de propagations

infinies, comme les semences ignorées d'où naissent les mille racines. Et il lui avait semblé que Perdita ne pourrait entendre aucune de ces paroles sans que son amour en demeurât plus triste.

Alors seulement, après avoir prononcé la question simple et banale, il s'aperçut que cette question même pouvait recéler un infini de désir et d'espérance

— Je partirai demain, répondit Donatella. Je devrais déjà ne plus être ici.

Sa voix, si limpide et si forte dans les hauteurs du chant, était égale, sobre, comme embuée d'une opacité légère qui faisait penser au plus précieux des métaux enveloppé dans le plus délicat des velours. Sa brève réponse évoquait un lieu de supplice où elle devait retourner pour se soumettre à une torture bien connue. Semblable à un fer trempé dans les larmes, une volonté douloureuse luisait à travers le voile de sa beauté juvénile.

— Demain ! — s'écria Stelio, qui ne cacha pas son regret sincère. — Vous avez entendu, madame ?

— Je sais, — répondit l'actrice en prenant avec douceur la main de Donatella, — je sais ; et c'est pour moi une grande tristesse de la voir partir. Mais elle ne peut rester plus longtemps éloignée de son père. Peut-être ignorez-vous encore...

— Quoi ? — demanda Stelio avec vivacité. — Il est malade ? C'est donc vrai, que Lorenzo Arvale est malade ?

— Non, il n'est que fatigué, — reprit la Foscarina en se touchant le front, d'un geste peut-

être involontaire, mais où Stelio vit la révélation de la menace horrible suspendue sur le génie de cet artiste naguère fécond et infatigable comme un maître d'autrefois, comme un Della Robbia ou un Verrocchio. — Fatigué... fatigué seulement... Il a besoin de repos et de baumes. Et le chant de sa fille est pour lui un baume sans égal. N'avez-vous pas foi, vous aussi, dans les vertus curatives de la musique?

— Certes, dit-il, Ariane possède un don divin par où son pouvoir dépasse toute limite.

Le nom d'Ariane lui venait spontanément aux lèvres pour désigner la cantatrice telle qu'il la voyait ; car il lui semblait impossible de mettre devant le nom véritable de la jeune fille l'appellation ordinaire qu'imposent les habitudes mondaines. Il la voyait intacte et singulière, libre des petites attaches de la coutume, vivant d'une vie propre et circonscrite, pareille à une œuvre d'art où le style aurait imprimé son inviolable sceau. Il la voyait isolée comme ces figures que fait ressortir un contour approfondi et net, étrangère à la vie commune, fixée dans une pensée très secrète ; et déjà, en face de ce recueillement impénétrable, il éprouvait une sorte d'impatience passionnée, un peu semblable à celle de l'homme curieux en face d'une hermétique fermeture qui le tente.

— Ariane, répondit Donatella, avait pour ses peines le don de l'oubli, qui me manque.

Une amertume peut-être involontaire imprégnait ces paroles, où Stelio crut découvrir l'indice d'une aspiration vers une vie moins opprimée par la douleur

inutile. Il devina en elle la révolte contre l'esclavage, l'horreur du sacrifice qu'elle s'imposait, le désir véhément de s'élever vers la joie, l'aptitude à être tendue comme un bel arc par une main forte qui saurait s'en armer pour une haute conquête. Il devina qu'elle n'avait plus aucun espoir de sauver son père et qu'elle s'affligeait de n'être désormais que la gardienne d'un foyer éteint, d'une cendre sans étincelles. Et l'image du grand artiste foudroyé lui apparut, non sous ses traits réels, car il n'en avait jamais connu l'apparence périssable, mais telle que la représentaient à son esprit les idées de beauté exprimées par le génie de cet homme dans le marbre et dans le bronze qui durent. Et il regarda fixement cette image avec une angoisse de terreur plus glacée que ne l'inspirent les aspects les plus atroces de la mort. Et toute sa force et tous ses désirs et tout son orgueil résonnèrent en lui comme un faisceau d'armes secouées par une main menaçante; et il n'y eut pas en lui une seule fibre qui ne tremblât.

Enfin la Foscarina souleva ce drap funèbre qui, tout à coup, parmi les splendeurs de la fête, avait changé la gondole en un cercueil.

— Regardez là-bas, — dit-elle en indiquant à Stelio le balcon du palais de Desdémone. — Regardez la belle Ninette qui reçoit l'hommage de la sérénade entre sa guenon et son barbet.

— Ah! la belle Ninette! — s'écria Stelio qui, rejetant loin de lui sa pensée triste, s'inclina vers le balcon riant: et, avec une vivacité cordiale, il envoya un salut à la petite femme qui écoutait les musi-

ciens, illuminée par deux candélabres d'argent aux branches desquels étaient suspendues les guirlandes des dernières roses. — Je ne l'avais pas revue encore. C'est le plus doux et le plus gracieux animal que je connaisse. Quelle bonne fortune a eue ce cher Hoditz, lorsqu'il la découvrit derrière un couvercle de clavecin en fouillant une boutique d'antiquaire à San-Samuele! Que dis-je? deux bonnes fortunes en un seul jour : la belle Ninette et un couvercle peint par le Pordenone! Depuis ce jour-là, l'harmonie de sa vie est complète. Comme je voudrais que vous entriez dans son nid! Vous y auriez un exemple vraiment admirable de ce que je vous disais tantôt, à la nuit tombante. Voilà un homme qui, obéissant à son goût natif pour la ténuité, a su se composer avec un art minutieux sa petite fable où il vit béat comme son aïeul morave dans l'Arcadie de Rosswald. Ah! je sais de lui mille choses exquises!

Une large péotte, ornée de lanternes multicolores, chargée de musiciens et de chanteurs, était arrêtée sous le palais de Desdémone. La vieille chanson de la jeunesse brève et de la beauté passagère montait doucement vers la petite femme qui écoutait en souriant de son sourire enfantin, entre sa guenon et son barbet, comme dans une estampe de Pietro Longhi :

Do beni vu ghavè,
Beleza e zoventù;
Co i va no i torna più,
Nina mia cara[1]...

1. « Vous avez deux biens, — beauté et jeunesse ; — quand ils s'en vont, ils ne reviennent plus, — ma chère Nina... »

— Ne vous semble-t-il pas, Effrena, que voici l'âme vraie de Venise, et que l'autre, celle dont vous avez présenté l'image à la foule, est la vôtre seulement ? — dit la Foscarina en balançant un peu la tête au rythme de la molle chanson qui coulait sur tout le Grand Canal, répétée au loin par d'autres barques mélodieuses.

— Non, répondit Stelio, ceci n'est point l'âme vraie de Venise. Il y a en nous, vagabonde comme un papillon voletant à la surface de notre âme profonde, une *animula*, un minuscule esprit joyeux qui souvent nous séduit et nous amène à nous incliner vers les plaisirs aimables et médiocres, vers les passe-temps puérils, vers les musiques légères. Cette *animula vagula* existe même chez les natures les plus graves et les plus violentes, comme ce clown attaché à la personne d'Othello ; et quelquefois elle trompe notre jugement. Ce que vous entendez maintenant chantonner sur les guitares, c'est l'*animula* de Venise ; mais son âme vraie ne se découvre que dans le silence, et plus terriblement, soyez-en sûre, en plein été, à midi, comme le grand Pan. Tout à l'heure aussi pourtant, là-bas, sur le bassin de San-Marco, je croyais que vous l'aviez entendue vibrer quelques minutes dans l'immense incendie. Vous oubliez Giorgione pour la Rosalba !

Autour de la péotte se pressaient les bateaux pleins de femmes languissantes, penchées vers la musique dans des attitudes d'abandon, comme sur le point de s'évanouir entre des bras invisibles. Et, autour de cette

volupté rassemblée, les reflets des lanternes dans l'eau tremblaient comme une floraison de nénuphars lumineux.

Se lassarè passar
La bela e fresca età,
Un zorno i ve dirà
Vechia maura;
E bramarè, ma invan,
Quel che ghavevi in man
Co avè lassà scampar
La congiontura[1].

C'était vraiment la chanson de ces dernières roses qui se fanaient aux branches des candélabres. Elle évoquait dans l'âme de Perdita le cortège de la Saison morte, l'enveloppe opaline où Stelio avait enfermé le doux cadavre vêtu d'or. Ce que voyait l'actrice à travers le cristal scellé par le Maître du Feu, au fond de la lagune, sur la prairie d'algues, c'était sa propre image. Un froid soudain se répandit par tous ses membres; de nouveau l'étreignirent l'horreur et le dégoût de son corps qui n'était plus jeune. Et, se souvenant de la récente promesse, pensant que, cette nuit même, l'aimé pourrait lui en réclamer l'accomplissement, de nouveau elle se contracta toute dans le frisson d'une pudeur douloureuse où se mêlaient la

1. « Si vous laissez passer — la belle et fraîche jeunesse, — un jour on vous appellera — vieille décrépite ; — et vous regretterez, mais vainement, — ce que vous aviez entre les mains — lorsque vous avez laissé fuir — l'occasion ».

crainte et l'orgueil. Ses yeux experts et désespérés parcoururent la personne assise à son flanc, l'étudièrent, la pénétrèrent, en sentirent la force occulte mais certaine, la fraîcheur intacte, la santé pure, et cette indéfinissable vertu d'amour qu'exhale comme un arome le corps chaste des vierges quand il vient d'atteindre sa parfaite floraison. Elle crut reconnaître qu'un courant de secrète affinité reliait déjà cette créature au poète ; elle crut deviner les paroles qu'il lui adressait en silence. Une atroce angoisse la mordit en pleine poitrine, si intolérable que, par un geste involontaire, ses doigts s'accrochèrent convulsivement à la corde noire de l'appui-bras ; et on entendit grincer le petit griffon de métal qui la supportait.

Ce geste ne put échapper à la vigilance inquiète de Stelio. Il comprit cette angoisse, et, pendant quelques instants, il en éprouva lui-même la poignante morsure, mais avec un mélange d'impatience et presque de courroux : car cela traversait et interrompait comme un cri destructeur la fiction de vie transcendante qu'il était occupé à construire en lui-même pour concilier l'inconciliable, pour conquérir cette force nouvelle qui s'offrait à lui comme un arc à tendre et pour ne pas perdre cependant la saveur de cette maturité que la vie avait imprégnée de toutes ses essences, le bénéfice de cette attention et de cette foi passionnées qui aiguisaient son intelligence et alimentaient son orgueil.

« Ah ! Perdita —, pensait-il, — pourquoi, du ferment

de vos amours humaines, ne s'est-il pas dégagé un pur esprit d'amour plus qu'humain? Ah! pourquoi ai-je voulu finalement vous vaincre par mon désir, bien que je sache qu'il est trop tard, et pourquoi permettez-vous que je lise dans vos yeux la certitude de votre don prochain, parmi un flot de doutes qui n'auront plus le pouvoir de rétablir le pacte aboli? Comprenant l'un et l'autre que ce pacte faisait toute la noblesse de notre longue communion, nous n'avons pas su le préserver; et, à la dernière heure, nous céderons aveuglément à l'appel d'une trouble voix nocturne. Tantôt, lorsque votre tête se dressait dans l'orbe des constellations, ce que je voyais en vous, ce n'était plus l'amante charnelle, c'était la Muse divulgatrice de ma poésie; et toute la gratitude de mon âme est allée vers vous, non pour la promesse du plaisir, mais pour la promesse de la gloire. Ne l'avez-vous pas compris, vous qui comprenez toujours? Par une invention merveilleuse, comme toujours, n'avez-vous pas, d'un rayon de votre sourire, conduit mon désir vers une resplendissante jeunesse que vous m'aviez choisie et réservée? Quand vous descendiez ensemble le grand escalier et que vous veniez vers moi, n'aviez-vous pas l'aspect de la femme qui apporte un don ou un message inattendu? Non pas inattendu peut-être, Perdita! Car ce que j'attendais pour moi de votre sagesse infinie, c'était un acte extraordinaire... »

— Comme elle est heureuse, la belle Ninette, entre sa guenon et son barbet! — soupira la désespérée, en

retournant la tête vers la chanson facile et le balcon riant.

La zoventù xe un fior
Che apena nato el mor,
E un zorno gnanca mi
No sarò quela[1].

Donatella Arvale aussi retourna la tête, et Stelio avec elle. Sans sombrer, le frêle esquif portait sur l'eau et sur la musique ce lourd destin au triple visage.

E vegna quel che vol,
Lassè che vaga ![2]

Sur tout le Grand Canal courait, au loin répétée par toutes les barques, la mélodie du plaisir fugitif. Fascinés par le rythme, les esclaves de la rame unirent leurs voix au chœur joyeux. Cette joie, qui avait paru terrible au poète dans le premier cri de la foule pressée sur le Môle, s'atténuait maintenant, se faisait lascive, se fleurissait de jeux et de grâces, devenait douce et indulgente. L'*animula* de Venise répétait le refrain de la vie oublieuse qui pince les guitares et danse parmi les festons de lanternes.

E vegna quel che vol,
Lassè che vaga !

Tout d'un coup, devant le rouge palais des Foscari.

1. « La jeunesse est une fleur — qui meurt aussitôt née ; — et un jour, moi aussi, — je ne serai plus celle d'à présent. »

2. « Et advienne que pourra, — laissez passer ! »

à la courbe du canal, un grand bucentaure s'enflamma comme une tour qui s'incendie. De nouvelles foudres crépitèrent dans le ciel. De nouvelles colombes ardentes s'envolèrent du tillac, dépassèrent les terrasses, retombèrent en glissant contre les marbres, sifflèrent sur l'eau, s'y multiplièrent en étincelles, y flottèrent en fumées. Le long des bordages, en haut des gaillards, à la poupe, à la proue, par une explosion simultanée, mille fontaines de feu s'ouvrirent, s'élargirent, se confondirent, illuminèrent d'une violente rougeur les deux côtés du canal, jusqu'à San-Vitale, jusqu'au Rialto. Le bucentaure disparut, transmué en un nuage de pourpre tonnante.

— Par San-Polo, par San-Polo ! — cria la Foscarina au rameur, la tête courbée comme sous une tempête et protégeant ses oreilles avec ses paumes contre le fracas.

Donatella Arvale et Stelio Effrena se regardèrent de nouveau avec des yeux éblouis. Et de nouveau leur visage, embrasé par les reflets, resplendissait comme s'ils eussent été penchés sur une fournaise ou sur un cratère.

La gondole entra dans le Rio-di-San-Polo, s'insinua dans l'ombre. Un froid subit tomba sur les trois taciturnes. Sous l'arche du pont, leurs âmes réentendirent la cadence de la rame ; et le bruit de la fête leur parut infiniment lointain. Toutes les maisons étaient obscures ; le campanile était muet et seul parmi les étoiles ; le Campiello-del-Remer, le Campiello-del-Pistor étaient déserts, et l'herbe y respirait en paix ;

les arbres, débordant par-dessus les murs des petits 'ardins, sentaient mourir leurs feuilles sur les branches dressées vers le ciel serein.

— Donc, pour quelques heures au moins, à Venise, le rythme de l'art et la pulsation de la vie ont retrouvé un même battement, — dit Daniele Glàuro, en élevant sur la table son calice auquel manquait la patène sacrée. — Qu'il me soit permis d'exprimer, pour moi-même et aussi pour nombre d'absents, la reconnaissance et la ferveur qui confondent en une seule image de beauté les trois personnes à qui nous devons ce miracle : la maîtresse du logis, la fille de Lorenzo Arvale et le poète de Perséphone.

— Pourquoi la maîtresse du logis, Glàuro ? — demanda la Foscarina en souriant avec une grâce étonnée. — Moi aussi, comme vous, j'ai, non pas donné, mais reçu la joie. Donatella et le donateur, voilà ceux qu'il faut couronner. C'est à eux deux que revient toute la gloire.

— Mais tantôt, dans la Salle du Grand Conseil, — répondit le docteur mystique, — votre silencieuse présence à côté de la sphère céleste n'était pas moins éloquente que la parole de Stelio ni moins musicale

que le chant d'Ariane. Une fois encore vous avez divinement sculpté dans le silence votre propre statue, qui vit en notre souvenir associée à la parole et au chant.

Stelio revit avec un frisson secret le monstre éphémère et versatile sur le flanc duquel émergeait la Muse tragique, la tête dressée dans l'orbe des constellations.

— C'est vrai, c'est vrai ! — s'écria Francesco de Lizo. — Moi aussi, j'ai eu cette pensée. Quand nous vous regardions, nous reconnaissions tous que vous étiez l'âme de ce monde idéal que chacun se formait selon ses aspirations particulières en écoutant la parole, le chant et la symphonie.

— Chacun de nous — dit Fabio Molza — sentait que, dans votre figure dominant la foule, en face du poète, il y avait une signification insolite et grande.

— On aurait cru que vous assistiez seule à la naissance mystérieuse d'une idée nouvelle, — dit Antimo della Bella. — Toutes les choses d'alentour semblaient s'animer pour la produire, cette idée qui nous sera révélée bientôt, en récompense de la foi profonde avec laquelle nous l'avons attendue.

L'animateur sentit avec un autre frisson tressaillir au dedans de lui-même l'œuvre qu'il nourrissait, informe encore, mais déjà viable ; et, par un mouvement brusque, toute son âme, comme investie d'un souffle lyrique, s'inclina vers la puissance fécondante et révélatrice qui émanait de la femme dionysiaque à laquelle s'adressait la louange de ces fervents esprits.

Tout à coup, elle était devenue très belle : créature nocturne façonnée par les passions et les rêves sur une enclume d'or, simulacre vivant des immortels destins et des énigmes éternelles. Bien qu'elle demeurât immobile, bien qu'elle se tût, ses accents fameux, ses gestes mémorables semblaient vivre autour d'elle et vibrer indéfiniment, comme les mélodies autour des cordes habituées à les répéter, comme les rimes autour du livre fermé où l'amour et la douleur se plaisent à chercher l'ivresse et la consolation. L'héroïque fidélité d'Antigone, la fureur fatidique de Cassandre, la fièvre dévorante de Phèdre, la cruauté de Médée, le sacrifice d'Iphigénie, Myrrha devant son père, Polyxène et Alceste devant la mort, Cléopâtre diverse comme le vent et le feu sur le monde, lady Macbeth, la voyante homicide aux petites mains, et ces grands lis emperlés de rosée et de larmes, Imogène, Juliette, Miranda, et Rosalinde et Jessica et Perdita, les plus tendres âmes et les plus terribles et les plus magnifiques résidaient en elle, habitaient son corps, luisaient dans ses pupilles, respiraient par sa bouche qui savait le miel et le poison, la coupe gemmée et la tasse d'écorce. Ainsi paraissait s'amplifier dans un espace sans bornes et se perpétuer dans un temps sans fin le contour de la substance et de la vie humaines ; et pourtant, ce n'était que le mouvement d'un muscle, un signe, un trait, un battement de paupières, un léger changement de couleur, une inclination presque imperceptible de la tête, un jeu fugitif d'ombres et de lumières, une foudroyante vertu expressive irradiée dans la chair étroite et frêle, qui engen-

draient continuellement ces mondes infinis d'impérissable beauté.

Les génies mêmes des lieux consacrés par la poésie frémissaient autour d'elle et l'environnaient de visions changeantes. La poudreuse plaine de Thèbes, l'Argolide altérée, les myrtes brûlés de Trézène, les saints oliviers de Colone, le Cydnus triomphal, et la pâle campagne de Dunsinane, et la caverne de Prospero, et la forêt des Ardennes, les pays arrosés de sang, travaillés par la douleur, transfigurés par un rêve ou éclairés par un sourire inextinguible, apparaissaient, s'éloignaient, s'évanouissaient derrière sa tête. Et d'autres pays reculés, les régions des brumes, les landes septentrionales, et, par delà les océans, les continents immenses où elle avait passé comme une force inouïe au milieu des multitudes étonnées, porteuse de la parole et de la flamme, s'évanouissaient derrière sa tête; et les multitudes avec les montagnes, avec les fleuves, avec les golfes, avec les cités impures, les races vieilles et engourdies, les peuples forts aspirant à l'empire de la terre, les nations neuves qui arrachent à la nature ses énergies les plus secrètes pour les asservir au travail tout-puissant dans les édifices de fer et de cristal, les colonies abâtardies qui fermentent et se corrompent sur un sol vierge, toutes les foules barbares qu'elle avait visitées comme la messagère du génie latin, toutes les masses ignares à qui elle avait parlé la langue sublime de Dante, tous les troupeaux humains d'où était montée vers elle sur un flot d'anxiétés et d'espérances confuses l'aspiration à la

Beauté. Elle était là, créature de chair périssable, assujettie aux tristes lois du temps ; et un amas énorme de réalité et de poésie pesait sur elle, s'élargissait autour d'elle, palpitait selon le rythme de son haleine. Ce n'était pas dans la fiction seulement qu'elle avait jeté ses cris, étouffé ses sanglots ; c'était aussi dans la vie journalière. Elle avait violemment aimé, lutté, pâti dans son âme et dans son sang. Quels amours ? Quels combats ? Quelles affres ? De quels abîmes de mélancolie avait-elle tiré les exaltations de sa force tragique ? A quelles sources d'amertume avait-elle abreuvé son libre génie ? Certes, elle avait été témoin des plus cruelles misères, des plus sombres ruines ; elle avait connu les efforts héroïques, la pitié, l'horreur, le seuil de la mort. Toutes ses soifs brûlaient dans le délire de Phèdre, et dans la soumission d'Imogène tremblaient toutes ses tendresses. Ainsi la Vie et l'Art, le passé irrévocable et l'éternel présent, la faisaient profonde, multanime et mystérieuse, magnifiaient par delà les bornes humaines ses destins ambigus, la rendaient pareille aux temples et aux forêts.

Et elle était là, respirante, sous les yeux des poètes qui la voyaient une et diverse.

« Ah ! je te posséderai comme dans une vaste orgie ; je t'agiterai comme un faisceau de thyrses ; dans ta chair experte, je secouerai toutes les choses divines et monstrueuses dont tu es lourde, et les choses accomplies, et celles qui, encore en travail, croissent au fond de ton être comme un août

sacré ! » chantait le démon lyrique de l'animateur qui reconnaissait dans le mystère de cette femme la puissance survivante du mythe primitif, l'initiation renouvelée du dieu qui avait fondu en un seul ferment toutes les énergies de la nature et, par la variété des rythmes, élevé dans son culte enthousiaste les sens et les esprits des hommes jusqu'au sommet de la joie et de la douleur. « J'ai bien fait, j'ai bien fait d'attendre. Le changement des années, le tumulte des rêves, la palpitation de la lutte, la rapidité des triomphes, l'impureté des amours, les enchantements des poètes, les acclamations des peuples, les merveilles de la terre, la patience et la furie, les pas dans la fange, les essors aveugles, tout le mal, tout le bien, ce que je sais et ce que j'ignore, ce que tu sais et ce que tu ignores, tout a préparé la plénitude de ma nuit. »

Il se sentait suffoquer et pâlir. Le désir sauvage l'avait pris à la gorge pour ne plus le lâcher ; et son cœur se gonflait de la même angoisse qu'ils avaient éprouvée tous les deux au crépuscule, en naviguant sur cette eau qui semblait couler pour eux dans une clepsydre effroyable.

Ainsi, tandis que se dissipait tout d'un coup sa vision démesurée des lieux et des événements, la créature nocturne lui réapparaissait encore plus profondément confondue avec la Cité aux mille ceintures vertes et aux immenses colliers. Dans la cité et dans la femme, il voyait maintenant ce qu'il n'avait jamais vu : l'une et l'autre brûlaient en cette nuit d'au-

tomne ; la même fièvre courait dans les veines et dans les canaux.

Les astres scintillaient, les arbres ondulaient, un jardin fuyait derrière la tête de Perdita. Par les balcons ouverts, les souffles du ciel pénétraient dans la salle, agitaient les flammes des candélabres et les calices des fleurs, traversaient les portes, faisaient palpiter les tapisseries, animaient toute cette vieille maison des Capello où la tragédienne que les peuples avaient couverte de gloire et d'or amassait les reliques de la magnificence républicaine. Les fanaux des galions, les boucliers à la turque, les carquois de cuir, les casques de bronze, les caparaçons de velours ornaient les appartements habités par la dernière descendante de ce merveilleux Cesare Darbes qui avait maintenu la *Comedia dell' arte* contre la réforme goldonienne et changé en une convulsion de rire l'agonie de la Sérénissime.

— Tout ce que je souhaite, c'est d'être l'humble servante de cette idée — dit la Foscarina à Antimo della Bella, d'une voix qui tremblait un peu ; car ses yeux avaient rencontré le regard de Stelio.

— Vous seule pourrez la faire triompher, — dit Francesco de Lizo. — L'âme de la foule vous est soumise à jamais.

— Le drame ne saurait être qu'un rite ou un message, — déclara sentencieusement Daniele Glàuro. — Il faut que la représentation soit de nouveau rendue solennelle comme une cérémonie religieuse, puisqu'elle renferme les deux éléments constitutifs de tout

culte : la personne vivante en qui, sur la scène comme devant l'autel, s'incarne le verbe d'un Révélateur, et la présence de la multitude muette comme dans les temples...

— Bayreuth ! interrompit le prince Hoditz.

— Non ; le Janicule ! — s'écria Stelio, sortant tout à coup de son vertigineux silence. — Une colline romaine ! Ce qu'il nous faut, ce n'est pas le bois et la brique de la Haute-Franconie ; c'est un théâtre de marbre sur la colline romaine. Nous l'aurons.

La subite protestation du maître semblait venir d'un allègre dédain.

— Vous n'admirez pas l'œuvre de Wagner ? — lui demanda Donatella Arvale avec un léger froncement de sourcils qui, pendant une seconde, rendit presque dur son hermétique visage.

Il la regarda au fond des prunelles : il sentait qu'il y avait quelque chose d'obscurément hostile dans les manières de la vierge, et il éprouvait lui-même contre elle une sourde inimitié. A ce moment encore il la vit isolée, vivant d'une vie propre et circonscrite, fixée dans une pensée très secrète, étrangère et inviolable.

— L'œuvre de Wagner, répondit-il, est fondée sur l'esprit germanique, est d'essence purement septentrionale. Sa réforme n'est pas sans analogie avec celle tentée par Luther. Son drame n'est que la fleur suprême du génie d'une race, l'abrégé extraordinairement puissant des aspirations qui travaillèrent l'âme des symphonistes et des poètes nationaux, depuis Bach jusqu'à Beethoven, depuis Wieland jusqu'à

Gœthe. Si vous imaginiez son œuvre sur le rivage méditerranéen, parmi nos clairs oliviers, parmi nos lauriers sveltes, sous l'éclat glorieux du ciel latin, vous la verriez pâlir et se dissoudre. Puisque, selon sa propre parole, il est donné à l'artiste de voir resplendir dans la perfection future un monde encore informe et d'en jouir prophétiquement par le désir et l'espérance, je vous annonce l'avènement d'un art nouveau ou renouvelé qui, par la simplicité forte et sincère de ses lignes, par sa grâce vigoureuse, par l'ardeur de ses inspirations, par la pure puissance de ses harmonies, continuera et couronnera l'immense édifice idéal de notre race élue. Je me glorifie d'être latin ; et, veuillez me pardonner, exquise lady Myrta, et vous, mon délicat Hoditz : en tout homme de sang différent, je ne reconnais qu'un barbare.

— Mais Wagner aussi, — dit Baldassare Stampa qui, revenant de Bayreuth, avait encore l'âme toute remplie d'extase, — Wagner aussi, quand il déroule le fil de ses théories, part des Grecs.

— Un fil inégal et embrouillé, répliqua le poète. Rien n'est plus loin de l'Orestie que la tétralogie de l'Anneau. Les Florentins de la Casa Bardi ont pénétré bien plus profondément l'essence de la tragédie grecque. Honneur à la Camerata du comte de Vernio !

— J'avais toujours pensé que la Camerata était une oiseuse réunion d'érudits et de rhéteurs, — dit Baldassare Stampa.

— Tu as entendu, Daniele ! — s'écria Stelio en s'adressant au docteur mystique. — Y eut-il donc jamais

au monde un foyer d'intelligence plus ardent? Ils cherchaient dans l'antiquité grecque l'esprit de vie; ils tâchaient de développer harmonieusement toutes les énergies humaines, de manifester par tous les moyens de l'art l'homme intégral. Giulio Caccini enseignait que ce qui contribue à l'excellence du musicien, ce ne sont pas seulement les choses particulières, c'est tout l'ensemble des choses. La fauve chevelure de Jacopo Peri, du Zazzerino, flamboyait dans le chant comme celle d'Apollon. En ce discours qui sert de préface à la *Rappresentazione di Anima et di Corpo*, Emilio del Cavaliere expose sur l'organisation du nouveau théâtre les mêmes idées qui depuis ont été réalisées à Bayreuth, y compris les règles du parfait silence, de l'orchestre invisible et de l'ombre favorable. Marco da Gagliano, célébrant le *spettacolo di festa*, fait l'éloge de tous les arts qui lui prêtent leur concours, « de telle sorte qu'avec l'intellect soient flattés en même temps tous les sentiments les plus nobles par les plus délectables arts qu'ait trouvés l'esprit humain. » Cela suffit, je pense?

— Le Bernin, — reprit Francesco de Lizo, — fit représenter à Rome un drame pour lequel il avait lui-même construit le théâtre, peint les décors, sculpté les statues ornementales, inventé les machines, écrit les paroles, composé la musique, réglé les danses, dirigé les acteurs, dansé, chanté, déclamé.

— Suffit, suffit! — cria le prince Hoditz en riant. — Le barbare est vaincu.

— Non, cela ne suffit pas encore, — dit Antimo della

Bella. — Il reste à glorifier le plus grand des innovateurs, celui que la passion et la mort sacrèrent vénitien, celui qui a son tombeau dans l'église des Frari, digne d'un pèlerinage : le divin Claudio Monteverde.

— Voilà une âme héroïque, de pure essence italienne! — approuva chaleureusement Daniele Glàuro.

— Il accomplit son œuvre dans la tempête, aimant, souffrant, combattant, seul avec sa foi, avec sa passion et avec son génie, — dit la Foscarina lentement, comme absorbée dans la vision de cette vie douloureuse et courageuse qui avait alimenté de son sang le plus chaud les créatures de son art. — Parlez-nous de lui, Effrena.

Stelio vibra comme si elle l'eût touché à l'improviste. Une fois encore la vertu expressive de cette bouche divulgatrice évoquait d'une infinie profondeur une figure idéale qui se dressa comme d'un sépulcre devant les yeux des poètes, avec la couleur et le souffle de la réalité. L'ancien joueur de viole, veuf ardent et triste comme l'Orphée de son œuvre, apparut dans le cénacle.

Ce fut une apparition de feu, plus fière et plus éblouissante que celle qui avait embrasé le bassin de San-Marco : une flamboyante force de vie projetée des entrailles de la nature vers l'anxiété des multitudes, un véhément rayon de lumière jailli d'un ciel intérieur pour éclairer les fonds les plus secrets de la volonté et du désir humains, un chant inouï émergé du silence originaire pour signifier ce qu'il y a d'éternel et d'éternellement indicible dans le cœur du monde.

— Qui oserait parler de lui, s'il consentait lui-

même à nous parler? — dit l'animateur avec trouble, impuissant à contenir la plénitude croissante qui flottait dans son âme comme une mer d'angoisse.

Et il regarda la cantatrice ; et il la vit telle que, durant les pauses, elle lui était apparue parmi la forêt des instruments, blanche et inanimée comme une statue.

Mais l'esprit de beauté qui avait été évoqué devait se manifester en elle.

— Ariane ! — dit tout bas Stelio, comme pour la tirer de sa torpeur.

Elle se leva sans rien dire, gagna la porte, entra dans la pièce voisine. On entendit le bruit léger de sa robe et de son pas ; et puis, le craquement du clavecin qui s'ouvrait. Tous étaient muets et attentifs. Un silence musical occupait la place restée vide dans le cénacle. Une seule fois, le souffle du vent inclina les flammes des bougies, agita les fleurs. Ensuite, tout s'immobilisa dans une attente anxieuse.

Lasciatemi morire[1] *!*

Soudain, les âmes furent ravies par un pouvoir comparable à cet aigle qui, en songe, ravit Dante jusqu'à la région du feu. Elles brûlaient toutes ensemble dans l'éternelle vérité, entendaient la mélodie du monde passer à travers leur extase lumineuse.

Lasciatemi morire !

1. « Laissez-moi mourir ! »

Était-ce encore Ariane qui pleurait une nouvelle douleur, Ariane qui montait, montait encore dans le martyre ?

E che volete
Che mi conforte
In cosi dura sorte,
In cosi gran martire ?
Lasciatemi morire[1] *!*

La voix se tut ; la cantatrice ne reparut point. L'air de Claudio Monteverde se composa dans le souvenir des auditeurs comme une ligne immuable.

— Y a-t-il un marbre grec qui soit arrivé à une perfection de style plus ingénue et plus sûre ? — dit Daniele Glàuro à demi-voix, comme s'il craignait de troubler le silence musical.

— Mais quelle douleur sur la terre a jamais pleuré ainsi ? — balbutia lady Myrta, les yeux pleins de larmes qui coulaient entre les rides de son pauvre visage exsangue et qu'elle essuyait de ses mains tremblantes, déformées par la goutte.

L'intellect austère de l'ascète et cette douce âme sensitive enfermée dans cette vieille chair infirme rendaient témoignage à la même puissance. C'était ainsi que, presque trois siècles auparavant, à Mantoue, dans le fameux théâtre, six mille spectateurs n'avaient pu réprimer leurs sanglots ; et les poètes avaient cru à la vivante présence d'Apollon sur la nouvelle scène.

1. « Et que voulez-vous — qui me réconforte — dans un sort si cruel, — dans un si grand martyre ? — Ah ! laissez-moi mourir. »

— Voilà, dit Stelio, voilà, Baldassare, un artiste de notre race qui par les moyens les plus simples réussit à s'élever jusqu'au plus haut degré de cette beauté dont le Germain ne s'approcha que rarement dans sa confuse aspiration vers la patrie de Sophocle.

— Connais-tu la lamentation du roi malade ? — demanda le jeune homme à la chevelure ensoleillée, qu'il semblait avoir héritée de la Sapho vénitienne, de cette « alta Gasparra », l'infortunée amie de Collaltino.

— Toute la détresse d'Amfortas est déjà contenue dans un motet que je connais bien : *Peccantem me quotidie ;* mais avec quel essor lyrique, avec quelle simplicité puissante ! Toutes les forces de la tragédie s'y trouvent pour ainsi dire sublimées, comme les instincts d'une multitude dans une âme héroïque. Le langage de Palestrina, beaucoup plus ancien, me paraît encore plus pur et plus viril.

— Mais le contraste de Kundry et de Parsifal, au second acte, le motif d'Herzeleïde, la figure impétueuse, la figure de la douleur tirée du mot de l'agape sacrée, le motif de l'aspiration de Kundry, le thème prophétique de la promesse, le baiser sur la bouche du Fol, tout ce déchirant et enivrant contraste de désir et d'horreur... « La plaie, la plaie ! Voici qu'elle me brûle, voici qu'elle saigne en moi ! » Et, sur la frénésie désespérée de la tentatrice, la mélodie de la soumission... « Laisse-moi pleurer sur ta poitrine ! Que pour une heure je m'unisse à toi ; et, même si Dieu me repousse, en toi je serai rachetée et sauvée ! » Et

la réponse de Parsifal, où revient avec une solenité si haute le motif du Fol, transfiguré maintenant et devenu le Héros promis... « L'enfer pour nous éternellement, si, ne fût-ce qu'une heure, je te laisse me serrer entre tes bras. » Et la sauvage extase de Kundry... « Puisque mon baiser t'a rendu voyant, l'entier embrassement de mon amour te fera divin. Une heure, une heure seulement avec toi, et je serai sauvée ! » Et les suprêmes efforts de sa volonté démoniaque, le dernier geste pour séduire, l'imploration et l'offre furibonde... « Seul ton amour me sauve. Laisse-moi t'aimer. Mien, une heure seulement ! Tienne, une heure seulement ! »

Éperdus, Perdita et Stelio se regardèrent au fond des yeux ; dans un battement de paupières ils s'étreignirent, s'unirent, s'enivrèrent et se pamèrent comme sur un lit de volupté et de mort.

La Marangona, la plus grosse cloche de San-Marco, sonnait minuit. Et, de même que tout à l'heure au crépuscule, il leur sembla qu'ils percevaient le bourdonnement du bronze dans la racine de leurs cheveux comme un frisson de leur propre chair. Ils crurent sentir passer de nouveau sur leur tête cette immense rafale de sons au milieu de laquelle ils avaient tout à coup vu s'élever les apparitions de la Beauté consolatrice invoquées par la Prière unanime. Toutes les grâces des eaux, le tremblement infini du désir qui se cache, l'anxiété, la promesse, l'adieu, la fête, et le formidable monstre aux innombrables visages humains, et la grande sphère étoilée, et les clameurs, et les musiques, et le chant, et les prodiges du

feu, le retour par le canal sonore, la chanson de la jeunesse brève, la lutte et l'angoisse muette dans la gondole, l'ombre subite sur les trois destins, le banquet illuminé par l'idée belle, les pressentiments, les espérances, les orgueils, toutes les pulsations de la vie forte se renouvelèrent en eux, s'accélérèrent, furent mille et ne furent qu'une. Et ils crurent avoir vécu par delà toute limite humaine, et qu'à cette minute ils avaient devant eux une immensité inconnue qu'ils pouvaient aspirer comme on humerait d'un trait un océan ; car, après avoir tant vécu, ils se sentaient vides ; car, après avoir tant bu, ils restaient assoiffés. Une illusion violente s'était emparée de leurs âmes riches. Elles pensèrent qu'elles s'accroîtraient démesurément dans la richesse l'une de l'autre. La vierge avait disparu. Les yeux de la femme désespérée et nomade répétaient : « L'entier embrassement de mon amour te fera divin. Une heure, une heure seulement avec toi, et je serai sauvée ! Mien, une heure seulement ! Tienne, une heure seulement ! »

Et la tragédie sacrée continuait à grandir dans le commentaire éloquent de l'enthousiaste. Kundry, la tentatrice forcenée, l'esclave du désir, la Rose de l'Enfer, l'originelle Perdition, la maudite, réapparaissait maintenant dans l'aube d'avril ; elle réapparaissait humble et pâle sous la robe de la messagère, la tête courbée, le regard éteint ; et sa voix rauque et brisée n'avait plus que cette unique parole : « Servir ! servir ! ».

La mélodie de la solitude, la mélodie de la soumission, la mélodie de la purification préparaient autour de son humilité l'enchantement du Vendredi Saint. Et voici venir Parsifal avec sa noire armure, le morion clos, la lance baissée, enfermé dans le rêve et dans le fer. « J'arrive par des sentiers périlleux ; mais peut-être ce jour me sauvera-t-il, puisque j'entends le murmure de la divine forêt... » L'espérance, la douleur, le remords, le souvenir, la promesse, la foi haletant vers le salut, de mystérieuses mélodies sacrées tissaient l'idéal manteau dont allait se couvrir le Simple, le Pur, le Héros envoyé pour guérir la plaie sans remède. « Me conduiras-tu aujourd'hui vers Amfortas ? » Il s'alanguissait, défaillait entre les bras du vieillard. « Servir ! servir ! » La mélodie de la soumission se déployait encore une fois dans l'orchestre, mettait en fuite l'impétueuse figure primitive. « Servir ! » La femme fidèle apportait l'eau, s'agenouillait humble et ardente, lavait les pieds de l'aimé. « Servir ! » La femme fidèle tirait de son sein un vase de baume, oignait les pieds de l'aimé, les essuyait avec sa chevelure défaite. « Servir ! » Le Pur s'inclinait vers la pécheresse, répandait sur la tête sauvage le pur élément. « Ainsi j'accomplis mon premier office. Reçois le baptême et crois au Rédempteur ! » Kundry éclatait en sanglots et de son front touchait la terre, affranchie du désir, affranchie de la malédiction. Et alors, des profondes harmonies finales de l'appel au Rédempteur, se dégageait, s'élevait, s'épanchait avec une suavité surhumaine la mélodie du pré en fleurs. « Comme

il est beau, le pré, aujourd'hui ! Un jour, de merveilleuses fleurs m'enlacèrent ; mais l'herbe et la corolle n'eurent jamais un tel parfum... » Extatique, Parsifal contemplait le pré et la forêt tout riants de rosée dans la lumière matinale.

— Ah ! qui pourrait oublier ce moment sublime ? — s'écria l'émerveillé, dont le maigre visage semblait refléter l'éclair de cette joie. — Tous, dans l'obscurité du théâtre, nous demeurions immobiles comme une seule masse compacte. On eût dit que, pour écouter, le sang s'était arrêté dans toutes les veines. Du Golfe Mystique, la symphonie montait en illusion de lumière, les notes se convertissaient en rayons de soleil, s'engendraient avec l'allégresse du brin d'herbe qui perce la terre, de la corolle qui s'ouvre, de la branche qui pousse ses bourgeons, de l'insecte qui déploie ses ailes. Et toute l'innocence des choses qui naissent pénétrait en nous ; et notre âme revivait je ne sais quel rêve de notre lointaine enfance... INFANTIA, la parole de Carpaccio ! Ah, Stelio, cette parole, comme tu as su la répéter à notre vieillesse ! Comme tu as su nous inspirer le regret de ce que nous avons perdu et l'espérance de le recouvrer par le moyen de l'art indissolublement relié à la vie !

Stelio se taisait, écrasé sous le poids de l'œuvre gigantesque accomplie par ce créateur barbare que l'enthousiasme de Baldassare Stampa évoquait pour l'opposer à l'ardente figure du poète d'Orphée et d'Ariane. Une sorte de rancune instinctive, une obscure hostilité qui ne venait pas de l'intelligence,

le soulevait contre ce Germain tenace qui avait réussi à enflammer de soi l'univers. Pour remporter la victoire sur les hommes et sur les choses, il n'avait fait, celui-là aussi, qu'exalter sa propre image, magnifier son propre rêve de beauté dominatrice. Celui-là aussi était allé vers la foule comme vers la proie préférable. Celui-là aussi s'était imposé comme discipline l'effort pour se surpasser soi-même, sans trêve. Et maintenant il avait le temple de son culte sur la colline bavaroise.

— L'art seul peut ramener les hommes à l'unité, — dit Daniele Glàuro. — Honorons le noble maître qui a proclamé ce dogme pour toujours. Son Théâtre de Fête, bien que bâti en bois et en brique, étroit et imparfait, n'en a pas moins une sublime signification. Là, l'œuvre d'art n'apparaît que comme la religion devenue sensible sous une forme vivante. Le drame est un rite.

— Honorons Wagner, — dit Antimo della Bella. — Mais, si cette heure doit rester mémorable par une annonce et par une promesse attendues de celui qui, ce soir, montrait le mystérieux navire à la foule, invoquons-y de nouveau l'âme héroïque qui nous a parlé par la voix de Donatella Arvale. En posant la première pierre de son Théâtre de Fête, le poète de *Siegfried* la consacra aux espérances et aux victoires germaniques. Le Théâtre d'Apollon, qui s'élève rapidement sur ce Janicule où jadis les aigles descendaient pour apporter les présages, ne doit être que la révélation monumentale de l'idée vers laquelle

notre race est conduite par son génie. Réaffirmons le privilège dont la nature a ennobli notre sang latin.

Stelio se taisait, bouleversé par des forces tourbillonnantes qui le travaillaient avec une sorte de fureur aveugle, semblables aux énergies souterraines qui soulèvent, déchirent, transfigurent les régions volcaniques pour la création de nouvelles montagnes et de nouveaux abîmes. Tous les éléments de sa vie intérieure, assaillis par cette violence, paraissaient se dissoudre et se multiplier à la fois. Des images grandioses et terribles passaient sur ce tumulte, accompagnées de mélodies. Des concentrations et des dispersions très rapides de pensées se succédaient comme les décharges électriques pendant la tempête. A certains moments, c'était comme s'il avait entendu des chants et des clameurs par une porte qui se fût ouverte et refermée sans cesse, comme si des rafales lui avaient apporté les cris alternés d'un massacre et d'une lointaine apothéose.

Tout à coup, avec l'intensité des visions fébriles, il vit la terre brûlée et fatale où il voulait faire vivre les âmes de sa tragédie ; il en sentit toute la soif au dedans de lui-même. Il vit la mythique fontaine qui seule interrompait l'ardente sécheresse, et, sur la palpitation des sources, la candeur de la vierge qui devait mourir là. Il vit sur le visage de Perdita le masque de l'héroïne apaisé dans la beauté d'une douleur extraordinairement calme. Puis, l'antique sécheresse de la plaine d'Argos se convertit en flammes ; la

fontaine Perséia coula comme un fleuve rapide. Le feu et l'eau, les deux éléments primitifs, passèrent sur toutes les choses, effacèrent tous les vestiges, se répandirent, errèrent, luttèrent, triomphèrent, acquirent un verbe, prirent un langage pour dévoiler leur intime essence, pour raconter les innombrables mythes nés de leur éternité. La symphonie exprima le drame des deux Ames élémentaires sur la scène de l'Univers, la lutte pathétique des deux grands Êtres vivants et mobiles, des deux Volontés cosmiques, telle que se la figurait le pasteur Arya sur les hauts plateaux en contemplant le spectacle des choses avec des yeux purs. Et tout à coup, du centre même du mystère musical, du gouffre de l'océan symphonique, l'Ode s'éleva, portée par la voix humaine, et elle atteignit les plus hautes cimes.

Le miracle de Beethoven se renouvelait. L'Ode ailée, l'Hymne, s'élançait des profondeurs de l'orchestre pour dire, d'une façon impérieuse et absolue, la joie et la douleur de l'Homme. Ce n'était pas le Chœur, comme dans la Neuvième symphonie, c'était la Voix solitaire et dominatrice : l'interprète, la messagère de la multitude. « Sa voix, sa voix !... Elle est disparue. Son chant paraissait toucher le cœur du monde ; et elle était au delà du voile », disait l'animateur qui une fois encore avait dans les yeux la statue de cristal où il avait vu monter la source de la mélodie. « Je te chercherai, je te retrouverai, je m'emparerai de ton secret. Tu chanteras mes hymnes, debout au sommet de mes musiques. » Libéré de tout désir

impur, il considérait la dépouille mortelle de la vierge comme le réceptacle d'un don divin. Il entendait la voix incorporelle surgir des profondeurs de l'orchestre pour révéler la part de vérité éternelle qui existe dans le fait éphémère, dans l'événement passager. L'ode couronnait de lumière l'épisode. Alors, comme pour ramener vers le jeu des apparences l'esprit ravi « au delà du voile », une figure de danse vint se dessiner sur le rythme de l'ode mourante. Entre les côtés d'un parallélogramme inscrit dans l'arceau de la scène, comme entre les limites d'une strophe, la danseuse muette, avec les lignes de son corps affranchi pour quelques instants des tristes lois de la pesanteur, imita le feu, l'eau, le tourbillon, les révolutions des étoiles. « La Tanagra, fleur de Syracuse, faite entièrement d'ailes comme une fleur est faite de pétales ! » Ainsi évoquait-il l'image de la Sicilienne déjà célèbre, qui avait retrouvé l'art orchestique tel qu'il fut à l'époque où Phrynicus pouvait se vanter d'avoir en lui-même autant de figures de danse que soulève de vagues sur l'océan une orageuse nuit d'hiver. L'actrice, la cantatrice, la danseuse, les trois femmes dionysiaques, lui apparaissaient comme les instruments parfaits de ses fictions. Avec une incroyable rapidité, dans la parole, dans le chant, dans le geste, dans la symphonie, son œuvre se réalisait intégralement et vivait d'une vie toute-puissante devant la multitude subjuguée.

Il se taisait, perdu en ce monde idéal, attentif à mesurer l'effort nécessaire pour le manifester. Les

voix de ceux qui l'entouraient lui arrivaient comme du lointain.

— Wagner affirme que le seul créateur de l'œuvre d'art est le peuple, — disait Baldassare Stampa, — et que l'unique fonction de l'artiste est de recueillir et d'exprimer la création du peuple inconscient...

L'extraordinaire émoi dont il s'était lui-même étonné lorsque, du trône des Doges, il parlait à la foule, vint le ressaisir. Dans la communion entre son âme et l'âme de la foule, un mystère était survenu, presque divin ; quelque chose de plus grand et de plus fort s'était ajouté au sentiment habituel qu'il avait de sa personne ; il lui avait semblé qu'un pouvoir inconnu convergeait en lui, abolissant les limites de son être et conférant à sa voix solitaire l'harmonie d'un chœur. Il y avait donc dans la multitude une secrète beauté d'où le poète et le héros pouvaient seuls tirer des éclairs. Quand cette beauté se révélait par la soudaine clameur poussée au théâtre ou sur la place publique ou dans la tranchée, alors un torrent de joie gonflait le cœur de celui qui avait su la provoquer par le vers, par la harangue, par le signal de l'épée. La parole du poète communiquée à la foule était donc un acte, aussi bien que le geste du héros. Elle était un acte qui, de l'obscurité de l'âme innombrable, faisait jaillir une beauté soudaine : tel un statuaire prodigieux qui, d'une masse d'argile, pourrait par une seule touche de son pouce plastique extraire une statue divine. Alors cessait le silence étendu comme un voile sacré sur le poème accompli. La matière de

la vie n'était plus évoquée à l'aide de symboles immatériels ; c'était la vie même qui se manifestait intégralement par le poète : le verbe se faisait chair, le rythme s'accélérait dans une forme respirante et palpitante, l'idée s'énonçait avec la plénitude de sa force et de sa liberté.

— Mais, — disait Fabio Molza, — pour Wagner, le peuple se compose de tous ceux qui éprouvent une misère commune ; vous entendez bien : une misère commune...

« Vers la Joie, vers l'éternelle Joie ! » pensait Stelio. « Le peuple se compose de tous ceux qui éprouvent un obscur besoin de s'élever, par le moyen de la Fiction, hors de la prison quotidienne où ils souffrent et sont esclaves. » Ils disparaissaient, les étroits théâtres urbains où, dans la chaleur suffocante et imprégnée de toutes les impuretés, devant un ramassis de ribauds et de courtisanes, les acteurs font métier de prostitution publique. Sur les gradins du théâtre nouveau il voyait la foule vraie, l'immense foule unanime dont il venait de sentir l'odeur et d'entendre la clameur sous les étoiles, dans la conque marmoréenne. Grâce au mystérieux pouvoir du rythme, son art, même incompris, apportait, aux âmes rudes et ignorantes un trouble profond, semblable à celui du prisonnier qui va être délivré de ses lourdes chaînes. Peu à peu, la félicité de la délivrance se propageait aux plus abjects ; les fronts ridés s'éclairaient ; les bouches accoutumées aux vociférations brutales s'épanouissaient dans la stupeur ; et finalement les mains, les âpres mains asservies aux

instruments du travail, se tendaient par un élan d'amour vers l'héroïne qui envoyait aux étoiles sa douleur immortelle.

— Dans l'existence d'un peuple comme le nôtre disait Daniele Glàuro, — une grande manifestation d'art compte beaucoup plus qu'un traité d'alliance ou qu'une loi financière. Ce qui ne meurt pas vaut mieux que ce qui est caduc. L'astuce et l'audace d'un Malatesta sont encloses pour l'éternité dans une médaille de Pisanello. Rien ne survit de la politique de Machiavel, sinon le nerf de sa prose...

« C'est vrai, c'est vrai ! » pensait Stelio. « La fortune de l'Italie est inséparable du sort de la Beauté dont elle est mère. » Telle maintenant lui apparaissait la vérité souveraine, soleil rayonnant sur cette divine patrie idéale que Dante explora. « Italie ! Italie ! » Sur son âme résonnait comme un cri de rappel ce nom qui enivre la terre. Des ruines baignées par tant de sang héroïque, l'art nouveau ne devait-il pas s'élever robuste de racines et de branches ? Ne devait-il pas résumer en lui toutes les forces latentes que possède la substance héréditaire de la nation, devenir pour la troisième Rome une puissance déterminante et constructive, indiquer aux hommes d'État les vérités primordiales qui sont les bases nécessaires des institutions nouvelles ? Fidèle aux plus antiques instincts de sa race, Wagner avait pressenti et secondé par son effort l'aspiration des États allemands vers la grandeur héroïque de l'Empire. Il avait évoqué la haute figure d'Henri l'Oiseleur se dressant sous le chêne séculaire :

— Que par toute la terre allemande surgissent les combattants ! — Et bientôt ces combattants avaient vaincu. Avec le même élan, avec la même ténacité, le peuple et l'artiste avaient atteint le but glorieux. La même victoire avait couronné l'œuvre du fer et l'œuvre du rythme. Aussi bien que le héros, le poète avait accompli un acte libérateur. Aussi bien que la volonté du Chancelier, aussi bien que le sang des soldats, ses figures musicales avaient contribué à exalter et à perpétuer l'âme de la race.

— Il est ici depuis quelques jours déjà, au palais Vendramin-Calergi, — disait le prince Hoditz.

Et, subitement, l'image du créateur barbare s'approcha ; les lignes de sa face devinrent visibles, les yeux d'azur brillèrent sous le vaste front, les lèvres se serrèrent sur le menton puissant, armées de sensualité, d'orgueil et de dédain. Son petit corps courbé par la vieillesse et par la gloire se redressa, parut aussi gigantesque que son œuvre, prit l'aspect d'un dieu. Le sang y courut comme les torrents dans une montagne, la respiration y souffla comme le vent dans une forêt. Tout à coup, la jeunesse de Siegfried l'envahit, s'y épanouit, radieuse comme l'aurore dans le nuage. « Suivre l'impulsion de mon cœur, obéir à mon instinct, écouter en moi-même la voix de la nature, c'est ma suprême loi ! » La parole héroïque y résonna, s'élançant des profondeurs, exprimant la volonté jeune et saine qui triomphait de tous les obstacles et de tous les maléfices, toujours d'accord avec la loi de l'Univers. Et alors les flammes, celles qui

naissaient de la roche heurtée par la lance de Wotan, montèrent en cercle : « Sur la mer flamboyante le chemin s'est ouvert. Me plonger dans le feu, oh, la grande joie ! Trouver l'épouse dans la flamme ! » Tous les fantômes du mythe fulgurèrent, s'éteignirent.

Le casque ailé de Brunehilde scintilla au soleil. « Gloire au soleil ! Gloire à la lumière ! Gloire au jour rayonnant ! Mon sommeil fut long. Qui m'a réveillée ? » Tous les fantômes s'enfuirent en tumulte, se dispersèrent. Soudain ressuscita sur un champ d'ombre la vierge du chant, Donatella Arvale, telle qu'elle lui était apparue là-bas parmi la pourpre et l'or de la salle immense, tenant à la main la fleur du feu, dans une attitude dominatrice : « Tu ne me vois donc pas ? Mon regard qui te consume et mon sang qui bout ne te font donc pas peur ? Tu ne l'éprouves pas, cette ardeur sauvage ? » Absente, elle reprenait son pouvoir de rêve. Des musiques infinies naissaient du silence qui occupait la place restée vide dans le cénacle. Son hermétique visage recélait un secret inviolable. « Ne me touche pas, ne me trouble pas ; et je refléterai à jamais ton image lumineuse. C'est toi-même que tu dois aimer. Renonce à moi ! » Une fois encore, comme sur l'eau fébrile, une impatience passionnée tourmentait l'animateur ; et, dans l'absente, il retrouvait l'aptitude à être tendue comme un bel arc par une main forte qui saurait s'en armer pour une haute conquête : « Éveille-toi, vierge, éveille-toi ! Vis et ris ! Sois mienne ! »

Son esprit était entraîné avec violence dans l'orbite du monde créé par le dieu germain ; les visions et les harmonies l'opprimaient ; les figures du mythe septentrional se superposaient à celles de son art et de sa passion, les obscurcissaient. Son désir et son espérance parlaient le langage du barbare : « Il faut que je t'aime en riant, que je m'aveugle en riant ; il faut qu'en riant nous nous perdions ensemble. Amour radieux, riante mort ! » L'allégresse de la vierge guerrière sur la roche cerclée de flammes atteignait les plus hauts sommets ; le cri de volupté et de liberté montait jusqu'au cœur du soleil. Ah ! quelle chose n'avait-il exprimée, quel faîte et quel abîme n'avait-il pas touchés, ce formidable agitateur de l'âme humaine ? Quel effort pourrait jamais égaler le sien ? Quel aigle pourrait espérer un plus haut vol ? Son œuvre gigantesque était là, terminée, au milieu des hommes. Par toute la terre retentissait le dernier chœur du Graal, le cantique de grâces : « Gloire au miracle ! Rédemption au Rédempteur ! »

— Il est fatigué, — disait le prince Hoditz — très fatigué, très affaibli. Voilà pourquoi nous ne l'avons pas vu au Palais des Doges. Il a le cœur malade...

Le géant redevenait homme : pauvre corps courbé par la vieillesse et par la gloire, usé par la passion, mourant. Et Stelio réentendit en lui-même les paroles de Perdita, qui avaient changé la gondole en un cercueil : celles qui évoquaient un autre grand artiste frappé, le père de Donatella Arvale. « L'arc a

pour nom Bios et pour œuvre la mort. » Le jeune homme avait devant lui le chemin marqué par la victoire, l'art long, la vie brève. « En avant! En avant! Plus haut, toujours plus haut! » A chaque heure, à chaque seconde, il fallait essayer, lutter, se fortifier contre la destruction, la diminution, l'oppression, la contagion. A chaque heure, à chaque seconde, il fallait tenir l'œil fixé sur le but, concentrer et diriger là toutes ses énergies, sans trêve, sans défaillance. Il sentait que la victoire lui était aussi nécessaire que l'air à ses poumons. Au contact du barbare, une furieuse volonté de lutte s'éveillait dans cet agile sang latin. « A vous maintenant de vouloir! » avait crié Wagner, le jour où fut inaugurée la scène du théâtre nouveau. « Dans l'œuvre d'art de l'avenir, la source de l'invention ne tarira jamais plus. » L'art était infini comme la beauté du monde. Pas de limites pour la force et pour l'audace. Chercher, trouver, plus loin, toujours plus loin. « En avant! En avant! »

Alors un seul flot, énorme et informe, rassembla toutes les aspirations et toutes les angoisses de ce délire, se creusa comme un gouffre, se redressa comme un tourbillon, se condensa, prit la qualité de la matière plastique, obéit à la même énergie inépuisable qui, sous le soleil, façonne les animaux et les choses. Une image extraordinairement belle et pure naquit de ce travail, vécut et resplendit avec une insoutenable intensité. Le poète la vit, la reçut dans ses yeux purs, sentit qu'elle prenait racine au centre de son esprit. « Ah! l'exprimer, la manifester aux hommes, la fixer

dans sa perfection pour l'éternité! » Moment sublime et sans retour. Tout disparut. Autour de lui coulait la vie journalière; autour de lui résonnaient les paroles fugitives ; l'attente palpitait, le désir se consumait.

Et il regarda la femme. Les astres scintillaient, les arbres ondulaient, un jardin fuyait derrière la tête de Perdita. Les yeux de la femme disaient encore : « Servir ! Servir ! »

Descendus au jardin, les hôtes s'étaient dispersés dans les allées et sous les berceaux. La brise de la nuit était si tiède et si humide que les paupières délicates la sentaient sur leurs cils comme une caresse de lèvres qui effleurent. Les étoiles cachées des jasmins embaumaient dans l'ombre ; et les fruits aussi embaumaient comme aux vergers des îles, mais plus lourdement. Une force vive de fertilité émanait de cet étroit espace de terre végétale qui paraissait en exil, resserré dans sa ceinture d'eau. Ainsi l'âme exilée se fait plus intense.

— Voulez-vous que je reste ? Voulez-vous que je revienne quand les autres seront partis ? Dites ! Il est tard.

— Non, non, Stelio ! Je vous en conjure ! Il

est tard, il est trop tard ! C'est vous-même qui le dites.

La voix de la Foscarina était pleine d'une mortelle frayeur. Les épaules nues, les bras nus, elle tremblait dans l'ombre ; et elle voulait encore se refuser, et elle voulait être possédée ; et elle voulait mourir, et elle voulait être secouée par ces mains fortes. Elle tremblait ; ses dents tremblaient dans sa bouche. Un fleuve glacé la submergeait, passait sur elle, la transissait depuis la racine des cheveux jusqu'à l'extrémité des doigts. Toutes les jointures de ses membres lui faisaient mal et semblaient sur le point de se dénouer ; et, dans sa terreur, ses mâchoires raidies lui faisaient une voix différente. Et elle voulait mourir, et elle voulait être vaincue. Et, sur sa frayeur et sur son transissement et sur sa chair qui n'était plus jeune, était suspendue la parole atroce que l'aimé lui-même avait dite et qu'elle-même avait répétée : « Il est tard, il est trop tard ! »

— Votre promesse, votre promesse, Perdita ! Je ne veux plus, je ne peux plus attendre.

Le bassin maritime, voluptueux comme une gorge qui s'offre, l'estuaire perdu dans l'ombre et dans la mort, la Cité allumée par la fièvre crépusculaire, l'eau coulant dans la clepsydre invisible, le bronze vibrant dans le ciel, le désir suffocant, les lèvres serrées, les paupières baissées, les mains arides, tout reparut avec le souvenir de la promesse muette. Sauvage fut l'ardeur dont il convoita cette chair profonde.

— Non, je ne veux plus attendre !

Elle lui venait de loin, de très loin, cette ardeur : des plus antiques origines, de la primitive animalité des unions soudaines, de l'antique mystère des fureurs sacrées. De même que la troupe envahie par le dieu descendait le long de la montagne en déracinant les arbres, et s'avançait avec une fougue de plus en plus aveugle, et se grossissait toujours de nouveaux déments, et propageait la folie partout sur son passage, et devenait enfin une immense multitude bestiale et humaine, frémissant d'une volonté monstrueuse ; de même, en lui, cet instinct cruel se précipita, confondant et entraînant toutes les idées de son esprit avec une agitation vertigineuse. Et ce qu'il désira dans la femme nomade et désespérée, ce fut l'être opprimé par l'éternelle servitude de sa nature, l'être destiné à succomber aux subites convulsions de son sexe, celle qui apaisait la fièvre lucide de la scène dans la volupté somnifère, l'actrice ardente qui passait de la frénésie de la foule à la force du mâle, la créature dionysiaque qui, comme dans l'Orgie, couronnait par l'acte de vie le rite mystérieux.

Son désir fut insensé et sans mesure, fait de cruauté, de rancune, de jalousie, de poésie et d'orgueil. Il regretta de n'avoir pas possédé l'actrice après un triomphe scénique, chaude encore du souffle populaire, couverte de sueur, haletante et défaillante, avec les vestiges de l'âme tragique qui avait pleuré et crié en elle, avec les larmes de cette âme étrangère encore humides sur son visage bouleversé. Dans un éclair, il la vit abattue, pleine de la puissance qui avait arraché

le hurlement au monstre, palpitante comme la Ménade après la danse, assoiffée et lasse.

— Ne soyez pas cruel, ne soyez pas cruel ! — supplia la femme qui sentait dans la voix, qui lisait dans les yeux de l'aimé l'horrible vertige. — Oh ! ne me faites pas de mal !

Sous le regard vorace du jeune homme, toute sa chair se contractait une fois encore, se refusant avec une pudeur douloureuse.

Le désir de Stelio la frappait, la déchirait comme une blessure. Elle connaissait tout ce qu'il y avait d'âcre et d'impur dans cette excitation soudaine, et combien profondément il la jugeait empoisonnée et corrompue, chargée d'obscurs amours, tentatrice errante et implacable. Elle devinait cette rancune, cette jalousie, cette mauvaise fièvre qui tout d'un coup s'était rallumée chez le doux ami auquel, depuis si longtemps, elle avait voué tout ce que son être contenait de plus précieux et de plus sincère, préservant la bonté de ses offrandes par l'opiniâtreté de sa défense. Tout était perdu, maintenant ; tout était dévasté soudain, comme un beau domaine à la merci d'esclaves rebelles et vindicatifs. Et alors, comme si elle eût souffert les affres de l'agonie, à l'instant même du trépas, elle revit toute son existence âpre et orageuse, sa vie de lutte et de douleur, d'égarements et d'efforts, de passion et de triomphe. Elle en sentit le fardeau, l'encombrement. Elle se rappela l'ineffable transport de joie, d'épouvante et de libération qu'elle avait éprouvé au moment où elle s'était pour la première fois abandonnée

à l'homme qui l'avait séduite, dans sa lointaine adolescence. Et à travers son âme éperdue passa l'image de la vierge qui s'était retirée, qui avait disparu, qui rêvait peut-être dans sa chambre solitaire, ou qui pleurait, ou qui déjà se promettait et goûtait déjà sur l'oreiller pur le bonheur de s'être promise. « Il est trop tard, il est trop tard. » La parole irrévocable passait continuellement sur son front comme la vibration du bronze. Et le désir de l'aimé la frappait, la déchirait comme une blessure.

— Oh ! ne me faites pas de mal !

Elle suppliait, blanche et frêle comme le duvet de cygne qui courait autour de ses épaules nues et de sa poitrine palpitante. Il semblait qu'elle se dépouillât de sa puissance, qu'elle devînt légère et faible, qu'elle se revêtît d'une âme secrète et tendre, si facile à tuer, à détruire, à immoler sans effusion de sang !

— Non, Perdita, je ne vous ferai aucun mal ! — balbutia-t-il, bouleversé par cette voix et par cet aspect, pris aux entrailles par une pitié humaine qui montait des mêmes profondeurs d'où lui était venu cet instinct sauvage. — Pardonnez-moi, pardonnez-moi !

Il aurait voulu la prendre dans ses bras, la bercer, la consoler, l'entendre pleurer, boire ses larmes. Il lui semblait qu'il ne la reconnaissait pas, qu'il avait devant lui une créature ignorée, infiniment humble et douloureuse, privée de toute force. Et sa pitié et son remords étaient un peu semblables à l'émotion que l'on éprouve après avoir heurté et blessé sans le vou-

loir un malade, un enfant, un petit être inoffensif et seul.

— Pardonnez-moi !

Il aurait voulu s'agenouiller, lui baiser les pieds dans l'herbe, lui dire quelque parole câline. Il s'inclina, lui toucha une main. Elle tressaillit de la tête jusqu'aux talons ; elle ouvrit sur lui de larges yeux ; puis, elle rabaissa les paupières, demeura immobile. L'ombre s'accumula sous l'arc de ses sourcils, dessina l'ondulation de ses joues. De nouveau, le fleuve glacé la submergeait.

On entendit les voix des hôtes épars dans le jardin ; puis, il se fit un grand silence. On entendit crier le sable sous des pas ; puis, il se fit encore un grand silence. Une clameur confuse arriva du lointain, sur les canaux. Les jasmins parurent verser une odeur plus forte, comme un cœur accélère ses palpitations. La nuit parut grosse de prodiges. Les forces éternelles opéraient harmonieusement, entre la terre et les étoiles.

— Pardonnez-moi ! Si mon désir vous cause une souffrance, je l'étoufferai encore, je serai encore capable de renoncer, de vous obéir. Perdita, Perdita, j'oublierai tout ce que vos yeux me disaient là-haut, parmi les vaines paroles... Quelle étreinte, quelle caresse pourrait nous unir plus intimement ? Toute la passion de la nuit nous jetait l'un vers l'autre. Je vous ai reçue toute en moi, comme une onde... Et maintenant, il me semble que je ne pourrais plus vous séparer de mon sang, et que vous ne pourriez plus vous éloigner de

moi, et que nous devons aller ensemble à la rencontre de je ne sais quelle aurore...

Il lui parlait à voix basse, avec une entière effusion, devenu comme une substance vibrante où s'imprimaient de seconde en seconde tous les changements de la créature nocturne. Ce qu'il voyait devant lui, ce n'était plus une forme corporelle, une chair opaque et impénétrable, la pesante prison humaine; c'était une âme dévoilée par une succession d'apparences non moins expressives que des mélodies, une sensibilité infiniment délicate et puissante qui, dans cette enveloppe, créait tour à tour la ténuité des fleurs, la vigueur du marbre, l'éclat de la flamme, toutes les ombres et toutes les lumières.

— Stelio !

A peine le prononça-t-elle, ce nom ; et toutefois, dans le souffle qui mourait sur ses lèvres blêmies, il y avait une immensité d'exultation et d'émerveillement, comme dans le cri le plus aigu. A l'accent viril elle avait reconnu l'amour : — l'amour, l'amour ! Elle qui tant de fois avait écouté les belles et parfaites paroles prononcées par cette voix limpide, et qui en avait étrangement souffert comme d'un supplice et d'un jeu, elle voyait maintenant sa vie et le monde se transfigurer tout d'un coup à cet accent nouveau. Son âme chavira : ce qui l'encombrait tomba au fond, dans une obscurité sans limite; et à la surface vint quelque chose de libre et d'immaculé, qui se dilata, qui se recourba comme un ciel matinal. Et, de même que le flot de la lumière monte depuis l'horizon

jusqu'au zénith avec une muette harmonie, de même l'illusion du bonheur monta jusqu'à sa bouche. Un sourire s'y épancha, infini, où les lignes de ses lèvres tremblaient comme les feuilles dans la brise, où ses dents luisaient comme les jasmins dans la clarté stellaire.

« Tout est aboli, tout est évanoui. Je n'ai pas vécu, je n'ai pas aimé, je n'ai pas souffert. Je suis nouvelle. Je ne connais que cet amour. Je suis pure. Je veux mourir dans la volupté à laquelle tu m'initieras. Les années et les événements ont passé sur moi sans atteindre cette partie de mon âme que je te réservais, ce ciel secret qui vient de s'ouvrir à l'improviste et qui a triomphé de toutes les ombres et qui est demeuré seul pour contenir la force et la douceur de ton nom. Moi, ton amour me sauve ; toi, l'entier embrassement de mon amour te fera divin... »

Des paroles d'ivresse jaillissaient de son cœur délivré ; mais ses lèvres n'osaient pas les dire. Et elle souriait, souriait de son sourire infini, silencieusement.

— N'est-il pas vrai ? Répondez, Perdita ! Ne la sentez-vous pas, vous aussi, cette nécessité qui est forte de tous nos renoncements, de toute notre constance à attendre la plénitude de l'heure ? Ah ! il me semble que mes pressentiments et mes espoirs ne seraient plus rien, si cette heure ne devait pas être. Dites que sans moi vous ne pourriez atteindre l'aube, comme je ne pourrais l'atteindre sans vous. Dites !

— Oui, oui...

Dans cette syllabe étouffée, elle se donna éperdu-

ment. Son sourire s'éteignit; sa bouche s'alourdit, se détacha sur sa pâleur avec un relief presque dur, comme gonflée par la soif, forte pour attirer, pour prendre, pour retenir, inassouvie. Et tout ce corps, qui naguère s'atténuait dans la douleur et dans la terreur, se redressa comme s'il y croissait tout à coup une ossature neuve, recouvra sa puissance charnelle, fut traversé par une onde impétueuse : il redevint désirable et impur.

— Plus de délais. Il est tard !

Il frissonnait d'impatience. La furie le reprenait; le désir le ressaisissait à la gorge avec ses griffes félines.

— Oui ! — répéta la Foscarina, mais avec un autre accent, les yeux dans les yeux de Stelio, avide et impérieuse, comme si elle était certaine à présent de posséder le philtre qui devait enfin l'enchaîner à elle

Il sentit pénétrer dans son cœur les voluptés qui habitaient cette chair profonde. Il la regarda, pâle comme si tout son sang allait se perdre dans la terre pour y baigner les racines des fruits, en rêve, hors du temps, lui seul avec elle seule.

Elle était sous l'arbuste orné de colliers et chargé de fruits, arquée toute à la façon de ses lèvres; et, comme l'haleine s'exhale des lèvres, ainsi la fièvre s'exhalait de tous ses membres. La beauté soudaine qui l'avait illuminée dans le cénacle, faite de mille forces idéales, réapparaissait en elle, mais avec plus d'intensité encore, faite maintenant de la flamme qui ne se flétrit pas, de la ferveur qui ne languit jamais. Les fruits magnifiques pendaient sur sa tête, portant à

leur sommet la couronne d'un roi donateur. Le mythe de la grenade revivait dans la nuit, comme au passage de la barque sur l'eau crépusculaire. — Qui était cette femme? Était-ce Perséphone, reine des Ombres? Avait-elle vécu là où toutes les agitations humaines paraissent un jeu des vents sur la poussière d'une route sans fin? Avait-elle contemplé le monde des sources, compté sous la terre les racines des fleurs, immobiles comme les veines dans un corps pétrifié? Était-elle lasse ou ivre des larmes et des rires et des luxures humaines, et d'avoir touché une à une toutes les choses mortelles pour les faire fleurir, pour les faire périr? Qui était-elle? Avait-elle frappé les villes comme un fléau, scellé pour toujours sous son baiser les lèvres qui chantaient, arrêté les battements d'une âme tyrannique, intoxiqué les jeunes hommes avec sa sueur, salée comme l'écume de la mer? Qui était cette femme? Quel était le passé qui la rendait si blême, si brûlante et si périlleuse? Avait-elle déjà dit tous ses secrets et donné tous ses dons? Ou pouvait-elle encore par de nouvelles œuvres émerveiller son nouvel amant, pour qui la vie, le désir et la victoire étaient une seule et même chose? — Tout cela, et davantage, et davantage encore offraient au rêve les petites veines de ses tempes, l'ondulation de ses joues, la puissance de ses flancs, l'ombre glauque et presque marine où vivait ce visage comme l'œil vit dans sa propre humidité.

« Tout le mal, tout le bien, ce que je sais et ce que j'ignore, ce que tu sais et ce que tu ignores, tout a préparé la plénitude de notre nuit ». La vie et le rêve

ne faisaient qu'un. Les sensations et les pensées étaient comme des vins mêlés dans une seule coupe. Les vêtements, le visage nu, les espérances, les regards, étaient pareils aux plantes de ce jardin, à l'air, aux étoiles, au silence.

Moment sublime et sans retour. Avant que l'âme fût complice, les mains firent le geste qui attire. La femme renversa la tête dans l'ombre, comme pour s'abattre; entre les paupières qui mouraient, entre les lèvres qui mouraient, la blancheur de ses yeux, la blancheur de ses dents brillèrent comme les choses qui brillent pour la dernière fois. Puis, rapidement, sa tête se redressa, se ranima; ses lèvres cherchèrent les lèvres qui les cherchaient. Jamais sceau ne fut plus fort. Comme l'arbuste, l'amour couvrit les deux êtres enivrés.

Ils se détachèrent; ils se regardèrent fixement, sans se voir. Ils ne voyaient plus rien. Ils étaient aveugles. Ils entendaient un bruit terrible, comme si le frémissement du bronze se fût réveillé à l'intérieur même de leur front. Toutefois, ils purent distinguer le heurt sourd d'un fruit qui, de la branche qu'ils avaient secouée dans leur étreinte, tombait sur l'herbe. Ils sortirent comme d'un lourd nuage. Ils se revirent; ils redevinrent lucides. Ils perçurent les voix amies éparses dans le jardin, la confuse clameur qui s'éloignait sur les canaux où repassaient peut-être les anciens cortèges.

— Eh bien? — demanda le jeune homme fiévreusement, brûlé jusqu'aux moelles par ce baiser de chair et d'âme.

Elle se baissa pour ramasser la grenade sur l'herbe. Le fruit était mûr; il s'était ouvert dans la chute et versait son sang par la fente. Avec la vision de la barque chargée et de l'île pâle et de la prairie d'asphodèles, se représentèrent à l'esprit de l'amante les paroles de l'animateur : « Ceci est mon corps... Prenez et mangez! »

— Eh bien?

— Oui.

D'un mouvement machinal, elle serra le fruit dans son poing, comme si elle voulait en exprimer le suc. La liqueur coula, mouilla son poignet. Elle tremblait; ses dents tremblaient dans sa bouche. Le fleuve la submergeait de nouveau, passait sur elle, la transissait depuis la racine des cheveux jusqu'à l'extrémité des doigts.

— Comment? Dites! — insista le jeune homme avec une sorte de brutalité; car il sentait renaître sa démence.

— Partez avec les autres; et puis, revenez. Je vous attendrai à la grille du jardin Gradenigo.

Elle tremblait toute, d'une frayeur charnelle, en proie à la force invincible. Dans un éclair, il la vit renversée, couverte de sueur, palpitante comme la Ménade après la danse. Ils se regardèrent encore, mais ils ne purent supporter le regard sauvage de leur convoitise. Ils souffrirent. Ils se quittèrent.

Elle s'en alla vers les voix des poètes qui avaient exalté sa puissance idéale.

Perdue, perdue, elle était perdue maintenant. Elle vivait encore, défaite, humiliée et blessée, comme si l'on eût piétiné sur elle impitoyablement ; elle vivait encore, et l'aube se levait, et les jours recommençaient, et la fraîche marée refluait dans la Cité belle, et Donatella reposait sur son oreiller pur. En un lointain indéfini s'effaçait l'heure, si proche pourtant, où elle avait attendu l'aimé à la grille, reconnu les pas dans le silence funèbre du quai désert, senti ses genoux ployer comme sous un choc et sa tête se remplir du bourdonnement terrible. Comme elle était loin, cette heure-là ! Et néanmoins, dans sa chair, sous le frisson que lui avait laissé la fièvre nocturne, elle gardait avec une étrange intensité les sensations de l'attente : le froid du fer où s'était appuyé son front, l'âcreté suffocante qui montait des herbes comme d'un routoir, la langue tiède des lévriers de lady Myrta qui étaient venus sans bruit lui lécher les mains.

— Adieu ! adieu !

Elle était perdue. Il s'était levé de son lit comme du lit d'une courtisane, devenu presque étranger, presque impatient, attiré par la fraîcheur de l'aube, par la liberté du matin.

— Adieu !

De sa fenêtre, elle aperçut au bord du canal Stelio qui respirait l'air vif à pleins poumons ; et puis, dans le grand calme, elle entendit la voix limpide et sûre appelant le gondolier :

— Zorzi !

L'homme dormait au fond de la gondole, immobile ; et son sommeil humain ressemblait à celui de l'esquif recourbé qui lui obéissait. A peine Stelio l'eut-il touché du pied, qu'il se réveilla en sursaut, bondit à la poupe et empoigna la rame. L'homme et la barque s'étaient ranimés en même temps comme s'ils n'eussent fait qu'un seul corps, prêts tous deux à courir sur l'eau.

— *Servo suo, paron !* — dit Zorzi avec un sourire, en regardant le ciel qui s'éclairait. — *La se senta, che adesso me toca vogar mi*[1].

En face du palais, la porte d'un atelier s'ouvrit. C'était l'atelier d'un tailleur de pierre, où l'on fabriquait des marches avec la pierre de Val-di-Sole.

« Monter ! » pensa Stelio ; et son cœur superstitieux se réjouit de ce bon augure. Sur l'enseigne, le nom de la carrière lui sembla rayonnant. Tout à l'heure déjà, dans les armoiries des Gradenigo, n'avait-il pas vu l'image de l'escalier, symbole de sa propre ascension ? « Plus haut, toujours plus haut ! » La joie repullulait dans les profondeurs. Le matin excitait les œuvres humaines.

1. « A votre service, seigneur. Asseyez-vous ; c'est à moi, maintenant, de ramer. » (Dialecte vénitien.)

« Et Perdita ?... Et Ariane ?... » Il les revit en haut de l'escalier marmoréen, à la lueur des torches fumeuses, si serrées au milieu de la presse que l'une se confondait avec l'autre dans une même blancheur, les deux tentatrices échappées ensemble de la foule comme de l'embrassement d'un monstre. « Et la Tanagra ? » La Syracusaine aux longs yeux de chèvre lui apparut au repos, attachée à la terre maternelle comme la figure d'un bas-relief au plan où elle est sculptée. « La Trinité dionysiaque ! » Il se les figurait exemptes de toute passion, indemnes de tout mal, comme les créatures de l'art. La surface de son âme se couvrait d'images splendides et rapides, ainsi qu'une mer parsemée de voiles. Son cœur ne souffrait plus. Une âpre sensation de nouveauté se répandait par toute sa substance, avec la diffusion de la lumière. La chaleur de la fièvre nocturne se dispersait entièrement dans la brise, les vapeurs se dissipaient. En lui arrivait ce qui arrivait autour de lui. Il renaissait avec le matin.

— *Adesso no serve più che ti fazzi chiaro*[1], — murmura le rameur avec malice, en éteignant le fanal de la gondole.

— Au Grand Canal, par San-Giovanni-Decollato ! lui cria Stelio, en s'asseyant.

Et, tandis que la proue dentelée prenait le Rio-di-San-Giacomo-dall'Orio, il se tourna pour regarder le palais qui, dans l'ombre, avait une couleur de plomb.

1. « A présent, tu n'as plus besoin que je t'éclaire. »

Une fenêtre éclairée s'enténébra comme un œil qui devient aveugle. « Adieu! adieu! » Son cœur eut un sursaut; la volupté reflua dans ses veines; les images de la douleur et de la mort passèrent sur toutes les autres. La femme qui n'était plus jeune restait là-bas, seule, pareille à une agonisante; la vierge inviolée s'apprêtait à regagner le lieu de son supplice. Il ne sut pas compatir, il ne sut qu'espérer. De l'abondance de sa force, il tira l'illusion qu'il pourrait changer ces deux destins au profit de sa joie. Son cœur ne souffrait plus. Toute son anxiété fuyait devant le plaisir simple que donnaient à ses yeux les spectacles du matin. La pâleur de Perdita lui fut cachée par les feuillages qui débordaient par-dessus les murs des jardins où déjà s'éveillait le gazouillement des moineaux. Dans les ondulations du canal se perdirent les lèvres sinueuses de la cantatrice. En lui arrivait ce qui arrivait autour de lui. L'arche et l'écho des ponts, les algues flottantes, le gémissement des colombes étaient comme sa respiration, sa confiance et sa faim.

— Arrête-toi devant le palais Vendramin-Calergi, — ordonna-t-il au rameur.

En longeant le mur d'un jardin, il attrapa au passage quelques fleurs poussées dans les interstices de la brique, à un endroit où elle avait la sombre et riche couleur du sang caillé. C'étaient des fleurs violettes d'une extrême délicatesse, presque impalpables. Il pensa aux myrtes qui verdoient sur les bords du golfe d'Égine, rudes et fiers comme des buissons de bronze;

il pensa aux petits cyprès noirs qui couronnent les cimes pierreuses des collines toscanes, aux grands lauriers qui protègent les statues dans les villas de Rome. Par ces pensées, il accrut la valeur des fleurettes automnales, offrande trop modeste pour Celui qui avait su donner à sa vie la grande victoire qu'il lui avait promise.

— Accoste !

Le canal, antique fleuve de silence et de poésie, était désert. Le ciel verdâtre s'y reflétait avec ses étoiles mourantes. Au premier regard, le palais avait une apparence aérienne, comme d'un nuage ouvragé qui poserait sur l'eau. L'ombre où il baignait encore avait la qualité du velours, la beauté d'une chose magnifique et molle. Et, de même qu'en un velours profond se découvrent à l'œil les dessins des ramages, de même, lentement, les lignes de l'architecture se révélèrent dans les trois colonnades corinthiennes qui montaient avec un rythme de grâce et de force jusqu'au faîte où les aigles, les coursiers, les amphores, emblèmes de la vie noble, s'entremêlaient aux roses des Loredan : NON NOBIS, DOMINE, NON NOBIS.

Là palpitait le grand cœur malade. L'image du créateur barbare réapparut : les yeux d'azur brillèrent sous le vaste front, les lèvres se serrèrent sur le menton puissant, armées de sensualité, d'orgueil et de dédain. « Dormait-il ? Pouvait-il dormir ? Ou bien, comme sa gloire, était-il sans sommeil ? » Le jeune homme repensa aux choses étranges qu'il avait entendu raconter de lui. « Était-ce vrai qu'il ne pou-

vait dormir que sur le cœur de sa femme, dans l'étroit embrassement de sa femme, et que, malgré la vieillesse, il gardait le persistant besoin du contact amoureux ? » Il repensa au récit de lady Myrta qui avait visité à Palerme la Villa d'Angri, où les armoires de la chambre habitée par le maître s'étaient imprégnées d'une essence de rose si violente qu'elle donnait encore le vertige. Il vit ce petit corps las, vêtu de draps somptueux, orné de bijoux, parfumé comme un cadavre prêt pour le bûcher. « N'était-ce pas Venise qui lui avait donné, comme jadis à Albert Dürer, le goût des voluptés et des magnificences ? Oui, c'était dans le silence des canaux qu'il avait entendu passer le souffle le plus ardent de ses musiques : la mortelle passion de Tristan et d'Iseult. »

Et c'était là, maintenant, que palpitait le grand cœur malade ; c'était là que venait s'arrêter l'élan formidable. Le palais patricien, avec ses aigles, avec ses coursiers, avec ses amphores, avec ses roses, était clos et muet comme un haut sépulcre. Au-dessus de ce marbre, l'aurore enflammait le ciel.

« Salut au Victorieux ! » Et Stelio Effrena jeta les fleurs sur le seuil de la porte.

— En avant ! En avant !

Stimulé par cette brusque impatience, le rameur se courba sur la rame. L'esquif léger fila sur l'eau. Tout le canal était clair d'un côté. Une voile fauve courait sans bruit. La mer, les flots joyeux, les rires des mouettes, la brise du large se représentèrent à son désir.

— Rame, Zorzi! A la Veneta-Marina, par le Rio-dell' Olio! — cria le jeune homme.

Le canal lui semblait trop étroit pour le souffle de son âme. Désormais, la victoire ne lui était pas moins nécessaire que l'air à ses poumons. Après le délire nocturne, il voulait, à la lumière du matin et à l'âcreté de la brise marine, reconnaître la bonté de sa trempe. Il n'avait pas sommeil. Il sentait autour de ses yeux un cercle de fraîcheur, comme s'il les eût lavés dans la rosée. Il n'éprouvait aucun besoin de repos, et la couche de l'hôtel lui faisait horreur comme un ignoble grabat. « Le pont d'une barque, l'odeur du goudron et du sel, le claquement d'une voile rouge... »

— Rame, Zorzi!

La vigueur du gondolier redoubla. Par moments, la fourche grinçait sous l'effort. Le Fondaco-dei-Turchi disparut derrière eux, ivoire merveilleusement jauni et usé, semblable au portique survivant d'une mosquée en ruine. Ils dépassèrent le palais des Cornaro et le palais des Pesaro, ces deux colosses noircis par le temps comme par la fumée d'un incendie; ils dépassèrent la Ca' d'Oro, jeu divin de la pierre et de l'air; et, tout à coup, le pont du Rialto montra son ample dos chargé de boutiques, déjà tout bruyant de vie populaire, fleurant les légumes et le poisson, pareil à une grande corne d'abondance qui verserait sur les quais d'alentour les nourritures terrestres et marines destinées à rassasier la Cité reine.

— J'ai faim, Zorzi, j'ai grand'faim ! — dit Stelio en riant.

— *Bon segno co' la notolada fa fame; xe ai vechi che la ghe fa sono*[1].

— Accoste !

Il acheta dans une péotte le raisin des Vignoles et les figues de Malamocco, réunis sur un plat de pampres.

— Rame !

Sous le Fondaco-dei-Tedeschi, la gondole vira ; par les petits canaux obscurs, elle glissa vers le Rio-di-Palazzo. Les cloches de San-Giovanni-Crisostomo, de San-Giovanni-Elemosinario, de San-Cassiano, de Santa-Maria-dei-Miracoli, de Santa-Maria-Formosa, de San-Lio, accueillaient l'aurore par de joyeux carillons Les bruits du marché se perdaient dans la salutation des bronzes, avec les odeurs de la pêche, des herbages et du vin. Entre les murailles de marbre et de brique encore endormies, sous le ruban du ciel, resplendissait de plus en plus le ruban de l'eau qui, tranchée par le fer de la proue, s'allumait dans la course ; et cet éclat croissant donnait à Stelio l'illusion d'une rapidité flamboyante. Il songea au lancement des navires qui descendent vers la mer parmi les jets de flamme que suscite le frottement de la carène . l'eau fume à l'entour, le peuple acclame et applaudit...

— Au Pont de la Paille !

Une pensée, spontanée comme un instinct, le rame-

1. « Bon signe, quand la nuitée (d'amour) donne faim ; c'est aux vieux qu'elle donne envie de dormir. »

nait vers l'endroit glorieux où il lui semblait que devaient persister encore les traces de ses inspirations lyriques et les échos du grand chœur dionysiaque : « *Viva il forte...* » La gondole rasa le flanc du Palais des Doges, massif comme un monolithe fouillé par des ciseaux non moins habiles à trouver des mélodies que les archets des musiciens. De toute son âme renaissante il en embrassa la masse ; il réentendit le son de sa propre voix et l'explosion des applaudissements ; il revit l'énorme chimère ocellée, au buste couvert d'écailles splendides, qui s'allongeait noirâtre sous les énormes volutes d'or : et il se figura qu'il oscillait lui-même sur la multitude comme un corps concave et sonore, habité par une volonté mystérieuse. Il se disait : « Créer avec joie ! C'est l'attribut de la Divinité. Il est impossible d'imaginer au sommet de l'esprit un acte plus triomphal. Les paroles mêmes qui le signifient ont le resplendissement de l'aurore... »

Il répétait à lui-même, à l'air, à l'eau, à la pierre, à l'antique Cité, à la jeune aurore : « Créer avec joie ! Créer avec joie ! »

Lorsque la proue passa sous le pont et entra dans le miroir de lumière, une respiration plus ample lui rendit, avec son espérance et avec son courage, toute la beauté et toute la force de la vie antérieure.

— Trouve-moi une barque, Zorzi, une barque qui parte pour la haute mer !

Il lui fallait un souffle encore plus ample, le vent, l'air salin, l'écume, la voile gonflée, le beaupré pointé vers l'horizon immense.

— A la Veneta-Marina ! Trouve-moi une barque de pêcheur, un bragozzo de Chioggia !

Il aperçut une grande voile rouge et noire qu'on venait de hisser à l'instant même et qui palpitait en prenant le vent, superbe comme un vieil étendard de la République, avec le Lion et le Livre.

— Celle-là ! Celle-là !... Il faut la rejoindre, Zorzi !

Dans son impatience, il agitait la main pour faire arrêter la barque.

— Crie-leur de m'attendre !

L'homme de la rame, échauffé et ruisselant de sueur, jeta un cri d'appel aux hommes de la voile. La gondole volait comme un sandalo dans une régate. On entendait haleter la robuste poitrine.

— Ce brave Zorzi !

Mais Stelio aussi haletait, comme s'il se fût agi pour lui d'atteindre sa fortune, un but heureux, la certitude d'une royauté.

— *Semo andai in bandiera,* — dit le rameur en frottant ses mains brûlantes, avec un rire franc qui parut le rafraîchir tout entier. — *Vardè che stravaganza*[1] *!*

Le geste, le ton, la malice populaire, les faces étonnées des pêcheurs qui se penchaient sur le plat-bord, les reflets de la voile qui faisaient l'eau sanglante, l'odeur cordiale du pain qui sortait d'un four, l'odeur de la poix qui commençait à bouillir dans un chantier

1. « Nous avons gagné la bannière (prix de la régate). Voyez quelle folie ! »

voisin, les voix des ouvriers qui s'en allaient à l'Arsenal, toute l'émanation forte de ce quai où l'on sentait encore les vieilles galères pourries de la Sérénissime et où résonnaient sous le marteau les cuirasses des navires de l'Italie nouvelle, toutes ces choses rudes et saines éveillèrent au cœur du jeune homme une allégresse qui éclata dans un rire. Il riait avec le gondolier, contre le flanc rapiécé et goudronné de ce bateau pêcheur qui avait l'aspect vivant d'une bonne bête de travail à la peau sillonnée de rides, d'excroissances et de cicatrices.

— *Cossa vorla?* — demanda le plus vieux des marins, en inclinant vers les rires sonores sa face barbue et hâlée, où il n'y avait de clair que quelques poils blanchis et les yeux vairons entre les paupières rebroussées par les vents saumâtres. — *Cossa comandela, paron*[1] *?*

La grande voile battait et claquait comme un étendard.

— *El paron vorìa montar a bordo*[2], — répondit Zorzi.

Le mât craquait, vivant depuis le pied jusqu'à la pomme.

— *Ch' el monta pur. Co' nol vol altro, paron*[3] *!* — répliqua le vieux, simplement.

Et il alla prendre l'échelle volante. Il l'accrocha à

1. « Que voulez-vous ?... Qu'y a-t-il pour votre service, seigneur ? »

2. « Le seigneur voudrait monter à bord. »

3. « Eh bien, qu'il monte ! S'il ne veut que cela, c'est facile. »

mi-poupe. Elle était faite de chevilles vermoulues et d'un seul brin de bitord usé. Mais elle aussi, comme tous les détails de ce grossier bateau, parut au jeune homme une chose extraordinairement vivante. Lorsqu'il y posa le pied, il eut honte de ses bottines vernies. L'épaisse main calleuse du marin, tatouée d'emblèmes bleuâtres, lui vint en aide, le hissa d'un seul coup sur le pont.

— Le raisin et les figues, Zorzi !

De la gondole, Zorzi lui tendit le plat de pampres.

— *Che i vada in tanto sangue*[1] *!*

— Et le pain ?

— *Gavemo el pan caldo,* — dit un marin en soulevant une grande miche ronde et blonde, — *apena cavà dal forno*[2].

La faim devait donner à ce pain une saveur délicieuse, y trouver rassemblée toute la bonté du froment.

— *Servo suo, paron ! E vento in pope*[3] *!* — cria le rameur en prenant congé.

— *Orza*[4] *!*

La voile latine se gonfla, couleur de pourpre, avec le Lion et le Livre. La barque courut sa bordée pour prendre le large, mettant le cap sur San-Servolo. Il sembla que la rive s'arquait pour la décocher. Dans le sillage s'entremêlèrent, l'un glauque et l'autre rose, les

1. « Que cela vous fasse beaucoup de bon sang ! »
2. « Nous avons du pain chaud, qui sort à peine du four. »
3. « A votre service, seigneur ! Et vent en poupe ! »
4. « Tribord ! »

deux fils de l'eau fendue, qui produisirent un tourbillon opalin ; puis ils changèrent, prirent successivement toutes les couleurs, comme si l'onde qui bouillonnait à la proue était un arc-en-ciel fluide.

— *Poggia*[1] !

La barque vira de bord. Un miracle la surprit. Les premiers rayons du soleil transpercèrent la voile palpitante, foudroyèrent les anges dressés sur les campaniles de San-Marco et de San-Giorgio-Maggiore, incendièrent le globe de la Fortune, couronnèrent de fulgurations les cinq mitres de la Basilique. Venise anadyomène régna sur les eaux, avec toutes ses gazes déchirées.

« Gloire au Miracle ! » Un sentiment surhumain de puissance et de liberté gonfla le cœur du jeune homme au moment où la brise gonfla la voile pour lui transfigurée. Dans la pourpre de la voile, il se vit comme dans la splendeur de son propre sang. Il lui sembla que tout le mystère de cette beauté réclamait de lui l'acte triomphal. Il eut conscience qu'il était capable de l'accomplir. « Créer avec joie ! »

Et le monde fut à lui.

1. « Appuie ! »

II

L'EMPIRE DU SILENCE

« COL TEMPO. » Dans une salle de l'Académie, la Foscarina s'était arrêtée devant la *Vieille* de Francesco Torbido, cette femme ridée, édentée, flasque et jaunâtre qui ne peut plus ni sourire ni pleurer, cette ruine humaine pire que la pourriture, cette espèce de Parque terrestre qui, au lieu de la quenouille ou du fil ou des ciseaux, tient entre ses doigts le cartouche sur lequel est écrite l'admonition.

— Avec le temps ! — redit-elle, quand ils furent à l'air libre, pour interrompre le silence pensif où elle avait senti son cœur s'appesantir peu à peu et couler bas, comme une pierre dans une eau sombre. — Connaissez-vous, Stelio, la maison close de la Calle-Gàmbara ?

— Non. Laquelle ?

— La maison de la comtesse de Glanegg.

— Je ne la connais pas.

— Vous ignorez l'histoire de la belle Autrichienne ?

— Je l'ignore, Fosca. Racontez.

— Voulez-vous que nous allions jusqu'à la Calle-Gàmbara ? C'est tout près d'ici.

— Allons.

Ils s'acheminèrent, au flanc l'un de l'autre, vers la maison close. Stelio se tenait un peu en arrière pour regarder l'actrice, pour la voir s'avancer dans l'air mort. De son chaud regard, il embrassait la personne tout entière : la ligne des épaules déclinant avec une si noble grâce, la taille souple et libre sur les hanches fortes, les genoux qui se mouvaient légèrement parmi les plis de la robe, et ce pâle visage passionné, cette bouche de soif et d'éloquence, ce front beau comme un beau front viril, ces yeux allongés entre les cils et comme noyés par une larme qui sans cesse y monterait et qui se dissoudrait sans se répandre, tout ce passionné visage de lumière et d'ombre, d'amour et de douleur, cette force fébrile, cette vie tremblante.

— Je t'aime, je t'aime ; toi seule me plais ; tout me plaît en toi ! — lui dit-il soudain, chuchotant contre sa joue, marchant si près d'elle qu'il la poussait presque, le bras passé sous son bras, incapable de supporter qu'elle fut reprise par cette peine, qu'elle souffrît de cette atroce admonition.

Elle tressaillit, s'arrêta, baissa les paupières, toute blanche.

— Mon ami ! — dit-elle, d'une voix si faible que les deux mot semblèrent modulés, non par ses lèvres, mais par le sourire de son âme.

Toute sa peine était devenue fluide, s'était changée en un seul flot de tendresse débordante qui s'épanchait

sur son ami éperdument. Une gratitude sans bornes lui inspira le besoin anxieux de trouver quelque grand don à lui offrir.

— Dis, que puis-je faire, que puis-je faire pour toi ?

Elle imagina une épreuve merveilleuse, un témoignage d'amour inouï et foudroyant. « Servir ! servir ! » Elle désira le monde pour lui en faire l'offrande.

— Que désires-tu, dis ? Que puis-je faire pour toi ?

— M'aimer, m'aimer.

— Pauvre ami, mon amour est triste !

— Il est parfait, il comble ma vie.

— Tu es jeune, toi...

— Je t'aime.

— Il est juste que tu possèdes les forces qui te ressemblent...

— C'est toi qui, chaque jour, exaltes ma force et mon espoir. Mon sang court plus vite quand je suis près de toi et que tu gardes le silence. Alors naissent en moi les choses qui, avec le temps, t'émerveilleront. Tu m'es nécessaire.

— Ne dis pas cela !

— Chaque jour tu me confirmes dans l'assurance que toutes les promesses me seront tenues.

— Oui, tu l'auras, toi, ta belle destinée ! Pour toi, je suis sans crainte. Tu es sûr de toi. Nul péril ne peut t'étonner, nul obstacle ne peut interrompre ta marche... Oh ! pouvoir aimer sans crainte ! On craint toujours quand on aime... Ce n'est pas pour toi que

je crains. Tu me parais invincible. Merci pour cela encore!

Elle montrait sa foi profonde comme sa passion, illimitée et lucide. Longtemps, même dans l'ardeur de sa propre lutte et les vicissitudes de sa vie nomade, elle avait tenu les yeux fixés sur cette jeune existence victorieuse comme sur une forme idéale née de la purification de son propre désir. Plus d'une fois, dans la tristesse des vaines amours et dans la noblesse du renoncement imposé, elle s'était dit à elle-même : « Ah! si enfin, de tout mon courage qui s'est endurci sous les tempêtes, de toutes les choses fortes et limpides que la douleur et la révolte ont découvertes au fond de mon âme, si enfin, du meilleur de moi-même, je pouvais un jour te façonner des ailes pour le suprême essor! » Plus d'une fois sa mélancolie s'était enivrée d'un pressentiment héroïque. Et elle avait assujetti son âme à la contrainte et à l'effort, elle l'avait exaltée jusqu'à la plus haute beauté morale, elle l'avait conduite vers les actes douloureux et purs, seulement pour mériter ce qu'elle espérait et craignait à la fois, seulement pour se sentir digne d'offrir sa servitude à celui qui était impatient de vaincre.

Et voilà que, par un heurt brutal et imprévu de la fatalité, elle avait été jetée devant lui comme une maîtresse insatiable, avec toute sa chair tremblante. Elle s'était mêlée à lui par tout ce qu'il y avait de plus âcre dans son sang. Sur le même oreiller, elle l'avait vu écrasé par la pesante torpeur de la fatigue d'amour; à son flanc, elle avait connu les réveils

soudains qu'agite un effroi cruel, et l'impossibilité de refermer les paupières lasses par crainte que, pendant le sommeil, il ne l'observât avec des yeux trop clairvoyants.

— Rien ne vaut ce que tu me donnes, — dit Stelio en lui serrant le bras et en cherchant sous le gant le poignet nu, par un besoin fiévreux de sentir la palpitation de cette vie dévouée, le battement de ce cœur fidèle, dans ces lieux désolés où ils cheminaient, sous ce brouillard blême qui les enveloppait et assourdissait le bruit de leurs pas. — Rien ne vaut la certitude qu'on ne sera plus seul, jusqu'à la mort.

— Ah ! tu le sens donc enfin, tu le crois donc enfin, que c'est pour toujours ! — s'écria-t-elle avec un transport de joie, en voyant son amour triompher. — Oui, pour toujours, Stelio, quoi qu'il advienne, où que ta destinée te conduise, de quelque façon que tu veuilles être servi, de près, de loin...

Dans l'air brumeux se répandait un bruit confus et monotone, qu'elle reconnut. C'était, au jardin de la comtesse de Glanegg, le chœur des moineaux rassemblés sur les grands arbres moribonds. La parole s'éteignit sur ses lèvres. Elle fit le mouvement instinctif de se retourner, d'entraîner son ami avec elle.

— Où allons-nous ? — demanda-t-il, surpris par le mouvement brusque de sa compagne et par cette interruption inattendue qui était comme la fin d'un enchantement ou d'une musique.

Elle s'arrêta. Elle sourit de ce faible sourire dont elle voilait sa souffrance. « COL TEMPO ! »

— Je voulais fuir, dit-elle ; mais on ne peut pas.

Elle était là comme une flamme pâle.

— J'avais oublié, Stelio, que je vous conduisais vers la maison close.

Elle était là, dans le jour cendré, n'ayant plus aucune force, perdue comme au milieu d'un désert.

— Il me semblait que nous avions un autre but. Mais nous sommes arrivés. Avec le temps !

Elle lui apparaissait maintenant comme en cette nuit inoubliable, quand elle avait supplié : « Ne me faites pas de mal ! » Elle était là, vêtue de sa tendre âme secrète, si facile à tuer, à détruire, à immoler sans effusion de sang.

— Allons-nous-en, — dit-il, avec un geste pour l'emmener ; — allons autre part...

— On ne peut pas !

— Allons chez toi, allons chez toi ; allumons le feu, le premier feu d'octobre. Permets, Foscarina, que je passe avec toi la soirée ! Il va pleuvoir. Ce serait si doux, de rester dans ta chambre à parler, à se taire, les mains dans les mains... Viens. Allons-nous-en.

Il aurait voulu la prendre dans ses bras, la bercer, la consoler, l'entendre pleurer, boire les larmes. La douceur de ses propres paroles augmentait sa tendresse. Ce qu'alors dans toute la personne de l'amante il aima éperdument, ce furent les plis délicats qui rayonnaient du coin des yeux vers les tempes, et les petites veines sombres qui rendaient les paupières semblables aux violettes, et l'ondulation des joues, et le menton effilé,

et tout ce qui semblait touché par le mal d'automne, toute l'ombre répandue sur ce passionné visage.

— Foscarina ! Foscarina !

Quand il l'appelait par son nom véritable, il avait au cœur une palpitation plus forte, comme si quelque chose de plus profondément humain fût entré dans son amour, comme si, tout d'un coup, le passé eût ressaisi la figure qu'il se plaisait à isoler dans son rêve et que d'innombrables fils en eussent rattaché toutes les fibres à la vie implacable.

— Viens. Allons !

Elle souriait péniblement.

— Mais pourquoi ? La maison est toute proche. Passons par la Calle-Gàmbara. Ne voulez-vous pas connaître l'histoire de la comtesse de Glanegg ?... Regardez. On dirait un monastère !

La rue était déserte comme le sentier d'un ermitage, grisâtre, humide, semée de feuilles mortes. Le vent d'est faisait naître dans l'air une brume lente et molle qui assourdissait les bruits. Par instants, le ramage confus et monotone ressemblait à un son de bois et de fers qui auraient grincé.

— Derrière ces murailles, une âme désolée survit à la beauté d'un corps, — dit la Foscarina, doucement. — Regardez ! Les fenêtres sont closes, les contrevents sont cloués, les portes sont scellées. Une seule s'ouvre encore, celle des serviteurs, par où entre la nourriture de la défunte, comme dans les tombeaux égyptiens. Les serviteurs nourrissent un corps qui n'a plus de vie.

Les arbres, dépassant l'enceinte claustrale, semblaient s'évaporer par leurs cimes presque nues; et les moineaux, plus nombreux sur les branches que les feuilles malades, gazouillaient, gazouillaient sans répit.

— Devinez son nom. Il est beau et rare, comme si vous l'aviez cherché vous-même.

— Je ne sais pas.

— Radiana ! Elle s'appelle Radiana, la prisonnière !

— Mais de qui est-elle prisonnière ?

— Du Temps, Stelio ! Le Temps veille aux portes avec sa faux et son sablier, comme dans les vieilles estampes.

— Une allégorie ?

Un enfant passa, qui sifflotait. Lorsqu'il vit ces deux personnes regarder vers les fenêtres closes, il s'arrêta pour regarder aussi, avec ses grands yeux curieux et pleins d'étonnement. Alors, ils se turent. Le ramage continu des moineaux ne parvenait pas à vaincre le silence des murailles, des troncs, du ciel ; car ce bruit monotone était dans leurs oreilles comme le bourdonnement dans les conques marines, et, à travers le bruit, ils percevaient la taciturnité des choses environnantes et quelques voix éloignées. Le hurlement rauque d'une sirène se prolongea dans le lointain brumeux, se faisant peu à peu doux comme une note de flûte; il s'éteignit. L'enfant se lassa de regarder : rien de visible ne se produisait; les fenêtres ne s'ouvraient pas ; tout demeurait immobile. Alors, il partit en courant. On entendit sur les pierres humides et sur les feuilles pourries la fuite de ses petits pieds nus.

— Eh bien, demanda Stelio, que fait Radiana? Vous ne m'avez pas dit encore quelle est cette femme, ni pourquoi recluse. Racontez-moi son histoire. J'ai déjà pensé à Soranza Soranzo.

— La comtesse de Glanegg est une des plus grandes dames de l'aristocratie viennoise, peut-être la plus belle créature que j'aie rencontrée sur la terre. Frantz Lenbach l'a peinte dans l'armure des Valkyries, avec le casque aux quatre ailes. Vous ne connaissez pas Frantz Lenbach? Vous n'êtes jamais entré dans son atelier rouge, au palais Borghèse?

— Non, jamais.

— Allez-y un jour, et demandez-lui de vous montrer ce portrait. Jamais plus vous n'oublierez le visage de Radiana. Vous le verrez, comme je le vois en ce moment à travers les murailles, immuable. Elle a voulu demeurer telle dans la mémoire de ceux qui l'avaient vue en sa splendeur. Lorsque, par une matinée trop claire, elle s'aperçut que pour elle était arrivé le temps de défleurir, elle résolut de prendre congé du monde afin que les hommes n'assistassent pas au dépérissement et à la destruction de son illustre beauté. Peut-être est-ce la sympathie pour les choses qui se désagrègent et tombent en ruine qui la retint à Venise. Elle donna une magnifique fête d'adieu, où elle apparut souverainement belle encore; et puis, elle se retira pour toujours dans la maison que vous voyez au fond de ce jardin muré, où, seule avec ses serviteurs, elle attend sa fin. Elle est devenue une figure de légende. On dit que chez elle il n'y a pas un miroir, et qu'elle

a oublié son propre visage. Même à ses amis les plus dévoués, même à ses parents les plus proches, il est formellement interdit de lui faire visite. Comment vit-elle ? En compagnie de quelles pensées ? Par quels moyens trompe-t-elle l'ennui de l'attente ? Son âme est-elle en état de grâce ?

Chaque pause de cette voix voilée, qui interrogeait le mystère, s'emplissait d'une mélancolie si dense qu'elle paraissait presque matérielle et comme mesurée par ce rythme de sanglot qu'a l'eau qui entre dans une urne.

— Prie-t-elle ? Comtemple-t-elle ? Pleure-t-elle ?... Ou bien, peut-être, elle est devenue inerte et ne souffre pas plus que ne souffre un fruit qui se ride au fond d'une vieille armoire.

La Foscarina se tut ; et ses lèvres prirent un pli tombant, comme si les paroles prononcées les eussent fait se flétrir.

— Et si, tout à coup, elle se montrait à cette fenêtre ? — dit Stelio, qui eut dans les oreilles la sensation réelle que les gonds grinçaient.

Tous deux épièrent les interstices des contrevents cloués.

— Elle est peut-être là, qui nous regarde, reprit-il à voix basse.

Ils se communiquèrent l'un à l'autre leur frisson.

Ils étaient adossés contre le mur d'en face et n'avaient aucune volonté de faire un pas. L'inertie des choses les envahissait, l'humidité cendrée les enveloppait, de plus en plus épaisse ; le ramage confus et monotone les

étourdissait, comme cette médecine qui étourdit les fébricitants. Les sirènes hurlaient dans le lointain. Peu à peu, les hurlements rauques s'affaiblissaient dans l'atmosphère molle, se faisaient doux comme des notes de flûte, s'attardaient comme ces feuilles décolorées qui abandonnaient la branche une à une sans gémir. Combien il était long, le temps qui s'écoulait entre le détachement de la feuille et son arrivée à terre ! Tout était lenteur, vapeur, abandon, consomption, cendre.

— Il faut que je meure, mon ami, il faut que je meure ! — dit-elle après un long silence, d'une voix déchirante, en relevant son visage du coussin où elle l'avait plongé pour vaincre la convulsion de volupté et de douleur que lui avaient donnée les caresses inattendues et furieuses.

Elle vit son ami sur l'autre divan, à l'écart, là-bas, près du balcon, en train de s'assoupir, les yeux mi-clos, la tête renversée, tout coloré d'or par les lueurs du soir. Sous la lèvre de son ami, elle vit une marque rouge comme une petite blessure, et, sur son front, les cheveux en désordre. Elle sentit que son propre désir s'alimentait de tout cela, que ses paupières faisaient

mal à ses yeux, que son regard brûlait ses cils et que par ses prunelles entrait et se répandait dans tout son être ce mal inguérissable. Perdue, perdue, elle était maintenant perdue sans remède !

— Mourir ? — dit le jeune homme d'une voix faible, sans ouvrir les yeux, sans bouger, comme du fond de sa mélancolie et de sa torpeur.

Sous la lèvre qui parlait, elle vit trembler la petite blessure sanglante.

— Avant que tu me haïsses...

Il ouvrit les yeux, se souleva, tendit la main vers elle comme pour l'empêcher de poursuivre.

— Ah ! pourquoi te tourmenter ainsi ?

Il la vit presque livide, les joues recouvertes par les boucles défaites, consumée comme si un poison la rongeait, ployée comme si son âme avait été rompue en travers de sa chair, terrible et misérable.

— Que fais-tu de moi ? Que faisons-nous de nous-mêmes ? — reprit-elle avec angoisse.

Ils avaient lutté haleine contre haleine, cœur contre cœur, comme dans une mêlée ; dans les baisers cruels, ils avaient senti la saveur du sang. Tout à coup, ils avaient cédé à la passion comme à une aveugle volonté de se détruire. Ils avaient secoué la vie l'un de l'autre comme pour la déraciner.

— Je t'aime dit-il

— Pas ainsi, je voudrais que ce ne fût pas ainsi...

— Tu me troubles. Soudain, la furie me prend...

— C'est comme une haine...

— Non, non, ne dis pas cela !

— Tu me déchires comme si tu voulais m'achever...

— C'est toi qui m'aveugles. Je ne me rends plus compte de rien...

— Qu'est-ce qui te trouble ? Que vois-tu en moi ?

— Je ne sais pas, je ne sais pas.

— Oh ! moi, je le sais bien !

— Pourquoi te tourmenter ? Je t'aime. C'est l'amour qui...

— Qui me condamne. Il faut que j'en meure. Donne-moi encore le nom que tu me donnais !

— Tu es à moi, tu es mon bien ; je ne veux pas te perdre.

— Tu me perdras.

— Mais pourquoi ? Je ne comprends point. Quelle démence est la tienne ?... Mon désir t'offense ? Mais toi, est-ce que tu ne me désires pas aussi ? Est-ce que tu n'es pas prise de la même fureur ? Tes dents claquaient...

Irritable, il la brûlait plus profondément, il exaspérait le mal. Elle se couvrit le visage avec ses paumes. Son cœur frappait sa gorge devenue rigide, comme un marteau dont elle eût senti les coups durs se répercuter au sommet de son crâne.

— Regarde !

Il toucha sa lèvre endolorie, pressa la petite blessure, tendit vers la femme ses doigts teints par la goutte de sang qui en avait coulé.

— Tu m'as laissé ta marque. Tu mordais comme une bête sauvage...

Brusquement elle se dressa sur ses pieds, se tordit comme s'il l'eût excitée avec un fer rouge. Elle fixa sur lui de grands yeux, comme pour le dévorer du regard. Ses narines palpitèrent. Une force effrayante s'agita dans sa ceinture. Tout son corps vibrant parut libre sous la tunique, comme si les plis n'y avaient plus adhéré. Son visage, sorti du creux des paumes comme d'un masque aveugle, se ralluma, sombre comme un feu sans rayons. Elle fut admirablement belle, terrible et misérable.

— Ah ! Perdita ! Perdita !

Jamais, jamais, jamais cet homme n'oubliera le mouvement qu'elle eut pour s'approcher de lui, le muet tourbillon qui s'abattit sur sa poitrine, ni sa peur, ni son délice.

Il ferma les yeux ; il oublia le monde, la gloire. Une profondeur ténébreuse et sacrée se fit en lui, comme dans un temple. Son esprit était opaque et immobile ; mais tous ses sens aspiraient à dépasser la limite humaine, à franchir les bornes de la jouissance, devenus sublimes, aptes à pénétrer les plus profonds mystères, à découvrir les secrets les plus cachés, prodigieux instruments, vertus infinies, réalités certaines comme la mort.

Il rouvrit les yeux. Il vit la chambre qui s'obscurcissait ; par le balcon ouvert, il vit les cieux lointains, les arbres, les coupoles, les tours, l'extrême lagune sur laquelle s'inclinait la face du crépuscule, les Monts Euganéens bleuâtres et paisibles comme les ailes repliées de la terre dans le repos du soir. Il vit

les formes du silence, et la silencieuse forme qui adhérait à lui comme l'écorce au tronc.

La femme pesait sur lui de tout son poids, lui appuyait le front contre l'épaule en se cachant le visage, le serrait à suffoquer, d'une étreinte qui ne se relâchait pas, indissoluble comme celle du cadavre dont les bras se raidissent autour du vivant. Il semblait qu'elle ne pourrait plus être détachée de l'aimé que par l'amputation des coudes. Le jeune homme sentait dans ce cercle la solidité et la ténacité des os ; et il sentait en même temps, sur sa poitrine et le long de ses jambes, la mollesse de cette chair qui par moments tremblait sur lui comme tremble sur le gravier l'eau courante. Des choses infinies passaient dans ce tremblement d'eau, innombrables, continuelles, remontées du fond, descendues de très loin ; elles passaient, passaient, de plus en plus denses, de plus en plus obscures, fleuve de trouble vie. Et il souffrait d'elle, de lui-même ; et il la sentait souffrir, et il la sentait sienne comme le bois est à la flamme qui le consume ; et il réentendait les paroles imprévues après la fureur sauvage : « Il faut que je meure ! »

Il tourna de nouveau les yeux vers le balcon ouvert ; il vit les jardins brunir, les maisons s'éclairer, une étoile sourdre de la tristesse du ciel, une longue épée pâle reluire au fond de la lagune, les collines se confondre avec la lisière de la nuit, les lointains s'étendre vers des contrées riches de biens inconnus. Il y avait par le monde des actions à faire, des conquêtes à poursuivre, des rêves à exalter, des des-

tins à forcer, des énigmes à deviner, des lauriers à cueillir. Il y avait là-bas des chemins hantés par le mystère d'imprévoyables rencontres. Des bonheurs voilés y passaient sans que personne les rencontrât ou les reconnût. A cette heure, quelque part dans le monde, il existait peut-être un égal, un frère ou un ennemi lointain, sur le front de qui, après une journée d'attente laborieuse, descendait l'inspiration fulgurante d'où naît l'œuvre éternelle. A cette heure, quelqu'un peut-être venait d'achever un noble labeur ou de trouver enfin une raison héroïque de vivre. Mais lui, il était là prisonnier de son corps, gisant sous le poids de cette femme désespérée. Cette destinée magnifique de douleur et de puissance, pareille à un vaisseau chargé de fer et d'or, venait se briser contre lui comme contre un écueil. Et que faisait, que pensait dans le soir Donatella Arvale, sur sa colline toscane, dans sa maison solitaire, près de son père dément ? Trempait-elle sa volonté pour une lutte résolue ? Approfondissait-elle son secret ? Était-elle pure ?

Il devint inerte sous l'étreinte ; il sentit ses bras entravés par le cercle rigide. Une répulsion muette et immobile occupa tout son être. Forte comme une angoisse, une mélancolie s'amassa autour de son cœur. Il lui sembla que le silence attendait un cri. Dans ses membres engourdis sous le fardeau, les veines battirent douloureusement. Peu à peu, l'étreinte se relâchait, comme si la vie s'en fût allée. Les paroles déchirantes lui revinrent dans l'âme. Un effroi subit

l'assaillit, à l'apparition d'une image funèbre. Et cependant il ne bougea pas, ne parla pas, n'essaya pas de dissiper cette nuée d'angoisse qui s'accumulait sur l'un et sur l'autre. Il resta inerte. Il perdit la connaissance des lieux, la mesure du temps. Il vit cette femme et lui-même au milieu d'une plaine sans fin, parsemée d'herbes arides, sous un ciel blanc. Et ils attendaient, ils attendaient qu'une voix les appelât, qu'une voix les réconfortât... Un rêve confus naissait de sa torpeur, ondulait, se transformait, s'attristait sous l'incube. Maintenant, il croyait gravir des rochers avec sa compagne ; et ils étaient haletants, et la terrible anxiété de son amie rendait sa propre anxiété plus affreuse...

Mais il tressaillit et rouvrit les paupières, au son d'une cloche. C'était la cloche de San-Simeone-Profeta, si voisine qu'elle semblait sonner à la voûte de la chambre. Le son métallique transperçait les oreilles comme une lame aiguë.

— Tu t'étais assoupie, toi aussi ? — demanda-t-il à la femme, qu'il sentait abandonnée comme si déjà elle eût été morte.

Et il leva une main, il lui effleura les cheveux, la joue, le menton.

Comme si cette main lui eût brisé le cœur, elle éclata en sanglots. Elle sanglotait, sanglotait, là sur la poitrine de l'aimé, sans y mourir.

— J'ai un cœur, Stelio, — dit-elle en le regardant au fond des pupilles, avec un effort pénible qui fit trembler sa lèvre comme si, pour prononcer ces paroles, elle avait dû vaincre une timidité farouche. — Je souffre d'un cœur qui est là vivant, Stelio : vivant et avide et angoissé comme vous ne le saurez jamais...

Elle sourit de ce faible sourire dont elle voilait sa souffrance ; elle hésita ; elle tendit la main vers un bouquet de violettes, le prit, l'approcha de ses narines. Ses paupières s'abaissèrent ; son front demeura visible entre les cheveux et les fleurs, merveilleusement beau et triste.

— Vous le blessez quelquefois, — dit-elle doucement, la bouche dans les violettes. — Quelquefois, vous êtes cruel pour lui...

Il semblait que cette humble chose odorante l'aidât à confesser sa peine, à voiler mieux encore le timide reproche qu'elle adressait à son ami. Elle se tut. Il courba la tête. On entendait les tisons pétiller sur les chenets ; on entendait la pluie monotone battre le jardin en deuil.

— Une soif de bonté, ah ! vous ne saurez jamais quelle soif !... La bonté, mon ami, la vraie, la

profonde, celle qui ne sait pas parler mais qui sait comprendre, celle qui sait donner tout dans un seul regard, dans un petit geste, et qui est forte, et qui est sûre, toujours dressée contre la vie qui séduit et qui souille... Cette bonté la connaissez-vous ?

Sa voix était tour à tour ferme et vacillante, si chaude de lumière intérieure, si pleine d'âme révélée, que le jeune homme la sentait passer à travers tout son sang, non pas comme un son, mais comme une essence spirituelle.

— En vous, oui, en vous je la connais !

Il lui prit les deux mains qui tenaient sur les genoux les violettes ; il se courba et les baisa toutes les deux avec soumission. Il resta devant elle, à ses pieds, dans cette attitude soumise. Le parfum délicat ennoblissait sa tendresse. Pendant la pause, le feu et l'eau parlèrent.

Elle demanda d'une voix limpide :

— Croyez-vous que je sois pour vous une amie sûre ?

— Ne m'as-tu pas regardé dormir sur ton cœur ? — répondit-il d'une voix altérée, saisi tout à coup d'une émotion nouvelle ; car, dans cette question, il voyait l'âme se présenter à lui nue et droite ; et il sentait au fond de son orgueil un besoin secret de croire et de s'appuyer.

— Oui ; mais qu'est-ce que cela prouve ? Sur n'importe quel oreiller, la jeunesse a le sommeil tranquille. Tu es jeune...

— Je t'aime et je crois en toi ; je m'abandonne

tout entier. Tu es ma compagne. Ta main est forte.

Il avait vu l'angoisse bien connue décomposer les lignes de ce cher visage; et son accent avait tremblé d'amour.

— La bonté! — reprit-elle en lui caressant les cheveux sur les tempes, d'un geste léger. — Tu sais être bon ; tu as le besoin de consoler, doux ami! Mais une faute a été commise, et elle exige une expiation. D'abord, il me semblait que j'aurais pu faire pour toi les choses les plus humbles et les plus hautes ; et maintenant, il me semble que je ne puis faire qu'une seule chose : m'en aller, disparaître, te laisser libre avec ton destin...

Il l'interrompit en se soulevant pour prendre le cher visage entre ses paumes.

— Je la puis cette chose que l'amour ne peut pas! dit-elle à voix basse, toute pâle.

Et elle le regarda comme jamais elle ne l'avait regardé.

Il sentit que dans le creux de ses paumes il tenait une âme, une source vive, infiniment belle et précieuse.

— Foscarina, Foscarina, mon âme, ma vie! Ah! oui, plus que l'amour, tu peux, je le sais bien, me donner plus que l'amour; et rien ne vaut pour moi ce que tu peux me donner ; et nulle autre offrande ne pourrait me consoler de ne plus t'avoir à mon flanc sur ma route. Crois-moi, crois-moi! Je te l'ai répété si souvent, te souvient-il ? même lorsque tu n'étais pas encore

à moi tout entière, même lorsque ce pacte nous séparait encore...

Et, la tenant toujours prise entre ses paumes, il se pencha, la baisa passionnément sur les lèvres.

Elle frissonna jusqu'aux os : le fleuve glacé passait de nouveau sur elle et la transissait.

— Non, non ! — pria-t-elle, toute blanche.

Elle se détourna du jeune homme. Sa poitrine haletait. Elle se baissa, comme en rêve, pour ramasser les violettes tombées.

— Le pacte ! — dit-elle, après un intervalle de silence.

Un sifflement sourd partait d'un tison rebelle à la morsure de la flamme ; la pluie crépitait sur les pierres et sur les branches. De temps à autre, ces bruits imitaient l'agitation de la mer, évoquaient les solitudes hostiles, les lointains inhospitaliers, les êtres errants sous la rigueur des cieux.

— Pourquoi l'avons-nous violé ?

Stelio avait les yeux fixés sur la splendeur mobile du foyer ; mais dans ses mains ouvertes persistait la sensation prodigieuse, le vestige du miracle, la trace de ce visage humain où, à travers la pâleur lamentable, avait passé cette onde de beauté sublime.

— Pourquoi ? — répéta la femme, douloureusement. — Ah ! confessez, confessez que vous aussi, cette nuit-là, avant que l'aveugle fureur nous eût assaillis et affolés, vous aussi vous aviez le pressentiment que tout allait être dévasté, perdu ; vous aussi vous aviez le pressentiment que nous ne devions pas céder, si

nous voulions sauver le bien qui était né de nous deux, cette chose forte et enivrante qui me semblait la seule richesse de ma vie. Confessez-le, Stelio, dites la vérité ! Je pourrais presque vous rappeler l'instant précis où la voix bonne vous parla. Ne fût-ce pas sur l'eau, à l'heure du retour, pendant que nous avions avec nous Donatella ?

Avant de prononcer ce nom, elle avait hésité une seconde ; et ensuite, elle avait éprouvé une amertume presque physique, une amertume qui était descendue de ses lèvres au fond de son âme, comme si les syllabes eussent été pour elle un poison. Elle souffrait, en attendant la réponse de son ami.

— Je ne sais plus regarder vers le passé, Fosca, — répondit le jeune homme ; — et d'ailleurs je ne voudrais pas le faire. Mon bien, je ne l'ai pas perdu. Il me plaît que ton âme ait une bouche pesante et que ton sang abandonne ton visage quand je te touche et que tu pressens mon désir...

— Tais-toi, tais-toi ! supplia-t-elle. Cesse de me troubler ! N'empêche pas que je te raconte ma peine ! Pourquoi ne viens-tu pas à mon aide ?

Elle se retira un peu en arrière, parmi les coussins où elle était assise ; et elle se contracta comme sous une violence brutale, regardant fixement la flamme pour ne pas regarder celui qu'elle aimait.

— Plus d'une fois j'ai vu dans tes yeux quelque chose qui m'a fait horreur, — put-elle dire enfin, avec un effort qui rendit sa voix rauque.

Il tressaillit, mais il n'osa pas la contredire.

— Oui, horreur ! — répéta-t-elle d'une voix plus nette, implacable contre elle-même, ayant désormais triomphé de sa crainte et ressaisi son courage.

Ils étaient l'un et l'autre en face de la vérité, avec leurs cœurs palpitants et nus.

Elle parla sans faiblesse.

— La première fois, ce fut là-bas, dans le jardin, la nuit que tu sais... Je comprends ce qu'alors tu voyais en moi : toute la fange sur laquelle j'ai marché, toute l'infamie que mes pieds ont foulée, toute l'impureté dont j'ai eu le dégoût... Ah ! tu n'aurais pas pu avouer les visions qui alors allumaient ta fièvre ! Tu avais les yeux cruels et la bouche convulsée. Quand tu sentis que tu me blessais, la pitié te vint... Mais ensuite, ensuite...

Elle s'était couverte de rougeur, et sa voix s'était faite impétueuse, et ses prunelles brillaient.

— Avoir nourri durant des années, avec le meilleur de moi-même, un sentiment de dévotion et d'admiration sans limites, de près, de loin, dans la joie, dans la tristesse ; avoir accepté avec le plus pur acte de grâces toute la consolation offerte aux hommes par votre poésie, et avoir anxieusement attendu d'autres dons toujours plus hauts et toujours plus consolateurs ; avoir cru en la force grande de votre génie depuis son aurore, et n'avoir jamais détaché les yeux de votre ascension, et l'avoir accompagnée d'un vœu qui a été ma prière du matin et du soir durant des années ; avoir silencieusement et avec ferveur soutenu un continuel effort pour donner à mon esprit quelque

beauté, quelque harmonie qui le rendissent moins indigne de s'approcher du vôtre ; tant de fois, sur la scène, devant une salle ardente, avoir prononcé avec un frisson quelque parole immortelle en pensant à celles qu'un jour il vous plaira peut-être de communiquer à la foule par le moyen de ma bouche ; avoir travaillé sans trêve, avoir essayé toujours d'arriver à un art plus simple et plus intense, avoir aspiré continuellement à la perfection par crainte de ne pas vous plaire, de paraître trop inférieure à votre rêve ; avoir aimé ma gloire fugitive seulement pour qu'elle pût un jour servir à la vôtre ; avoir hâté avec la ferveur de la foi la plus assurée vos nouvelles révélations, pour pouvoir m'offrir à vous comme un instrument de votre victoire avant ma décadence ; et avoir contre tout et contre tous défendu ce bien de mon âme secrète, contre tous et aussi contre moi-même, et plus courageusement et plus durement encore contre moi-même que contre les autres ; avoir fait de vous ma mélancolie, mon espérance tenace, mon épreuve héroïque, le signe de toutes les choses bonnes, fortes et libres, ah ! Stelio, Stelio...

Elle s'arrêta une seconde, suffoquée par son cœur trop plein, offensée par le souvenir comme par une honte nouvelle.

— ...et arriver à cette aube-là, et vous voir partir ainsi de ma maison, dans ce matin horrible !

Elle blêmit, perdit tout le sang de sa face.

— T'en souvient-il ?

— J'étais heureux, heureux ! — s'écria le jeune

homme d'une voix qui s'étranglait, bouleversé, pâlissant aussi.

— Non, non... T'en souvient-il ? Tu te levas de mon lit comme du lit d'une courtisane, rassasié, après quelques heures de violent plaisir...

— Tu te trompes, tu te trompes !

— Avoue ! Dis la vérité ! La vérité seule peut nous sauver encore.

— J'étais heureux ; j'avais tout le cœur épanoui ; je rêvais, j'espérais, je croyais renaître...

— Oui, oui, heureux de respirer, de te retrouver libre, de te sentir jeune encore dans le vent et dans le jour. Ah ! tu avais mêlé trop d'âcres choses à tes caresses, trop de poisons à ton plaisir. Que voyais-tu en celle qui tant de fois avait agonisé, — tu le sais bien ! — oui, agonisé, plutôt que de profaner le rêve qu'elle emportait avec elle dans sa course errante à travers le monde ? Dis : que voyais-tu, sinon la créature corrompue, la chair de volupté, le reste des amours de hasard, l'actrice vagabonde qui est dans son lit comme sur la scène, à tous et à personne...

— Foscarina ! Foscarina !

Il se jeta sur elle, lui ferma les lèvres avec sa main tremblante.

— Non, non, ne dis pas cela ! Tais-toi ! Tu es folle, tu es folle...

— C'est horrible ! — murmura-t-elle en se renversant sur les coussins, défaillante, brisée par sa passion, submergée sous ce flot d'amertume qui avait jailli du plus profond de son cœur.

Mais elle gardait les yeux ouverts et dilatés, immobiles comme deux cristaux, durs comme s'ils n'avaient plus eu de cils, fixés sur lui. Ces yeux empêchaient Stelio de parler, de nier ou d'atténuer la vérité qu'ils avaient découverte. Au bout de quelques instants, ils lui devinrent intolérables. Il les ferma du bout des doigts, comme on ferme ceux des morts. Elle vit ce geste, qui était d'une mélancolie infinie ; elle sentit sur ses paupières les doigts qui la touchaient comme savent toucher seulement l'amour et la pitié. Son amertume se dissipa, l'âpre nœud de sa gorge se dénoua, ses cils devinrent humides. Elle étendit les bras, lui enlaça le cou, s'y suspendit pour se soulever un peu. Et il sembla qu'elle se resserrait toute sur elle-même, qu'elle redevenait encore une fois légère et faible, et pleine d'une silencieuse imploration.

— Ainsi donc, il faut que je m'en aille ! — soupira-t-elle, la voix mouillée par les larmes intérieures. — N'y a-t-il pas de remède ? N'y a-t-il pas de pardon ?

— Je t'aime, dit l'aimé.

Elle dégagea un bras et allongea vers le foyer sa main ouverte, comme pour conjurer le sort. Puis, de nouveau, elle enveloppa le jeune homme dans un étroit embrassement.

— Oui, encore un peu, encore un peu ! Laisse-moi rester encore un peu. Et puis, je m'en irai, je m'en irai mourir là-bas, très loin, sous un arbre, sur une pierre. Laisse-moi rester encore un peu !

— Je t'aime, dit l'aimé.

Les forces aveugles et indomptables de la vie tour-

billonnaient sur leurs têtes, sur leur embrassement. Comme ils les sentaient présentes, l'effroi resserrait leur étreinte ; et du contact de leurs corps il naissait pour leurs âmes un bien et un mal déchirants qui se confondaient, n'étaient plus séparables. La voix des éléments parlait dans le silence un langage obscur, qui était comme une réponse incomprise à leur muette interrogation. Près d'eux, loin d'eux, le feu et l'eau discouraient, répondaient, racontaient. Peu à peu, ils attirèrent l'esprit de l'animateur, le séduisirent. le charmèrent, l'entraînèrent dans le monde des mythes innombrables qui étaient nés de leur éternité. Il eut dans les oreilles la sensation réelle et profonde des deux mélodies qui exprimaient l'intime essence des deux Volontés élémentaires : les deux mélodies merveilleuses qu'il avait déjà trouvées pour les ourdir dans la trame symphonique de la tragédie nouvelle. Soudain, la douleur et l'inquiétude cessèrent en lui comme pour une trêve heureuse, pour un intervalle d'enchantement. Et les bras de la femme se dénouèrent aussi, comme s'ils obéissaient à un ordre mystérieux de libération.

— Il n'y a pas de remède ! — se dit-elle à elle-même, comme pour répéter la formule d'un arrêt que ses oreilles auraient entendu de la même façon que l'autre avait entendu les grandes mélodies.

Elle se courba, elle appuya son menton sur sa paume et son coude sur son genou ; et, dans cette attitude, elle resta les yeux fixés sur le foyer, fronçant les sourcils.

Il la regarda, fut ressaisi par sa peine. La trêve

était finie, trop brève ; mais son esprit s'était orienté vers son œuvre, et il lui restait une excitation qui ressemblait à de l'impatience. Maintenant, cette peine lui semblait inutile ; l'angoisse de cette femme lui semblait presque importune, puisqu'il l'aimait, puisqu'il la désirait, et que ses caresses étaient ardentes, et qu'ils étaient libres tous les deux, et que le lieu où ils vivaient était propice à leurs rêves et à leurs plaisirs. Il aurait voulu trouver une manière subite de rompre ce cercle de fer, de dissiper cette triste vapeur, de ramener son amie à la joie. Il fit appel à sa grâce ingénieuse pour qu'elle lui fournît une invention délicate qui attirerait l'affligée au sourire, qui l'apaiserait. Mais il n'avait plus maintenant cette mélancolie pleine d'abandon et cette pitié tremblante qui avaient donné à ses doigts un toucher si suave lorsqu'il avait fermé les yeux désespérés. Son instinct ne lui suggérait que le geste sensuel, la caresse qui stupéfie l'âme, le baiser qui confond les pensées.

Il hésita ; il la regarda. Elle demeurait dans la même attitude, courbée, le menton appuyé sur la paume, les sourcils froncés. La flamme lui éclairait le visage et les cheveux de ses lueurs dansantes. Le front était beau comme un beau front viril ; mais il y avait quelque chose de farouche dans le pli naturel et dans le reflet fauve des grandes mèches massives, à leur naissance près des tempes : quelque chose de fier et de rude qui faisait songer à l'aile des oiseaux de proie.

— Que regardes-tu ? — dit-elle, sentant cette atten-

tion. — Est-ce que tu me découvres un cheveu blanc ?

Il se pencha, se mit à genoux devant elle, flexible, câlin.

— Je te vois belle, Foscarina. Je ne découvre en toi que des choses qui me plaisent, toujours. Je regardais le pli de tes cheveux, là : ce pli étrange qui a été fait, non par le peigne, mais par la tempête.

Il plongea ses mains sensuelles dans les boucles épaisses. Elle ferma les yeux, reprise de ce froid, dominée par ce terrible pouvoir ; elle fut à lui comme une chose qu'on tient dans le poing, comme une bague au doigt, comme un gant, comme un vêtement, comme une parole qu'on peut dire ou ne pas dire, comme un vin qu'on peut boire ou verser par terre.

— Je te vois belle. Quand tu fermes ainsi les yeux, je te sens mienne jusqu'au fond, jusqu'au fond, mienne, en moi, comme l'âme est confondue avec le corps : une seule vie, la mienne et la tienne... Ah ! je ne sais pas te dire... Tout ton visage pâlit au dedans de moi-même... Je sens l'amour monter dans tes veines, monter jusqu'à la pointe de tes cheveux ; je le vois sourdre de dessous tes paupières... Quand tes paupières battent, il me semble qu'elles battent comme mon sang et que l'ombre de tes cils touche le plus profond de mon cœur...

Elle écoutait, dans cette obscurité où, à travers le tissu vivant des paupières, lui arrivait la rouge vibration de la flamme ; et, par instants, il lui semblait que cette voix était lointaine, et qu'elle parlait, non pas à elle, mais à une autre, et qu'elle-même écoutait en

secret un entretien d'amour, et qu'elle était déchirée par la jalousie, et qu'elle était frappée par les éclairs d'une volonté homicide, envahie par un sauvage esprit de vengeance, et que pourtant son corps demeurait immobile, que ses mains pendaient engourdies par une lourde torpeur, désarmées, impuissantes.

— Tu es ma volupté et tu es mon réveil. Il y a en toi une puissance excitatrice dont toi-même tu n'as pas conscience. Le plus simple de tes actes suffit pour me révéler une vérité que j'ignorais. Et l'amour est comme l'intellect : il resplendit à mesure des vérités qu'il découvre. Pourquoi, pourquoi te chagriner ? Rien n'est détruit, rien n'est perdu. Il fallait que je fusse libre et heureux dans la vérité de ton entier amour pour créer l'œuvre belle que tant d'hommes attendent. J'ai besoin de ta foi, j'ai besoin de jouir et de créer... Ta seule présence suffit pour donner à mon esprit une fécondité incalculable. Tout à l'heure, pendant que tu me tenais embrassé, j'ai entendu soudain passer dans le silence un torrent de musique, un fleuve de mélodie.,.

A qui parlait-il ? A qui demandait-il la joie ? Son besoin musical ne se portait-il pas vers celle qui chantait et dont le chant transfigurait l'Univers ? A qui, sinon à la jeunesse fraîche, à la virginité intacte, pouvait-il demander de jouir et de créer ? Tandis qu'elle l'étreignait entre ses bras, c'était l'autre qui chantait en lui ! Et maintenant, maintenant, à qui parlait-il, sinon à l'autre ? L'autre seule pouvait lui donner ce qui lui était nécessaire pour son art et pour sa

vie. La vierge était une force neuve, une beauté close, une arme non empoignée encore, aiguë et magnifique pour l'ivresse de la guerre. Malédiction! Malédiction!

Une douleur mêlée de colère lui travaillait l'âme, dans cette obscurité vibrante d'où elle n'osait pas sortir. Elle souffrait comme si elle eût été renversée sous un incube. Il lui semblait qu'elle sombrait avec son indestructible fardeau, avec sa vie vécue, avec ses années de misère et de triomphe, avec son triste visage et avec ses mille masques, avec son âme désespérée et avec les mille âmes qui avaient habité son corps mortel. Cette passion, qui devait la sauver, la poussait irréparablement aujourd'hui vers la ruine et la mort. Pour arriver à elle, pour jouir d'elle, le désir de l'aimé devait traverser toute cette ombre qu'il croyait faite d'innombrables amours inconnues; et, par cette méprise outrageante, il devait se contaminer, se corrompre, s'aigrir, devenir cruel, se changer peu à peu en dégoût. Toujours cette ombre devait exciter en lui l'instinct de férocité bestiale qui se cachait au fond de sa sensualité puissante. Ah! qu'avait-elle fait? Elle avait armé un dévastateur furibond, et elle l'avait placé là, entre son ami et elle. Il n'y avait plus de salut possible. Elle-même, en ce soir d'incendie, avait amené devant lui la belle et fraîche proie dont il avait pris possession par un de ces regards qui sont un choix et une promesse. A qui parlait-il maintenant, sinon à cette autre? A qui demandait-il la joie?

— Ne sois pas triste ! Ne sois pas triste !

Maintenant, elle n'entendait les paroles que d'une manière confuse, plus faibles de seconde en seconde, comme si son âme se fût abîmée dans un gouffre et que la voix fût demeurée en haut ; mais elle sentait les mains impatientes qui la touchaient. Et, dans cette sanglante obscurité qui ressemblait à celle d'où naissent les délires et les folies, tout à coup, de ses moelles, de ses veines, de toute sa chair troublée, surgit une révolte sauvage.

— Veux-tu que je te conduise à elle? Veux-tu que je l'appelle près de toi? — s'écria la malheureuse, en lui ouvrant sur la face des yeux qui l'étonnèrent, en le saisissant par les poignets et le secouant avec une force convulsive où l'on sentait les ongles. — Va ! Va ! Elle t'attend. Pourquoi rester ici? Va, cours ! Elle t'attend.

Elle se dressa, le souleva, essaya de le pousser vers la porte. Elle n'était plus reconnaissable, transfigurée par la fureur en une créature menaçante et dangereuse. Incroyable était la vigueur de ses mains, l'énergie nocive qui se développait dans tous ses membres.

— Qui donc m'attend? Que dis-tu? Qu'as-tu? Reviens en toi-même, Foscarina !

Il balbutiait, l'appelait, tremblant d'épouvante parce qu'il croyait voir la figure de la folie se dessiner sur ce visage bouleversé.

Mais elle, en démence, ne l'entendait plus.

— Foscarina !

Il l'appela de toute son âme, blanc de terreur, comme s'il voulait arrêter par son cri la raison près de partir.

Elle eut un grand sursaut ; elle ouvrit les mains ; elle promena autour d'elle des yeux égarés, comme si elle s'éveillait et ne se souvenait plus. Elle haletait.

— Viens, assieds-toi.

Il la reconduisit vers les coussins, l'y accommoda doucement. Elle se laissait radoucir par cette tendresse désolée. Elle semblait reprendre connaissance après un évanouissement et ne plus se souvenir de rien. Elle se plaignit.

— Pourquoi m'a-t-on battue ?

Elle palpa ses bras endoloris, toucha au nœud des mâchoires ses joues qui lui faisaient mal. Elle se mit à trembler de froid.

— Étends-toi ; repose ta tête, ici...

Il la fit s'étendre, lui arrangea la tête, lui mit sur les pieds un coussin, doucement, avec précaution, penché sur elle comme sur une chère malade, lui abandonnant tout son cœur qui battait, battait, effrayé encore.

— Oui, oui... — répétait-elle d'une voix qui n'était qu'un souffle, à chaque mouvement qu'il faisait, comme pour prolonger la douceur de ces soins.

— Tu as froid ?

— Oui.

— Veux-tu que je te couvre ?

— Oui.

Il chercha une couverture, trouva sur une table

un velours ancien. Il l'en recouvrit. Elle lui sourit faiblement.

— Es-tu bien comme cela ?

Elle fit signe que oui, avec ses paupières qui se fermaient.

Alors il ramassa les violettes, qui étaient alanguies et tièdes. Il posa le bouquet sur le coussin où elle avait la tête posée.

— Comme cela ?

Elle fit avec les cils un mouvement plus léger encore. Il lui baisa le front, dans le parfum ; puis, il s'éloigna pour attiser le feu, ajouta beaucoup de bûches, fit jaillir une grande flambée.

— Sens-tu la chaleur ? Te réchauffes-tu ? — demanda-t-il à voix basse.

Il se rapprocha d'elle, se pencha sur la pauvre âme. Il retint son souffle. Elle s'était assoupie. Les contractures de son visage se relâchaient, les lignes de sa bouche se recomposaient dans le rythme égal du sommeil ; un calme pareil à celui de la mort se répandait sur sa pâleur. « Dors ! Dors ! » Il était si plein de pitié et d'amour qu'il aurait voulu transfuser dans ce sommeil une infinie vertu de consolation et d'oubliance. « Dors ! Dors ! »

Il resta là, sur le tapis, à la veiller. Pendant quelques minutes, il mesura cette respiration. Ces lèvres avaient dit : « Je puis une chose que l'amour ne peut pas ! » Ces lèvres avaient crié : « Veux-tu que je te conduise à elle ? Veux-tu que je l'appelle près de toi ? » Il ne jugeait pas, ne résolvait pas ; il laissait sa pensée

se disperser. Une fois encore il sentit les forces aveugles et indomptables de la vie tourbillonner sur sa tête, sur ce sommeil, et aussi sa terrible volonté de vivre. « L'arc a pour nom Bios et pour œuvre la mort. »

Dans le silence, le feu et l'eau parlèrent. La voix des éléments, la femme endormie dans la douleur, l'imminence du destin, l'immensité de l'avenir, le souvenir et le pressentiment, toutes ces choses créèrent dans son esprit un état de mystère musical où l'œuvre inexprimée surgit de nouveau et s'illumina. Il entendit ses mélodies se développer indéfiniment. Il entendit un personnage du drame qui disait : « Elle seule éteint notre soif ; et toute la soif qui est en nous se porte avidement vers sa fraîcheur. Si elle n'existait pas, nul ici ne pourrait vivre ; nous mourrions tous de sécheresse... » Il vit une campagne sillonnée par le lit aride et blanc d'un fleuve antique, parsemée de bûchers qui brûlaient dans le soir extraordinairement calme et pur. Il vit une funèbre fulguration d'or, une tombe pleine de cadavres tout recouverts d'or, le cadavre couronné de Cassandre parmi les urnes sépulcrales. Une voix disait : « Comme elles sont douces, ses cendres ! Elles coulent entre les doigts comme le sable de la mer... » Une voix disait : « Elle parle d'une ombre qui passe sur toutes les choses et d'une éponge humide qui efface toutes les traces... » Alors, la nuit se faisait : les étoiles scintillaient, les myrtes embaumaient, une vierge ouvrait un livre, lisait une lamentation. Et une voix disait : « Ah ! la statue de Niobe

Avant de mourir, Antigone voit une statue de pierre d'où jaillit une éternelle fontaine de larmes... » L'erreur du temps avait disparu ; les lointains des siècles étaient abolis. L'ancienne âme tragique était présente dans l'âme nouvelle. Avec la parole et avec la musique, le poète recomposait l'unité de la vie idéale.

Un après-midi de novembre, il revenait du Lido sur le bateau à vapeur, accompagné de Daniele Glàuro. Ils avaient laissé derrière eux l'Adriatique en tempête, l'entrechoquement des lames glauques et blanches sur les sables déserts, les arbres de San-Niccolò dépouillés par un vent de proie, les tourbillons des feuilles mortes, les fantômes héroïques des départs et des arrivages, le souvenir des arbalétriers joutant pour l'écarlate et des galops de lord Byron dévoré par le désir de surpasser son destin.

— Moi aussi, j'aurais aujourd'hui donné un royaume pour un cheval ! — dit Effrena en se raillant lui-même, irrité par la médiocrité de la vie. — Ni une arbalète ni un cheval à San-Niccolò, et pas même le courage d'un rameur ! *Perge audacter*... Nous voilà sur cette ignoble carcasse grise qui fume et qui gargouille

comme une marmite. Regarde Venise qui danse, là-bas !

Le courroux de la mer se propageait sur la lagune. Les eaux étaient agitées par un frissonnement rude, et il semblait que cette agitation se communiquât aux assises de la ville. On voyait les palais, les coupoles, les campaniles tanguer comme des navires. Les algues arrachées des fonds flottaient avec toutes leurs racines blanchâtres. Des troupes de mouettes tournoyaient dans le vent ; et, de temps à autre, on entendait leur étrange rire suspendu aux mille crêtes de la bourrasque.

— Wagner ! — dit à voix basse Daniele Glàuro, saisi d'une émotion brusque, en indiquant un vieillard appuyé au bordage de la proue. — Là, avec Franz Liszt et avec Donna Cosima. Le vois-tu ?

Le cœur de Stelio palpita plus fort ; pour lui disparurent soudain toutes les figures environnantes, s'interrompit l'ennui amer, cessa l'oppression de l'inertie ; et le seul sentiment qui subsista fut celui de surhumaine puissance éveillé par ce nom, et la seule réalité qui plana sur tous ces fantômes indistincts fut le monde idéal évoqué par ce nom autour du petit vieillard penché vers le tumulte des eaux.

Le génie victorieux, la fidélité d'amour, l'amitié immuable, suprêmes apparitions de la nature héroïque, étaient là, réunies une fois encore sous la tempête, silencieusement. Une même blancheur éblouissante couronnait les trois personnes voisines : leurs cheveux étaient blancs sur leurs pensées tristes. Une tristesse

inquiète se révélait dans leurs faces, dans leurs attitudes, comme si un même pressentiment obscur eût grevé leurs cœurs communicants. La femme avait sur un visage de neige une belle bouche robuste, formée de lignes fermes et nettes, révélatrice d'une âme tenace ; et ses yeux de clair acier demeuraient continuellement fixés sur celui qui l'avait élue pour compagne dans sa haute guerre, veillaient avec adoration sur celui qui, après avoir vaincu toutes les forces hostiles, serait impuissant à vaincre la Mort dont la menace le poursuivait sans cesse. Ce féminin regard de vigilance et de crainte s'opposait au regard invisible de l'autre Femme et créait autour du vieillard ainsi protégé une vague ombre funèbre.

— Il paraît souffrir, — dit Daniele Glàuro. — Tu ne vois pas ? Il paraît sur le point de tomber en défaillance. Veux-tu que nous nous approchions ?

Effrena regardait avec une émotion inexprimable ces cheveux blanchis que le vent âpre agitait sur cette nuque sénile, sous les larges bords du feutre, et cette oreille presque livide, au lobe gonflé. Ce corps, qui avait été soutenu dans la lutte par un si fier instinct de domination, offrait maintenant l'apparence d'un chiffon que la rafale devait emporter et perdre.

— Ah ! Daniele, que pourrions-nous faire pour lui ? — dit-il, cédant à un besoin religieux de manifester par quelque signe sa révérence et sa pitié envers ce grand cœur oppressé.

— Que pourrions-nous faire ? — répéta Daniele Glàuro, à qui se communiqua immédiatement cette

volonté fervente d'offrir quelque chose de soi au héros qui endurait le sort humain.

Ils ne furent qu'une seule âme dans cet acte de gratitude et de ferveur, dans cette subite exaltation de leur noblesse profonde.

Mais ils ne pouvaient donner autre chose que ce qu'ils donnaient. Rien n'était capable d'interrompre l'œuvre occulte du mal. Et ils s'affligeaient tous les deux à voir ces cheveux blanchis, cette faible chose à demi morte, s'agiter sur la nuque du vieillard au ouffle véhément qui, venu du large, apportait à la lagune étonnée la voix et les écumes de la mer.

« Ah ! mer superbe, tu devras me porter encore ! Le salut que je cherche sur la terre, je ne le trouverai jamais. Je vous resterai fidèle, ô flots de la mer immense... » Les harmonies impétueuses du *Vaisseau Fantôme* se réveillaient dans la mémoire d'Effrena, avec l'appel désespéré qui les traverse de temps à autre ; et il lui semblait réentendre dans le vent la chanson sauvage de la chiourme sur le navire aux voiles rouges : « Iohohé, iohohé ! Descends à terre, ô noir capitaine : sept ans sont passés... » Et il reconstituait en imagination la figure de Wagner jeune, il se représentait le solitaire égaré dans la vivante horreur de Paris, misérable et indompté, dévoré par une fièvre merveilleuse, les yeux fixés sur son étoile et résolu de contraindre le monde à la reconnaître. Dans le mythe du pâle navigateur, l'exilé avait retrouvé une image de sa propre course haletante, de sa lutte furieuse, de son espoir suprême. « Mais un

jour l'homme pâle pourra être affranchi, s'il rencontre sur la terre une femme qui lui soit fidèle jusqu'à la mort! »

Cette femme était là, au flanc du héros, comme une gardienne toujours vigilante. Elle aussi, comme Senta, connaissait la loi souveraine de la fidélité; et la mort était sur le point d'accomplir le vœu sacré.

— Crois-tu que, plongé dans la poésie des mythes, il ait rêvé une façon extraordinaire de trépasser, et qu'il prie chaque jour la Nature de rendre sa fin conforme à son rêve? — demanda Daniele Glàuro, en songeant à la volonté mystérieuse qui induisit l'aigle à prendre pour une roche le front d'Eschyle et qui amena Pétrarque à expirer solitairement sur les pages d'un livre. — Quelle pourrait être la fin digne de lui?

— Une mélodie nouvelle, d'une puissance inouïe, qui dans sa première jeunesse lui apparut indistincte et qu'il ne put fixer alors, lui fendra tout à coup le cœur comme une épée terrible.

— C'est vrai! dit Daniele Glàuro.

Excitées par le grand vent, les phalanges des nuages combattaient dans les espaces et s'entre-bouleversaient; les tours, les coupoles ondulaient au fond de l'eau et semblaient se déformer aussi; et les ombres de la ville et les ombres du ciel, également vastes et mobiles sur les eaux hérissées, se confondaient et s'altéraient comme si elles eussent été produites par des choses également près de se dissoudre.

— Regarde le Madgyar, Daniele. Assurément, c est un esprit généreux : il a servi le héros avec un dévoue-

ment et avec une foi sans limites. Et, mieux encore que par son art, il est voué à la gloire par cette servitude. Mais vois comme ce sentiment si sincère et si fort lui inspire une affectation presque histrionique, en raison de ce continuel besoin d'imposer aux spectateurs une magnifique image de lui-même, qui les étonne !

L'abbé redressait son buste maigre et ossu, qui semblait serré dans une cotte de mailles ; et, se haussant ainsi de toute sa stature, il se découvrait la tête pour prier, pour adresser sa muette prière au Dieu des Tempêtes. Le vent dérangeait son épaisse chevelure blanche, la chevelure léonine d'où était partis tant de frémissements et d'éclairs qui troublaient la foule et les femmes. Ses yeux magnétiques étaient levés vers les nuages, tandis que les paroles non prononcées, se dessinant sur ses longues lèvres minces, répandaient un souffle mystique dans tout ce visage tourmenté de rides et de verrues énormes.

— Qu'importe? — dit Daniele Glàuro. — Il possède la divine faculté de la ferveur, il a le goût de la force toute-puissante et de la passion dominatrice. Son art n'aspira-t-il pas vers Prométhée, Orphée, Dante, le Tasse? Il a été attiré par Wagner comme par les grandes énergies naturelles ; peut-être avait-il entendu en lui ce qu'il a essayé d'exprimer dans son poème symphonique : « Ce que l'on entend sur la montagne. »

— C'est vrai ! dit Effrena.

Mais ils tressaillirent l'un et l'autre en voyant le vieillard se retourner soudain avec le geste d'un homme

qui étoufferait dans les ténèbres et s'accrocher convulsivement à sa compagne, qui jeta un cri. Ils accoururent. Tous les passagers accoururent, frappés par ce cri d'angoisse, et se pressèrent autour de lui. Un regard de la femme suffit pour empêcher que personne n'osât approcher du corps, qui paraissait inanimé. Elle-même le soutint, l'accommoda sur le banc, lui toucha les poignets, se pencha pour lui ausculter le cœur. Son amour et sa douleur traçaient autour du malade inerte un cercle inviolable. Tous reculèrent et attendirent en silence, épiant avec anxiété sur ce visage livide les indices de la mort ou de la vie.

Le visage était immobile, abandonné sur les genoux de la femme. Deux sillons profonds descendaient le long des joues vers la bouche entr'ouverte, se creusaient vers les ailes du nez impérieux. Les rafales agitaient les cheveux rares et fins sur le front convexe, le blanc collier de barbe sous le menton carré où la vigueur de l'os maxillaire était visible à travers les plis mous de la peau. Les tempes se couvraient d'une sueur visqueuse, et un faible tremblement remuait un des pieds, qui pendait. Les moindres détails de cette figure blême s'imprimèrent dans l'esprit des deux jeunes hommes pour toujours.

Combien dura ce supplice? Le passage des ombres continuait sur les eaux livides, interrompu de temps à autre par de grands faisceaux de rayons qui semblaient transpercer l'air et s'enfoncer avec une pesanteur de flèches. On entendait le bruit cadencé de la machine, et, par instants, le rire moqueur des mouettes, et déjà

le hurlement sourd qui arrivait du Grand Canal, le vaste gémissement de la ville battue par la tempête.

— Nous le porterons, — dit à l'oreille de son ami Stelio Effrena, enivré par la tristesse des choses et par la solennité de ses visions.

Le visage immobile donnait à peine quelques signes du retour à la vie.

— Oui, offrons nos bras ! — dit Daniel Glàuro, en pâlissant.

Ils regardèrent la femme au visage de neige ; ils s'avancèrent, très pâles ; ils offrirent leurs bras.

Combien dura ce transport terrible ? Court était le passage du bateau à la rive ; mais ces quelques pas comptèrent pour un long chemin. L'eau se brisait contre les poutres du débarcadère, le hurlement sortait du Canal comme des méandres d'une caverne, les cloches de San-Marco sonnaient les vêpres ; mais ce bruit confus perdait toute réalité immédiate et semblait infiniment profond et lointain, comme une lamentation de l'Océan.

Ils portaient sur leurs bras le poids du Héros ; ils portaient le corps évanoui de Celui qui avait répandu sur le monde la puissance de son âme océanique, la chair mortelle du Révélateur qui, pour la religion des hommes, avait transformé en un chant infini les essences de l'Univers. Avec un frisson ineffable d'épouvante et de joie, tel un homme qui verrait un fleuve se précipiter d'une roche, un volcan se fendre, un incendie dévorer une forêt, un éblouissant météore cacher le ciel étoilé, tel un homme à l'aspect d'une force natu-

relle imprévue et irrésistible, Effrena sentit sous sa main, passée dans l'aisselle pour soutenir le buste, — il avait dû s'arrêter une seconde, afin de reprendre ses forces qui lui échappaient, et il regardait cette tête blanche appuyée contre sa poitrine, — il sentit sous sa main repalpiter le cœur sacré.

— Tu étais fort, Daniele, toi qui ne saurais briser un roseau ! Il était lourd, ce corps de vieux barbare ; il semblait armé d'une ossature de bronze : bien construit, robuste, apte à rester debout sur un pont qui roule et qui tangue ; la structure d'un homme destiné à la haute mer. D'où cette force te venait-elle ? Je n'étais pas sans crainte... Mais non, tu ne chancelais point ! Nous avons porté sur nos bras un héros. C'est une journée qui mérite qu'on la célèbre. Ses yeux se sont rouverts en face de moi ; son cœur a repalpité sous ma main. Nous étions dignes de le porter, Daniele, par notre ferveur !

— Tu étais digne, toi, non seulement de le porter, mais aussi de recueillir, pour les remplir, quelques-unes des plus belles promesses offertes par son art aux hommes qui espèrent encore.

— Ah ! si je ne succombe à mon abondance même

et si je réussis à dompter cette anxiété qui m'étouffe, Daniele !...

Ils allaient, allaient au flanc l'un de l'autre, les deux amis enivrés et confiants, comme si leur amitié était devenue plus noble, s'était accrue d'un idéal trésor ; ils allaient, allaient dans le vent, dans le mugissement, à travers le soir tumultueux, poursuivis par la fureur de la mer.

— On croirait que l'Adriatique a renversé les Murazzi et veut se railler de la défense du Sénat ! — dit Daniele en s'arrêtant devant le flot qui débordait jusque sur la Piazza et menaçait les Procuraties. — Nous sommes obligés de revenir en arrière.

— Non. Faisons-nous passer en barque. Voici un sandalo... Regarde San-Marco sur l'eau !

Le rameur les passait à la Tour de l'Horloge. La Piazza était inondée, pareille à un lac dans une enceinte de portiques, reflétant le ciel qui se découvrait derrière les nuages en fuite, coloré par le crépuscule de safran. Plus vive, la Basilique d'or, comme si elle se ravivait au contact de l'eau ainsi qu'une forêt desséchée, resplendissait d'ailes et d'auréoles dans la lumière finissante; et les croix de ses mitres apparaissaient au fond du sombre miroir comme les sommets d'une basilique submergée.

— EN VERUS FORTIS QUI FREGIT VINCULA MORTIS, — lut Stelio sur la corde d'un arc, au bas de la mosaïque de la Résurrection. — C'est à Venise, le sais-tu ? que Wagner eut ses premiers colloques avec la mort, il y a plus de vingt ans aujourd'hui, à

l'époque de *Tristan*. Consumé par une passion sans espoir, il vint à Venise pour y mourir en silence ; et il y composa ce délirant second acte, qui est un hymne à la nuit éternelle. Maintenant, son destin le ramène sur les lagunes. Le sort a décidé, ce semble, qu'il aurait là sa fin, comme Claudio Monteverde. N'est-ce pas d'un désir musical que Venise est pleine, d'un désir immense et indéfinissable ? Tous les bruits s'y transforment en voix expressives. Écoute !

Au souffle impétueux du vent, la ville de pierre et d'eau était devenue sonore comme un orgue démesuré. Le sifflement et le mugissement se changeaient en une sorte d'imploration chorale qui grandissait et diminuait sur un mode rythmique.

— Dans ce chœur de gémissements, ton oreille ne perçoit-elle pas le dessin d'une mélodie ? Écoute !

Débarqués du sandalo, ils s'engageaient dans les ruelles, franchissaient les petits ponts, longeaient les quais, s'enfonçaient à l'aventure ; mais, malgré l'anxiété de sa course, Effrena s'orientait d'instinct vers une maison loitaine qui, de temps à autre, comme à la lueur d'un éclair, lui apparaissait animée par une attente profonde.

— Écoute ! Je distingue un thème mélodique, un thème qui se perd et qui renaît sans avoir la force de se développer...

Stelio s'arrêta, l'oreille tendue, avec une telle acuité d'attention que Daniele en fut étonné comme s'il avait vu son ami se transfuser dans le phénomène naturel qu'il étudiait, s'anéantir peu à peu dans une

volonté plus vaste et plus puissante qui l'absorbait et le faisait semblable à elle-même.

— Tu as entendu?

— Il ne m'est pas donné, à moi, d'entendre ce que tu entends, — répondit le stérile ascète à l'esprit génial. — J'attendrai que tu puisses me redire la parole que la Nature t'a dite.

Ils tremblaient tous les deux au fond de leur cœur : l'un, très lucide; l'autre, inconscient.

— Je ne sais plus, dit Stelio, je ne sais plus... Il me semblait...

Le message qu'il avait reçu dans une sorte d'extase fugitive échappait maintenant à sa pensée consciente. Le travail de son esprit recommençait; sa volonté ressuscitait, agitée par d'anxieuses aspirations.

— Ah! rendre à la mélodie sa simplicité naturelle, sa perfection ingénue, sa divine innocence; la tirer toute vive de la source éternelle, du mystère même de la Nature, de l'âme même de l'Univers! As-tu jamais médité ce mythe qui se rapporte à l'enfance de Cassandre? Une nuit, on la laissa dans le temple d'Apollon; et, au matin, on la retrouva étendue sur le marbre, enlacée dans les anneaux d'un serpent qui lui léchait les oreilles. Depuis lors, elle comprit toutes les voix éparses dans l'air, elle connut toutes les mélodies du monde. La puissance de la Divinatrice n'était qu'une puissance musicale. Une partie de cette vertu apollonienne entra dans les poètes qui coopérèrent à la création du Chœur tragique. Un de ces poètes se vantait de comprendre les voix de tous les oiseaux;

et un autre, de s'entretenir avec les vents; et un autre, d'entendre parfaitement le langage de la mer. Plus d'une fois j'ai rêvé que j'étais étendu sur le marbre, enlacé dans les anneaux de ce serpent... Pour qu'il nous fût donné de créer l'art nouveau, Daniele, il faudrait que ce mythe se renouvelât !

Il parlait avec une chaleur croissante; mais, tout en s'abandonnant au flot de ses pensées, il continuait à sentir qu'une obscure partie de lui-même demeurait en communion avec l'air sonore.

— T'es-tu jamais demandé quelle pouvait être la musique de cette espèce d'ode pastorale que le chœur chante dans *Œdipe Roi*, lorsque Jocaste s'enfuit, saisie d'horreur, et que le fils de Laïus garde pourtant l'illusion d'une dernière espérance? Tu te rappelles? « O Cithéron, j'en prends l'Olympe à témoin : avant que s'achève une autre pleine lune... » L'image des montagnes interrompt pour quelques instants l'horreur du drame; la sérénité agreste donne une trêve à l'épouvante humaine. Tu te rappelles? Tâche de te représenter la strophe à la façon d'un cadre qui comprendrait entre ses lignes une série de mouvements corporels, une expressive figure de danse que la mélodie animerait de sa vie parfaite. Voilà, évoqué sous tes yeux, l'esprit de la Terre dans le dessein essentiel des choses; voilà l'apparition consolatrice de la grande Mère commune sur le malheur de ses fils frappés et tremblants; voilà enfin une célébration de ce qui est divin et éternel, sur les hommes entraînés à la démence et à la mort par le Destin aveugle. Tâche

maintenant de concevoir comment ce chant m'a aidé à trouver pour ma tragédie les moyens de la plus haute et de la plus simple expression...

— Tu te proposes donc de rétablir le Chœur sur la scène?

— Oh! non. Je ne veux pas ressusciter une forme ancienne; ce que je veux, c'est inventer une forme nouvelle, sans obéir qu'à mon instinct et au génie de ma race, comme firent les Grecs lorsqu'ils créèrent ce merveilleux édifice de beauté, à jamais inimitable, qu'est leur drame. Puisque, dès longtemps, le trois arts pratiques, la musique, la poésie et la danse, se sont séparés, et puisque les deux premiers ont poursuivi leur développement vers une supérieure puissance d'expression tandis que le troisième est déchu, j'estime qu'il ne serait plus possible de les fondre en une seule structure rythmique sans ôter à tel ou tel d'entre eux le caractère propre et dominant qu'il a désormais acquis. En concourant à un effet commun et total, ils renoncent à leur effet particulier et suprême; en somme, ils apparaissent diminués. Parmi les matières aptes à recevoir le rythme, la Parole est le fondement de toute œuvre d'art qui aspire à la perfection. Crois-tu que dans le drame wagnérien soit reconnue à la Parole toute sa valeur propre? Et ne te semble-t-il pas que le concept musical y perde sa pureté primitive, par le fait qu'il dépend souvent de représentations étrangères au génie de la Musique? Certes, Wagner a le sentiment de cette faiblesse; et il l'avoue tacitement lorsque, à Bayreuth, il s'ap-

proche d'un de ses amis et lui couvre les yeux avec ses deux mains pour que celui-ci s'abandonne tout entier à la vertu de la symphonie pure et soit ravi dans une plus profonde vision par une joie plus haute.

— Presque tout ce que tu m'expliques est nouveau pour moi, — dit Daniele Glàuro ; — mais cela me donne une ivresse comparable à celle qu'on éprouve quand on apprend des choses pressenties et prévues. Donc, tu ne superposeras pas les trois arts rythmiques, mais tu les présenteras chacun dans ses manifestations propres, reliés entre eux par une idée souveraine et portés au suprême degré de leur énergie significative ?

— Ah ! Daniele, comment te donner une image de l'œuvre qui vit en moi ? — s'écria Stelio. — Mécaniques et dures sont les paroles par lesquelles tu essayes de formuler mon intention... Non, non... Comment te communiquer la vie et le mystère infiniment fluide que je porte en moi-même ?

Ils arrivaient à l'escalier du Rialto. Effrena en gravit rapidement les marches et s'arrêta contre la balustrade, au sommet de l'arche, pour attendre son ami. Le vent passait sur lui comme une armée d'étendards dont les bords lui eussent fouetté le visage ; le Canal se perdait sous lui dans l'ombre des palais, au tournant, comme un fleuve qui se précipite vers des cataractes grondantes ; au zénith, une région du ciel demeurait libre parmi l'entassement des nuages, cristalline et vive comme cette sérénité qui se répand sur les cimes des glaciers.

— Il est impossible de rester ici, — dit Daniele en s'adossant à la porte d'une boutique. — Le vent nous emporte.

— Descends. Je te rejoins. Une minute ! — lui cria le maître, penché sur la balustrade, se couvrant les yeux avec ses paumes, concentrant toute son âme dans l'ouïe.

Formidable était la voix de l'ouragan, parmi cette immobilité de siècles pétrifiés : seule souveraine sur la solitude, comme au temps où les marbres dormaient encore dans les entrailles des montagnes, comme au temps où, sur les îles fangeuses des lagunes, les herbes sauvages croissaient autour des nids, bien avant que le Doge siégeât au Rialto, bien avant que les patriarches guidassent les fugitifs vers les grandes destinées. La vie humaine était disparue ; il n'y avait plus sous le ciel qu'un sépulcre immense dans les creux duquel résonnait cette voix, cette unique voix. Les multitudes réduites en cendres, les fastes dispersés, les grandeurs déchues, les innombrables jours de naissance et de mort, les choses d'un âge sans forme et sans nom, voilà ce qu'elle commémorait par son chant sans lyre, par sa lamentation sans espérance. Toute la mélancolie du monde passait dans le vent sur cette âme tendue et avide.

— Ah ! je t'ai saisie ! — s'écria Stelio avec une joie triomphante.

La ligne entière de la mélodie s'était révélée, lui appartenait maintenant, immortelle dans son esprit et dans le monde. De toutes les choses vivantes, nulle ne lui parut plus vivante que celle-là. Sa propre vie

même cédait à la puissance illimitée de cette idée sonore, à la force génératrice de ce germe capable de développements infinis. Il l'imagina plongée dans la mer symphonique où elle se déployait sous mille aspects jusqu'à sa perfection.

— Daniele, Daniele, j'ai trouvé !

Il leva les yeux, vit dans le ciel adamantin les premières étoiles, eut la perception du haut silence où elles palpitaient. Des images de cieux recourbés sur des pays lointains traversèrent son esprit; c'étaient des agitations de sables, d'arbres, d'eaux, de poussière, par des journées de vent : le Désert lybique, les oliviers sur la baie de Salona, le Nil près de Memphis, l'Argolide assoiffée. D'autres images survinrent. Il craignit de perdre ce qu'il avait trouvé. Il fit un effort pour fermer sa mémoire comme on ferme le poing sur la chose tenue. Près d'un pilastre, il aperçut l'ombre d'un homme, une lueur au bout d'une longue perche; il entendit le petit éclat de la flamme allumée dans une lanterne. A cette clarté, avec une hâte anxieuse, il nota le thème sur une page de son carnet : il fixa dans les cinq lignes de la portée la parole de l'élément.

— Journée de merveilles ! — dit Daniele Glàuro en le voyant descendre, agile et léger comme s'il avait dérobé aussi à l'air sa qualité élastique. — Puisse la Nature te chérir toujours, frère !

— Allons, allons ! — dit Stelio, qui lui prit le bras et se mit à l'entraîner avec une allégresse enfantine. — J'ai besoin de courir.

Il l'entraînait par les ruelles vers San-Giovanni-Elemosinario. Il se répétait à lui-même les noms des trois églises qu'il devait rencontrer en chemin pour arriver à cette maison lointaine qui, de temps à autre, comme à la lueur d'un éclair, lui apparaissait animée par une attente profonde.

— C'est vrai, Daniele, ce dont tu m'as fait part un jour : la voix des choses est essentiellement différente de leur son, — dit-il en s'arrêtant à l'entrée de la Ruga-Vecchia, près du campanile ; car il s'était aperçu que la course fatiguait son ami. — Le son du vent imite tantôt les gémissements d'une multitude frappée d'épouvante, tantôt les hurlements des fauves, tantôt le fracas des cataractes, tantôt le frémissement des étendards déployés, tantôt le défi, tantôt la menace, tantôt le désespoir. La voix du vent est la synthèse de tous ces bruits : c'est la voix qui chante et qui raconte le travail terrible du temps, la cruauté du sort humain, la guerre éternellement soutenue pour une illusion éternellement renaissante.

— Et as-tu jamais songé que l'essence de la musique n'est pas dans les sons ? — demanda le docteur mystique. — Elle est dans le silence qui les précède et dans le silence qui les suit. C'est dans ces intervalles de silence qu'apparaît et vit le rythme. Chaque son et chaque accord éveillent dans le silence qui les précède et qui les suit une voix que notre esprit seul peut entendre. Le rythme est le cœur de la musique; mais ses battements ne sont perçus que pendant la pause des sons.

Cette loi de nature métaphysique, énoncée par le contemplateur, confirma pour Stelio la justesse de sa propre intuition.

— En effet, — dit-il, — imagine l'intervalle entre deux symphonies scéniques où tous les motifs concourraient à exprimer l'essence intérieure des caractères que le drame met aux prises, à révéler le fond intime de l'action, comme, par exemple, dans le grand prélude beethovenien de *Leonora* ou dans celui de *Coriolan*. Ce silence musical où palpite le rythme est l'atmosphère vivante et mystérieuse dans laquelle seulement peut apparaître la parole de la poésie pure. Là, il semble que les personnages émergent de la mer symphonique comme de la vérité même de l'être caché qui opère en eux. Et, dans ce silence rythmique, leur langage parlé aura une résonance extraordinaire, atteindra l'extrême limite de la puissance verbale; car il sera vivifié par une continuelle aspiration au chant, laquelle ne pourra s'apaiser que dans la mélodie remontant de l'orchestre, à la fin de l'épisode tragique. As-tu compris?

— Donc, tu places l'épisode entre deux symphonies qui le préparent et qui le terminent, puisque la musique est le principe et la fin du verbe humain.

— Je rapproche ainsi du spectateur les personnages du drame. Te rappelles-tu cette figure employée par Schiller dans l'ode où il célèbre la traduction que fit Gœthe du *Mahomet*, pour signifier que, sur la scène, le monde idéal est le seul qui puisse avoir vie? Le Char de Thespis, comme la Barque d'Aché-

ron, est si léger qu'il ne peut porter que les ombres ou les images humaines. Sur la scène vulgaire, ces images sont si distantes que tout contact avec elles nous paraît impossible comme le contact avec les formes mentales. Elles sont distantes et étrangères. Mais, en les faisant apparaître dans le silence rythmique, en les faisant accompagner par la musique jusqu'au seuil du monde visible, je les rapproche merveilleusement, puisque j'éclaire les fonds les plus secrets de la volonté qui les produit. Comprends-tu? Leur intime essence est là, découverte et mise en communication immédiate avec l'âme de la foule qui, sous les Idées signifiées par les voix et par les gestes, sent la profondeur des Motifs musicaux qui leur correspondent dans les symphonies. En somme, je montre les images peintes sur le voile et aussi ce qui se passe au delà du voile. Comprends-tu? Et, par le moyen de la musique, de la danse et du chant, je crée autour de mes héros une atmosphère idéale où vibre toute la vie de la Nature, si bien qu'en chacun de leurs actes semblent converger, non seulement les puissances de leurs destins préfix, mais encore les plus obscures volontés des choses environnantes, des âmes élémentaires qui vivent dans le grand cercle tragique. Car, de même que les créatures d'Eschyle portent en elles quelque chose des mythes naturels d'où elles sont nées, de même, je voudrais qu'on sentît mes créatures, à moi, palpiter dans le torrent des forces sauvages, souffrir au contact de la terre, communier avec l'air, avec l'eau, avec le feu, avec les montagnes,

avec les nuages dans la lutte pathétique contre le Destin qui doit être vaincu, et que la Nature fût autour d'elles ce que la virent nos premiers pères : l'actrice passionnée d'un drame éternel.

Ils entraient dans le Campo-di-San-Cassiano, désert sur son Rio livide ; et leur voix et leurs pas y résonnaient comme dans un cirque de rochers, clairs sur le bruit sourd qui venait du Grand Canal comme d'un fleuve. Une ombre violacée montait de l'eau fiévreuse et se répandait dans l'air comme une exhalaison mortelle. La mort semblait régner là depuis longtemps Le volet d'une haute fenêtre battait au vent contre la muraille et grinçait sur ses gonds, signe d'abandon et de ruine. Mais, dans l'esprit de l'animateur, toutes ces apparences opéraient d'extraordinaires transfigurations. Il revoyait un lieu solitaire et sauvage près des tombeaux de Mycènes, entre le second pic de la montagne Eubœa et le flanc inaccessible de la citadelle. Les myrtes poussaient avec vigueur parmi les âpres blocs et les ruines cyclopéennes. L'eau de la fontaine Perséia, jaillissant d'entre les roches, se recueillait dans une cavité semblable à une conque et de là, courait se perdre au fond du ravin pierreux. Sur le bord de la fontaine, au pied d'un buisson, gisait le cadavre de la Victime, allongé, rigide, candide. Dans le silence mortel, on entendait le murmure de l'eau et le souffle intermittent de la brise sur les myrtes qui s'inclinaient...

— Ce fut en un lieu auguste, — dit-il, — que j'eus la première vision de mon œuvre nouvelle : à Mycènes,

sous la porte des Lions, en relisant l'Orestie... Terre de feu, pays de soif et de délire, patrie de Clytemnestre et de l'Hydre, sol à jamais stérilisé par l'horreur du plus tragique destin qui ait dévoré une race humaine... As-tu songé parfois à cet explorateur barbare qui, après avoir passé une longue partie de son existence parmi les drogues et derrière un comptoir, entreprit de rechercher les tombeaux des Atrides dans les ruines de Mycènes, et qui, un jour, — le sixième anniversaire en est récent, — eut la plus grande et la plus étrange vision qui se soit jamais offerte à des yeux mortels? As-tu songé parfois à ce gros Schliemann, au moment où il découvrait le plus éblouissant trésor que la Mort ait amassé dans l'obscurité de la terre depuis des siècles, depuis des millénaires? As-tu songé parfois que ce spectacle surhumain et terrible aurait pu s'offrir à un autre : à un esprit jeune et fervent, à un poète, à un animateur, à toi, à moi peut-être? Alors la fièvre, la frénésie, la démence... Imagine!

Il s'enflammait et vibrait, emporté tout à coup par sa fiction comme par une rafale. Il avait dans ses yeux de voyant l'éclat des funèbres trésors. La force créatrice affluait à son esprit comme le sang à son cœur. Il était l'acteur de son drame; son accent et son geste exprimaient une beauté et une passion transcendantes, outrepassaient le pouvoir de la parole articulée, la limite de la lettre. Et son frère demeurait suspendu à ses lèvres, tremblant devant cette splendeur soudaine qui lui prouvait la vérité de ses propres divinations.

— Imagine! Imagine! La terre que tu fouilles est

funeste : il semble que doivent encore s'en exhaler les miasmes des fautes monstrueuses. La malédiction qui pesa sur ces Atrides était si atroce que vraiment il doit en être resté quelque vestige, redoutable encore, dans la poussière qu'ils ont foulée. Tu es atteint par le maléfice. Les morts que tu cherches et que tu ne réussis pas à découvrir se raniment au dedans de toi violemment, respirent au dedans de toi avec le terrible souffle que leur a infusé Eschyle, énormes et sanglants comme ils te sont apparus dans l'Orestie, frappés sans trêve par le fer et par le feu de leur Destin. Et voilà qu'en toi toute la vie idéale dont tu t'es nourri prend les formes et les reliefs de la réalité ! Et tu t'obstines, dans ce pays de soif, au pied de cette montagne nue, enfermé dans la fascination de la ville morte, tu t'obstines à creuser la terre, à creuser la terre, avec ces effroyables fantômes toujours dressés devant tes yeux parmi la poussière brûlante. A chaque coup de pioche, tu trembles jusqu'aux moelles, inquiet de voir apparaître véritablement la face d'un Atride, intacte encore, avec les signes encore visibles de la violence soufferte, du carnage inhumain... Et soudain, tu la vois ! L'or, l'or, les cadavres, une immensité d'or, les cadavres tout couverts d'or...

Ils étaient là, les princes Atrides, dans l'obscurité de la ruelle, étendus sur les dalles, prodige évoqué. Le poète et l'ascète avaient eu tous deux le même frisson dans le même éclair.

— Une succession de tombeaux : quinze cadavres intacts, l'un à côté de l'autre, sur un lit d'or, les vi-

sages recouverts de masques d'or, les fronts couronnés d'or, les poitrines bardées d'or; et partout, sur leurs personnes, à leurs flancs, à leurs pieds, partout une profusion de choses d'or, innombrables comme les feuilles tombées d'une forêt fabuleuse... Les vois-tu? Les vois-tu?

La fièvre le brûlait de rendre palpable tout cet or, de transformer en réalité sensible sa vision hallucinante.

— Je vois! Je vois!

— Pendant une seconde, l'âme de cet homme a franchi les siècles et les millénaires, a respiré dans la légende épouvantable, a palpité dans l'horreur de l'antique carnage; pendant une seconde, cette âme a vécu d'une vie antique et violente. Ils sont là, les égorgés : Agamemnon, Eurymédon, Cassandre et l'escorte royale; là, sous tes yeux, pendant une seconde, immobiles. Et soudain, — le vois-tu? — comme une vapeur qui s'exhale, comme une écume qui se fond, comme une poussière qui se disperse, comme un je ne sais quoi d'indiciblement frêle et fugace, ils s'évanouissent tous dans leur silence, ils sont tous engloutis par ce même silence fatal qui entoure leur immobilité rayonnante. Là, une poignée de poussière et un amas d'or...

Là, sur les pierres de la ruelle déserte comme sur les pierres des tombeaux, le prodige de vie et de mort! Agité par une émotion inexprimable, Daniele Glàuro saisit les mains de son ami, tout tremblant; et l'animateur, dans ces yeux fidèles, vit la muette flamme de l'enthousiasme consacrée à l'Œuvre.

Ils s'arrêtèrent contre la muraille obscure, près d'une porte. Ils avaient la sensation étrange d'être très loin, comme si leur esprit eût été perdu dans la profondeur des temps et que, derrière cette porte, eût vécu une race antique asservie à l'immuable Destin. On entendait dans la maison un berceau balancé au rythme d'une cantilène dite à voix basse : une mère endormait son enfant avec la mélodie transmise par les aïeux ; de sa voix tutélaire, elle couvrait la grondante menace des éléments. Au-dessus d'eux, dans la bande étroite du ciel, palpitaient les étoiles ; là-bas, là-bas, contre les dunes, contre les digues, la mer mugissait ; ailleurs, le cœur d'un héros souffrait en attendant la mort ; et toutefois, à côté d'eux, le berceau se balançait et la prière maternelle appelait la félicité sur le pleur enfantin.

— La vie ! — dit Stelio qui, reprenant sa marche, entraîna Daniele avec lui. — En un seul instant, tout ce qui tremble, pleure, espère, halète et délire dans l'immensité de la vie, se ramasse en ton esprit et s'y condense avec une si rapide sublimation que tu crois pouvoir la manifester par une seule parole. Laquelle? Laquelle ? Est-ce que tu la connais, toi ? Qui saura jamais la dire ?

Il recommençait à souffrir d'anxiété et de mécontentement, parce qu'il voulait tout embrasser et tout exprimer.

— As-tu jamais vu, à certaines minutes, l'Univers tout entier devant toi comme une tête humaine ? Moi, oui, mille fois. Ah ! la trancher, comme celui qui

trancha d'un seul coup la tête de Méduse, et, du haut de la scène, la tenir suspendue devant la foule, pour que celle-ci ne l'oublie jamais plus ! As-tu jamais pensé qu'une grande tragédie pourrait ressembler au geste de Persée ? Je te le dis en vérité : je voudrais enlever de la Loggia d'Orcagna et transporter dans le vestibule du nouveau théâtre le bronze de Benvenuto Cellini, en guise d'admonition. Mais qui donnera à un poète l'Épée et le Miroir ?

Daniele se taisait, devinant le tourment de cet esprit fraternel, lui qui avait reçu de la nature le don de jouir de la beauté, mais non celui de la créer. Il marchait en silence à côté de son frère, penchant cet énorme front méditatif qui semblait gros d'un monde non enfanté.

— Persée ! — continua l'animateur, après une pause qu'avaient remplie les éclairs de ses inventions. — Sous la citadelle de Mycènes, dans le ravin, il y a une fontaine nommée Perséia : la seule chose vivante en ce lieu où tout est mort et brûlé. Les hommes sont attirés vers elle comme vers une source de vie, sur cette terre où, très tard dans le crépuscule, on voit blanchir douloureusement les lits des fleuves à sec. Toute la soif humaine se porte ardemment vers sa fraîcheur. A travers mon œuvre entière, on entendra le murmure de cette source : l'eau, la mélodie de l'eau... Je l'ai trouvée ! C'est en elle, dans le pur élément, que s'accomplira l'Acte pur qui est la fin de la tragédie nouvelle. C'est sur son eau froide et claire que s'endormira la vierge destinée à mourir

« privée de noces », comme Antigone. Comprends-tu? L'Acte pur marque la défaite de l'antique Destin. L'âme nouvelle rompt tout à coup le cercle de fer qui l'étreignait, par une détermination née de la folie, d'un délire lucide qui ressemble à l'extase, qui est comme une plus profonde vision de la Nature. Dans l'orchestre, l'ode finale chante le salut et l'affranchissement de l'homme, obtenus par le moyen de la douleur et du sacrifice. Le Destin monstrueux est vaincu, là, près des tombeaux où descendit la race d'Atrée, devant les cadavres mêmes des victimes. Comprends-tu ? Celui qui se libère par l'Acte pur, le frère qui tue la sœur pour sauver son âme de l'horreur qui était sur le point de la saisir, il a vu réellement la face d'Agamemnon !

La fascination de l'or funèbre le reprenait ; l'évidence de sa vision intérieure lui donnait l'aspect d'un halluciné.

— Un des cadavres, là, surpasse en stature et en majesté tous les autres : le front ceint d'une large couronne d'or, avec la cuirasse, avec le baudrier, avec les jambières d'or, entouré d'épées, de lances, de poignards, de coupes, sous un semis d'innombrables disques d'or jetés à pleines mains comme des corolles, plus vénérable qu'un demi-dieu. L'homme se penche sur ce cadavre qui va se dissoudre dans la lumière, et il soulève le masque pesant... Ah ! ce qu'il voit alors, n'est-ce donc pas la face d'Agamemnon ? Ce cadavre, n'est-ce pas le Roi des Rois ? La bouche est ouverte, les paupières sont ouvertes... Tu te rappelles,

tu te rappelles ce passage d'Homère? « Comme je gisais mourant, je levai les mains vers mon épée; mais la femme aux yeux de chienne s'éloigna, et elle ne voulut pas me fermer les paupières et la bouche, au moment où je descendais à la demeure d'Hadès. » Tu te rappelles? Eh bien, la bouche du cadavre est ouverte, les paupières sont ouvertes... Il a le front grand, orné d'une large feuille d'or; le nez est long et droit, le menton ovale...

L'évocateur s'arrêta une seconde, les yeux dilatés et fixes. Il voyait, il était le voyant. Tout disparaissait à l'entour, et sa fiction restait comme la seule réalité. Daniele Glàuro eut un frisson ; car il voyait, lui aussi, par les yeux de l'autre.

— Ah! encore la tache blanche sur l'épaule... Il a soulevé la cuirasse... La tache, la tache, le signe héréditaire de la lignée de Pélops « à l'épaule d'ivoire »! N'est-ce pas le Roi des Rois?

Les paroles du voyant, entrecoupées et rapides, ressemblaient à une succession d'éclairs dont il était lui-même ébloui. Lui-même s'étonnait de cette subite apparition, de cette découverte inattendue qui s'illuminait dans les ténèbres de son esprit, s'extériorisait, devenait presque tangible. Comment avait-il pu découvrir cette tache sur l'épaule du Pélopide? De quel abîme de sa mémoire avait surgi tout à coup cette particularité si étrange, et pourtant précise et décisive comme le signalement qui permet de reconnaître un cadavre mort hier?

— Tu étais là! — dit Daniele Glàuro, dans l'ivresse.

— C'est toi-même qui les as soulevés, ce masque et cette cuirasse.. Si tu as vu réellement ce que tu dis, tu n'es plus un homme...

— J'ai vu, j'ai vu !

Encore une fois il se transformait en acteur de son drame ; et c'était avec une violente palpitation que, de la bouche d'une personne vivante, il entendait les paroles du drame, celles-là mêmes que l'interlocuteur devait proférer dans l'épisode : « Si tu as vu réellement ce que tu dis, tu n'es plus un homme. » A partir de cet instant, l'explorateur de sépulcres prit l'aspect d'un noble héros combattant contre l'antique Destin ressuscité des cendres mêmes des Atrides pour le contaminer et le terrasser.

— Ce n'est pas impunément, dit-il, qu'un homme ouvre les tombeaux et regarde le visage des morts ; et de quels morts ! Celui-là vit seul avec sa sœur, avec la plus douce créature qui ait jamais respiré l'air terrestre, seul avec elle, dans la maison pleine de clarté et de silence, comme dans une prière, comme dans un vœu... Or, imagine quelqu'un qui, sans le savoir, boirait un toxique, un philtre, je ne sais quelle chose impure qui lui empoisonnerait le sang, qui lui contaminerait la pensée : comme cela, sans y prendre garde, pendant que son âme est en paix... Imagine ce maléfice terrible, cette vengeance des morts ! Il est envahi brusquement par la passion incestueuse, il devient la proie misérable et tremblante d'un monstre, il livre un combat secret et désespéré, sans trêve, sans merci, le jour et la nuit, à chaque heure et à chaque

minute, d'autant plus atroce que s'incline davantage vers son mal la pitié ignorante de la pauvre créature... De quelle manière cet homme pourra-t-il être délivré? Dès le début de la tragédie, dès le moment où sa compagne innocente commence à parler, celle-ci apparaît destinée à mourir. Et tout ce qui se dit et s'accomplit dans les épisodes, et tout ce qui s'exprime par la musique, par le chant et par la danse dans les intermèdes, tout sert à la conduire lentement et inexorablement vers la mort. Elle est l'égale d'Antigone. Dans la brève heure tragique, elle passe accompagnée par la lueur de l'espérance et par l'ombre du pressentiment, elle passe accompagnée par des chants et par des pleurs, par le haut amour qui offre la joie, par l'amour furieux qui engendre le deuil; et elle ne s'arrête que pour s'endormir sur l'eau froide et claire de la fontaine qui, sans interruption, l'appelle par son gémissement dans la solitude. A peine son frère l'a-t-il tuée, qu'il reçoit d'elle, à travers la mort, le don de sa rédemption. « Toute souillure, » s'écrie-t-il, « est effacée de mon âme! Je suis devenu pur, entièrement pur. Toute la sainteté de mon amour d'autrefois est rentrée dans mon âme comme un torrent de lumière... Si elle se levait à présent, elle pourrait cheminer sur mon âme comme sur la neige immaculée... Si elle revivait, toutes mes pensées pour elle seraient comme les lis, comme les lis... A présent, elle est parfaite ; à présent, elle peut être adorée comme une créature divine... Je la coucherai dans le plus profond de mes sépulcres, et je mettrai autour d'elle tous mes trésors... »

Ainsi, l'acte de mort auquel il a été entraîné par son délire lucide est un acte de purification et de libération, qui marque la défaite de l'antique Destin. Émergeant de la mer symphonique, l'ode chante la victoire de l'homme, éclaire d'une insolite lumière les ténèbres de la catastrophe, élève sur le sommet de la musique la première parole du drame renouvelé.

— Le geste de Persée ! — s'écria Daniele Glàuro, dans l'ivresse. — A la fin de la tragédie, tu tranches la tête de la Moire et tu la montres au peuple toujours jeune et toujours nouveau, qui clôt le spectacle par de hauts cris d'enthousiasme.

Tous deux virent en rêve le théâtre de marbre sur le Janicule, la multitude dominée par cette idée de vérité et de beauté, la grande nuit étoilée sur Rome ; ils virent la foule frénétique descendre la pente de la colline, emportant dans son rude cœur la confuse révélation de la poésie ; ils entendirent les clameurs qui se prolongeaient parmi l'ombre de la cité immortelle.

— Et maintenant, adieu, Daniele ! — dit le maître, repris du besoin de se hâter, comme si quelqu'un l'attendait ou l'appelait.

Les yeux de la Muse tragique restaient immobiles au fond de son rêve, sans regards, pétrifiés dans la divine cécité des statues.

— Où vas tu ?

— Au palais Capello.

— La Foscarina connaît-elle la trame de ton œuvre ?

— Vaguement.

— Et quelle figure lui donneras-tu ?

— Elle sera aveugle, déjà passée dans un autre monde, au delà de la vie. Elle verra ce que les autres ne verront pas. Elle aura les pieds dans l'ombre, le front dans la vérité éternelle. Les conflits de l'heure tragique se répercuteront dans sa nuit intérieure en s'y multipliant comme les tonnerres dans les profondes enceintes des roches désolées. A l'égal de Tirésias, elle comprendra toutes les choses, permises et défendues, célestes et terrestres ; et elle saura « combien il est dur de savoir, quand le savoir est inutile ».. Ah ! ce sont de merveilleuses paroles que je voudrais mettre dans sa bouche, et des silences d'où naîtraient des beautés infinies...

— Sur la scène, — dit Glàuro, — qu'elle parle ou qu'elle se taise, son pouvoir est plus qu'humain. Elle réveille dans nos cœurs le plus occulte mal et l'espérance la plus secrète ; et, par son enchantement, notre passé devient présent ; et, par la vertu de ses aspects, nous nous reconnaissons dans les douleurs souffertes en tous les temps par les autres créatures, comme si l'âme qu'elle nous révèle était notre âme même.

Ils s'arrêtèrent sur le Pont Savio. Stelio se taisait, sous un flot d'amour et de mélancolie qui soudain l'inonda. Il réentendait la voix triste : « Avoir aimé ma gloire fugitive seulement pour qu'elle pût un jour servir à la vôtre ! » Il réentendait sa propre voix : « Je t'aime et je crois en toi ; je m'abandonne tout entier. Tu es ma compagne. Ta main est forte. » La

force et la sûreté de cette alliance exaltaient son orgueil ; mais cependant, tout au fond de son cœur, frémissaient une inspiration et un pressentiment indéfinis, qui par instants se condensaient et lui devenaient lourds comme une angoisse.

— Je voudrais ne pas te quitter ce soir, Stelio! — confessa le bon frère, enveloppé, lui aussi, dans un voile de mélancolie. — Quand je suis à ton côté, ma respiration s'élargit et je me sens vivre d'une vie plus rapide.

Stelio se taisait. Le vent paraissait faiblir. Les souffles intermittents arrachaient les feuilles des acacias, sur le Campo-di-San-Giacomo, et les faisaient tournoyer. L'église brune et le campanile quadrangulaire, en brique nue, priaient silencieusement vers les étoiles.

— Connais-tu la colonne verte qui est à San-Giacomo-dall' Orio? — reprit Daniele, avec l'intention de retenir son ami quelques minutes encore, parce qu'il appréhendait l'adieu. — Quelle matière sublime! C'est comme la condensation fossile d'une immense forêt verdoyante. A suivre ses veines innombrables, l'œil voyage en rêve à travers le mystère sylvestre. Quand je la regarde, il me semble que je visite la Sila, l'Hercynia.

Stelio connaissait la colonne. Un jour, Perdita s'était longuement appuyée au grand fût précieux pour contempler la magique frise d'or qui se courbe sur la toile du Bassano et qui l'obscurcit.

— Rêver, toujours rêver ! — soupira-t-il, dans un

retour de cette amère impatience qui, sur le bateau partant de Lido, lui avait suggéré de railleuses paroles.

— Vivre de reliques ! Mais pense donc à ce Dandolo qui abattit du même coup cette colonne et un empire, et qui voulut rester doge alors qu'il pouvait devenir empereur. Il a vécu plus que toi, je suppose : toi qui erres au milieu des forêts lorsque tu contemples le marbre qu'il a pillé... Adieu, Daniele.

— Ne rabaisse pas ton sort.

— Je voudrais le forcer.

— La pensée est ton arme.

— Souvent mon ambition brûle ma pensée.

— Tu possèdes le pouvoir de créer. Que te faut-il de plus ?

— En d'autres temps, j'aurais su peut-être aussi conquérir un Archipel.

— Que t'importe ! Une mélodie vaut une province. Pour une image nouvelle, ne céderais-tu pas une principauté ?

— Vivre la vie tout entière, voilà ce que je voudrais, et ne pas être seulement un cerveau.

— Un cerveau contient le monde.

— Ah ! tu ne peux comprendre. Tu es l'ascète ; tu as dompté le désir.

— Et toi aussi, tu le dompteras.

— Je ne sais si je voudrai.

— Tu voudras, j'en suis sûr.

— Adieu, Daniele. Tu es mon témoin. Tu m'es plus cher qu'aucun autre.

Ils se serrèrent les mains fortement.

— Je passerai au palais Vendramin pour avoir des nouvelles, — dit le bon frère.

Ces paroles évoquèrent de nouveau le grand cœur malade, le poids du héros sur leurs bras, le transport terrible.

— Il a vaincu, lui ; il peut mourir ! — dit Stelio.

Il entra chez la Foscarina comme un esprit. Son excitation intellectuelle changeait les aspects des choses. Le vestibule, éclairé par un fanal de galère, lui parut immense. Un felse posé sur les dalles, près de la porte, le troubla comme la rencontre d'un cercueil.

— Ah ! Stelio ! — s'écria l'actrice qui, en le voyant paraître, s'était dressée d'un bond et s'élançait vers lui impétueusement, avec tout le ressort de son désir comprimé par l'attente. — Enfin !

Elle s'arrêta devant lui brusquement, sans le toucher. Le rapide élan qu'elle refrénait vibra par tout son corps, depuis les talons jusqu'à la nuque, visible ; et il se répercuta dans sa gorge en un râle bref. Elle était comme le vent qui tombe.

« Qui t'a pris à moi ? » pensa-t-elle, le cœur serré par le doute : car, tout d'un coup, elle avait senti

chez l'aimé quelque chose qui le rendait pour elle intangible, elle avait découvert dans les yeux de l'aimé quelque chose d'étranger et de lointain.

Mais lui, il l'avait vue très belle au moment où elle s'élançait de l'ombre, animée d'une violence un peu semblable à celle de la tempête qui agitait les lagunes. Le cri, le geste, le bond, l'arrêt subit, la vibration des muscles sous la tunique, le visage s'éteignant comme un feu qui se résout en cendres, l'intensité du regard pareil aux éclairs d'un combat, la respiration qui lui ouvrait les lèvres comme la chaleur ouvre les lèvres de la terre, tous les aspects de la personne véritable manifestaient une puissance de vie pathétique comparable seulement à l'effervescence des énergies naturelles, à la poussée des forces cosmiques. L'artiste reconnaissait en elle la créature dionysiaque, la vivante matière apte à recevoir les rythmes de l'art, à être modelée selon les figures de la poésie. Et, parce qu'il la voyait innombrable comme les vagues de la mer, il trouva inerte ce masque aveugle qu'il voulait lui mettre sur le visage, et trop étroite cette fiction tragique par où elle devait passer douloureusement et trop limité l'ordre des sentiments d'où elle devait tirer ses expressions, et presque souterraine l'âme qu'elle aurait à révéler. « Ah ! tout ce qui tremble, pleure, espère, halète et délire dans l'immensité de la vie ! » Ses images mentales furent prises d'une sorte de panique, d'une terreur dissolvante. Que pouvait être cette œuvre seule devant l'immensité de la vie ? Eschyle avait composé plus de cent tragédies, Sophocle davan-

tage encore. Ils avaient construit un monde avec de gigantesques fragments soulevés par leurs bras titaniques. Leur labeur était vaste comme une cosmogonie. Les figures eschyliennes semblaient chaudes encore du feu éthéré, claires de la clarté sidérale, humides de la nuée fécondante. La statue d'Œdipe semblait sculptée à même le bloc du mythe solaire ; celle de Prométhée semblait tirée de l'outil primitif par lequel le pasteur Arya produisait le feu sur le haut plateau asiatique. L'esprit de la Terre travaillait les créateurs.

— Cache-moi, cache-moi ; et ne me demande rien, et laisse-moi me taire ! — supplia-t-il, incapable de dissimuler son trouble, impuissant à dominer le tumulte de ses pensées en désarroi.

Le cœur ignorant de la femme palpita de crainte.

— Pourquoi ? Qu'est-ce que tu as fait ?

— Je souffre.

— De quoi ?

— D'anxiété, d'anxiété, de ce mal que tu me connais bien.

Elle le prit entre ses bras. Il sentit qu'elle avait tremblé d'un doute.

— Tu es à moi ? Tu es encore à moi ? — demanda-t-elle, la bouche sur l'épaule de Stelio, d'une voix étouffée.

— Oui, à toi, toujours.

Horrible était la frayeur qui agitait cette femme chaque fois qu'elle le voyait partir, chaque fois qu'elle le voyait reparaître. Au départ, n'allait-il pas vers la

fiancée inconnue? Au retour, ne venait-il pas lui dire le dernier adieu?

Elle l'étreignit entre ses bras, avec l'amour de l'amante, de la sœur, de la mère, avec tout l'amour humain.

— Dis : que puis-je faire, que puis-je faire pour toi? Dis!

Un continuel besoin la tourmentait d'offrir, de servir, d'obéir à un commandement qui la pousserait vers le péril, vers la lutte pour un bien qu'elle lui rapporterait.

— Que puis-je te donner?

Il souriait faiblement, envahi par une lassitude.

— Que veux-tu?... Ah! je le sais, ce que tu veux!

Il souriait; il se laissait caresser par cette voix, par ces mains adorantes.

— Tout, n'est-ce pas? Tu veux tout!

Il souriait avec mélancolie, comme un enfant malade à qui on parlerait de beaux jouets.

— Ah! si je pouvais! Mais personne sur la terre ne pourra jamais te donner rien qui vaille, mon ami. Ta poésie et ta musique, c'est à elles seules que tu peux demander tout. Je me souviens de cette ode qui commence ainsi : « Je fus Pan ».

Il inclina sur ce cœur fidèle son front plein de beautés qui s'éclairaient.

— « Je fus Pan! »

Dans son esprit repassa la splendeur de ce moment lyrique, le délire de l'ode.

— As-tu vu la mer, aujourd'hui? As-tu vu la tempête?

Il secoua la tête, sans répondre.

— Elle était forte, la tempête? Tu m'as dit un jour que tu avais beaucoup de marins parmi tes aïeux. As-tu pensé à ta maison bâtie sur la dune? As-tu la nostalgie des sables? Veux-tu retourner là-bas? Tu as beaucoup travaillé, là-bas, et d'un puissant travail. C'est une maison bénie. Lorsque tu travaillais, ta mère était avec toi. Tu l'entendais marcher doucement dans la chambre voisine... Quelquefois, n'est-ce pas, elle prêtait l'oreille?

Il la serra sur son cœur, silencieusement. Cette voix le pénétrait jusqu'au fond, semblait rafraîchir son âme enfiévrée.

— Et ta sœur, elle était aussi avec toi? Un jour, tu m'as dit son nom. Je ne l'ai pas oublié. Elle s'appelle Sofia. Je sais qu'elle te ressemble. Je voudrais l'entendre parler une fois, ou la voir passer par un sentier... Un jour, tu m'as fait l'éloge de ses mains. Elles sont belles, n'est-ce pas? Tu m'as dit un jour que, lorsqu'elle est affligée, ses mains lui font mal « comme si elles étaient les racines de son âme. » C'est cela que tu m'as dit : les racines de son âme!

Il l'écoutait, presque heureux. De quelle façon avait-elle découvert le secret de ce baume? A quelle source cachée puisait-elle la fluide mélodie de ces souvenirs?

— Sofia ne saura jamais le bien qu'elle a fait à la pauvre voyageuse!... D'elle, je sais peu de chose; mais

je sais qu'elle te ressemble de visage, et j'ai pu me figurer le sien... En ce moment même, je la vois... Dans les pays étrangers, là-bas, là-bas, quand je me sentais perdue, elle m'est apparue souvent, elle est venue me tenir compagnie... Elle m'apparaissait tout à coup, sans que je l'appelasse ou que je l'attendisse... Une fois, ce fut à Mürren, où j'étais arrivée après un long et pénible voyage pour revoir une pauvre amie qui allait mourir... L'aube naissait; les montagnes avaient cette délicate et froide couleur de béryl que l'on ne voit que sur les glaciers : une couleur de choses qui resteront à jamais lointaines et intangibles, oh! combien, combien enviées! Pourquoi vint-elle? Nous attendîmes, ensemble. Le soleil toucha l'extrémité des crêtes. Alors une frange irisée couronna soudain les glaces, dura quelques secondes, s'évanouit. Et elle-même s'en alla avec l'arc-en-ciel, avec le miracle.

Il l'écoutait, presque heureux. Toute la beauté et toute la vérité qu'il voulait exprimer n'étaient-elles pas contenues dans une roche ou dans une fleur de ces montagnes? La plus tragique lutte des passions humaines ne valait pas l'apparition de cette lumière sur les neiges éternelles.

— Et une autre fois? — demanda-t-il doucement; car la pause se prolongeait, et il craignait qu'elle ne continuât point.

Elle sourit, puis elle s'attrista.

— Une autre fois, ce fut à Alexandrie d'Égypte, par une journée d'horreur confuse, comme après un naufrage... La ville avait l'aspect de la pourriture,

semblait une ville en décomposition... Je me souviens : une rue pleine d'eau fangeuse ; un cheval blanchâtre, pareil à un squelette, qui pataugeait là dedans, avec la crinière et la queue teintes en ocre ; les stèles d'un cimetière arabe ; le miroitement lointain du lac Maréotis... Quel dégoût ! Quelle détresse !

« Oh ! non, chère âme, non, jamais plus tu ne seras seule et désespérée ! » dit-il en son cœur gonflé de bonté fraternelle à la femme nomade qui évoquait les tristesses de sa continuelle migration.

A cette heure, l'esprit de Stelio, après s'être si violemment tendu vers l'avenir, semblait se retirer avec un léger frisson vers le passé que le pouvoir de cette voix rendait présent. Il se sentait dans un état de recueillement doux et rêveur comme celui qu'engendrent les contes d'hiver, près de l'âtre. Comme naguère devant la maison close de Radiana, il se sentait pris par la fascination du Temps.

— Et une autre fois ?

Elle sourit, puis elle s'attrista.

— Une autre fois, ce fut à Vienne, dans un musée... Une grande salle déserte, le fouettement de la pluie sur les vitres, d'innombrables reliquaires précieux dans les armoires de cristal, des signes de mort partout, des choses en exil, qu'on ne priait plus, qu'on n'adorait plus... Nous courbâmes ensemble notre front sur le cristal qui protégeait une collection de bras vénérés jadis, avec leurs mains de métal fixées dans un geste immobile... Des mains de martyrs parsemées d'agates, d'améthystes, de topazes, de grenats, de

turquoises malades... Par certaines ouvertures, on apercevait à l'intérieur des parcelles d'ossements... Il y en avait une qui tenait un lis d'or; une autre, une petite ville ; une autre, une colonne. L'une d'entre elles, plus fine, avec un anneau à chaque doigt, tenait un petit vase de baume : le reliquaire de Marie-Madeleine... Des choses en exil, devenues profanes, qu'on ne priait plus, qu'on n'adorait plus... Est-elle dévote, Sofia? A-t-elle l'habitude de la prière?

Il ne répondait pas. Dans cet enchantement de la vie lointaine, il lui semblait qu'il ne devait point parler, qu'il ne devait donner aucun signe sensible de sa propre existence.

— Ta sœur entrait quelquefois dans ta chambre, pendant que tu travaillais ; et elle posait un brin d'herbe sur la page commencée.

L'enchanteresse trembla ; car une image qui était enveloppée de voiles se dévoila tout à coup, et lui suggéra d'autres paroles qui ne furent pas proférées : « Sais-tu que je commençai à l'aimer, cette créature qui chante, celle dont tu ne peux avoir perdu le souvenir, sais-tu que je commençai à l'aimer en pensant à ta sœur? Oui, pour verser dans une âme pure la tendresse que mon âme voulait offrir à ta sœur, de qui me séparaient tant de choses cruelles ! Cela, le sais-tu ? »

Elles vivaient, ces paroles ; mais elles ne furent pas proférées. Pourtant, la voix de la femme trembla de leur muette présence.

— Et toi, tu t'accordais alors quelques instants de

repos. Tu allais à la fenêtre et tu y restais accoudé avec elle, regardant la mer. Un bouvier poussait deux jeunes bœufs attelés à la charrue, et il labourait le sable pour enseigner aux bêtes novices le droit sillon. Chaque jour, avec elle, tu les regardais à la même heure. Quand les bœufs étaient instruits, ils ne venaient plus labourer le sable ; ils s'en allaient sur la colline... Qui me les a dites, ces choses ?

Il les avait dites lui-même, un jour, presque dans les mêmes termes ; mais maintenant ces souvenirs se représentaient à lui comme des visions inattendues.

— Et puis, les troupeaux passaient le long du rivage. Ils venaient de la montagne, allaient vers les plaines de la Pouille, d'une pâture à une autre pâture. Dans leur marche, les brebis laineuses imitaient le mouvement des vagues ; mais la mer était presque toujours tranquille, quand passaient les troupeaux avec leurs pasteurs. Tout était tranquille ; sur les grèves s'étendait un silence d'or. Les chiens couraient au flanc du troupeau ; les pasteurs s'appuyaient sur leurs bâtons ; faible était le tintement des clochettes, dans cette immensité. Tu suivais des yeux le voyage, jusqu'au promontoire. Et ensuite, avec ta sœur, tu allais regarder les traces laissées dans le sable humide qui, çà et là, était criblé de trous et doré comme les rayons de miel... Qui me les a dites, ces choses ?

Il l'écoutait, presque heureux. Sa fièvre était tombée. Une paix lente descendait sur lui comme un doux sommeil.

— Puis venaient les bourrasques ; la mer franchis-

sait la dune, envahissait la lande, laissait des baves sur le genévrier et sur le tamaris, sur le myrtil et sur le romarin. Une quantité d'algues et d'épaves était rejetée sur la rive. Là-bas, quelque barque avait fait naufrage. La mer apportait le bois pour les pauvres, et le deuil Dieu sait où! La grève se peuplait de femmes, de vieillards, d'enfants : c'était à qui ramasserait le plus gros fagot. Alors ta sœur distribuait d'autres secours : le pain, le vin, les légumes, le linge. Les bénédictions couvraient la rumeur des vagues. Tu regardais de la fenêtre; et il te semblait que nulle de tes images ne valait l'odeur du pain chaud. Tu abandonnais la page inachevée, tu descendais pour aider Sofia. Tu parlais avec les femmes, avec les vieillards, avec les enfants... Qui me les a dites, ces choses?

Dès l'heure de la première nuit, Stelio, pour gagner la maison de la Foscarina, préférait entrer par la grille du jardin Gradenigo et passer au milieu des arbres et des arbustes redevenus sauvages. L'actrice avait obtenu de faire communiquer son jardin avec celui du palais longtemps abandonné, par une brèche ouverte dans le mur de séparation. Mais, depuis

peu, lady Myrta était venue habiter les vastes chambres silencieuses qui avaient eu pour dernier hôte le fils de l'impératrice Joséphine, le vice-roi d'Italie. Les chambres s'étaient ornées de vieux instruments sans cordes et le jardin s'était peuplé de beaux lévriers sans proies.

Rien ne paraissait à Stelio plus doux et plus triste que ce chemin vers la femme qui l'attendait en comptant les heures, si lentes et pourtant si fugaces. Dans l'après-midi, la Fondamenta-di-San-Simeon-Piccolo se dorait comme une rive de fin albâtre. Les reflets du soleil jouaient avec les fers des proues alignées près du débarcadère, frissonnaient sur les marches de l'église et sur les colonnes du péristyle, animaient les pierres disjointes et usées. Quelques felses pourris gisaient à l'ombre, sur les dalles, avec leur serge que les pluies avaient endommagée et déteinte, pareils à des catafalques délabrés par l'usage funèbre, à des poêles vieillis sur la route du cimetière. D'un palais déchu, converti en fabrique de cordages, une suffocante odeur de chanvre sortait par les barreaux de fer qu'obstruait un duvet grisâtre, semblable à un enchevêtrement de toiles d'araignées. Là, au fond du Campiello-della-Comare, herbeux comme l'enclos consacré d'une paroisse champêtre, s'ouvrait la grille du jardin, entre deux pilastres que couronnaient des statues mutilées où les rameaux du lierre desséché sur leurs membres offraient l'image de veines en relief. Rien ne paraissait au visiteur plus doux et plus triste. Autour du Campiello, les cheminées des humbles

maisons fumaient en paix vers la coupole verte. De temps à autre, un vol de pigeons quittait les sculptures des Scalzi et traversait le canal; on entendait le sifflet d'un train passant sur le pont de la lagune, la cantilène d'un cordier, le bourdonnement de l'orgue, la psalmodie des prêtres. L'été des morts trompait la mélancolie de l'amour.

— Hélion! Sirius! Altaïr! Donovan! Ali-Nour! Nérissa! Piuchebella!

Assise sur un banc contre le mur tapissé de rosiers, lady Myrta appelait ses chiens. La Foscarina était près d'elle, debout, dans un costume fauve qui rappelait cette fière étoffe nommée rouanne, en usage autrefois à Venise. Le soleil enveloppait les femmes et les roses dans une même tiédeur blonde.

— Vous êtes vêtue aujourd'hui comme Donovan, — dit lady Myrta à l'actrice, avec un sourire. — Savez-vous que Stelio préfère Donovan à tous les autres?

La Foscarina se colora de rougeur. Elle chercha des yeux le lévrier fauve.

— C'est le plus beau et le plus fort, dit-elle.

— Je crois qu'il le désire, — ajouta la vieille dame avec une indulgente douceur.

— Que ne désire-t-il pas?

Lady Myrta remarqua la mélancolie qui voilait la voix de l'amante. Elle garda le silence quelques instants.

Les chiens étaient là, graves et tristes, pleins de somnolence et de rêves, loin des plaines, des steppes et des déserts, accroupis sur le pré de trèfle où ser-

pentaient les courges avec leurs fruits creux, d'un vert jaune. Les arbres étaient immobiles comme s'ils eussent été fondus dans le même bronze qui recouvrait les trois coupoles inégales de San-Simeone. Le jardin avait le même aspect sauvage que le grand édifice de pierre terni par la fumée tenace du Temps, strié par la rouille des ferrures qui avait coulé sous les pluies d'innombrables automnes. Et la chevelure d'un grand pin résonnait tout entière de ce ramage qui certainement, à cette minute, devait arriver aussi du jardin clos jusqu'aux oreilles de Radiana.

« Il vous fait souffrir ? » aurait voulu demander la vieille dame à l'amante ; car ce silence lui pesait, et elle se sentait réchauffer par l'ardeur de cette âme douloureuse comme par cet été tardif. Mais elle n'osa pas. Elle poussa un soupir. Son cœur toujours jeune palpitait au spectacle de la passion désespérée et de la beauté menacée. « Ah ! vous êtes belle encore, et votre bouche attire encore les baisers, et l'homme qui vous aime peut s'enivrer encore de votre pâleur et de vos regards ! » pensait-elle en considérant l'actrice absorbée, vers laquelle s'allongeaient les roses de novembre. « Mais moi, je suis un spectre. »

Elle baissa les yeux, vit sur ses genoux ses propres mains déformées ; et elle s'étonna que ces mains fussent les siennes, tant elles lui semblèrent tordues et mortes, lamentables monstres qui ne pouvaient toucher sans provoquer le dégoût, qui n'avaient plus à caresser que les chiens somnolents. Elle sentit les rides sur sa face, les fausses dents contre ses gencives,

les cheveux postiches sur sa tête, toute la ruine de son pauvre corps qui jadis avait obéi aux grâces de son esprit délicat ; et elle s'étonna de sa propre persistance à lutter contre les outrages des ans, à s'abuser elle-même, à recomposer chaque matin cette ridicule illusion avec les essences, avec les huiles, avec les onguents, avec les fards, avec les teintures. Mais, dans le printemps perpétuel de son rêve, sa jeunesse ne demeurait-elle pas toujours présente ? N'était-ce pas hier, hier encore, qu'elle avait caressé un aimable visage avec des doigts parfaits, chassé le renard et le cerf dans les hauts comtés, dansé avec son fiancé dans un parc, sur un air de John Dowland ?

« Il n'y a pas de miroirs chez la comtesse de Glanegg ; il y en a trop chez lady Myrta ! » pensait la Foscarina. « La première a caché aux autres et à elle-même sa décadence ; la seconde s'est vue chaque matin vieillir, a compté ses rides une à une, a ramassé dans son peigne ses cheveux morts, a senti ses dents vaciller dans ses gencives pâles ; et elle a voulu réparer par les artifices le dommage irréparable. Pauvre âme tendre qui voudrait encore vivre charmante et souriante ! Mais il faut disparaître, mourir, s'abîmer sous terre ! » Elle aperçut le petit bouquet de violettes que lady Myrta portait épinglé au bas de sa jupe. En toute saison il y avait là, dans un pli, une fleur fraîche à peine visible, signe de la quotidienne illusion printanière, de l'enchantement toujours nouveau qu'elle se donnait à elle-même par le souvenir,

par la musique, par la poésie, par tous les arts du rêve, contre la vieillesse, contre l'infirmité, contre la solitude. « Il faut vivre une suprême heure de flamme et disparaître pour jamais sous terre avant que tout charme soit évanoui, avant que toute grâce soit morte. »

Elle sentit la beauté de ses propres yeux, la voracité de ses lèvres, la force rude de ses cheveux pliés par la tempête, toute la puissance des rythmes et des transports qui sommeillaient dans ses muscles et dans ses os. Elle réentendit les paroles de son ami, celles qui l'avaient louée ; elle le revit dans la fureur du désir, dans la douceur de l'alanguissement, dans l'oubli le plus profond. « Quelques jours encore, quelques jours encore je lui plairai, je lui semblerai belle, lui brûlerai le sang. Quelques jours encore ! » Les pieds dans l'herbe, le front au soleil, parmi l'odeur des roses qui se fanaient, dans cette robe fauve qui la faisaient pareille au magnifique animal de proie et de course, elle se consumait de passion et d'attente, avec un soudain bouillonnement de vie, comme si eût reflué dans le présent cet avenir auquel elle renonçait par une volonté de mort. « Viens ! Viens ! ». Au dedans d'elle-même, elle appelait l'aimé avec une sorte d'ivresse, sûre qu'il allait venir puisqu'elle le pressentait et que jamais son pressentiment ne l'avait trompée. « Quelques jours encore ! » Chaque minute passée lui semblait une spoliation inique. Immobile, elle désira et souffrit vertigineusement. Avec le battement de son pouls vibra tout le jardin sauvage, pénétré de chaleur

jusque dans les racines. Elle crut qu'elle allait perdre connaissance et se laisser choir.

— Ah ! voilà Stelio ! — s'écria lady Myrta en apercevant le jeune homme qui s'avançait entre les lauriers.

L'amante se retourna, rapide, colorée de rougeur. Les lévriers se levèrent, dressèrent les oreilles. La rencontre des deux regards eut un jaillissement d'éclair. Encore une fois, comme toujours en présence de la créature merveilleuse, l'aimé avait la divine sensation d'être enveloppé tout à coup dans un éther enflammé, dans un vibrant effluve qui semblait l'isoler de l'atmosphère commune et en quelque sorte le ravir. Ce prodige d'amour, il l'avait un jour associé à une image physique en se rappelant que, certain soir lointain de son enfance, comme il traversait un terrain solitaire, il s'était vu entouré subitement par des feux follets et avait jeté un cri.

— Vous étiez attendu par tout ce qui vit dans cette enceinte, — lui dit lady Myrta, avec un sourire qui dissimulait le trouble dont ce pauvre cœur juvénile emprisonné dans ce vieux corps infirme était saisi au spectacle de l'amour et du désir. — En venant, vous avez obéi à un appel.

— C'est vrai, — dit le jeune homme, qui tenait déjà par le collier Donovan accouru près de lui en souvenir des habituelles caresses. — Le fait est que j'arrive de fort loin. Devinez d'où ?

— D'un paysage de Giorgione !

— Non ; du cloître de Santa-Apollonia. Connaissez-vous le cloître de Santa-Apollonia ?

— C'est votre invention d'aujourd'hui?

— Mon invention? Nullement. C'est un cloître en pierre, un cloître véritable, avec ses colonnettes et son puits.

— C'est possible; mais tous les lieux que vous regardez deviennent vos inventions, Stelio.

— Ah! lady Myrta, ce cloître est un joyau que je voudrais vous offrir, que je voudrais transporter ici, dans votre jardin! Imaginez un petit cloître secret, ouvert sur une ordonnance de minces colonnes réunies deux à deux comme les sœurs qui se promènent au soleil pendant le jeûne, très délicates, ni blanches, ni grises, ni noires, mais de la plus mystérieuse couleur qu'ait jamais donnée à la pierre ce grand maître coloriste, le Temps; et, au milieu, un puits; et, sur la margelle usée par la corde, un seau sans fond. Les nonnes ont disparu; mais je crois que les ombres des Danaïdes fréquentent l'endroit...

Il s'interrompit soudain en se voyant environné par la troupe des lévriers; et il se mit à imiter les voix gutturales que jette dans les chenils l'homme de la meute. Les chiens devinrent inquiets; leurs yeux mélancoliques se ravivèrent. Deux d'entre eux, qui étaient restés à l'écart, accoururent avec des bonds allongés par-dessus les arbustes et s'arrêtèrent devant lui, secs et luisants comme des paquets de nerfs dans des gaines de soie.

— Ali-Nour! Crissa! Nérissa! Clarissa! Altaïr! Hélion! Hardicanute! Veronese! Hierro!

Il les connaissait tous par leur nom; et eux, quand

il les appelait, semblaient le reconnaître pour leur maître. Là était le lévrier d'Écosse, natif des hautes montagnes, au poil épais et rude, plus dur et plus fourré vers les joues et le museau, gris comme le fer neuf; là était le lévrier d'Irlande, destructeur de loups, rougeâtre, robuste, dont l'œil brun tournait en montrant le blanc; là était celui de Tartarie, moucheté de jaune et de noir, originaire des immenses steppes asiatiques où, la nuit, il gardait la tente contre les hyènes et les léopards; et celui de Perse, blond et petit, aux oreilles couvertes de longs poils soyeux, à la queue touffue, pâle sur les flancs et le long des jambes, plus gracieux que les antilopes qu'il avait tuées; et le galgo espagnol immigré avec les Maures, ce magnifique animal que le nain pompeux tient en laisse dans le tableau de Vélasquez, instruit à courre et à forcer dans les plaines nues de la Manche ou dans les landes de Murcie et d'Alicante, couvertes d'alfa; et le sloughi arabe, le déprédateur illustre du désert, à la langue et au palais noirâtres, avec tous les tendons visibles, avec toute l'ossature révélée à travers la peau fine, noble cœur fait d'orgueil, de courage et d'élégance, habitué à dormir sur de beaux tapis et à boire le lait pur dans un vase pur. Et, rassemblés comme une meute, ils frémissaient autour de celui qui savait réveiller dans leur sang engourdi les instincts primitifs de la poursuite et du carnage.

— Qui de vous était le meilleur ami de Gog? — demanda-t-il, en regardant les uns après les autres ces

beaux yeux inquiets qui se fixaient sur lui. — Toi, Hierro? Toi, Altaïr?

Son accent singulier animait les bêtes sensitives, qui l'écoutaient avec un grondement sourd et interrompu. Chacun de leurs mouvements suscitait une onde luisante dans les pelages divers ; et les longues queues, recourbées à l'extrémité comme des crochets, battaient légèrement les cuisses musculeuses, les jarrets bas.

— Eh bien, je vous dirai ce que j'ai tu jusqu'à ce jour. Gog, entendez-vous? celui qui, d'un seul coup de ses mâchoires, cassait les reins du lièvre, Gog est estropié.

— Oh! vraiment? — s'écria lady Myrta avec chagrin. — Est-il possible, Stelio? Et Magog?

— Magog est sain et sauf.

C'était la couple de lévriers que lady Myrta avait donnée à son jeune ami et que celui-ci avait emmenée dans sa maison au bord de la mer.

— Mais comment cela est-il arrivé?

— Ah! le pauvre Gog! Il avait déjà tué trente-sept lièvres. Il possédait toutes les vertus de la grande race : la rapidité, la résistance, une promptitude inouïe dans les voltes, et le désir constant de tuer la proie, et la manière classique de la saisir par derrière en courant droit sur elle et en faisant le crochet avec elle, presque toujours au même instant. Avez-vous jamais assisté à une course de lévriers, Foscarina?

Elle était si attentive que son nom, prononcé à l'improviste, la fit tressaillir.

— Jamais.

Elle était suspendue aux lèvres de Stelio, fascinée par leur instinctive expression cruelle lorsqu'il expliquait l'œuvre de sang.

— Jamais? Alors, vous ne connaissez pas l'un des plus rares spectacles de hardiesse, de véhémence et de grâce qu'il y ait au monde. Regardez!

Il attira vers lui Donovan, se pencha, le palpa de ses mains expertes.

— Dans la nature, il n'existe pas de machine plus précise et plus puissamment adaptée à sa destination. Le museau est aigu pour fendre l'air ; il est long pour que les mâchoires puissent briser la proie du premier coup. Le crâne est large entre les deux oreilles, pour contenir le plus grand courage et la plus grande adresse. Les joues sont sèches et musculeuses les lèvres si courtes qu'elles recouvrent à peine les dents...

Avec une facilité sûre, il ouvrit la gueule du chien qui n'essaya pas de résister. La denture apparut, éblouissante, et le palais marqué de larges ondulations noires, et la langue mince et rose.

— Regardez ces dents! Regardez comme les canines sont longues et un peu crochues à la pointe. pour mieux tenir prise! Nul autre espèce de chiens n'a la gueule construite pour mordre d'une façon aussi parfaite.

Ses mains s'attardaient à cet examen; et il semblait que son admiration pour ce superbe exemplaire fût sans limites. Il avait posé un genou dans le trèfle et recevait au visage l'haleine du chien qui se laissait palper avec une docilité insolite, comme s'il eût

compris l'éloge du bon connaisseur et qu'il en eût joui.

— Les oreilles sont petites et attachées très haut, droites quand l'animal est excité, mais tombantes et comme adhérentes au crâne quand il est au repos. Elles n'empêchent pas d'ôter et de remettre le collier sans défaire la boucle. Voyez !

Il ôta et remit le collier, qui cerclait exactement le cou.

— Un cou de cygne, long et flexible, qui lui permet de happer le gibier à toute vitesse sans perdre l'équilibre. Ah ! une fois, j'ai vu Gog saisir en l'air un lièvre qui avait bondi par-dessus un fossé... Mais observez maintenant les parties les plus importantes : la largeur et la profondeur de la poitrine pour la longue haleine ; l'obliquité des épaules proportionnée à la longueur des jambes ; la formidable masse musculaire des cuisses, les jarrets courts, l'épine dorsale cave entre deux faisceaux de muscles solides... Regardez ! Les vertèbres d'Hélion sont visibles en relief, celles de Donovan sont cachées dans un sillon. Les pattes ressemblent à celles des chats, avec les ongles rentrés, pas trop cependant : des pattes élastiques, sûres. Et quelle élégance dans les côtes disposées à la façon d'une belle carène, et dans cette ligne qui rentre vers l'abdomen complètement effacé ! Tout concourt à une seule fin. La queue, forte au point d'attache et fine à l'extrémité, — regardez ! — presque pareille à celle d'un rat, sert de gouvernail à l'animal et lui est nécessaire pour tourner quand le

lièvre fait un crochet. Vérifions, Donovan, si tu es parfait aussi en cela.

Il prit la pointe de la queue, la passa sous la cuisse, la tira vers l'os de la hanche, parvint à lui faire toucher exactement l'apophyse.

— Oui, parfait ! Un jour, j'ai vu un Arabe de la tribu d'Arbâa prendre cette mesure sur son sloughi. Ali-Nour, tremblais-tu, quand tu découvrais le troupeau des gazelles ? Figurez-vous, Foscarina, que le sloughi tremble quand il découvre la proie ; il tremble comme un roseau, et il tourne vers son seigneur des yeux doux et suppliants, pour qu'on le détache ! Je ne sais pourquoi cela me plaît et m'émeut si fort. Terrible est en lui le désir de tuer, tout son corps est prêt à se détendre comme un arc ; et il tremble ! Non de peur, non d'incertitude ; il tremble de ce désir. Ah ! Foscarina, si vous voyiez à ce moment-là un sloughi, vous ne manqueriez pas de lui dérober sa façon de trembler, et vous sauriez la rendre humaine par votre art tragique, et vous donneriez encore aux homme un nouveau frisson... Sus, Ali-Nour, torrent de rapidité dans le désert ! Te souvient-il d'avoir ainsi tremblé ? Maintenant, tu ne trembles que de froid...

Allègre et mobile, Stelio lâcha Donovan, prit entre ses mains la tête serpentine du tueur de gazelles ; et il le regarda au fond de ces pupilles où flottaient la nostalgie des pays torrides et silencieux, des tentes déployées après l'étape aux mirages trompeurs, des feux allumés pour le repas du soir sous les larges

étoiles qui semblent vivre dans la palpitation du vent, à la cime des palmiers.

— Beaux yeux de rêve et de mélancolie, de courage et de fidélité ! Avez-vous jamais songé, lady Myrta, que le lévrier aux beaux yeux est justement le mortel ennemi des animaux aux beaux yeux, comme la gazelle et le lièvre ?

La Foscarina était entrée dans ce corporel enchantement d'amour par où il semble que les confins de la personne se dilatent et se fondent dans l'air, si bien que toutes les paroles et tous les actes de l'aimé suscitent chez l'amante un tremblement plus doux que n'importe quelle caresse. Le jeune homme avait pris entre ses mains la tête d'Ali-Nour ; mais c'était sur ses propres tempes qu'elle sentait le toucher de ces mains. Le jeune homme examinait les pupilles d'Ali-Nour ; mais c'était au fond de son âme propre qu'elle sentait ce regard. Et il lui sembla que la louange donnée aux yeux du lévrier allait à ses propres yeux.

Elle était là, debout sur l'herbe comme ces fiers animaux qu'il aimait, vêtue comme celui qu'il préférait entre tous, comme eux hantée par le souvenir confus d'une lointaine origine, et un peu étourdie par l'ardeur des rayons que reflétait le mur tapissé de rosiers, comme dans l'étourdissement et le feu d'une légère fièvre. Elle entendait Stelio parler de ces choses vivantes, de ces membres aptes à la course et à la prise, de la vigueur, de l'adresse, de la puissance naturelle, de la vertu du sang ; et elle le voyait près de la terre, dans l'odeur de l'herbe, dans la chaleur du

soleil, flexible et fort, palpant la peau et les os, mesurant l'énergie des muscles visibles, jouissant au contact de ces corps généreux, participant presque à cette animalité délicate et cruelle que souvent il s'était complu à représenter dans les inventions de son art. Et elle-même, les pieds dans la terre chaude, sous les souffles du ciel, semblable par la couleur de son vêtement au déprédateur fauve, elle sentait monter des racines de sa propre substance un étrange sentiment d'animalité primitive et comme l'illusion d'une lente métamorphose où elle aurait perdu une partie de sa conscience humaine et serait redevenue une fille de la nature, une force ingénue et brève, une vie sauvage.

Ne touchait-il pas ainsi en elle le plus obscur mystère de l'être? Ne lui faisait-il pas sentir ainsi la profondeur animale d'où avaient jailli les révélations de son génie tragique, ces révélations inattendues qui avaient ému et enivré la multitude comme les spectacles du ciel et de la mer, comme les aurores, comme les tempêtes? Lorsqu'il lui avait parlé du sloughi tremblant, n'avait-il pas deviné de quelles analogies naturelles l'actrice tirait les puissances d'expression qui émerveillaient les poètes et les peuples? C'était parce qu'elle avait retrouvé le sens dionysiaque de la nature naturante, l'antique ferveur des énergies instinctives et créatrices, l'enthousiasme du dieu multiforme émergé de la fermentation de tous les sucs, c'était pour cela qu'elle apparaissait au théâtre si nouvelle et si grande. Quelquefois, elle avait cru

sentir en elle-même l'imminence de ce prodige qui faisait se gonfler d'un lait divin le sein des Ménades à l'approche des petites panthères avides de nourriture.

Elle était là, debout sur l'herbe, agile et fauve comme le lévrier favori, pleine du souvenir confus d'une lointaine origine, vivante et désireuse de vivre sans mesure pendant l'heure brève qui lui était concédée. Évanouies étaient les molles vapeurs des larmes, tombées les aspirations douloureuses vers la bonté et le renoncement, disparues toutes les grises mélancolies du jardin abandonné. La présence de l'animateur élargissait l'espace, modifiait le temps, accélérait le battement du cœur, multipliait la faculté de jouir, créait encore une fois le fantôme d'une fête magnifique. Elle était encore une fois telle qu'il voulait la façonner, oublieuse des misères et des craintes, guérie de tout mal triste, créature de chair qui vibrait dans le jour, dans la chaleur, dans le parfum, dans les jeux des apparences, prête à traverser avec lui les plaines évoquées et les dunes et les déserts en de furieuses poursuites, à s'enivrer de cette ivresse, à se réjouir au spectacle du courage, de l'astuce, des proies sanglantes. De seconde en seconde, par ses paroles, par ses gestes, il la faisait à sa ressemblance.

— Ah ! chaque fois que je voyais le lièvre se rompre sous les dents du chien, un éclair de regret passait dans ma joie, pour ces grands yeux humides qui s'éteignaient ! Plus grands que les tiens, Ali-Nour, et que les tiens aussi, Donovan, et splendides comme les étangs durant les soirs d'été, avec leurs forêts de

joncs qui s'y baignent, avec tout le ciel qui s'y mire et s'y transfigure. Avez-vous jamais vu le matin, un lièvre, sortir des sillons fraîchement ouverts par la charrue, courir quelques instants sur le givre argenté, puis s'arrêter dans le silence, s'asseoir sur ses pattes de derrière, dresser les oreilles, regarder l'horizon? Il semble que son regard pacifie l'Univers. Le lièvre immobile qui, dans une trêve de sa perpétuelle inquiétude, contemple la campagne fumante! On ne saurait imaginer un plus sûr indice de paix parfaite aux alentours. A ce moment-là, c'est un animal sacré qu'il faut adorer...

Lady Myrta eut un éclat de son rire juvénile qui découvrit sa denture chryséléphantine et fit remuer sous son menton les peaux de tortue.

— Ce doux Stelio! — s'écria-t-elle, riant toujours. Adorer d'abord, puis mettre en pièces. Telle est votre maxime, n'est-ce pas?

La Foscarina regarda la rieuse avec étonnement, car elle l'avait oubliée; et cette femme assise là sur ce banc de pierre jauni par les lichens, avec ces mains tordues, avec cette scintillation d'or et d'ivoire entre les lèvres minces, avec ces petits yeux glauques sous les paupières flasques, avec cette voix enrouée et ce rire clair, la fit penser à une de ces vieilles fées palmipèdes qui vont par la forêt suivies d'un crapaud obéissant. Dans l'oubli où elle s'était perdue, les étranges paroles ne pénétrèrent pas jusqu'à son esprit; et néanmoins elles lui furent désagréables comme un grincement.

— Ce n'est pas ma faute, — répliqua Stelio, — si les lévriers sont faits pour tuer les lièvres et non pour somnoler entre les murs d'un jardin, sur l'eau d'un canal mort.

De nouveau il se mit à imiter les voix gutturales que jette dans les chenils l'homme de la meute.

— Crissa ! Nérissa ! Altaïr ! Sirius ! Piuchebella ! Hélion !

Les chiens excités s'agitaient ; leurs yeux se rallumèrent ; leurs muscles secs tressaillirent sous le pelage fauve, noir, blanc, plombé, tacheté, moucheté; les longues cuisses se courbèrent sur les jarrets comme des arcs prêts à se détendre pour décocher dans l'espace l'ossature plus aride et plus agile qu'un faisceau de flèches.

— Là, là, Donovan ! Là !

Il montrait du doigt sur l'herbe, au fond du jardin, une forme d'un gris rougeâtre qui avait l'apparence d'un lièvre aux oreilles rabattues, accroupi. Sa voix impérieuse trompait les lévriers hésitants. Et il était beau de voir au soleil ces corps maigres et robustes dans leur soie vivante reluire, frémir et onduler à l'incitation de la voix humaine, comme dans les pavoisements les plus légers drapeaux sous le souffle de la brise.

— Là, Donovan !

Et le grand chien fauve le regarda dans les prunelles, fit un bond formidable, s'élança vers la proie illusoire avec toute la véhémence de son instinct réveillé. En une seconde il l'atteignit; il s'arrêta, déçu ; il demeura

en arrêt, plié sur les pattes de devant, le cou allongé; puis de nouveau il bondit, se mêla aux jeux de la bande qui l'avait suivi en grand désordre, se prit de querelle avec Altaïr; puis, le museau dressé, il poursuivit en aboyant un vol de moineaux qui, de la cime du pin, s'élevaient dans l'azur avec un gai frou-frou d'ailes.

— Une courge ! Une courge ! — criait l'imposteur parmi les éclats de rire. — Pas même un lapin ! Pauvre Donovan ! Un coup de dent sur une citrouille ! Ah ! pauvre Donovan, quelle humiliation ! Prenez garde, lady Myrta, que, de honte, il n'aille se noyer dans le canal.

Prise par la contagion de l'hilarité, la Foscarina riait avec lui. Sa robe rouanne et les robes des lévriers brillaient au soleil oblique sur le vert du trèfle. La blancheur de ses dents et son rire sonore lui emplissaient la bouche d'une jeunesse nouvelle. L'ennui du jardin séculaire se déchirait comme les toiles d'araignée quand une main violente ouvre une fenêtre depuis longtemps close.

— Voulez-vous Donovan ? — dit lady Myrta, avec une grâce malicieuse qui était celle de son âme et qui se perdit dans ses rides comme un ruisseau dans un ravin. — Je connais, je connais votre art...

Stelio cessa de rire, et il rougit comme un enfant.

Un flot de tendresse gonfla le sein de la Foscarina, pour cette rougeur puérile. Tout entière elle étincela d'amour. Et un désir fou de saisir l'aimé entre ses bras fit trembler ses poignets, ses lèvres.

— Le voulez-vous ? — répéta lady Myrta, heureuse de pouvoir donner et reconnaissante envers celui qui savait recevoir le don avec un plaisir si frais et si vivace. — Donovan est à vous !

Avant même de dire merci, Stelio chercha des yeux le lévrier avec une sorte d'angoisse. Il le revit splendide, puissant, très beau, portant l'empreinte du style sur chacun de ses membres comme si Pisanello l'avait dessiné pour le revers d'une médaille.

— Mais Gog ? Qu'est-il advenu de Gog ? Vous ne nous en avez plus rien dit, — ajouta la donatrice. — Ah ! comme on oublie facilement les infirmes !

Stelio regardait la Foscarina qui s'était retournée et qui s'en allait vers le groupe des lévriers, cheminant sur l'herbe avec une svelte ondulation un peu semblable à ce pas que les vieux Vénitiens appelaient précisément « à la lévrière ». La robe rouanne, dorée par le soleil couchant, paraissait flamboyer sur sa personne flexible. Et, tandis qu'elle se dirigeait ainsi vers l'animal de sa couleur, il était manifeste que l'actrice, par un profond instinct mimique, s'assimilait à lui étrangement, comme pour une prochaine métamorphose.

— Ce fut après une course, — expliqua Stelio. — J'avais l'habitude de lancer chaque jour un lièvre sur les dunes, le long du rivage. Souvent les campagnards m'en apportaient de vivants : de ceux de ma terre, bruns, robustes, prompts à la défense, très rusés, capables de griffer et de mordre. Ah ! lady Myrta, il n'est aucun terrain de course plus beau ue ma plage

libre. Vous connaissez les hauts plateaux immenses du Lancashire, le sol desséché du Yorkshire, les dures plaines d'Altcar, les marais de la basse Écosse, les sables de l'Angleterre méridionale ; mais un galop sur mes dunes plus blondes et plus lumineuses que les nuages d'automne, par-dessus les buissons de genévriers et de tamaris, par-dessus les étroites embouchures limpides des petites rivières, par-dessus les petits étangs salés, le long de la mer plus verte qu'une prairie, en face des montagnes de neige et d'azur, cela obscurcirait vos plus heureux souvenirs, lady Myrta !

— Italie ! — soupira la vieille fée bénigne. — Italie, fleur du monde !

— C'était sur cette plage que je lançais le lièvre. J'avais instruit un homme à découpler les chiens au moment voulu, et je suivais la course à cheval... Certes, Magog est un excellent coureur ; mais je n'avais jamais vu un tueur plus ardent et plus prompt que Gog...

— Il est des chenils de Newmarket ! — dit la donatrice avec orgueil.

— Un jour, je revenais à la maison par le bord de la mer. La course avait été brève : Gog avait rejoint le lièvre après deux ou trois milles. Je revenais au petit galop, rasant l'eau calme. Gog galopait de front avec mon cheval Cambyse ; et, de temps à autre, il s'élançait en aboyant vers la pièce de gibier pendue à l'arçon de ma selle. Tout à coup, devant une charogne qui se trouvait sur le sable, mon cheval fit un bond à droite ; et, dans l'écart, il frappa de son fer le chien

qui se mit à hurler en relevant sa patte gauche de devant, cassée, semblait-il, à la cheville. J'arrêtai à grand'peine la bête effarouchée, et je revins sur mes pas. Mais, dès que Cambyse aperçut de nouveau la charogne, il fit volte-face et me força la main. Ce fut alors une fuite vertigineuse à travers les dunes. Quelques instants plus tard, avec une émotion que je ne saurais dire, j'entendis à la queue de mon cheval le halètement de Gog. Il me suivait, comprenez-vous ! Poussé par la générosité du sang, oublieux de la douleur, il m'avait rejoint avec sa patte cassée, il m'accompagnait, il passait devant moi ! Mes yeux rencontrèrent ses beaux yeux doux ; et, tandis que je m'efforçais de maîtriser le cheval affolé, mon cœur se fendait chaque fois que la pauvre patte blessée effleurait le sable. Ah ! je l'adorai, je l'adorai alors !... Me croyez-vous capable de pleurer ?

— Oui, — répondit lady Myrta ; — même de pleurer.

— Eh bien, pendant que ma sœur Sofia lavait la blessure avec ses belles mains sur lesquelles tombaient des larmes, je crois que moi aussi...

La Foscarina était près d'eux, avec Donovan qu'elle tenait par le collier, redevenue pâle et pour ainsi dire effacée, comme si déjà commençait à la pénétrer le froid du soir. La coupole de bronze allongeait son ombre sur les herbes, sur les charmilles. Une humidité violette, où nageaient les derniers atomes de l'or solaire, se répandait entre les troncs et entre les branches que faisaient trembler les souffles intermittents. Et les

oreilles réentendaient maintenant le ramage qui emplissait la chevelure du pin semée de cônes vides.

« Oui, nous vous appartenons », semblait dire la femme appareillée au lévrier qui se serrait contre ses genoux, assailli par les premiers frissons du soir. « Nous vous appartenons à jamais. Nous sommes ici pour servir. »

— Rien au monde ne me trouble et ne m'enflamme comme ces soudaines apparitions de la vertu du sang, — continuait le jeune homme, exalté par le souvenir de cette heure émue.

On entendit le long sifflet d'un train qui passait sur le pont de la lagune. Un souffle effeuilla entièrement une large rose blanche, dont il ne resta que la baie à l'extrémité d'une ronce. Les chiens se rapprochèrent, se groupèrent, se serrèrent les uns contre les autres, frileux ; sous leur peau fine les os décharnés frissonnaient, et, dans leurs têtes allongées et plates comme celles des reptiles, luisaient les yeux mélancoliques.

— Ne vous ai-je pas raconté, Stelio, de quelle manière sut mourir une femme du meilleur sang de France, justement dans une grande battue à laquelle j'assistais? — demanda lady Myrta, en qui ce souvenir tragique et lamentable avait été réveillé par l'expression qu'elle venait d'apercevoir sur le visage pâli de la Foscarina.

— Non, jamais. Qui était cette femme?

— Jeanne d'Elbeuf. Soit imprudence, soit inexpérience, ou d'elle-même ou du cavalier qui était à son

flanc, elle fut blessée, — jamais on ne sut par qui, — en même temps que le lièvre qui passait entre les jambes de son cheval. On la vit tomber lourdement par terre. Nous accourûmes tous ; et nous la trouvâmes sur l'herbe, pelotonnée dans le sang, à côté du lièvre qui se tordait. Dans le silence et dans la consternation, comme nous restions tous là, pétrifiés, et que nul n'osait encore ni parler ni faire un mouvement, la pauvre créature leva la main d'une façon presque imperceptible, indiqua l'animal blessé qui souffrait, et (je n'oublierai jamais son accent) : « Tuez-le », dit-elle, « tuez-le, mes amis... Ça fait si mal ! » Et elle mourut aussitôt.

Déchirante douceur de ce novembre souriant comme un malade qui se croit enfin en convalescence, et qui éprouve un bien-être inaccoutumé, et qui ne sait pas qu'il est tout près de son agonie !

— Mais qu'avez-vous aujourd'hui, Fosca ? Que vous arrive-t-il ? Pourquoi êtes-vous si fermée avec votre ami ? Dites ! Parlez !

Stelio, entrant par hasard à San-Marco, l'avait vue adossée à la porte de la chapelle où est le Baptistère. Elle était là seule, immobile, le visage dévoré

par la fièvre et par l'ombre, avec des yeux pleins d'épouvante fixés sur les figures terribles des mosaïques qui flamboyaient dans un feu jaune. Derrière la porte, on répétait un chœur; et le chant s'interrompait, puis recommençait sur la même cadence.

— Je vous en prie, je vous en prie, laissez-moi seule! J'ai besoin d'être seule! Je vous en conjure!

Le son de ses paroles révélait la sécheresse de sa bouche convulsée. Elle fit un geste pour se retourner, pour fuir. Il la retint.

— Mais parlez! Dites-moi au moins une parole, afin que je comprenne!

Elle chercha encore à se dérober; et son mouvement exprima une indicible souffrance. Elle eut l'aspect d'une créature déchirée par un supplice, torturée par un bourreau. Elle semblait plus misérable qu'un corps attaché à la roue, tenaillé par le fer brûlant.

— Je vous en conjure! Si je vous fais pitié, la seule chose qu'à présent vous puissiez pour moi, c'est de me laisser partir...

Elle parlait à voix basse; et qu'elle ne criât pas, que de sa gorge ne sortissent pas des hurlements et des râles, cela paraissait une chose non humaine, tant était visible le spasme de toute cette âme bouleversée.

— Une parole, au moins une parole, afin que je comprenne!

Une flamme de fureur monta sur ce visage défait.

— Non. Je veux être seule.

Sa voix fut aussi dure que son regard. Elle tourna

les épaules, fit quelques pas comme une personne prise de vertige et qui se hâte vers un appui.

— Foscarina !

Mais il n'osa pas la retenir. Il vit la désespérée s'acheminer dans la zone de soleil qui, par la porte que venait d'ouvrir une main inconnue, envahissait la Basilique avec l'impétuosité d'un torrent. Derrière elle, toute la profonde caverne d'or, avec ses apôtres, avec ses martyrs, avec ses bêtes sacrées, scintilla comme si les mille torches du jour s'y précipitaient. Le chant s'arrêta, puis recommença.

« J'étouffe de tristesse... La violente envie de me révolter contre mon sort, de m'en aller à l'aventure, de chercher... Qui sauvera mon espérance? De qui me viendra la lumière ?... Chanter, chanter ! Mais je voudrais enfin chanter un chant de vie... Sauriez-vous me dire où se trouve en ce moment le Maître du Feu ? » Elle les portait imprimées dans les yeux, imprimées dans l'âme, les paroles que contenait la lettre de Donatella Arvale, avec toutes les particularités de l'écriture, avec toutes les singularités des caractères, vivantes comme la main qui les avait tracées, palpitantes comme ce poignet impatient. Elle les voyait gravées sur les pierres, dessinées dans les nuages, reflétées dans les eaux, indélébiles et inévitables comme les arrêts du Destin.

« Où irai-je ? Où irai-je ? » A travers son agitation et sa désespérance lui arrivaient la douceur des choses, la tiédeur des marbres dorés, l'odeur de l'air calme, la langueur des loisirs humains. Elle regarda une

femme du peuple enveloppée dans sa mante brune, assise sur les marches de la Basilique, ni vieille ni jeune, ni belle ni laide, qui jouissait du soleil et mangeait un grand morceau de pain dont elle détachait les bouchées avec ses dents et qu'elle mâchait ensuite avec lenteur, les yeux mi-clos pour savourer ce bien, tandis que ses cils blonds luisaient en haut de ses joues. « Ah ! si je pouvais me changer en toi, prendre pour moi ton sort, me contenter du soleil et du pain, ne penser plus, ne souffrir plus ! » Le repos de cette pauvre femme lui sembla une félicité infinie.

Elle se retourna avec un sursaut, craignant et espérant d'être suivie par l'aimé. Elle ne l'aperçut pas. Si elle l'avait aperçu, elle aurait pris la fuite ; mais, de ne pas le voir, elle eut le cœur serré comme s'il l'envoyait à la mort sans un mot de rappel. « Tout est fini. » Elle perdait toute mesure et toute certitude. Les idées passaient en elle rompues et entraînées confusément par l'angoisse comme les plantes et les pierres dans le ravage d'un fleuve débordé. En chaque aspect des choses, ses yeux égarés voyaient une confirmation de l'arrêt qui la condamnait, ou une obscure menace de nouveaux malheurs, ou un symbole de son état, ou une signification d'occultes vérités qui allaient agir cruellement sur son existence. Au coin de San-Marco, près de la Porte de la Carte, elle sentit vivre comme s'ils eussent été de sombre sang les quatre rois de porphyre qui s'embrassent pour un pacte avec un seul bras, tandis que leur poing dur serre la garde du glaive terminée en bec d'épervier.

Les veines innombrables des marbres divers dont est incrusté le flanc du temple, ces trames confuses de couleur variée, ces labyrinthes et ces méandres qui s'enchevêtrent, furent pour elle comme un symbole visible de sa propre diversité intérieure, de la confusion même de ses pensées. Tour à tour, elle avait la sensation que les choses étaient étrangères, lointaines, inexistantes, et puis familières, voisines, participant à sa vie secrète. Tour à tour, elle croyait se retrouver dans des lieux inconnus, et puis au milieu de formes qui lui appartenaient comme si sa propre substance en eût fourni les matériaux. Pareille à l'agonisante, elle était illuminée tout à coup par des images de son enfance la plus lointaine, par des souvenirs d'événements très anciens, par l'apparition rapide et nette d'un visage, d'un geste, d'une chambre, d'un paysage. Et sur tous ces fantômes, dans un champ d'ombre, les yeux maternels la regardaient, cléments et forts, pas plus grands que les yeux humains lorsqu'ils vivent sur la terre, mais pourtant infinis comme un horizon vers lequel ils l'auraient appelée. « Est-ce que je vais te rejoindre? M'appelles-tu vraiment pour la dernière fois? »

Elle était entrée sous la Porte de la Carte, avait traversé le porche. L'ivresse de sa douleur la ramenait au point où, dans une nuit de gloire, les trois destins s'étaient rencontrés. Elle se dirigea vers le Puits du rendez-vous. Autour de cette margelle de bronze, toute la vie de ces courts instants ressuscita pour elle avec l'évidence et le relief de la réalité. C'était là que, s'adressant à sa compagne, elle avait

dit avec un sourire : « Donatella, voici le Maître du Feu ! » L'immense cri de la multitude avait couvert sa voix, et, sur leurs têtes, le ciel s'était embrasé de mille colombes ardentes.

Elle s'approcha du Puits, le regarda. Pendant qu'elle le considérait, les moindres détails s'imprimaient dans son esprit et prenaient une étrange force de vie fatale : le sillon creusé dans le métal par les cordes, l'oxyde vert qui rayait la pierre de la base, les seins des cariatides usés par les genoux des femmes qui les avaient pressés autrefois dans l'effort pour atteindre, et ce profond miroir intérieur que ne troublait plus le heurt des seaux, et cet étroit disque souterrain qui reflétait la divinité du ciel. Elle se pencha sur le rebord, vit son visage, vit son épouvante et sa perdition, vit la Méduse immobile qu'elle portait au centre de son âme. Sans le savoir, elle répétait l'acte de celui qu'elle aimait. Et elle vit aussi le visage de Stelio et le visage de Donatella, tels qu'elle les avait vus cette nuit-là resplendir un instant l'un à côté de l'autre, enflammés par les feux célestes comme s'ils eussent été penchés sur une fournaise ou sur un cratère. « Aimez-vous, aimez-vous. Moi, je m'en irai, je disparaîtrai. Adieu. »

Elle ferma les paupières sur cette pensée de mort ; et, dans les ténèbres, les yeux cléments et forts réapparurent, infinis comme un horizon de paix. « Tu es en paix et tu m'attends, toi qui vécus et mourus de passion. » Elle se redressa. Un extraordinaire silence occupait la cour déserte. La richesse des hautes

murailles sculptées reposait à moitié dans l'ombre et à moitié dans la lumière; les cinq mitres de la Basilique surpassaient l'enceinte, non moins légères que les nuages de neige qui faisaient paraître le ciel plus bleu comme les fleurs du jasmin font paraître les feuilles plus vertes. De nouveau, à travers son tourment, elle fut touchée par la douceur des choses. « La vie pourrait encore être douce ! »

Elle sortit sur le Môle, descendit dans une gondole, se fit conduire à la Giudecca. Le bassin, la Salute, le quai des Esclavons, toute la pierre et toute l'eau étaient un miracle d'or et d'opale. Elle regarda anxieusement sur la Piazzetta si elle n'y verrait point apparaître une figure. Sa mémoire lui représenta brusquement l'image de la Saison morte, vêtue d'or et enfermée sous l'enveloppe de verre opalin. Elle s'imagina elle-même submergée au fond de la lagune, couchée sur un lit d'algues. Mais le souvenir de la promesse faite sur cette eau et tenue dans le délire nocturne lui traversa le cœur comme un poignard, la rejeta de nouveau dans son horrible convulsion. « Jamais plus, alors ? Jamais plus ? » Tous ses sens eurent le ressouvenir de toutes les caresses. La bouche, les mains, la force, l'ardeur du jeune homme passèrent dans son sang comme si tout cela se dissolvait en elle. Le poison la brûla jusqu'aux fibres les plus profondes. Avec lui, elle avait trouvé aux extrêmes limites de la volupté une ivresse qui n'était pas encore la mort et qui outrepassait la vie. « Jamais plus, maintenant ? Jamais plus ? »

Elle arrivait au Rio-della-Croce. La verdure débordait sur une muraille rouge. La gondole s'arrêta devant une porte close. Elle débarqua, chercha une petit clef, ouvrit, entra dans le jardin.

C'était son refuge, le lieu secret de sa solitude, défendu par la fidélité de ses mélancolies comme par des gardiennes taciturnes. Toutes vinrent à sa rencontre, les anciennes et les récentes ; elles l'entourèrent, lui firent cortège.

Avec ses longues treilles, avec ses cyprès, avec ses arbres fruitiers, avec ses buissons de lavande, avec ses oléandres, avec ses œillets, avec ses rosiers, pourpre et safran, merveilleusement doux et alangui dans les couleurs de sa dissolution, ce jardin semblait perdu à l'extrême lagune, en quelque île oubliée par les hommes, à Mazzorbo, à Torcello, à San-Francesco-del-Deserto. Le soleil l'embrassait et le pénétrait de toutes parts, si bien que, à raison de leur ténuité, les ombres n'y paraissaient pas. Telle était la tranquillité de l'air que les pampres secs ne se détachaient pas des sarments. Aucune feuille ne tombait, quoique toutes fussent mourantes.

« Jamais plus ? » Elle chemina sous les treilles, s'approcha de l'eau, s'arrêta sur la berge herbeuse, se sentit fatiguée, s'assit sur une pierre, serra ses tempes entre ses paumes, fit un effort pour se recueillir, pour se rendre maîtresse d'elle-même, pour examiner, pour délibérer. « Il est ici encore, dans le voisinage ; je puis le revoir. Peut-être le retrouverai-je tout à l'heure sur le seuil de ma porte. Il me prendra entre ses bras, me

baisera les yeux et les lèvres, me répétera qu'il m'aime, que tout lui plaît en moi. Il ne sait pas, il ne comprend pas. Rien d'irréparable n'est arrivé. Quel est donc le fait qui me bouleverse et me brise? J'ai reçu une lettre écrite par une créature qui est au loin, prisonnière dans une villa solitaire, près de son père dément, et qui se plaint de son état, et qui aspire à le changer. Le voilà, le fait. Il n'y a pas autre chose. Et la lettre, la voici. » Elle la prit, la déplia pour la relire. Ses doigts tremblaient; et elle croyait sentir l'odeur de Donatella comme si elle avait eu la jeune fille à son côté, sur cette pierre.

« Est-ce qu'elle est belle? Véritablement belle? Comment est-ce qu'elle est? » D'abord, les traits de l'image se présentaient confondus. Elle essayait de les ressaisir, et ils s'évanouissaient. Une particularité se fixa avant toutes les autres, devint précise, évidente : la main grande et lourde. « A-t-il vu la main, ce soir-là? Il est très sensible à la beauté des mains. Quand il rencontre une femme, il les lui regarde toujours. N'adore-t-il pas les mains de Sofia? » Elle se laissa distraire par ces considérations puériles, s'y attarda quelques instants; puis, elle en sourit avec amertume. Et, tout d'un coup, l'image s'intégra, vécut, resplendit de puissance et de jeunesse, la consterna, l'éblouit. « Elle est belle! Et elle est belle comme il la veut! »

Elle tenait les yeux fixés sur la muette splendeur des eaux, avec la lettre sur ses genoux, clouée par la vérité inflexible. Et sur ce découragement inerte fulguraient d'involontaires images de destruction: le

visage de Donatella était brûlé dans un incendie, son corps estropié par une chute, sa voix altérée par un mal... Elle eut horreur d'elle-même ; et puis, elle eut pitié d'elle-même et de l'autre. « N'a-t-elle pas le droit de vivre? Qu'elle vive, qu'elle aime, qu'elle ait sa joie ! » Elle imagina pour la jeune fille une aventure magnifique, un amour heureux, un fiancé adorable, la prospérité, le luxe, le plaisir. « N'existe-t-il donc sur la terre qu'un seul homme qu'elle puisse aimer ? Serait-il impossible qu'elle rencontrât demain celui qui lui prendra le cœur? Serait-il impossible que sa destinée prît soudainement une autre direction, l'entraînât très loin, la conduisît sur une route ignorée, la séparât de nous pour toujours ? Est-il nécessaire qu'elle soit aimée par l'homme que j'aime? Peut-être ne se rencontreront-ils plus... » Elle tâchait ainsi d'échapper à son pressentiment. Mais un esprit contraire lui disait : « Ils se sont rencontrés une fois ; ils se chercheront, ils se rencontreront encore. Elle n'est pas l'âme obscure qui se perd dans la multitude ou qui disparaît au détour d'un sentier. Elle possède un don qui brille comme un astre et qui toujours la fera reconnaître de loin : son chant. Le prodige de sa voix lui servira de signal. Certainement elle fera valoir dans le monde cette vertu qui lui appartient ; elle passera, elle aussi, au milieu des hommes en laissant derrière elle un sillage d'admiration. Comme elle a la beauté, elle aura la gloire : deux phares dont l'appel attirera facilement Stelio. Ils se sont rencontrés une fois, ils se rencontreront encore. »

L'affligée se courba comme sous un joug. A ses pieds, les brins d'herbe recevaient les rayons qu'ils semblaient retenir, et ils respiraient ainsi dans une lumière verte qu'ils coloraient eux-mêmes de leur calme transparence. Elle sentit les pleurs monter à ses yeux. A travers ce voile, elle regarda la lagune qui trembla de ce tremblement. Une clarté de perle imprégnait les eaux de béatitude. Les îles de la Folie, San-Clemente et San-Servilio, étaient enveloppées dans une vapeur très pâle ; et, de temps en temps, elles envoyaient à travers le lointain des cris sourds, comme de naufragés perdus dans la bonace, auxquels répondait tantôt le hurlement d'une sirène et tantôt la risée rauque des goélands épars. Le silence devenait terrible, puis se faisait très doux.

Elle retrouva sa bonté profonde. Elle retrouva sa tendresse pour la belle créature en qui elle avait naguère trompé son besoin d'aimer la bonne sœur. Elle repensa aux heures passées dans la villa solitaire, sur cette colline de Settignano où Lorenzo Arvale créait ses statues dans la plénitude de la force et de la ferveur, ignorant le coup de foudre qui allait le frapper. Elle revécut ce temps, revit ces lieux : — elle-même posait devant le fameux artiste qui la modelait dans la glaise, et Donatella chantait quelque chanson ancienne, et l'esprit du chant animait à la fois le modèle et l'effigie, et ses propres pensées et la pure voix et le mystère de l'art composaient une apparence de vie divine, dans ce grand atelier ouvert de toutes parts à la clarté du ciel et d'où l'on aper-

cevait, au fond de la vallée printanière, Florence et son fleuve.

Outre le reflet de Sofia, n'avait-elle pas été attirée par autre chose encore vers cette jeune fille qui n'avait pas connu la caresse de sa mère partie du monde en lui donnant le jour ? Elle la revoyait grave et calme à côté de son père, consolatrice du haut labeur, gardienne de la flamme sacrée et aussi d'une volonté à elle, d'une volonté propre et secrète qui devait se conserver luisante et tranchante comme une épée dans le fourreau.

« Elle est sûre d'elle-même ; elle est maîtresse de sa force. Quand elle se sentira libre, elle se révélera dominatrice. Elle est faite pour subjuguer les hommes, pour exciter leurs curiosités et leurs rêves. Déjà son instinct la dirige, hardi et prudent comme l'expérience. » Et elle se représenta l'attitude de la cantatrice, à l'égard de Stelio, cette nuit-là : la taciturnité presque dédaigneuse, les paroles brèves et sèches, et la façon de quitter la table, de sortir du cénacle, de disparaître pour toujours en laissant son image enchâssée dans le cercle d'une mélodie inoubliable. « Ah ! elle connaît l'art de troubler l'âme des rêveurs ! Certainement, il ne peut pas l'avoir oubliée. Certainement, il attend l'heure où il lui sera donné de la rejoindre ; et il n'est pas moins impatient qu'elle, qui me demande où il est. ».

Elle reprit la lettre et se mit à la parcourir ; mais sa mémoire devançait la rapidité de ses yeux. La question énigmatique était au bas de la page comme

un post-scriptum, presque dissimulée. En revoyant l'écriture, elle éprouva la même souffrance aiguë que la première fois. Et, de nouveau, tout se bouleversa dans son cœur comme si le péril était imminent, comme si sa passion et son espérance étaient déjà perdues sans ressource. « Que va-t-elle faire ? Quelle est sa pensée ? Elle s'attendait peut-être à ce qu'il essayât aussitôt de la rejoindre, et, déçue, elle veut le tenter maintenant ? Que va-t-elle faire ! » Elle se battait contre cette incertitude comme contre une porte ferrée qu'il lui aurait fallu ouvrir de force pour recouvrer la lumière de sa vie. « Lui répondrai-je ? Et si je répondais de manière à lui faire comprendre la vérité ? Se pourrait-il que mon amour fût pour le sien une prohibition ? » Mais son âme se souleva de répugnance, de pudeur et de fierté. « Non, jamais, jamais elle n'apprendra de moi ma blessure ; jamais, pas même si elle m'interroge ! » Et elle sentit toute l'horreur de la rivalité ouverte entre l'amante qui n'est plus jeune et la vierge qui est forte de sa jeunesse intacte. Elle sentit l'humiliation et la cruauté de cette lutte inégale. « Mais, si ce n'était pas elle, » lui disait un esprit contraire, « ne serait-ce pas une autre ? Crois-tu pouvoir conserver à ta triste passion un homme d'une telle nature ? La seule condition qui t'eût permis de l'aimer et de lui offrir ton amour fidèle jusqu'à la mort, c'était de maintenir ce pacte que tu as violé. »

— C'est vrai, c'est vrai ! — murmura-t-elle, comme si elle répondait à une voix distinctement articulée,

à un arrêt formel prononcé dans le silence par le Destin invisible.

« La seule condition à laquelle il puisse maintenant accepter ton amour et le reconnaître, c'est que tu le laisses libre, que tu renonces à la possession, que toujours tu donnes tout et que jamais tu ne réclames rien : à la condition d'être héroïque ! As-tu compris?

— C'est vrai, c'est vrai ! — répéta-t-elle en relevant le front.

Toute sa beauté morale resplendissait à la cime de son âme.

Mais le poison la mordit. Une fois encore tous ses sens eurent le ressouvenir de toutes les caresses. La bouche, les mains, la force, l'ardeur du jeune homme passèrent dans son sang comme si tout cela se dissolvait en elle. Et elle resta là, immobile dans sa souffrance, muette dans sa fièvre, consumée dans sa chair et dans son âme comme ces pampres rougis et maculés qui semblaient brûler par les bords à la façon des papiers qu'on jette sur la braise.

Alors, un chant lointain flotta dans l'air sans changement, trembla dans la stupeur immense : un chant de voix féminines qui semblait sortir de poitrines brisées, de gorges fendues comme de fragiles roseaux, pareil à ces sons qui s'éveillent dans le fond des vieilles épinettes aux cordes lâches lorsqu'une main en presse les touches usées ; un chant inégal et strident, sur un rythme vulgaire et allègre qui était triste comme les plus tristes choses de la vie, dans cette immobilité et dans cette lumière.

— Qui chante ?

Avec une émotion obscure, elle se mit debout, s'approcha de la rive, prêta l'oreille.

— Ce sont les folles de San-Clemente !

Venu de cette île de la Folie, de cet hospice clair et désolé, des fenêtres grillées de la terrible prison, le chœur allègre et lugubre tremblait, hésitait dans l'immensité extatique, devenait presque enfantin, s'affaiblissait, était sur le point de s'évanouir ; et puis, il se relevait, se renforçait, grinçait, se faisait presque déchirant ; et puis, il s'interrompait comme si toutes les cordes vocales se fussent cassées à la fois, remontait comme un cri de torture, comme un appel de naufragés éperdus qui voient passer à l'horizon un navire, comme une clameur de moribonds ; et il s'éteignait, finissait ne ressuscitait plus.

Déchirante douceur de ce novembre souriant comme un malade à qui la souffrance accorde une trêve, et qui sait que c'est la dernière, et qui savoure la vie s'empressant de lui découvrir avec une grâce nouvelle ses plus délicates saveurs au moment où elle va l'abandonner, et dont le sommeil diurne ressemble à celui d'un petit enfant qui, plein d'un lait léger, s'endormirait sur les genoux de la mort !

— Regardez là-bas les Monts Euganéens, Foscarina. Si le vent s'élève, ils s'envoleront dans les airs comme des voiles de gaze et passeront sur notre tête. Jamais je ne les ai vus si transparents... Je voudrais un jour aller avec vous à Arquà. Là-bas, les villages sont rosés comme les coquilles que l'on y trouve dans la terre par myriades. Lorsque nous arriverons, les premières gouttes d'une petite pluie soudaine enlèveront quelques pétales aux fleurs des pêchers. Pour ne pas être mouillés, nous nous arrêterons sous un arc de Palladio. Puis, sans demander la route à personne, nous chercherons la fontaine de Pétrarque. Nous emporterons avec nous les *Rimes* dans la petite édition de Missirini, ce livre mignon que vous gardez à votre chevet et qui maintenant ne peut plus se fermer parce qu'il s'est gonflé d'herbes comme un herbier de poupée... Voulez-vous qu'un jour de printemps nous allions à Arquà ?

Elle ne répondait pas, mais elle regardait les lèvres qui disaient toutes ces choses gentilles ; et, sans espérance, elle prenait à cet accent et à ce mouvement, et seulement à cela, un plaisir fugitif. Pour elle, dans ces images de renouveau et dans une sextine de Pétrarque, il y avait le même enchantement lointain ; mais dans la sextine elle pouvait mettre un signet pour la retrouver, tandis que les images se perdaient avec l'heure qui passe. « Je ne boirai pas à cette fontaine », voulait-elle répondre ; mais elle se tut, parce qu'elle voulait jouir sans secousses de cette caresse. « Oh ! oui, enivre-moi d'illusions ; joue ton jeu, fais de moi ce qu'il te plaira ! »

— Voilà San-Giorgio-in-Alga. Nous serons à Fusina dans quelques minutes.

La petite île murée passa devant eux, avec sa madone de marbre qui se mire perpétuellement dans l'eau comme une nymphe.

— Pourquoi êtes-vous si douce, mon amie? Jamais je ne vous ai vue comme cela. En vous, aujourd'hui, on ne touche pas le fond. Je ne saurais vous dire quel sentiment de mélodie indéfinissable je trouve aujourd'hui dans votre présence. Vous êtes ici à côté de moi, je prends votre main; et cependant vous êtes diffuse aussi dans l'horizon, vous êtes l'horizon avec les eaux, avec les îles, avec les collines que je voudrais gravir. Quand je parlais tout à l'heure, il me semblait que chacune de mes syllabes créait en vous des cercles qui se dilataient à l'infini comme ceux que vous voyez là, autour de cette feuille tombée de cet arbre tout en or... Est-ce vrai? Dites que c'est vrai! Ou bien, regardez-moi...

Il se sentait enveloppé par l'amour de cette femme comme par l'air et par la lumière; il respirait dans cette âme comme dans un élément et il en recevait une ineffable plénitude de vie, comme si un même fleuve de choses mystérieuses fût né d'elle et des profondeurs du jour, et que ce fleuve se versât dans son cœur débordant. Le besoin de rendre la félicité qui lui était donnée l'élevait à un degré de reconnaissance presque religieux et lui suggérait des paroles de gratitude et de louange qu'il aurait prononcées s'il avait été agenouillé devant elle dans l'ombre. Mais la splendeur

du ciel et des eaux s'était faite si grande autour d'eux qu'il se tut comme elle se taisait. Et ce fut pour l'un et l'autre une minute d'émerveillement et de communion dans la lumière, ce fut un voyage bref et pourtant immense, où ils franchirent les vertigineux espaces qu'ils avaient au dedans d'eux-mêmes.

Le bateau aborda au rivage de Fusina. Réveillés, ils se regardèrent avec des yeux éblouis ; et ils éprouvèrent l'un et l'autre une sorte d'égarement qui ressemblait à de la désillusion, lorsqu'ils mirent le pied à terre, lorsqu'ils virent ce rivage ingrat où croissaient de rares herbes pâles. Et les premiers pas leur furent déplaisants, parce qu'ils sentirent le poids de leur chair qui leur avait paru s'alléger dans le trajet fluide.

« Il m'aime donc? » Au cœur de la femme se ravivait la peine avec l'espérance. Elle ne doutait pas que l'ivresse de l'aimé fût sincère, que ses paroles répondissent à une ferveur interne. Elle savait combien il s'abandonnait entièrement à chaque onde de sa sensibilité, combien il était incapable de simulation et de mensonge. Plus d'une fois elle l'avait entendu proférer les vérités cruelles avec cette même grâce flexible et féline que mettent à mentir certains hommes adonnés à la séduction. Elle connaissait bien ce regard limpide et droit qui par instants devenait glacial ou dur, mais qui jamais ne devenait oblique. Seulement, elle connaissait aussi la rapidité et la diversité merveilleuses d'émotion et de pensée qui rendaient cet esprit insaisissable. Il y avait toujours en lui quelque chose

d'ondoyant, de mobile et de vigoureux qui suggérait à l'actrice l'image double et diverse de la flamme et de l'eau. Et c'était lui qu'elle voulait fixer, captiver, posséder! Il y avait toujours en lui une ardeur démesurée de vivre, comme si chaque seconde lui eût semblé la dernière et qu'il eût été sur le point de s'arracher à la joie et à la douleur de l'existence ainsi que l'on s'arrache aux caresses et aux larmes d'un adieu d'amour. Et c'était de cette avidité insatiable qu'elle voulait rester l'unique pâture!

Qu'est-ce qu'elle était donc pour lui, sinon un aspect de cette « Vie aux mille et mille visages » vers laquelle le désir du poète, selon une figure dont il s'était servi, agitait continuellement « tous ses thyrses »? Pour lui, elle était un motif de visions et d'inventions, comme les collines, comme les bois, comme les orages. En elle, il buvait le mystère et la beauté, comme en toutes les formes de l'Univers. Et, l'instant d'après, il était déjà loin, déjà occupé à une recherche nouvelle : ses yeux ingénus et mobiles cherchaient ailleurs le miracle, pour s'émerveiller et pour adorer.

Elle le regarda sans qu'il tournât son visage vers elle, attentif à considérer les campagnes humides et vaporeuses que la voiture parcourait lentement. Elle était là, privée de toute force, incapable désormais de vivre en soi et pour soi, de respirer avec son propre souffle, de suivre une pensée qui fût étrangère à son amour, hésitant même à jouir des choses naturelles qu'il ne lui aurait pas indiquées, ayant besoin d'attendre qu'il lui communiquât ses impressions et

ses rêves pour incliner vers ces campagnes son propre cœur souffrant.

Sa vie semblait se dissoudre et se condenser tour à tour. Une minute d'intensité s'évanouissait, et elle en attendait une autre; et, entre l'une et l'autre, elle n'avait que le sentiment du temps qui fuit, de la lampe qui se consume, du corps qui se fane, des innombrables choses qui se corrompent et périssent.

— Mon amie, mon amie, — dit tout à coup Stelio en se tournant vers elle et en lui prenant une main, avec une émotion qui lui était montée peu à peu jusqu'à la gorge et qui le suffoquait, — pourquoi sommes-nous venus en ces lieux? Ils semblent si doux, et ils sont pleins d'épouvante!

Il fixait sur elle ce regard qui, de temps à autre, apparaissait dans ses yeux subit comme un pleur, ce regard qui atteignait chez autrui le secret même de la conscience et qui descendait jusqu'à la plus intime obscurité de l'inconscience, profond comme celui d'un vieillard, profond comme celui d'un enfant. Et elle en tremblait comme si son âme eût été une larme de ces cils.

— Tu souffres? — lui demanda-t-il, avec une pitié inquiète qui la fit pâlir. — Tu sens cette épouvante?

Elle regarda autour d'elle avec l'anxiété d'une personne poursuivie, et elle crut voir surgir dans la campagne mille fantômes funestes.

— Ces statues! — dit Stelio, avec un accent qui les transforma aux yeux de l'amante en témoins de sa propre ruine.

Et la campagne s'étendait autour d'eux, silencieuse comme si les habitants l'eussent désertée depuis des siècles ou que tous dormissent couchés depuis la veille dans leur fosse.

— Veux-tu que nous retournions en arrière ? Le bateau est encore là.

Elle semblait ne pas entendre.

— Réponds, Foscarina !

— Allons, allons! — répondit-elle. — En quelque endroit qu'on aille, on ne change pas le sort.

Son corps s'abandonnait au mouvement des roues, à la course berceuse ; et il craignait de l'interrompre, et il répugnait au plus léger effort, à la plus petite fatigue, dominé par une pesante inertie. Son visage était comme ces délicates couches de cendre qui se forment autour des braises allumées et qui en voilent la consomption.

— Chère, chère âme ! — dit-il en s'inclinant vers elle et en effleurant de ses lèvres la joue blême. — Serre-toi contre moi, livre-toi toute à moi, aie confiance. Jamais je ne te manquerai, et tu ne me manqueras jamais. Nous la trouverons, nous la trouverons, cette vérité secrète sur laquelle notre amour pourra se reposer pour toujours, immuable. Ne sois pas fermée avec moi, ne souffre pas seule, ne me cache pas ton tourment! Parle-moi, quand ton cœur se gonfle de chagrin. Laisse-moi croire que je pourrai te consoler. Ne nous taisons rien l'un à l'autre, ne nous cachons rien. J'ose te rappeler une condition que tu as imposée toi-même. Parle-moi, et toujours je te répondrai sans mentir. Laisse-

moi venir à ton aide, moi qui ai reçu de toi un bien si grand ! Dis-moi que tu n'as pas peur de souffrir... Je crois ton âme capable de supporter toute la douleur du monde. Fais que je ne perde pas ma foi en cette force de passion par laquelle souvent tu m'es apparue divine. Dis-moi que tu n'as pas peur de souffrir... Je ne sais ; je me trompe peut-être... Mais j'ai senti en toi une ombre, comme une volonté désespérée de t'éloigner, de te dérober, de trouver un dénouement... Pourquoi? Pourquoi?... Et, tout à l'heure, tandis que je regardais cette désolation terrible qui nous sourit, une grande épouvante m'a brusquement serré le cœur : j'ai pensé que ton amour aussi pourrait changer comme toutes les choses, passer, se dissoudre. « Tu me perdras. » Ah ! cette parole, c'est toi qui l'as dite, mon amie ; elle est sortie de tes lèvres !

Elle ne répondait pas. Et, pour la première fois depuis qu'elle aimait, les paroles de l'aimé lui semblaient vaines, lui semblaient d'inutiles sons qui agitaient l'air mais qui n'avaient aucun pouvoir. Pour la première fois, il lui sembla que l'aimé lui-même était une faible et anxieuse créature, courbée sous les lois inéluctables. Elle eut pitié de lui comme d'elle-même. Voilà qu'il lui imposait, lui aussi, la condition d'être héroïque, le pacte de la douleur et de la violence. Au moment même où il essayait de la consoler et de la réconforter, il lui prédisait les fortes épreuves, la préparait au supplice. Mais que valait le courage, que valait l'effort ? Que pouvaient valoir les misérables

agitations humaines ? Et pourquoi donc pensaient-ils à l'avenir, au lendemain incertain ? Le Passé régnait seul autour d'eux, et eux-mêmes n'étaient rien, et tout n'était rien. « Nous sommes des moribonds ; toi et moi, nous sommes deux moribonds. Nous rêvons, et nous mourons. »

— Tais-toi ! — lui dit-elle, d'une voix qui n'était qu'un souffle, comme si elle eût cheminé dans une nécropole.

Et sur sa bouche, à fleur de lèvres, un sourire apparut presque imperceptible, pareil à celui qui était diffus dans les campagnes ; et il s'y fixa, y demeura immobile comme sur les lèvres d'un portrait.

Les roues tournaient, tournaient sur la route blanche, le long des berges de la Brenta. Le fleuve, magnifique et glorieux dans les sonnets des abbés galants, à l'époque où descendaient sur ses eaux courantes les bateaux pleins de musiques et de plaisirs, avait maintenant l'humble aspect d'un canal où barbotaient en bandes les canards verts et bleus. Par toute la plaine basse et mouillée les champs fumaient, les plantes se dépouillaient, les feuilles pourrissaient dans l'humidité de la glèbe. Une lente vapeur d'or flottait sur une immense décomposition végétale qui semblait atteindre aussi les pierres, les murailles, les maisons, et les défaire comme les feuilles. Depuis la Foscara jusqu'à la Barbariga, les villas princières, — où la vie aux pâles veines, délicatement empoisonnée par les fards et les parfums, s'était éteinte en badinages langoureux sur un grain de beauté, sur un barbet ou sur un « bombé », — se

désagrégeaient dans l'abandon et dans le silence. Plusieurs avaient l'aspect de la ruine humaine, avec leurs ouvertures vides qui ressemblaient à des orbites aveugles, à des bouches édentées. D'autres, à première vue, paraissaient sur le point de se réduire en débris et en poussière, comme les chevelures des mortes quand on découvre leur tombe, comme les vieux vêtements rongés par les mites quand on ouvre les armoires depuis longtemps fermées. Les murs d'enceinte étaient renversés, les pilastres brisés, les grilles tordues, les jardins envahis par les cultures potagères. Mais, çà et là, tout près, très loin, partout, dans les vergers, dans les vignes, parmi les choux argentés, parmi les légumes, au milieu des pâturages, sur les tas de fumier et de marc de raisin, sous les meules de paille, au seuil des chaumières, partout dans la campagne fluviale se dressaient les statues survivantes. Elles étaient innombrables, elles étaient tout un peuple dispersé, blanches encore, ou grises, ou jaunes de lichens, ou verdies par les mousses, ou bigarrées de taches, et dans toutes les attitudes, et faisant tous les gestes, Déesses, Héros, Nymphes, Saisons, Heures, avec leurs arcs, avec leurs flèches, avec leurs guirlandes, avec leurs cornes d'abondance, avec leurs torches, avec tous les emblèmes de la puissance, de la richesse et du plaisir, exilées des fontaines, des grottes, des labyrinthes, des berceaux, des portiques, amies du buis et du myrte toujours verts, protectrices des amours fugitives, témoins des serments éternels, figures d'un rêve beaucoup plus ancien que les mains qui les

avaient formées et que les yeux qui les avaient contemplées dans les jardins détruits. Et, sous le doux soleil de ce tardif été des morts, leurs ombres, qui s'allongeaient peu à peu sur la campagne, semblaient être les ombres de l'irrévocable Passé, de ce qui n'aime plus, de ce qui ne rit plus, de ce qui ne pleure plus, de ce qui ne revivra jamais plus, de ce qui ne reviendra jamais plus. Et la muette parole sur leurs lèvres de pierre était la même que disait l'immobile sourire sur les lèvres de la femme défleurie : — RIEN.

Mais, ce jour-là, ils connurent d'autres ombres, d'autres épouvantes.

Désormais, le sens tragique de la vie les occupait tous les deux : et en vain s'efforçaient-ils de vaincre cette tristesse du corps sous laquelle, de seconde en seconde l'esprit se faisait plus lucide et plus inquiet. Ils se tenaient par la main, comme s'ils eussent cheminé dans l'obscurité ou dans des lieux périlleux. Ils parlaient rarement ; de temps à autre ils se regardaient dans les prunelles, et les yeux de l'un versaient dans les yeux de l'autre une onde confuse qui n'était que l'horreur et l'amour débordants. Mais leur cœur ne s'allégeait pas.

— Nous allons plus loin ?

— Oui.

Ils se tenaient par la main étroitement, comme s'ils eussent fait une étrange épreuve, résolus d'expérimenter jusqu'à quelle profondeur pourraient atteindre les forces jointes de leur mélancolie. A Dolo, les roues firent craquer les feuilles de châtaignier qui recouvraient le chemin ; et les grands arbres rouillés flamboyèrent sur leur tête comme des rideaux de pourpre qui s'incendieraient. Plus loin, la villa Barbariga leur apparut, seule et désolée au milieu de son jardin dénudé, rougeâtre, avec les traces des anciennes peintures sur les crevasses de sa façade, tels des restes de cinabre dans les rides d'une vieille femme galante. Et, à chaque regard, les lointains de la campagne s'atténuaient davantage et bleuissaient, comme les choses qui se submergent.

— Voici Strà.

Ils descendirent devant la villa des Pisani ; ils entrèrent ; accompagnés par le gardien, ils visitèrent les appartements déserts. Ils entendirent le bruit de leurs pas sur le marbre qui les reflétait, l'écho dans les voûtes historiées, le gémissement des portes s'ouvrant et se refermant, la voix fastidieuse réveillant les souvenirs. Les pièces étaient vastes, tendues d'étoffes passées, ornées dans le style de l'Empire, avec les emblèmes napoléoniens. L'une avait ses murs couverts par les portraits des Pisani, procurateurs de San-Marco ; une autre, par les médaillons en marbre de tous les Doges ; une autre, par une série de fleurs

peintes à l'aquarelle et placées dans des cadres délicats, pâles comme ces fleurs desséchées que l'on met sous verre en souvenir d'un amour ou d'une mort. Comme la Foscarina entrait dans une autre :

— *Col tempo !* dit-elle. Ici encore.

Il y avait là, sur une console, une traduction en marbre de la *Vieille* de Francesco Torbido, rendue plus horrible par le relief, par la subtile application du statuaire à distinguer l'un de l'autre avec le ciseau chaque tendon, chaque sillon, chaque ride. Et aux portes de la salle apparurent les fantômes des femmes couronnées qui avaient caché leur infortune et leur dépérissement dans cette demeure ample comme un palais et comme un monastère.

— Marie-Louise de Parme, en 1817, — expliquait la voix fastidieuse.

Et Stelio :

— Ah ! la reine d'Espagne, l'épouse de Charles IV, la maîtresse de Manuel Godoï ! Celle-là m'attire entre toutes. Elle est venue ici au temps de l'exil. Savez-vous si elle y a séjourné avec le roi et avec le favori ?

Mais le gardien ne savait que ce nom et cette date.

— Pourquoi vous attire-t-elle ? — demanda la Foscarina. — Je ne sais rien de son histoire.

— Sa fin, les dernières années de sa vie d'exil, après tant de passion et de luttes, sont d'une poésie extraordinaire.

Et il lui dépeignit cette figure violente et tenace, le roi faible et crédule, le bel aventurier qui avait joui

du lit de la reine et qui avait été traîné sur le pavé par la foule en furie, les agitations de ces trois existences liées par le sort et emportées dans la volonté de Napoléon comme des pailles dans l'ouragan, le tumulte d'Aranjuez, l'abdication, l'exil.

— Ce Godoï, le Prince de la Paix, comme le roi l'avait surnommé, suivit les souverains dans l'exil, fidèlement : il resta fidèle à sa royale amante, et elle à lui. Et toujours ils vécurent ensemble sous le même toit, et jamais Charles ne soupçonna la vertu de Marie-Louise, et, jusqu'à sa mort, il couvrit les deux amants de sa bénignité inaltérable. Imaginez leur séjour en ce lieu ; imaginez ici un tel amour sorti sain et sauf d'un si terrible orage. Tout était brisé, abattu, réduit en poudre sous la force du destructeur. Bonaparte avait passé par là, et il n'avait pas étouffé sous la ruine cet amour déjà chenu ! La fidélité de ces deux violents ne m'émeut pas moins que la crédulité du roi débonnaire. Ils vieillirent ainsi. Figurez-vous! La reine mourut d'abord, puis le roi ; et le favori, moins âgé qu'eux, vécut encore quelques années une vie errante...

— Cette chambre est celle de l'Empereur ! — dit solennellement le gardien, en ouvrant les deux battants d'une porte.

La grande ombre semblait omniprésente dans la villa du doge Alvise. Les aigles impériales, signes de sa puissance, dominaient d'en haut toutes ces pâles reliques. Mais, dans la chambre jaune, l'ombre vint occuper le vaste lit, se coucha sous le baldaquin,

entre les quatre colonnes surmontées par les flammes d'or. Le sigle formidable inscrit dans la couronne de laurier resplendissait sur le chevet. Et cette espèce de couche funèbre se prolongeait dans le miroir terni, entre deux Victoires soutenant les candélabres.

— L'Empereur a couché dans ce lit? — demanda le jeune homme au gardien qui lui montrait sur la muraille le portrait du condottiere emmantelé d'hermine, lauré et sceptré ridiculement, comme au sacre béni par Pie VII. — Cela est-il certain?

Il s'étonnait de n'avoir pas éprouvé le trouble que donnent aux cœurs ambitieux les vestiges du héros, cette énergique palpitation qu'il connaissait bien. Ce qui rendait son esprit obtus, c'était peut-être l'odeur du renfermé, la moisissure des vieilles étoffes et des matelas, la surdité de ce silence où le grand nom était sans aucune résonance, tandis que le grincement d'un taret y persistait d'une façon si distincte que Stelio croyait l'avoir à l'intérieur de l'oreille.

Il souleva un bord de la courtepointe jaune et le laissa retomber aussitôt, comme si, dessous, il avait aperçu l'oreiller plein de vermine.

— Allons-nous-en! Sortons! — dit la Foscarina qui, par les vitres de la fenêtre, avait regardé le parc où les bandes fauves du soleil oblique alternaient avec les zones glauques de l'ombre. — On ne respire pas, ici.

Et, de fait, l'air y manquait comme dans une crypte.

— Maintenant, — poursuivit la voix fastidieuse, —

nous passons dans la chambre de Maximilien d'Autriche, qui avait pris pour y coucher le cabinet d'Amélie de Beauharnais.

Ils traversèrent la pièce dans une lueur vermeille. Le soleil frappait sur un canapé cramoisi, éveillait l'iris dans les gouttes frêles d'un lustre de cristal, embrasait sur la muraille le rouge des raies perpendiculaires. Stelio s'arrêta au seuil, se retourna, évoqua dans cette splendeur sanglante la figure pensive du jeune archiduc aux yeux bleus, la belle fleur de Habsbourg tombée sur la terre barbare un matin d'été.

— Sortons ! — supplia de nouveau la Foscarina, qui le voyait s'attarder.

Elle fuyait à travers le salon immense peint à fresque par Tiepolo, tandis que le bronze corinthien de la grille se refermant derrière elle rendait un son clair comme celui d'une clochette, qui se propageait en longues vibrations dans la concavité de la voûte. Elle fuyait, éperdue, comme si tout le palais eût menacé de s'écrouler sur elle, et que la lumière fût sur le point de manquer, et qu'elle craignît de se trouver seule dans les ténèbres avec ces fantômes de malheur et de mort. Lui, en marchant dans l'air agité par cette fuite, entre ces murailles lourdes de reliques et de spectres, derrière l'actrice fameuse qui sur toutes les scènes du monde avait simulé la fureur des passions mortelles, les efforts désespérés de la volonté et du désir, le conflit violent des sorts superbes, il perdait la chaleur de ses veines comme s'il eût cheminé dans une bise froide, il sentait son cœur se glacer, son cou-

rage faiblir, sa raison de vivre perdre toute force, et devenir molles ses attaches avec les personnes et avec les choses, et chanceler et se disperser les magnifiques illusions qu'il avait données à son âme pour l'exciter à se surpasser elle-même et à surpasser son destin.

— Sommes-nous encore vivants? — demanda-t-il quand ils furent à l'air libre, dans le parc, loin de l'affreuse odeur.

Et il prit la Foscarina par les mains, la secoua un peu, la regarda au fond des prunelles, essaya de sourire; puis il l'entraîna vers le soleil, sur l'herbe du pré.

— Quelle tiédeur! Sens-tu? Comme l'herbe est bonne!

Il ferma les yeux à demi pour recevoir sur ses paupières les rayons lumineux, subitement repris par la volupté de vivre. Elle fit comme il faisait, séduite par le plaisir de son ami; et, d'entre ses cils, elle regardait cette bouche fraîche et sensuelle. Ils restèrent ainsi quelques instants sous la caresse du soleil, les pieds dans l'herbe, les mains dans les mains; et, au milieu du silence, ils sentaient palpiter leurs veines comme les ruisseaux qui se font plus rapides quand vient le dégel, au printemps. Elle repensa aux Monts Euganéens, aux villages rosés comme les coquilles fossiles, aux premières gouttes de la pluie sur les feuilles nouvelles, à la fontaine de Pétrarque, à toutes les gentilles choses.

— La vie pourrait encore être douce! — soupira-

t-elle, d'une voix qui fut le miracle de l'espérance près de renaître.

Le cœur de l'aimé fut comme un fruit qu'un rayon miraculeux mûrirait soudain. La bonté et le délice inondèrent son âme et sa chair. Une fois encore il jouit de l'instant présent comme si c'était le dernier de sa vie. L'amour fut exalté au-dessus du destin.

— Tu m'aimes? Dis!

Elle ne répondit pas; mais elle ouvrit de grands yeux, et elle eut l'immensité de l'Univers dans le cercle de ses prunelles. Jamais l'amour sans bornes ne fut signifié d'une façon plus puissante par une créature terrestre.

— Elle est douce, elle est douce, la vie avec toi, pour toi, hier comme demain!

Il paraissait enivré d'elle, du soleil, de l'herbe, du ciel divin, comme de choses jamais vues, jamais possédées. Le prisonnier qui à l'aube sort de la prison étouffante, le convalescent qui regarde la mer après avoir regardé la mort, sont moins enivrés qu'il ne l'était.

— Veux-tu que nous partions? Veux-tu que nous laissions derrière nous la mélancolie? Veux-tu que nous allions dans des pays qui n'ont pas d'automne?

« Il est en moi, l'automne, et je l'emporterai partout avec moi! » pensa-t-elle; mais elle souriait de ce faible sourire dont elle voilait sa souffrance. « C'est moi, c'est moi qui partirai, qui disparaîtrai, qui m'en irai mourir au loin, ô mon amour, ô mon amour! »

Durant cette minute de répit, elle n'avait réussi

ni à vaincre sa tristesse ni à ressusciter son espérance ; mais pourtant sa peine s'était amollie, avait perdu toute âcreté, toute rancune.

— Veux-tu que nous partions ?

« Partir, toujours partir, errer par le monde, s'en aller au loin ! » pensait la femme nomade. « Jamais d'arrêt, jamais de repos. L'anxiété de la course n'est pas apaisée encore, et déjà la trêve expire. Tu voudrais me consoler, mon ami ; et, pour me consoler, tu me proposes d'aller au loin une fois de plus, alors que depuis hier seulement je suis rentrée dans ma maison ! »

Tout à coup, ses yeux furent comme une source jaillissante.

— Laisse-moi dans ma maison encore un peu ! Et, si cela t'est possible, reste, toi aussi. Plus tard, tu seras libre, tu seras heureux... Tu as devant toi un temps si long ! Tu es jeune. Tu obtiendras ce qui t'est dû. Pour t'attendre, on ne te perdra pas !

Ses yeux avaient deux visières de cristal qui brillaient au soleil, presque fixes dans ce fiévreux visage.

— Ah ! toujours la même ombre ! — s'écria Stelio avec une impatience peinée qu'il ne put contenir. — Mais à quoi penses-tu ? Que crains-tu ? Pourquoi ne me parles-tu pas de ce qui t'afflige ? Expliquons-nous enfin ! Qui m'attend ?

Elle frémit d'épouvante à cette question qui lui sembla inattendue et nouvelle, bien que ses derniers mots l'eussent provoquée. Elle frémit de se retrouver tout près du péril, comme si, en cheminant à travers

cette bonne herbe, un précipice venait de s'ouvrir sous ses pas.

— Qui m'attend ?

Et voilà que soudain, là, dans ce lieu étranger, sur cette belle prairie, à la fin du jour, après toutes ces apparitions de spectres sanglants ou exsangues, surgissait une vivante forme de volonté et de désir qui l'emplissait d'une terreur beaucoup plus forte. Voilà que soudain, par-dessus toutes ces figures du passé, se dressait une figure d'avenir ; et de nouveau l'aspect de la vie se transformait, et le bien de ce bref répit était déjà perdu, et cette bonne herbe sous les pieds n'était plus rien.

— Oui, nous causerons, si vous le voulez... Mais pas à présent...

Sa gorge serrée laissait à peine passer la voix ; et elle levait un peu son visage, pour que les cils pussent retenir les larmes.

— Ne sois pas triste, ne sois pas triste ! — supplia le jeune homme, dont l'âme était suspendue à ces cils humides comme ces larmes qui ne coulaient pas. — Tu as mon cœur dans ta main. Je ne te manquerai jamais. Pourquoi te tourmentes-tu ? Je suis à toi.

Pour lui aussi Donatella était là, debout, avec ses reins arqués, avec son corps agile et robuste de Victoire sans ailes, toute armée de sa virginité, attirante et hostile, prête à lutter et à se rendre. Mais son âme était suspendue aux cils de l'autre comme ces larmes qui voilaient les pupilles où il avait vu l'immensité de l'amour.

— Foscarina !

Enfin les gouttes chaudes se versèrent ; mais elle ne les laissa pas descendre le long de ses joues. Par un de ces gestes qui souvent naissaient de sa douleur avec la grâce imprévue d'une aile qui se dégage, elle les arrêta, s'en mouilla les doigts, s'en répandit l'humidité sur les tempes, sans les essuyer. Et, tandis qu'elle gardait ainsi son pleur sur elle-même, elle voulut sourire.

— Pardonnez-moi, Stelio. Je suis si faible !

Ce qu'alors il aima éperdument, ce furent les plis délicats qui rayonnaient du coin des yeux vers les tempes humides, et les petites veines sombres qui rendaient les paupières semblables aux violettes, et l'ondulation des joues, et le menton effilé, et tout ce qui semblait touché par le mal d'automne, toute l'ombre répandue sur ce passionné visage.

— Ah ! ces doigts chéris, beaux comme les doigts de Sofia ! Permets que je te les baise tout mouillés encore !

Dans sa caresse, il l'entraînait à travers la prairie, sur une zone d'or vert. Léger, le bras passé sous le bras de sa compagne, il baisait une à une les phalanges de ces doigts, plus fines que les tubéreuses non épanouies. Elle frissonnait. Il la sentait frissonner à chaque touche de ses lèvres.

— Ils sentent le sel.

— Prends garde, Stelio. Quelqu'un peut nous voir.

— Il n'y a personne.

— Mais là-bas, dans les serres...

— Pas une voix ne se fait entendre. Écoute.

— Silence étrange. L'extase !

— On entend la chute d'une feuille.

— Et ce gardien ?

— Il est allé à la rencontre de quelque autre visiteur.

— En vient-il jamais ici ?

— L'autre jour, Wagner y est venu avec Daniela von Bülow.

— Ah ! oui, la nièce de la comtesse d'Agoult, de Daniel Stern.

— Entre tous ces fantômes, quel est celui avec lequel s'est entretenu le grand cœur malade ?

— Est-ce qu'on sait ?

— Avec lui seul, peut-être.

— Peut-être.

— Regarde les vitrages des serres, comme ils brillent. Ils semblent irisés. La pluie, le soleil et le temps les peignent de cette façon. Ne dirait-on pas qu'il s'y mire un lointain crépuscule ? Tu t'es peut-être arrêtée une fois sur le quai Pesaro, à regarder la belle pentaphore des Évangélistes. Si tu levais les yeux, tu voyais les verrières du palais peintes merveilleusement par les intempéries.

— Tu connais tous les secrets de Venise, toi !

— Pas tous encore.

— Quelle chaleur il fait ici ! Regarde comme les cèdres sont grands. Il y a un nid d'hirondelle pendu à la poutre, là.

— Elles sont parties tard, cette année, les hirondelles.

— Dis, est-ce vrai, qu'au printemps tu me conduiras sur les Monts Euganéens ?

— Oui, je le voudrais, Fosca.

— C'est si loin, le printemps !

— La vie peut encore être douce.

— On rêve.

— Vois Orphée avec sa lyre, tout vêtu de lichens !

— Ah ! quelle allée de rêves ! Nul n'y passe plus. De l'herbe, de l'herbe... Il n'y a pas une seule trace humaine.

— Deucalion avec les pierres, Ganymède avec l'aigle, Diane avec le cerf, toute la mythologie.

— Que de statues ! Mais celles-ci, du moins, ne sont pas exilées. Les vieilles charmilles les protègent encore.

— Ici se promenait Marie-Louise de Parme, entre le roi et le favori. De temps à autre, elle s'arrêtait pour écouter le bruit des ciseaux qui taillaient les charmilles en forme d'arcades. Elle laissait tomber son mouchoir parfumé de jasmin, et Don Manuel Godoï le ramassait d'un mouvement svelte encore, en dissimulant la douleur que lui donnait à la hanche le geste de se baisser : un souvenir des outrages subis dans les rues d'Aranjuez entre les mains de la canaille. Comme le soleil était tiède et que le tabac était excellent dans la tabatière émaillée, le roi sans couronne disait avec un sourire : « Certes, notre cher Bonaparte est moins bien à Sainte-Hélène. » Mais le démon du pouvoir, de la lutte et de la passion se réveillait au cœur de la reine... Regarde ces roses rouges !

— Elles brûlent. On dirait qu'elles ont dans leur corolle un charbon allumé. Elles brûlent véritablement.

— Le soleil s'empourpre. C'est l'heure des voiles de Chioggia sur la lagune.

— Cueille-moi une rose.

— La voici.

— Oh ! elle s'effeuille !

— En voici une autre.

— Elle s'effeuille !

— Elles sont toutes sur le point de mourir. Celle-ci, peut-être non.

— Ne la cueille pas !

— Regarde. Elles se font de plus en plus rouges. Le velours de Bonifazio... Tu te rappelles ? C'est la même puissance.

— « La fleur interne du feu. »

— Quelle mémoire !

— Entends-tu ? On ferme les portes des serres.

— Il est l'heure de s'acheminer vers la sortie.

— L'air commence à fraîchir.

— Tu as froid ?

— Non, pas encore.

— Tu as laissé ton manteau dans la voiture ?

— Oui.

— Nous attendrons à Dolo le passage du train. Nous rentrerons par le train à Venise.

— Oui.

— Nous avons encore du temps.

— Qu'est-ce que cela ? Regarde.

— Je ne sais...

— Quelle odeur amère ! Un bosquet de buis et de charmilles...

— Ah ! c'est le labyrinthe.

Une grille de fer toute rouillée le fermait, entre des pilastres qui portaient deux Amours à cheval sur des dauphins de pierre. De l'autre côté de la grille, on n'apercevait que le commencement d'un sentier et une espèce de taillis enchevêtré et dur, une apparence mystérieuse et touffue. Au centre du dédale se dressait une tour ; et, sur le faîte de la tour, la statue d'un guerrier semblait être en vedette.

— Es-tu jamais entrée dans un labyrinthe ? — demanda Stelio à son amie.

— Jamais, répondit-elle.

Ils s'attardèrent à examiner ce jeu illusoire combiné par un jardinier ingénieux pour l'amusement des dames et des sigisbées, au temps des paniers et des gilets fleuris. Mais l'âge et l'abandon l'avaient rendu sauvage et triste, lui avaient enlevé tout caractère de grâce et de régularité, l'avaient changé en un épais fourré d'un brun jaunâtre, plein d'inextricables détours, où les rayons obliques du couchant rougeoyaient de telle sorte que, çà et là, les buissons ressemblaient à des bûchers qui brûleraient sans fumée.

— Il est ouvert, — dit Stelio qui, en s'appuyant sur la grille, avait senti qu'elle cédait. — Vois-tu ?

Il poussa le fer rouillé, qui grinça sur ses gonds disjoints ; il franchit le seuil et fit quelques pas en avant.

— Où vas-tu ? — lui demanda sa compagne avec une frayeur instinctive, en allongeant la main pour le retenir.

— Tu ne veux pas que nous entrions ?

Elle était perplexe. Mais, illuminé de cette flamme profonde, le labyrinthe les attirait par son mystère.

— Et si nous allions nous perdre ?

— Tu vois bien qu'il est petit. Nous retrouverons facilement la porte

— Et si nous ne la retrouvions pas ?

Il rit de cette crainte puérile.

— Nous resterions à tourner durant toute l'éternité.

— Non, non. Il n'y a personne dans le voisinage. Allons-nous-en !

Elle essaya de le ramener par force en arrière ; mais il s'en défendit, recula dans le sentier, disparut tout à coup en riant.

— Stelio ! Stelio !

Elle ne le voyait plus ; mais elle entendait son rire sonner parmi l'enchevêtrement sauvage.

— Reviens ! Reviens !

— Non. Entre, toi, pour me chercher !

— Reviens, Stelio ! Tu vas te perdre.

— Je trouverai Ariane.

A ce nom, elle sentit son cœur bondir, puis se serrer, palpiter confusément. N'était-ce pas ainsi que, le premier soir, il avait appelé Donatella ? Ne l'avait-il pas appelée Ariane, là-bas, dans la gondole, quand il était assis aux genoux de la jeune fille ? Elle se souvenait même de la phrase : « Ariane a un don divin

par où son pouvoir dépasse toute limite... » Elle se souvenait de l'accent, de l'attitude, du regard.

Une angoisse tumultueuse la bouleversa, offusqua sa raison, l'empêcha de reconnaître dans les paroles de son ami un simple jeu du hasard, la spontanéité d'une gaieté insouciante. La terreur qui se cachait au fond de son amour désespéré se souleva, la maîtrisa, l'aveugla misérablement. Le petit fait accidentel prit un aspect de cruauté et de dérision. Elle entendait encore ce rire sonner parmi l'enchevêtrement sauvage.

— Stelio !

Dans une hallucination frénétique, elle cria comme si elle le voyait enlacé par l'autre, arraché de ses bras pour jamais.

— Stelio !

— Cherche-moi ! — répondit-il en riant, invisible.

Elle s'élança dans le dédale pour le retrouver ; elle alla droit vers la voix et le rire, emportée par son élan. Mais le sentier se tordit ; une muraille de buis obscur se dressa devant elle et l'arrêta, impénétrable. Elle suivit la courbe trompeuse ; et un détour succédait à l'autre, et tous les détours étaient semblables, et les circuits paraissaient n'avoir pas de fin.

— Cherche-moi ! — répéta la voix à travers les haies vives, lointaines.

— Où es-tu ? Où es-tu ? Est-ce que tu me vois ?

Elle se mit en quête de trouées pour y plonger son regard. Mais elle n'apercevait que l'épaisse trame des branches et la rougeur du crépuscule qui les allumait

toutes d'un côté, tandis que l'ombre les noircissait de l'autre. Les buis et les charmilles étaient entremêlés, les feuilles toujours vertes se confondaient avec les feuilles mourantes, les plus sombres avec les plus pâles, dans un contraste de vigueur et de langueur, dans une ambiguïté qui augmentait l'égarement de la femme haletante.

— Je me perds. Viens au-devant de moi !

De nouveau le rire juvénile sonna dans le fourré.

— Ariane, Ariane, le fil !

Maintenant, le son venait de la partie opposée, la frappait aux reins comme un coup d'estoc.

— Ariane !

Elle revint en arrière, courut, tourna, essaya de traverser la muraille, écarta le feuillage, cassa une branche. Elle ne vit rien que le dédale multiple et partout égal. Enfin, elle entendit un pas si proche qu'elle crut l'avoir aux épaules, et elle tressaillit. Mais elle se trompait. Elle explora encore une fois sa prison végétale, prêta l'oreille, attendit : elle ne perçut que son propre souffle et le battement de ses poignets. Le silence était devenu très profond. Elle regarda le ciel qui se courbait, immense et pur, sur les deux rameuses parois qui la retenaient prisonnière. Il semblait qu'il n'y eût au monde que cette immensité et cette étroitesse. Et elle ne réussissait pas à séparer dans sa pensée la réalité de ce lieu et l'image de son supplice intérieur, l'aspect naturel des choses et cette espèce de vivante allégorie créée par sa propre angoisse.

— Stelio, où es-tu ?

Pas de réponse. Elle écouta. Elle attendit vainement. Les secondes lui paraissaient des heures.

— Où es-tu ? J'ai peur !

Pas de réponse. Mais où donc s'en était-il allé? Est-ce qu'il avait retrouvé la sortie ? Est-ce qu'il l'avait laissée là toute seule ? Voulait-il continuer ce jeu cruel ?

Une furieuse envie de hurler, de sangloter, de se jeter par terre, de se débattre, de se faire mal, de mourir, assaillit l'insensée. Elle leva de nouveau les yeux vers le ciel muet. Les cimes des hautes charmilles rougeoyaient comme les sarments lorsqu'ils ne iettent plus de flammes et vont se réduire en cendres.

— Je te vois! — dit à l'improviste la voix rieuse, dans l'ombre basse, tout près d'elle.

Elle sursauta ; elle se pencha dans l'ombre.

— Où es-tu ?

Il rit entre les feuilles, sans se montrer, comme un faune aux aguets. Ce jeu l'excitait : tous ses membres s'échauffaient et se déliaient par l'exercice de leur agilité ; et le mystère sauvage, le contact du sol, l'odeur de l'automne, la singularité de cette aventure imprévue, l'effarement de cette femme, la présence même des déités marmoréennes mêlaient à son plaisir corporel une illusion de poésie antique.

— Où es-tu ? Oh ! ne joue plus ainsi ! Ne ris plus de cette manière ! Assez ! assez !

Il s'était glissé à quatre pattes dans le buisson, tête nue. Sous ses genoux, il sentait les feuilles mortes, la mousse molle. Et, comme il respirait parmi les

branches et palpitait au milieu d'elles et avait tous les sens pris par ce plaisir, la communion de sa vie avec la vie végétale se fit plus étroite, et l'enchantement de son imagination renouvela dans cet entrelacs de passages incertains l'industrie du premier ouvrier d'ailes, le mythe du monstre né de Pasiphaé et du Taureau, la légende attique de Thésée en Crète. Tout ce monde devint réel pour lui. Sous le soir d'automne empourpré, il se transfigurait, selon les instincts de son sang et les souvenirs de son esprit, en une de ces formes ambiguës moitié animales et moitié divines, en un de ces génies agrestes dont la gorge était gonflée des mêmes glandes qui pendent au cou des chèvres. Une lascivité joyeuse lui suggérait des actes et des gestes étranges, des surprises, des embûches, lui représentait l'allégresse d'une poursuite, d'une poussée qui renverse, d'une rapide union sur la mousse ou contre le buis inculte. Alors, il désira une créature qui lui ressemblerait, une poitrine fraîche à laquelle il pourrait communiquer son hilarité, deux jambes rapides, deux bras prêts à la lutte, une proie à capturer, une virginité à forcer, une violence à accomplir. Donatella aux reins arqués lui réapparut.

— Assez, Stelio ! Je n'ai plus de forces... Je vais tomber par terre.

La Foscarina, sentant le bord de sa robe tiré par une main qui passait à travers le buisson, jeta un cri. Elle se pencha, entrevit dans l'ombre, parmi les rameaux, la face du faune rieur. Ce rire éclata sur son âme sans la rasséréner, sans rompre l'horrible peine

qui l'étreignait. Et même sa souffrance en devint plus aiguë, par le contraste entre cette joie toujours nouvelle et sa perpétuelle inquiétude, entre cet oubli léger et le poids toujours présent de son fardeau. Elle reconnut plus clairement son erreur et la cruauté de la vie qui plaçait là, dans le lieu où elle souffrait, la figure de l'autre. A peine eut-elle, en se penchant, aperçu la face du jeune homme, avec la même évidence elle aperçut aussi celle de la cantatrice qui se penchait comme elle et imitait son acte, de la façon dont l'ombre répète un geste sur une cloison éclairée. Tout se brouilla dans son esprit ; et sa pensée ne réussit pas à mettre un intervalle entre la réalité et cette image. L'autre se superposa à elle-même, l'opprima, la supprima.

— Lâche-moi ! Lâche-moi ! Je ne suis pas celle que tu cherches...

Sa voix était si changée que Stelio interrompit son rire et son jeu ; il retira le bras ; il se mit debout. Elle cessa de le voir. La rameuse muraille se dressait entre eux, impénétrable.

— Conduis-moi dehors ! Je ne me soutiens plus, je n'ai plus de forces... Je souffre.

Il ne trouvait pas les paroles pour l'apaiser, pour la réconforter. La simultanéité de son récent désir et de cette divination soudaine l'avait frappé intérieurement.

— Attends, attends un peu ! Je tâcherai de retrouver la sortie. J'appellerai quelqu'un...

— Tu t'en vas ?

— N'aie pas peur, n'aie pas peur. Il n'y a aucun danger.

Mais, tout en parlant ainsi pour la rassurer, il comprenait l'inutilité de ce qu'il disait, le désaccord entre cette risible aventure et l'obscure émotion née d'une cause bien différente. Et lui aussi, à cette heure, il avait en lui-même l'étrange ambiguïté par où ce petit événement se montrait avec deux aspects confondus; car sous son inquiétude persistait son envie de rire, si bien que cette souffrance lui était nouvelle comme certaines angoisses qui naissent de l'extravagance des rêves.

— Ne t'en va pas! — suppliait-elle, en proie à son hallucination. — Là, au tournant, nous nous rencontrerons peut-être. Essayons. Prends-moi les mains.

Par une trouée, il lui prit les mains; et il tressaillit en les touchant, tant elles étaient froides.

— Foscarina! Qu'as-tu? C'est vrai, que tu ne te sens pas bien? Attends! Je vais enfoncer la haie.

Il essaya de passer à travers le fourré, brisa quelques branches; mais l'entrelacs résistait, très robuste. Il se blessa inutilement.

— C'est impossible!

— Crie! Appelle quelqu'un!

Il cria dans le silence. Les cimes des hautes parois végétales s'étaient éteintes; mais dans le ciel supérieur se répandait un rougeoiement pareil à une réverbération de bois incendiés sur l'horizon. Une troupe de canards sauvages passait, rangée en triangle, les cous tendus, noire.

— Laisse-moi m'en aller ! Je retrouverai la tour facilement. J'appellerai. On entendra mes cris.

— Non ! non !

Elle entendit qu'il s'éloignait, suivit le bruit de ses pas, s'égara de nouveau dans les détours, se trouva de nouveau seule et affolée. Elle s'arrêta. Elle attendit. Elle prêta l'oreille. Elle regarda le ciel, vit le grand vol triangulaire disparaître dans le lointain. Elle perdit la notion de la durée. Les secondes lui parurent des heures.

— Stelio ! Stelio !

Elle n'était plus capable d'autres efforts pour vaincre le désordre de ses nerfs exaspérés. Elle sentait venir la crise extrême de la folie, comme on sent le tourbillon qui s'approche.

— Stelio !

Il entendait cette voix d'angoisse et hâtait sa recherche inquiète par les chemins sinueux, qui tantôt le rapprochaient et tantôt l'éloignaient de la tour. Le rire s'était glacé dans son cœur. Toute son âme tremblait jusqu'aux racines, chaque fois que lui arrivait à l'oreille son nom proféré par cette invisible agonie. Et la graduelle diminution de la lumière lui offrait l'image du sang qui coule, de la vie qui défaille.

— Je suis là ! Je suis là !

Un des sentiers le conduisit enfin à la place où s'élevait la tour. Il monta furieusement l'escalier en limaçon. Au sommet, il eut le vertige, se soutint aux balustres, ferma les yeux, les rouvrit ; il aperçut à l'horizon une longue zone de feu, le disque de la lune

sans rayons, la plaine pareille à un marais blafard, le labyrinthe au-dessous de lui avec ses buis noirâtres, avec les taches qu'y faisaient les charmilles, étroit malgré ses interminables circonvolutions, présentant l'aspect d'un édifice démantelé et envahi par les broussailles, semblable à une ruine et à un hallier, sauvage et lugubre.

— Arrête-toi, arrête-toi ! Ne cours pas ainsi ! Quelqu'un m'a entendu. Un homme vient. Je le vois venir. Attends ! Arrête-toi !

Il regardait la femme qui tournait en courant comme une démente par les sentiers obscurs et trompeurs : comme une créature condamnée à un vain supplice, à une fatigue inutile mais éternelle, sœur des martyres fabuleuses.

— Arrête-toi !

Il semblait qu'elle n'entendît pas, ou qu'elle ne pût maîtriser son agitation fatale, et que lui-même ne pût la secourir, mais qu'il dût rester là, témoin de ce châtiment terrible.

— Le voici !

Un des gardiens avait entendu les appels et s'était approché ; il franchissait le seuil. Stelio le rencontra au pied de la tour. Ils allèrent ensemble à la recherche de l'égarée. Cet homme connaissait le secret du labyrinthe. Stelio prévint son bavardage et ses plaisanteries en le confondant par sa générosité.

« A-t-elle perdu connaissance? A-t-elle fait une chute! » L'ombre et le silence lui semblaient sinistres, l'épouvantaient. Appelée, elle ne répondait pas ; et le

bruit de sa course avait cessé de se faire entendre. Déjà le lieu était nocturne, sous l'humidité qui descendait du ciel violâtre. « La trouverai-je évanouie par terre ? »

Il tressaillit en voyant soudain apparaître à un détour la figure mystérieuse, la face pâle qui attirait toute la lumière du crépuscule, splendide comme une perle, les yeux larges et fixes, les lèvres serrées et rigides.

Ils repartirent pour Dolo, reprirent la même route le long de la Brenta. Elle ne parla pas, n'ouvrit pas une seule fois la bouche, ne répondit à aucune question, comme s'il lui eût été impossible de desserrer les dents : allongée au fond de la voiture, enveloppée dans son manteau jusqu'aux lèvres, traversée par instants de frissons aussi forts que des sursauts, couverte d'une lividité pareille à celle des fièvres paludéennes. Son ami lui prenait les doigts, les gardait entre les siens pour les réchauffer, mais inutilement : ils étaient inertes, semblaient n'avoir plus de vie. Et les statues passaient, passaient.

Le fleuve coulait, sombre entre ses berges, sous un ciel de violette et d'argent où se levait la pleine lune. Une barque noire descendait le courant, halée au bout d'une corde par deux chevaux gris qui marchaient sur l'herbe de la rive avec de sourdes foulées, conduits par un homme qui s'en allait chantonnant, d'un air paisible ; et sur le pont de la barque un tuyau fumait, comme la tourelle d'une cheminée sur le toit d'une chaumière ; et, dans la cale, une lanterne répandait

sa lumière jaune; et l'air du soir s'imprégnait de l'odeur du repas. Et, de-ci, de-là, dans la campagne humide, les statues passaient, passaient.

C'était comme une lande stygienne, comme une vision de l'Hadès : un pays d'ombres, de brumes et d'eaux. Toutes les choses s'évaporaient et s'évanouissaient comme des esprits. La lune enchantait et attirait la plaine comme elle enchante et attire la mer ; depuis l'horizon, elle buvait la grande humidité terrestre avec une bouche insatiable et silencieuse. Partout brillaient des mares solitaires ; on voyait de petits canaux argentés qui miroitaient dans un lointain indéfini, entre les files inclinées des saules. D'instant en instant, la terre semblait perdre sa solidité et devenir liquide ; le ciel pouvait y voir sa mélancolie reflétée par d'innombrables miroirs tranquilles. Et, de-ci, de-là, sur la rive décolorée, pareilles aux Mânes d'un peuple disparu, les statues passaient, passaient.

— Pensez-vous souvent à Donatella Arvale, Stelio? — demanda tout à coup la Foscarina, après une longue pause où ils n'avaient entendu l'un et l'autre que la cadence de leurs pas sur la Fondamenta-dei-Vetrai, illuminée par la splendeur innombrable des œuvres

fragiles qui remplissaient les étalages des boutiques voisines.

Sa voix fut réellement comme un verre qui se fêle. Stelio s'arrêta, de l'air d'un homme qui se trouve en face d'une difficulté imprévue. Son esprit errait à travers l'île rouge et verte de Murano, toute fleurie de ces fleurs hyalines dans la pauvreté désolée qui lui faisait perdre jusqu'au souvenir de l'heureux temps où les poètes la chantèrent comme « un séjour de nymphes et de demi-dieux ». Il pensait aux jardins illustres où Andrea Navagero, le cardinal Bembo, l'Arétin, Alde et le docte chœur rivalisaient d'élégances en leurs dialogues platoniciens, *lauri sub umbra* ; il pensait aux monastères voluptueux comme des gynécées, habités par de petites nonnes vêtues de camelot blanc et de dentelles, au front enguirlandé de boucles, aux seins découverts selon l'usage des honnêtes courtisanes, adonnées aux secrètes amours, très recherchées par les patriciens licencieux, nommées de doux noms comme Ancilla Soranzo, Cipriana Morosini, Zanetta Balbi, Beatrice Falier, Eugenia Muschiera, pieuses maîtresses de lascivetés. Son rêve ondoyant s'accompagnait d'une ariette plaintive qu'il avait entendue au musée sourdre par gouttelettes sonores d'un petit appareil métallique dont le mécanisme, mis en mouvement au moyen d'une clef, se dissimulait sous un jardinet de verre où des amants parés de marguerites dansaient autour d'une fontaine en calcédoine. C'était une mélodie indistincte, un air de danse oublié, auquel manquaient plusieurs notes rendues muettes

par l'usure et par la poussière, mais néanmoins si expressif qu'il ne pouvait plus le chasser de son oreille. Et pour lui, maintenant, toutes les choses d'alentour avaient la fragilité et la mélancolie lointaine de ces figurines qui dansaient au son de cette musique plus lente qu'une eau qui suinte. L'âme étiolée de Murano avait chuchoté dans ce vieux jouet.

A la question inopinée, l'ariette se tut, les imaginations se dissipèrent, l'enchantement de la vie d'autrefois s'évanouit. L'esprit vagabond de Stelio se replia et se contracta, non sans regret. Il sentit palpiter à son flanc une âme vivante qu'il devait blesser inévitablement. Il regarda son amie.

Elle cheminait le long du canal, entre le vert de l'eau maladive et l'iridescence des vases délicats, sans agitation, presque calme. A peine son menton amaigri tremblait-il un peu, entre le bord de la voilette et le collet de zibeline.

— Oui, quelquefois, — répondit-il après une minute d'hésitation, répugnant au mensonge et comprenant la nécessité de relever cet amour au-dessus des tromperies et des prétentions communes, si bien qu'il demeurât pour lui une cause de force et non d'affaiblissement, un libre accord et non une chaîne pesante.

Elle marchait la première, et elle ne chancelait pas; mais elle avait perdu le sentiment de tous ses membres, avec cette terrible palpitation de cœur qui se répercutait depuis sa nuque jusqu'à ses talons comme sur une seule corde. Elle ne voyait plus rien ; mais, à son côté, elle sentait la présence de l'eau fascinatrice.

— Sa voix est inoubliable, — reprit-il après une pause, ayant recueilli son courage. — Elle est d'une puissance inouïe. Dès le premier soir, j'ai pensé que cette cantatrice pourrait être un merveilleux instrument pour mon œuvre. Je voudrais qu'elle consentît à chanter les parties lyriques de ma tragédie, les odes qui se dégagent des symphonies pour se résoudre à la fin en figures de danse, entre les deux épisodes. Déjà la Tanagra consent à danser. J'ai confiance dans vos bons offices, ma chère amie, pour obtenir aussi le consentement de Donatella Arvale. Ainsi, la Trinité dionysiaque serait reconstituée d'une manière parfaite sur la nouvelle scène, pour la joie des hommes...

Tout en parlant, il s'aperçut que ses phrases avaient un son faux, que sa désinvolture contrastait trop crûment avec l'ombre mortelle répandue sur la face voilée de l'amante. Malgré lui, il avait exagéré l'aisance lorsqu'il avait affecté de ne voir dans la cantatrice qu'un simple instrument d'art, une pure force idéale qu'il projetait d'attirer dans le cercle de son entreprise magnifique. Malgré lui, troublé par la souffrance qui cheminait à son flanc, il avait légèrement incliné vers la dissimulation. Certes, ce qu'il avait dit était la vérité ; mais c'était une autre vérité que lui demandait son amante. Il s'interrompit tout à coup, ne pouvant supporter davantage le son de ses propres paroles. Il sentit qu'à cette heure, entre l'actrice et lui, l'art n'avait aucune résonance, aucune valeur vitale. Une autre force les dominait, plus

impérieuse et plus trouble. Le monde créé par l'intelligence était inerte comme ces vieilles pierres sur lesquelles ils cheminaient. La seule puissance véritable et formidable, c'était le poison qui courait dans leur sang humain. La volonté de l'une disait : « Je t'aime et je te veux tout entier, pour moi seule, âme et corps. » La volonté de l'autre disait : « Je veux que tu m'aimes et que tu me serves ; mais, dans la vie, j'entends ne renoncer à aucune des choses qui pourront exciter mon désir. » La lutte était atroce et inégale.

Tandis qu'elle se taisait, hâtant le pas involontairement, il se préparait à affronter l'autre vérité.

— Je comprends : ce n'était pas cela que vous vouliez savoir...

— Non, ce n'était pas cela. Eh bien ?

Elle se tourna vers lui avec une sorte de violence convulsive qui lui rappela les fureurs d'une soirée lointaine et le cri affolé : « Va, cours ! Elle t'attend ! » Sur ce quai tranquille, entre cette eau paresseuse et ces verres délicats, dans cette île de l'ennui, la face du danger lui réapparut, fulgurante.

Mais un fâcheux, interrompant leur marche, leur offrit de les conduire à la fournaise la plus proche.

— Entrons, entrons, — dit-elle, se hâtant de suivre l'homme et de s'enfoncer dans le passage comme dans un refuge, pour éviter la honte de la rue, la lumière profane du jour sur sa perdition.

Le lieu était humide, taché de salpêtre, plein d'une odeur saumâtre comme un antre marin. Ils traver-

sèrent une cour encombrée de bois à brûler, franchirent une porte vermoulue, arrivèrent au séjour du feu, se sentirent enveloppés par la brûlante haleine, s'arrêtèrent devant le grand autel incandescent qui donnait à leurs prunelles un éblouissement douloureux, comme si leurs cils se fussent enflammés tout d'un coup.

« Disparaître, être engloutie, ne pas laisser de trace ! » rugissait le cœur de la femme, ivre de destruction. « En une seconde, ce feu pourrait me dévorer comme un sarment, comme un fétu de paille. » Et elle s'approchait des bouches ouvertes par où l'on voyait les flammes fluides, plus resplendissantes que le midi d'été, s'enrouler aux pots de terre dans lesquels fondait, encore informe, le minerai que les ouvriers postés à l'entour, derrière les parafeux, atteignaient avec une verge de fer pour le façonner par le souffle de leurs lèvres et par les outils de leur art.

« Vertu du feu ! » pensait l'animateur, arraché à son inquiétude par la miraculeuse beauté de l'élément qui lui était familier comme un frère, depuis le jour où il avait trouvé la mélodie révélatrice. « Ah ! pouvoir donner à la vie des créatures qui m'aiment les formes de la perfection à laquelle j'aspire ! Pouvoir fondre toutes leurs faiblesses dans la plus haute ferveur, et faire d'elles une matière obéissante où j'imprimerais les commandements de ma volonté héroïque et les images de ma poésie pure ! Pourquoi, mon amie, pourquoi ne voulez-vous pas être la divine statue vivante que sculpterait mon esprit, l'œuvre de foi et de douleur par laquelle notre vie pourrait surpasser

notre art? Pourquoi sommes-nous si près de ressembler aux médiocres amants qui se lamentent et maudissent? Lorsque j'entendis de vos lèvres la parole admirable : — Je la puis, cette chose que l'amour ne peut pas! — je crus que véritablement vous pourriez me donner plus que l'amour. Les choses que l'amour peut et celles qu'il ne peut pas, il faut les pouvoir toutes et toujours, pour égaler ma nature insatiable. »

Le travail chauffait autour de la fournaise. Au bout des cannes à souffler, le verre en fusion se gonflait, serpentait, devenait argentin comme un petit nuage, resplendissait comme la lune, éclatait, se divisait en mille fragments ténus, crépitants, rutilants, plus fins que ces fils qu'on voit le matin dans les forêts tendus entre deux branches. Les ouvriers façonnaient les coupes harmonieuses; et chacun obéissait dans son travail à un rythme qui lui était propre, engendré par la qualité de la matière et par l'habitude des mouvements aptes à la maîtriser. Les servants déposaient une petite poire de pâte ardente aux points indiqués par les maîtres ; et la poire s'allongeait, se tordait, se transformait en une anse, en un bord, en un bec, en une tige, en un pied. Peu à peu, sous les outils, la rougeur de la pâte se dissipait ; et la coupe naissante, fixée au bout de la canne, était derechef exposée à la flamme ; puis elle en était retirée, docile, ductile, sensible aux touches les plus délicates qui l'ornaient, qui l'affinaient, qui la rendaient conforme au modèle transmis par les aïeux ou à l'invention libre du nouveau créateur. Extraordinairement légers et agiles

étaient les gestes humains autour de ces élégantes créatures du feu, du souffle et du fer, comme les gestes d'une danse silencieuse. La figure de la Tanagra apparut à l'animateur dans la perpétuelle ondulation de la flamme, telle une salamandre. La voix de Donatella lui chanta la puissante mélodie.

« Aujourd'hui encore, c'est moi-même qui te l'ai donnée pour compagne ! » pensait la Foscarina. « C'est moi-même qui l'ai appelée entre nous, qui ai évoqué sa figure alors que peut-être ta pensée allait ailleurs, qui te l'ai amenée à l'improviste, comme en cette nuit de délire ! »

C'était vrai, c'était vrai. Depuis l'instant où le nom de la cantatrice avait résonné contre la cuirasse du vaisseau, prononcé pour la première fois par les lèvres de son ami dans l'ombre que le flanc du colosse armé projetait sur les eaux crépusculaires depuis cet instant-là elle avait inconsciemment exalté dans l'esprit du poète la nouvelle image, elle l'avait nourrie de sa jalousie même, de sa peur même, elle l'avait fortifiée et magnifiée de jour en jour, elle l'avait enfin éclairée de certitude. Plus d'une fois, au jeune homme peut-être oublieux, elle avait répété : « Elle t'attend ! » Plus d'une fois, à l'imagination du jeune homme insouciant peut-être, elle avait représenté cette attente lointaine et mystérieuse. De même que, dans la nuit dionysiaque, l'incendie de Venise avait allumé d'un pareil reflet les deux faces juvéniles, ainsi, à présent, les allumait sa passion ; et ils ne brûlaient que parce qu'elle les faisait brûler. « Certainement », pensait-elle,

« à cette minute, il est possédé par l'image et il la possède. Mon angoisse ne fait qu'exciter son désir. C'est pour lui une jouissance d'aimer l'autre sous mes yeux désespérés... » Et son supplice n'avait pas de nom ; car elle voyait s'alimenter de son propre amour cet amour qui la faisait mourir ; elle sentait sa propre ardeur créer autour de lui l'atmosphère hors de laquelle il n'aurait pu vivre.

— Dès que le vase est façonné, on le place dans la chambre de la fournaise pour lui donner la trempe, — répondait l'un des verriers à une question d'Effrena. — Si on l'exposait tout de suite à l'air extérieur, il se briserait en mille pièces.

De fait, on apercevait par un ouvreau, réunis dans un réceptacle qui était le prolongement du four à fondre, les vases brillants, encore esclaves du feu, encore sous son empire.

— Ils sont là depuis dix heures, — disait l'homme, en indiquant la gracieuse famille.

Ensuite, les belles créatures frêles abandonnaient leur père, se détachaient de lui pour toujours ; elles se refroidissaient, devenaient de froides gemmes, vivaient de leur vie nouvelle dans le monde, entraient au service des hommes voluptueux, rencontraient des périls, suivaient les variations de la lumière, recevaient la fleur coupée ou la boisson enivrante.

— *Xela la nostra gran Foscarina* [1] ? — demanda tout bas à Stelio le petit homme aux yeux rouges

1. « C'est notre grande Foscarina ? »

qui avait reconnu l'actrice au moment où, suffoquée, elle relevait sa voilette.

Saisi d'une émotion ingénue, le maître verrier fit un pas vers elle et s'inclina respectueusement.

— *Una sera, parona, Ela me ga fato tremar e pianzer come un putèlo. Me permetela che in memoria de quela sera, che no podarò desmentegar fin che vivo, ghe ofra un picolo lavoro vegnuo fora da le man del povaro Seguso*[1] ?

— Vous êtes un Seguso ? — s'écria le poète en se penchant avec vivacité vers ce gringalet, pour le bien regarder en face. — Un Seguso de la grande famille des verriers ? Un vrai ? De la bonne race ?

— *Per obedirla, paron*[2].

— Un prince, alors !

— *Si, un Arlechin finto principe*[3].

— Vous connaissez tous les secrets de l'art, n'est-ce pas ?

L'homme de Murano fit un geste mystérieux qui évoqua la science occulte des ancêtres dont il s'affirmait le dernier héritier. Les autres verriers, près des ouvreaux, avaient interrompu le travail et souriaient, tandis que les coupes se décoloraient au bout des cannes.

1. « Un soir, madame, vous m'avez fait trembler et pleurer comme un enfant. Me permettez-vous, en mémoire de cette soirée que je ne pourrai oublier tant que je vivrai, de vous offrir un petit travail sorti des mains du pauvre Seguso ? »

2. « Pour vous servir, seigneur. »

3. « Oui, un Arlequin travesti en prince. »

— *Dunque, parona mia, se dégnela de acetar*[1] ?

On l'aurait cru sortir d'un panneau de Bartolomeo Vivarini, frère d'un de ces fidèles agenouillés sous le manteau de la Vierge à Santa-Maria-Formosa : courbé, décharné, desséché, comme affiné par le feu, aussi fragile que si sa peau eût recouvert une ossature de verre, avec des boucles rares et grises, avec un nez effilé et rigide, avec un menton pointu, avec des lèvres très minces d'où partaient aux angles les plis de la finesse et de l'attention, avec des mains souples, agiles et prudentes, rougies de brûlures cicatrisées, exprimant par leur forme l'adresse et l'exactitude, habituées aux gestes conducteurs des belles lignes dans la matière sensible, vrais instruments de cet art délicat, rendues parfaites chez l'héritier par l'exercice ininterrompu durant toute une série de générations laborieuses.

— Oui, vous êtes un Seguso ! — dit Effrena qui l'examinait. — Vos mains sont la preuve de votre noblesse.

Le verrier, avec un sourire, les regarda sur le dos et sur la paume.

— Léguez-les par votre testament au Musée de Murano, ainsi que votre canne à souffler.

— *Sì, perchè i le meta in composta come el cuor de Canova e le vissole padovane*[2] !

1. « Eh bien, madame, daignez-vous accepter ? »

2. « Oui, pour qu'on les mette en compote comme le cœur de Canova et les griottes de Padoue ! »

Le rire franc des travailleurs courut autour de l'autel et les coupes naissantes oscillèrent au bout des cannes, roses et bleuâtres comme les corymbes de l'hortensia qui commence à changer de couleur.

— Mais la preuve décisive, ce sera votre verre. Voyons-le.

L'actrice n'avait rien dit, parce qu'elle redoutait l'altération de sa voix ; mais toute sa grâce affable, soudainement réapparue à la fleur de sa tristesse, avait accepté le don et récompensé le donateur.

— Voyons, Seguso.

Le petit homme gratta sa tempe moite avec un geste de perplexité, flairant le bon connaisseur.

— Je devine peut-être, — continua Stelio, en s'approchant de la chambre à recuire et en jetant un regard d'élection sur les vases réunis. — Si c'est celui-là...

Et voilà que, par sa présence, il avait apporté au milieu du travail habituel une animation insolite, la joyeuse ardeur de jeu que sans cesse il poursuivait dans sa propre vie. Toutes ces âmes simples, après avoir souri, se passionnaient pour l'épreuve ; elles attendaient le choix avec l'anxiété curieuse avec laquelle on attend le résultat d'un pari ; elles avaient hâte de faire la comparaison entre la subtilité du maître et celle du juge. Et ce jeune homme inconnu, qui se trouvait dans la verrerie comme dans un lieu familier et qui savait se mettre au niveau des hommes et des choses avec une sympathie si spontanée et si rapide, n'était déjà plus un étranger pour eux.

— Si c'est celui-là...

La Foscarina se sentait attirée dans le jeu et comme contrainte d'y prêter son attention, subitement exempte d'aigreur et de rancune devant la félicité de son ami. Là aussi, sans nul effort, il avait enflammé de beauté et de passion les instants fugitifs, communiqué la contagieuse ferveur de sa vitalité aux personnes présentes, soulevé les esprits dans une sphère supérieure, réveillé chez ces artisans déchus l'antique orgueil de leur art. Pour quelques instants, l'harmonie d'une ligne pure était devenue le centre de leur monde. Et l'animateur se penchait vers les vases réunis comme si du choix qui allait être fait eût dépendu la fortune de ce petit verrier perplexe.

« Oui. c'est vrai, toi seul sais vivre », lui disait-elle dans un regard de tendresse. « Il est juste que tu aies tout. Rien qu'à te voir vivre, à te voir jouir, je serai contente. Et fais de moi ce qu'il te plaira ! »

Elle souriait en s'anéantissant. Elle fut à lui comme une chose qu'on tient dans le poing, comme une bague au doigt, comme un gant, comme un vêtement, comme une parole qu'on peut dire ou ne pas dire, comme un vin qu'on peut boire ou verser par terre.

— Eh bien, Seguso ? — s'écria-t-il, impatient de l'hésitation qui se prolongeait.

L'homme le regarda dans les prunelles ; puis, retrouvant son assurance, il se confia à l'instinct natif. Entre tous ces vases, il y en avait cinq sortis de ses mains ; ils se distinguaient des autres comme s'ils avaient appartenu à une espèce différente. Mais lequel des cinq était le plus beau ?

Les ouvriers inclinaient vers lui leur visage, tout en exposant au feu les coupes fixées au bout des cannes pour les empêcher de se refroidir. Et les flammes, claires comme celles que donnent les feuilles crépitantes du laurier, ondoyaient de l'autre côté des parafeux, semblant tenir les hommes captifs par les fers de l'art.

— Oui, oui ! — s'écria Stelio en voyant le maître verrier extraire avec des précautions infinies le vase de son choix. — Le sang ne ment point. Elle est digne de la dogaresse Foscarina, la coupe que tu lui donnes !

Le maître verrier, tenant la tige de la coupe entre le pouce et l'index, souriait devant l'actrice, le visage éclairé par cette chaude louange. Son air de subtilité et de sagacité rappelait à l'esprit le petit renard d'or qui court sur la queue du coq dans les armoiries de Murano. Ses paupières, rougies par les reflets violents, battaient sur son regard tourné vers l'œuvre fragile qui brillait encore dans sa main avant de partir ; et ses doigts caressants et toute son attitude révélaient la faculté héréditaire de sentir la difficile beauté des lignes simples et des fines colorations. Elle était comme une de ces fleurs miraculeuses qui éclosent sur des arbustes maigres et tordus, la coupe tenue par l'homme voûté qui en était le créateur.

Très belle, en vérité, cette coupe, et mystérieuse comme les choses naturelles, conservant dans sa concavité la vie du souffle humain, rivalisant par sa transparence avec les eaux et les cieux, pareille en sa

frange violette aux méduses errantes sur les mers, simple, pure, sans autre ornement que cette frange marine, sans autres membres que son pied, sa tige et sa lèvre. Et pourquoi elle était si belle, personne n'aurait pu le dire, ni en un mot ni en mille. Et son prix était nul ou incalculable, selon la qualité de l'œil qui la contemplait.

— Elle se cassera, dit Stelio.

L'actrice avait voulu porter à la main le don du verrier sans le protéger par une enveloppe, comme on porte une fleur.

— Je vais ôter mon gant.

Elle posa la coupe sur la margelle du puits qui était au milieu de l'enclos consacré. La rouille de la poulie, la façade fruste de la basilique avec ses vestiges byzantins, la brique rouge du campanile, l'or de la paille mise en meules de l'autre côté du mur, et le bronze des hauts lauriers, et le visage des femmes qui enfilaient des verroteries sur le seuil des portes, et les herbes, et les nuages, et toutes les apparences d'alentour modifiaient la sensibilité du verre lumineux. Dans sa couleur se fondirent toutes les couleurs ; et il

parut vivre d'une vie multiple en son exiguïté, comme l'iris animal où se reflète l'Univers.

— Imaginez quelle somme d expérience il a fallu pour produire cette chose belle! — dit le poète étonné. — Toutes les générations des Seguso durant une suite de siècles ont concouru par le souffle et par le toucher à la naissance de cette créature, dans la minute heureuse où il fut donné à ce petit verrier inconscient de suivre l'impulsion lointaine et de la transmettre exactement à la matière. Le feu était égal, la pâte était riche, l'air était tempéré; tout était favorable. Et le miracle s'est accompli.

La Foscarina prit entre ses doigts nus la tige de la coupe.

— Si elle se cassait, — dit Stelio, — il faudrait lui élever un mausolée, comme fit Néron aux Mânes de sa tasse brisée. Ah! l'amour des choses! Un autre despote, Xerxès, vous a devancée, mon amie, en parant de colliers un bel arbre.

Elle avait sur ses lèvres, où tombait le bord du voile, un sourire à peine visible, mais continu; et il connaissait bien ce sourire pour en avoir souffert sur la rive de la Brenta, dans la campagne attristée par les statues.

— Des jardins, des jardins, partout des jardins! Autrefois, c'étaient les plus beaux du monde : des paradis terrestres, comme les appelle Andrea Calmo, consacrés à la poésie, à la musique et à l'amour. Peut-être quelqu'un de ces vieux lauriers a-t-il entendu Alde Manuce parler grec avec Navagero, ou Madonna

Gasparina soupirer sur les traces du comte de Collalto...

Ils suivaient un chemin resserré entre les clôtures des jardins désolés. A la crête des murs, dans les interstices des briques rougeâtres, on voyait trembler d'étranges herbes, longues et raides comme des doigts. Les lauriers de bronze avaient leurs cimes dorées par le soleil couchant. L'air scintillait d'une innombrable poussière d'or, comme les aventurines.

— Doux et terrible destin, que celui de cette Gaspara Stampa! Connaissez-vous ses *Rimes?* Oui! je les ai vues un jour sur votre table. C'est un mélange de glace et de feu. Par instants, à travers le pétrarquisme du cardinal Bembo, sa passion mortelle jette quelque beau cri. Je sais d'elle un vers magnifique :

Vivere ardendo e non sentire il male [1] *!*

— Vous rappelez-vous, Stelio, — dit la Foscarina, avec cet inextinguible sourire qui lui donnait l'apparence d'une somnambule, — vous rappelez-vous le sonnet qui commence ainsi :

Signore, io so che in me non son più viva,
E veggo omai ch'ancor in voi son morta [2]*...*

1. « Vivre en brûlant et ne pas sentir le mal! »

2. « Seigneur, je sais qu'en moi-même je ne suis plus vivante, — et je vois maintenant qu'en vous aussi je suis morte.... »

— Non, Fosca, je n'en ai pas mémoire.

— Vous rappelez-vous votre belle imagination sur la Saison morte? Elle gisait dans la barque funèbre, vêtue d'or comme une dogaresse; et son cortège la conduisait vers l'île de Murano où un maître du feu devait l'enfermer sous une enveloppe de verre opalin, afin que, submergée au fond de la lagune, elle pût au moins contempler les ondulations des algues.,. Vous rappelez-vous?

— C'était un soir de septembre.

— Le dernier soir de septembre, le soir de l'*Allégorie*. Une grande lumière sur l'eau... Vous étiez un peu enivré : vous parliez, vous parliez... Que de choses vous avez dites! Vous arriviez de la solitude, et votre âme trop pleine débordait. Vous répandîtes sur votre compagne un flot de poésie. Une barque passa, chargée de grenades... Je m'appelais Perdita... Vous rappelez-vous?

Dans sa marche, elle-même sentait l'extrême légèreté de ses pas, et qu'il y avait en elle quelque chose d'évanescent, comme si son corps eût été sur le point de se changer en une ombre. Le sentiment qu'elle avait de sa personne physique paraissait dépendre de ce verre qu'elle portait à la main, ne subsister que dans cette inquiétude que lui donnait la fragilité de l'objet et la crainte de le laisser tomber à terre, tandis que sa main nue se refroidissait peu à peu et que les veines y prenaient la couleur de la frange marine qui courait autour de la coupe.

— Je m'appelais encore Perdita... Connaissez-vous,

Stelio, un autre sonnet de Gaspara qui commence ainsi :

Io vorrei pur che Amor dicesse come
Debbo seguirlo[1]...

Et ce madrigal :

Se tu credi piacere al mio signore[2]...

— Je ne vous savais pas si familière avec la malheureuse Anassilla, mon amie.

— Ah ! je vais vous dire... J'avais à peine quatorze ans lorsque je jouai dans une vieille tragédie romantique intitulée *Gaspara Stampa*. Je tenais le rôle de la protagoniste... Ce fut à Dolo, où nous passâmes l'autre jour quand nous allions à Strà ; ce fut dans un petit théâtre de campagne, dans une espèce de baraque... Ce fut l'année qui précéda la mort de ma mère... Je me rappelle bien... Je me rappelle certaines choses comme si elles étaient d'hier. Et vingt ans sont passés !... Je me rappelle le son qu'avait ma voix grêle encore, quand je la forçais dans les tirades parce que, du fond des coulisses, quelqu'un me chuchotait de crier fort, toujours plus fort... Gaspara se désespérait, se torturait, délirait pour son cruel comte... Je ne connaissais pas, je ne comprenais pas tant de choses, dans ma petite âme pro-

1. « Je voudrais qu'Amour me dît — comment je dois le suivre... »

2. « Si tu crois plaire à mon seigneur... »

fanée ; mais je ne sais quel instinct de douleur m'amenait à trouver les accents et les cris capables d'émouvoir cette foule misérable dont nous attendions le pain de chaque jour. Dix personnes affamées s'acharnaient sur moi comme sur un gagne-pain ; le besoin brutal coupait et arrachait toutes les fleurs de rêve qui naissaient de ma précocité tremblante... Époque de sanglots, de suffocations, d'effrois, de lassitudes folles, de muette horreur ! Ceux qui me martyrisaient ne savaient pas ce qu'ils faisaient, pauvres gens hébétés par la misère et par le travail. Dieu leur pardonne et leur fasse paix ! Seule ma mère, qui, elle aussi,

Per amar molto ed esser poco amata
Visse e morì infelice[1],

seule ma mère avait pitié de ma peine et souffrait de mon supplice et savait me prendre entre ses bras, calmer mon tremblement horrible, pleurer quand je pleurais, me consoler. Bénie, bénie soit-elle !

Sa voix s'altéra. Au fond d'elle-même, les yeux maternels se rouvrirent, cléments et forts, infinis comme un horizon de paix. « Dis-moi, toi, dis-moi ce que je dois faire ! Guide-moi, instruis-moi, toi qui sais ! » Toute son âme ressentit l'étreinte de ces bras ; et, du lointain des ans, la douleur reflua vers elle à pleins bords, mais sans âpreté, devenue presque

1. « Parce qu'elle aimait beaucoup, mais était peu aimée, — vécut et mourut malheureuse... »

suave. Les souvenirs de la lutte et de la souffrance la baignaient comme d'une onde chaude, la soutenaient, la réconfortaient. Sur quelles enclumes n'avait-il pas été battu, le fer de sa volonté ! Dans quelles eaux n'avait-il pas reçu sa trempe ! Dure pour elle avait été l'épreuve, et difficile la victoire, obtenue au prix d'un labeur tenace, contre les forces brutales et hostiles. Elle avait été témoin des plus atroces misères, des plus sombres ruines ; elle avait connu les efforts héroïques, la pitié, l'horreur, la face de la mort.

— Je sais ce qu'est la faim, Stelio, et ce qu'est la tombée de la nuit quand le gîte est incertain, — dit-elle avec douceur.

Elle s'était arrêtée entre les deux murs et elle avait relevé sa voilette sur son front. De ses yeux libres, elle regarda son ami.

Il pâlit sous ce regard, tant fut soudain son émoi et rude son étonnement, à la voir apparaître sous cet aspect inattendu. Il se trouva déconcerté comme par l'incohérence d'un rêve, incapable de rattacher cette extraordinaire apparition aux traces récentes de la vie, incapable d'appliquer le sens de ces paroles à cette même figure de femme qui lui souriait et dont les doigts nus tenaient encore le verre délicat. Et pourtant, il avait bien entendu ; et elle était là, cette femme, avec son beau manteau de zibeline, avec la douceur de ses beaux yeux allongés entre les cils et comme embués par une larme qui sans cesse y monterait et qui s'y dissoudrait sans se répandre, là, sur le sentier solitaire, entre les deux murs.

— Et je sais encore autre chose.

A parler ainsi, elle éprouvait un bien inaccoutumé. Cette humilité raffermissait son cœur comme l'acte de fierté le plus vigoureux. Jamais la conscience de sa domination et de sa gloire dans le monde ne l'avait exaltée en face de l'homme qu'elle adorait ; mais, à présent, la mémoire de cet obscur martyre, de cette pauvreté, de cette faim, créait dans son cœur un sentiment de supériorité réelle sur celui qu'elle croyait invincible.

De même que, sur la rive de la Brenta, les paroles de Stelio lui avaient pour la première fois semblé vaines, de même, à présent, elle se sentait pour la première fois plus forte en son expérience de la vie que cet homme à qui tous les bonheurs avaient souri depuis le berceau et que tourmentaient seulement les furies de son désir et les anxiétés de son ambition. Elle l'imagina aux prises avec le besoin vil, obligé au travail comme l'esclave, accablé sous le fardeau des difficultés journalières. « Aurait-il trouvé alors l'énergie pour résister, la patience pour supporter ? » Il lui apparut débile et perdu dans les âpres tenailles de la nécessité, humilié, impuissant. « Ah ! pour toi toutes les choses joyeuses et superbes, aussi longtemps que tu vivras, aussi longtemps que tu vivras ! »

Elle ne put soutenir la tristesse de cette image, se hâta de la chasser avec un emportement de défense et de protection presque maternel. Et, par un geste involontaire, elle posa une main sur l'épaule

de son ami ; dès qu'elle s'en aperçut, elle la retira ; puis elle l'y posa de nouveau. Elle sourit, parce qu'elle savait ce qu'il ne devait jamais savoir, parce qu'elle avait vaincu ce qu'il n'aurait jamais pu vaincre. Elle réentendit en elle-même les paroles graves d'une promesse terrible : « Dis-moi que tu n'as pas peur de souffrir... Je crois ton âme capable de supporter toute la douleur du monde. » Ses paupières semblables aux violettes s'abaissèrent sur cet orgueil secret ; mais dans les lignes de son visage apparut une beauté infiniment subtile et complexe qui émanait d'une concordance nouvelle entre les forces intérieures, d'une mystérieuse orientation de la volonté affranchie. Dans l'ombre qui tombait des plis de la voilette relevée sur les sourcils, sa pâleur s'anima d'une vie inimitable.

— Je n'ai pas peur de souffrir, — dit-elle, répondant à celui qui avait parlé au bord de la rivière lointaine.

Et sa main effleura la joue de son ami.

Il se tut, enivré, comme si elle lui avait donné à boire l'essence même de son cœur exprimé ainsi qu'une grappe dans ce calice. De toutes les formes naturelles qui les environnaient, parmi la lumière diffuse, nulle ne lui parut égaler en mystère et en beauté cette face humaine qui laissait entrevoir par delà ses lignes une profondeur sacrée où certainement quelque grande chose venait de s'accomplir en silence. Il tremblait, attendant qu'elle continuât.

Ils marchèrent l'un à côté de l'autre un bout de

chemin, entre les deux murs. Humble était le chemin, sourd et mou sous leurs pieds; mais au-dessus pendaient les nuages radieux. Ils arrivèrent à un carrefour où il y avait une maison de pauvres gens, presque en ruine. La Foscarina s'arrêta pour la regarder. Les contrevents vermoulus et disjoints étaient tenus ouverts par un roseau mis en biais. Le soleil bas pénétrait dans la masure, frappait sur la muraille enfumée, faisait voir les meubles : une table, un banc, un berceau.

— Vous rappelez-vous, Stelio, dit-elle, cette auberge où nous entrâmes à Dolo, pour attendre le train? L'auberge du Vampa : un grand feu brûlait sous le manteau de la cheminée; les ustensiles de cuisine reluisaient contre les murs; les tranches de la polenta cuisaient sur le gril. Il y a vingt ans, cette auberge était toute pareille: même feu, mêmes ustensiles, même polenta. Ma mère et moi, nous y entrions après la représentation et nous allions nous asseoir sur un banc, devant une table. J'avais pleuré, j'avais hurlé, j'avais déliré, j'étais morte par le poison ou par le fer, sur les planches. Je conservais dans mes oreilles la résonnance des vers comme celle d'une voix qui n'eût pas été la mienne, et, dans l'âme, une volonté étrangère que je ne réussissais pas à chasser, comme celle d'une personne qui, luttant contre mon inertie, eût essayé de faire encore ces pas et ces gestes... La simulation de la vie demeurait dans les muscles de ma face qui, certains soirs, ne parvenaient pas à se calmer... C'était déjà le masque, la sensa-

tion du masque vivant, qui naissait... J'ouvrais des yeux démesurés... Un froid tenace restait dans la racine de mes cheveux... Je n'arrivais pas à recouvrer la pleine connaissance de moi-même et de ce qui se passait autour de moi...

» L'odeur de la cuisine me donnait des haut-le-cœur; les mets qui étaient dans mon assiette me paraissaient trop grossiers, pesants comme des pierres, impossibles à avaler. Ce qui m'inspirait cette répugnance, c'était quelque chose d'indiciblement délicat et précieux que je sentais au fond de ma fatigue, c'était une noblesse indistincte que je sentais au fond de mon humiliation... Je ne sais pas dire... C'était peut-être l'obscure présence de cette force qui devait plus tard se développer en moi, de cette élection, de cette diversité dont m'avait marquée la Nature... Parfois, le sentiment de cette diversité devenait si profond qu'il me séparait presque de ma mère, — Dieu me pardonne ! — qu'il m'éloignait presque d'elle... Une grande solitude se faisait au dedans de moi ; rien ne me touchait plus, de tout ce qui était aux alentours. Je demeurais seule avec ma destinée... Ma mère, qui était à mon flanc, reculait pour moi dans un lointain infini. Ah ! elle devait mourir bientôt et déjà se préparait à me quitter; et cela, c'en était peut-être le présage ! Elle me pressait de manger, avec les paroles qu'elle seule savait dire. Je lui répondais : « Attends ! Attends ! » Je ne pouvais que boire; j'avais l'avidité de l'eau froide. Certaines fois, quand j'étais plus lasse et plus tremblante, je souriais longuement. Et la chère femme elle-même, avec

son cœur profond, n'arrivait pas à comprendre de quoi naissait mon sourire...

» Heures sans égales, où il semble que soit rompue la prison du corps pour l'âme qui s'en va errant aux limites extrêmes de la vie ! Que put bien être votre adolescence, à vous, Stelio ? Qui pourrait l'imaginer ? Tous nous avons éprouvé le poids du sommeil qui s'appesantit brusquement sur la chair après la fatigue ou après l'ivresse, lourd et rapide comme un coup de massue, et qui nous anéantit. Mais il arrive aussi que, pendant la veille, le pouvoir du rêve s'empare de nous avec la même violence, nous saisisse et nous maîtrise ; et notre volonté n'a pas assez de force pour lui résister, et il semble que tout le tissu de notre existence se défasse et qu'avec les mêmes fils nos espérances en tissent un autre plus luisant et plus étrange... Ah ! il me revient à la mémoire quelques-unes des belles paroles que vous avez dites sur Venise, ce soir-là, lorsque vous l'avez représentée avec des mains merveilleuses, attentive à composer ses lumières et ses ombres dans une continuelle œuvre de beauté. Vous seul savez dire ce qui est indicible...

» Là, sur ce banc, devant cette table rustique, dans l'auberge du Vampa, à Dolo, où l'autre jour le sort me ramenait avec vous, j'eus les plus extraordinaires visions que le rêve ait jamais suscitées dans mon âme. Je vis ce qui est inoubliable : je vis se superposer aux formes réelles qui m'entouraient les figures qui naissaient de mon instinct et de ma pensée. Là, sous mes yeux fixes qu'avait brûlés la lumière fumeuse et rouge du

pétrole, devant la rampe improvisée, là commença de s'animer le monde de mes expressions... Les premières lignes de mon art se développèrent dans cet état d'angoisse, de lassitude, de fièvre, de répugnance, où ma sensibilité devenait pour ainsi dire plastique à la façon de cette matière incandescente que tout à l'heure les verriers tenaient à la pointe de leurs cannes. Il y avait en elle une aspiration naturelle à être modelée, à recevoir un souffle, à remplir le creux d'une empreinte... Certains soirs, sur cette muraille que recouvraient les ustensiles de cuivre, je me voyais comme dans un miroir, avec des attitudes de douleur et de fureur, le visage méconnaissable ; et, pour échapper à l'hallucination, pour interrompre la fixité de mon regard, je battais rapidement des paupières. Ma mère me répétait : « Mange, ma fille, mange au moins ceci ! » Mais qu'étaient le pain, le vin, la viande, les fruits, toutes ces choses pesantes, achetées avec l'argent durement gagné, en comparaison de ce que j'avais au dedans de moi-même ? Je lui répétais : « Attends ! » Et quand nous nous levions pour partir, j'emportais avec moi un grand morceau de pain. Il me plaisait de le manger le matin suivant, dans la campagne, au pied d'un arbre ou au bord de la Brenta, assise sur une pierre ou sur l'herbe... Oh ! ces statues !

La Foscarina s'arrêta encore au bout d'un autre sentier bordé de murs qui menait à un pré désert, à ce Campo-di-San-Bernardo où était l'ancien couvent. On apercevait dans le fond le clocher de Santa-Maria-degli-Angeli, sur lequel un beau nuage imitait une rose à

l'extrémité d'une tige. Et l'herbe était molle, placide, verdoyante comme dans le parc des Pisani, à Strà.

— Ces statues ! — répéta l'actrice, le regard attentif comme si elles avaient été là devant elle, en foule, et qu'elles lui eussent barré le passage. — Elles ne m'ont pas reconnue, l'autre jour ; mais moi, je les ai bien reconnues, Stelio.

Les heures lointaines, les campagnes humides et vaporeuses, les plantes dépouillées, les villas en ruine, le fleuve silencieux, les reliques des reines et des impératrices, les visières de cristal sur le visage fébrile, le labyrinthe sauvage, la poursuite vaine, la terreur et l'agonie, la pâleur splendide et terrible, le corps glacé sur les coussins de la voiture, les mains mortes, toutes ces tristesses s'illuminèrent d'une lumière nouvelle dans l'esprit de l'aimé. Et il regarda la créature merveilleuse en palpitant de frayeur et de stupeur, comme s'il la voyait pour la première fois et que les traits, le pas, la voix, les vêtements de cette femme eussent des significations multiples et extraordinaires, insaisissables pour lui comme les éclairs dans leur rapidité et dans leur nombre.

Elle était là, créature de chair périssable, assujettie aux tristes lois du temps ; et une masse démesurée de vie réelle et idéale pesait sur elle, se dilatait autour d'elle, battait selon le rythme de sa respiration même. Elle était parvenue à la limite de l'expérience humaine, la femme désespérée et nomade : elle savait ce que lui-même ne pourrait jamais savoir. L'homme de joie sentit l'attraction de toute cette douleur accu-

mulée, de toute cette humilité et de tout cet orgueil, de tant de guerre et de tant de victoire. Il aurait voulu vivre cette vie. Il envia ce destin. Émerveillé, il considérait sur cette main nue les délicates veines violettes aussi apparentes que si la peau ne les recouvrait pas, et les ongles fins qui brillaient autour de la tige hyaline. Il pensait à une goutte de ce sang circulant à travers cette substance limitée par les contours communs et toutefois incommensurable comme l'univers. Il lui sembla qu'il n'y avait au monde qu'un seul temple : le corps humain. Il éprouva un désir anxieux d'arrêter cette femme, de se mettre devant elle, de l'examiner attentivement, d'en découvrir tous les aspects, de l'interroger sans fin.

D'étranges demandes montaient à son esprit : « Jeune fille, ne parcourais-tu pas les grandes routes dans le chariot chargé de décors, étendue sur une botte de feuillée, suivie par la troupe des histrions, le long des vignes, et un vendangeur ne t'offrait-il pas une corbeille de raisins ? L'homme qui pour la première fois te posséda ne ressemblait-il pas à un satyre, et, dans ta terreur, n'entendais-tu pas gronder sur la plaine le vent qui emportait au loin cette part de toi-même que tu chercheras toujours et ne retrouveras jamais plus ? Combien de larmes t'avait-il fallu boire, le jour où je t'entendis, pour qu'Antigone parlât en toi d'une voix si pure ? As-tu vaincu les peuples l'un après l'autre comme on gagne les batailles pour conquérir un empire ? Les reconnais-tu divers à leur odeur, comme on reconnaît les fauves ? Un peuple se

rebella, te résista ; et, en le domptant, tu l'aimas plus que ceux qui t'adorèrent à ta première apparition. Un autre, par delà l'Océan, à qui tu as révélé une manière de sentir inconnue, ne peut t'oublier et t'envoie des messages pour que tu lui reviennes... Quelles beautés subites verrai-je naître de ton amour et de ta douleur ? »

Là, sur ce pré solitaire de l'île oubliée, sous le clair ciel d'hiver, elle lui réapparaissait telle qu'elle lui était apparue en la lointaine nuit dionysiaque, parmi les louanges des poètes assis dans le cénacle. La même puissance de fécondation et de révélation émanait de la femme qui venait de dire en soulevant son voile : « Je sais ce qu'est la faim... »

— C'était en mars, je me rappelle, — continua la Foscarina doucement. — Je sortais de bonne heure dans la campagne, avec mon pain. Je marchais à l'aventure ; je m'assignais pour but les statues. J'allais de l'une à l'autre, et je m'arrêtais devant elles comme si je leur eusse fait visite. Plusieurs me paraissaient très belles, et je m'essayais à imiter leurs gestes. Mais je restais plus longtemps en compagnie des mutilées, comme par un instinct de les consoler. Le soir, sur la scène, en récitant mon rôle, je me rappelais quelqu'une d'entre elles ; et j'avais un sentiment si profond de son éloignement et de sa solitude dans la campagne tranquille, sous les étoiles, qu'il me semblait que je ne pouvais plus parler. La foule s'impatientait de ces pauses trop longues... Parfois, quand je devais attendre que mon interlocuteur eût

fini sa tirade, je prenais l'attitude de telle ou telle qui m'était plus familière, et je demeurais immobile comme si j'eusse été de marbre, moi aussi. J'avais déjà commencé à me sculpter moi-même...

Elle sourit. La grâce de sa mélancolie surpassait la grâce du jour déclinant.

— J'en aimai une avec tendresse : une qui avait perdu les bras dont elle soutenait jadis une corbeille de fruits sur sa tête. Mais les mains étaient restées attachées à la corbeille, et elles me faisaient peine. Cette statue se dressait sur son piédestal dans un champ de lin ; et, près de là, il y avait un petit canal aux eaux stagnantes, où le ciel reflété continuait l'azur des fleurs. Quand je ferme les yeux, je revois le visage de marbre et le soleil qui se colore en passant à travers les tiges du lin comme à travers un cristal vert... Toujours depuis cette époque, sur la scène, aux moments les plus chauds de mon art, apparaissent dans ma mémoire des visions de paysages, et surtout lorsque, par la seule force du silence, je réussis à communiquer un grand frisson à la foule qui me regarde...

Le haut de ses joues s'était allumé un peu ; et, comme le soleil oblique, en l'investissant, tirait des étincelles de la zibeline et de la coupe, son animation paraissait un accroissement de lumière.

— Quel printemps que celui-là ! Ce fut alors que, dans ma vie errante, je vis pour la première fois un grand fleuve. Il m'apparut tout à coup, gonflé et rapide entre deux rives sauvages, dans une plaine enflammée comme un champ de chaume, sous les

rayons horizontaux du soleil qui en rasait la limite, pareil à une roue de feu. Je compris alors ce qu'il y a de divin dans un grand fleuve qui traverse la terre. C'était l'Adige ; il descendait de Vérone, la ville de Juliette...

Un trouble ambigu se cachait au fond de son âme, tandis qu'elle évoquait ainsi la misère et la poésie de son adolescence. Elle était induite à continuer par une sorte de fascination ; et néanmoins elle ne savait pas de quelle manière elle était arrivée à ces confidences, au lieu qu'elle s'était proposé d'entretenir son ami d'une autre jeunesse, non point passée mais présente. Par quelle surprise de l'amour, après un subit effort de sa volonté, après un ferme propos d'affronter la vérité douloureuse, après un rappel de toute son énergie en désarroi, était-elle venue s'attarder dans la commémoration de jours si lointains et recouvrir avec la virginale image d'elle-même cette autre image si différente ?

— Nous entrâmes à Vérone un soir de mai, par la porte du Palio. Je suffoquais d'anxiété. Je serrais contre mon cœur le cahier où j'avais transcrit de ma main le rôle de Juliette; et je répétais en moi-même les paroles qu'elle prononce quand elle paraît pour la première fois : « Qui m'appelle ? Me voici. Quelle est votre volonté ? » Mon imagination était bouleversée par une coïncidence étrange : ce même jour, j'accomplissais ma quatorzième année, l'âge de Juliette ! Le bavardage de la nourrice me résonnait dans les oreilles ; et, peu à peu, mon propre sort se confondait

avec celui de la Véronaise. Au coin de chaque rue je croyais voir venir à ma rencontre un cortège qui accompagnerait un cercueil couvert de roses blanches. Lorsque j'aperçus les Mausolées des Scaliger dans les grilles qui les entourent, je criai à ma mère : « Voici la tombe de Juliette ! » Et j'éclatai en sanglots, et j'eus une envie désespérée d'aimer et de mourir. « O toi que trop tôt je vis sans te connaître et que je connus trop tard ! »

Sa voix répétant les paroles immortelles pénétra le cœur de l'aimé comme une mélodie déchirante. Elle s'arrêta encore un peu et répéta :

— Trop tard !

C'étaient les paroles atroces que l'aimé lui-même avait dites et qu'elle-même avait répétées, dans le jardin nocturne où les étoiles cachées des jasmins embaumaient et où les fruits aussi embaumaient comme dans les vergers des îles, alors que l'un et l'autre étaient sur le point de céder au désir cruel. « Il est trop tard, il est trop tard ! » La femme qui n'était plus jeune, là, sur cette bonne herbe, voyait devant elle maintenant l'image ancienne d'elle-même et sa virginité palpitante sous la robe de Juliette et le premier rêve de son amour. Parvenue à la limite de son expérience, n'avait-elle pas conservé ce rêve intact, hors de l'atteinte des hommes et du temps ? Mais à quoi bon ? Si elle évoquait aujourd'hui sa plus lointaine jeunesse morte, ce n'était que pour passer dessus, pour la fouler aux pieds en conduisant l'aimé vers l'autre, vers celle qui vivait et qui attendait.

Avec le sourire de sa peine inimitable, elle dit :

— Je fus Juliette.

L'air était si calme autour d'eux que la fumée des fournaises s'y attardait en taches immobiles. L'or tremblait partout comme dans les aventurines. Sur le clocher de Santa-Maria-degli-Angeli, la nue s'empourprait vers les bords. L'eau était invisible ; mais sa douceur passait sur la face de toutes les choses.

— Un dimanche de mai, dans l'immense Arène, dans l'amphithéâtre antique, sous le ciel ouvert, devant un peuple qui avait respiré dans la légende d'amour et de mort, je fus Juliette. Nul frémissement des plus vibrantes salles, nulle acclamation, nul triomphe ne valut jamais pour moi l'ivresse de cette heure unique. Réellement, lorsque j'entendis Roméo dire : « Ah ! elle apprend aux torches à brûler... », réellement je m'allumai, je me fis de flamme. J'avais acheté avec mes petites économies, sur la place aux Herbes, près de la fontaine de Madonna-Verona, une grande botte de roses. Les roses furent mon seul ornement. Je les mêlai à mes paroles, à mes gestes, à toutes mes attitudes ; j'en laissai tomber une aux pieds de Roméo, quand nous nous rencontrâmes ; du balcon, j'en effeuillai une sur sa tête ; et, à la fin, je les semai toutes sur son cadavre dans le tombeau.

» Le parfum, l'air et la lumière me ravissaient. Mes paroles coulaient avec une étrange facilité, presque involontaires, comme dans le délire ; et je les entendais accompagnées par le bourdonnement continu de mes veines. Je voyais le vaisseau profond de

l'amphithéâtre moitié au soleil et moitié à l'ombre ; et, dans la partie illuminée, je voyais comme un miroitement d'innombrables yeux. Le jour était aussi tranquille qu'aujourd'hui. Pas un souffle ne remuait les plis de ma robe ni mes cheveux qui frissonnaient sur mon cou nu. Le ciel était très lointain ; et pourtant il me semblait que, de temps à autre, mes plus faibles paroles y résonnaient jusqu'à l'infini comme des tonnerres, ou que son azur devenait si profond que j'en étais colorée comme d'une eau marine où je me serais noyée. Et, à tout moment, mes yeux allaient vers les longues herbes qui se dressaient au sommet des murailles ; et il me semblait qu'il me venait d'elles je ne sais quel assentiment aux choses que je disais et faisais; et, quand je les vis onduler au premier souffle du vent qui s'élevait sur les collines, je sentis croître mon animation et la force de mon souffle.

» Comme je parlai du rossignol et de l'alouette ! Je les avais entendus mille fois dans la campagne ; je connaissais toutes leurs mélodies, celle du bois, celle du pré, celle de la nue ; je les avais dans les oreilles, vivantes et sauvages. Avant de sortir de mes lèvres, chacune de mes paroles avait traversé toute la chaleur de mon sang. Il n'y avait pas de fibre en moi qui ne donnât un son à cette harmonie. Ah ! la grâce, l'état de grâce ! Chaque fois qu'il m'est donné d'atteindre au comble de mon art, je retrouve cet indicible abandon. Je fus Juliette. « C'est le jour, c'est le jour ! » cria ma terreur. Le vent passait dans

mes cheveux. Je percevais l'extraordinaire silence où tombait ma lamentation. Il semblait que la foule était disparue sous terre : elle restait muette sur la courbe des gradins, toute dans l'ombre maintenant. Là-bas, le sommet de la muraille flamboyait encore. Je disais la terreur du jour ; mais réellement je sentais déjà sur ma face « le masque de la nuit ». Roméo était descendu. Nous étions morts déjà, entrés déjà dans les ténèbres. Vous vous rappelez ? « Maintenant que tu es là, tu m'apparais comme un mort au fond d'un sépulcre. Ou mes yeux me trompent, ou tu es très pâle... » J'étais glacée toute, en disant ces choses. Mes yeux cherchèrent la lueur au sommet de la muraille : elle s'était éteinte.

» Le peuple s'agitait dans l'Arène, demandait la mort ; il ne voulait plus écouter ni la mère ni la nourrice ni le moine. Le frémissement de son impatience accélérait intolérablement les coups de mon cœur. La tragédie se précipitait. J'ai le souvenir d'un grand ciel blanc comme les perles, et de cette rumeur marine qui s'apaisait à mon apparition, et de l'odeur que répandait la torche de résine, et des roses qui me recouvraient, flétries par ma fièvre, et d'un lointain son de cloches qui rapprochait le ciel, et de ce ciel qui perdait peu à peu sa lumière comme je perdais ma vie, et d'une étoile, de la première étoile, qui trembla dans mes yeux avec mes pleurs... Quand je retombai sur le corps de Roméo, la foule hurla dans l'ombre avec tant de violence que j'en fus effrayée. Quelqu'un me releva, m'entraîna vers ce hurlement. La torche

fut approchée de mon visage en larmes: elle crépitait fort, et elle sentait la résine, et elle était rouge et noire, flamme et fumée. Cette torche aussi, comme l'étoile, je ne l'oublierai jamais. Et moi-même, je devais certainement avoir la couleur de la mort... Voilà comment, Stelio, par un soir de mai, le peuple de Vérone put voir Juliette ressuscitée.

Elle s'arrêta encore et ferma les paupières, comme prise de vertige; mais ses lèvres douloureuses continuaient de sourire à son ami.

— Et ensuite? Le besoin d'aller, d'aller n'importe où, de traverser l'espace, de respirer dans le vent... Ma mère me suivait en silence. Nous traversâmes un pont, cheminâmes le long de l'Adige; puis nous traversâmes un autre pont, nous entrâmes dans une petite rue, nous nous égarâmes dans des ruelles obscures, nous trouvâmes une place avec une église; et vite, vite, encore plus loin. De temps à autre, ma mère me demandait : « Où allons-nous? » Je cherchais à l'aventure un couvent de Capucins où était cachée la tombe de Juliette, puisque, à mon grand regret, on ne l'avait pas ensevelie dans un de ces beaux mausolées entourés par ces belles grilles. Mais je ne voulais pas le dire, et je ne pouvais pas le dire. Ouvrir la bouche, prononcer une parole, cela ne m'était pas moins impossible que de détacher une étoile du ciel. Ma voix s'était perdue avec la dernière syllabe de la mourante. Mes lèvres étaient restées scellées par un silence aussi invincible que la mort. Et tout mon corps me paraissait expirant, tantôt glacé, tantôt

embrasé, tantôt, comment dirai-je? tel que si les seules jointures des os eussent été brûlantes et que le reste eût été de glace. « Où allons-nous ? » me demanda pour la seconde fois cette bonté infatigable. Ah ! ce qui lui répondait en moi, c'était la dernière parole de Juliette! Nous étions de nouveau près du fleuve, sur l'Adige, à l'entrée d'un pont. Je crois que je me mis à courir ; car, l'instant d'après, je me sentis saisir par les bras de ma mère, et je restai là, dans cette étreinte, contre le parapet du pont, suffoquée par les sanglots. « Jetons-nous en bas, ainsi embrassées », voulais-je dire ; mais je ne le pouvais pas. Le fleuve emportait avec lui la nuit et toutes ses étoiles. Et je sentis que le désir de disparaître n'était pas en moi seulement... Ah! mère bénie!

Elle devint très pâle : toute son âme ressentait l'étreinte de ces bras, les baisers de ses lèvres, les larmes de cette tendresse, la profondeur de cette peine. Puis, elle regarda son ami ; et, soudain, un flot de sang vif se répandit sur ses joues et monta jusqu'à son front, comme suscité par une secrète pudeur.

— Mais qu'est-ce que je vous dis là? Pourquoi vous ai-je raconté toutes ces choses? On parle, on parle, sans savoir pourquoi.

Elle abaissa ses cils sur sa confusion. Au souvenir de cet effroi mystérieux qui avait précédé les signes de la puberté, au souvenir de ce douloureux amour maternel, l'instinct primitif de son sexe se réveillait en son sein stérile. Son avidité féminine, qui se révol-

tait contre le vœu héroïque de l'abnégation totale, se troubla étrangement, fut prête à recevoir l'illusion. Des racines mêmes de sa substance monta une aspiration informe, qu'elle n'osait pas regarder en face. La possibilité d'une récompense divine brilla sur la tristesse de sa renonciation nécessaire. Elle sentait son cœur trembler ; mais elle était comme celui qui n'ose pas lever le regard vers un visage inconnu, parce qu'il ne sait pas s'il y va lire un arrêt de vie ou de mort. Elle craignait de voir se dissoudre tout à coup cette chose qui n'était pas une espérance et qui pourtant ressemblait à une espérance, née de son âme et de sa chair par un phénomène si nouveau. Elle souffrit de la grande clarté qui allumait le ciel, et de ce lieu par où elle passait, et de ces pas qu'elle était obligée de faire, et même de la présence de son ami. Elle songea à la langueur de l'assoupissement, au sommeil qui s'attarde vers l'aube, quand la volonté voilée guide légèrement le rêve heureux. Elle désira la solitude, le repos, la chambre écartée et close, l'ombre des courtines pesantes. Brusquement, avec une anxiété impétueuse qui surgit de sa souffrance, comme pour fixer par un acte mental un fantôme sur le point de s'évanouir, elle ébaucha ces paroles qui montèrent jusqu'à ses lèvres mais ne les remuèrent pas : « Un fils, de toi ! »

Elle se tourna vers son ami et le regarda au fond des prunelles, toute tremblante. Sa pensée secrète flottait dans son regard comme une imploration et comme une désespérance. Elle parut chercher en lui

avec angoisse un signe non révélé, un aspect inconnu, un autre homme. A voix basse, elle l'appela :

— Stelio !

Et sa voix était si changée qu'il tressaillit intérieurement et se pencha vers elle comme pour lui porter secours.

— Mon amie ! mon amie !

Il voyait avec étonnement et avec crainte passer en elle ces larges flots de vie, ces expressions extraordinaires, ces lumières et ces ombres alternantes ; et il n'osait parler, n'osait interrompre le travail occulte où s'agitaient les puissances de cette âme grande et misérable. Sous les paroles de cette femme, il sentait la beauté et la tristesse des choses inexprimées, mais confusément ; et, malgré sa certitude que quelque bien difficile allait naître d'une telle fièvre, il ne savait pas à quelle issue cet amour serait conduit par la nécessité de devenir parfait ou de périr. Son esprit se dressait dans une attente merveilleuse, à se sentir vivre avec une pareille ferveur dans ces lieux oubliés, sur cette herbe chétive, le long de ce chemin silencieux. Jamais il n'avait eu en lui-même un sentiment plus profond de la force incalculable dont est doué le cœur de l'homme. Et, tandis qu'il entendait le battement de son propre cœur et devinait la violence de l'autre, il lui semblait entendre résonner les coups du marteau sur la dure enclume où se forge le sort humain.

— Parlez-moi encore ! dit-il. Rapprochez-vous encore de moi, chère âme ! Nul instant, depuis que

je vous aime, ne vaut ces quelques pas que nous avons faits ensemble aujourd'hui.

Elle continuait son chemin, tête basse, enveloppée par l'illusion. « Cela pourrait-il être ? » Elle sentait sa stérilité autour de ses flancs comme une ceinture de fer ; elle songeait à la ténacité inexorable des maux enracinés dans la chair brute. Mais la puissance de sa passion et de son désir, fortifiée par une idée de justice, lui apparaissait assez efficace pour accomplir un prodige. Et ce qu'il y avait de superstitieux dans sa nature, s'élevant pour voiler sa lucidité, favorisait l'espérance naissante. « Ai-je aimé une seule fois avant cette fois-ci ? N'ai-je pas, durant toute la suite de mes années, attendu ce grand amour qui doit me sauver ou me détruire ? De ceux-là qui ont accru ma tristesse, quel est celui dont j'aurais voulu un fils ? N'est-il pas juste qu'une vie nouvelle sorte de ma vie, maintenant que j'ai fait à mon seigneur le don entier de moi-même ? Ne lui ai-je pas apporté intact mon rêve de vierge, le rêve de Juliette ? Toute mon existence, depuis ce soir de printemps jusqu'à une nuit d'automne, n'est-elle pas abolie ? » Elle voyait l'Univers transfiguré par son illusion. Le souvenir de sa mère lui donnait de l'amour maternel une image sublime. Les yeux cléments et forts se rouvraient en elle ; et elle priait : « Oh ! dis-moi que, moi aussi, je serai pour une créature de ma chair et de mon âme ce que tu as été pour moi ! Rassure-moi, toi qui sais ! » La solitude de son passé lui réapparut épouvantable. Dans l'avenir, elle ne vit que la mort ou cette chance

de salut. Elle se dit que, pour mériter ce salut, elle supporterait toutes les épreuves ; elle le considéra comme une grâce à obtenir ; elle fut envahie par une religieuse ardeur de sacrifice. Il semblait qu'en ce trouble d'à présent se renouvelât la fébrile palpitation de sa lointaine adolescence, et que, comme alors, elle allât sous le ciel poussée par une force mystique.

Elle allait à la rencontre de Donatella Arvale dont la figure se dessinait sur l'horizon enflammé, au fond d'une rue ouverte vers l'eau calme. Et de nouveau résonnait en elle sa première question inattendue : « Pensez-vous souvent à Donatella Arvale, Stelio? »

La rue courte conduisait à la Fondamenta-degli-Angeli, au canal encombré par les barques de pêche, d'où l'on voyait la grande lagune unie et radieuse.

Elle dit :

— Quelle lumière ! La même que ce soir-là, quand je m'appelais encore Perdita, Stelio.

Elle répétait une note qu'elle avait déjà touchée dans un prélude resté en suspens.

— Le dernier jour de septembre, ajouta-t-elle. Vous rappelez-vous ?

Son cœur s'exaltait si fort que, par instants, il semblait lui manquer, et que la force de son émotion n'était plus en son pouvoir, mais qu'elle semblait sur le point de lui échapper et de la livrer en proie aux troubles furies dont la brusque insurrection l'avait déjà emportée plus d'une fois. Elle voulait que sa voix proférât sans trembler le nom qui devait nécessairement résonner dans ce silence entre son ami et elle.

— Vous rappelez-vous ce vaisseau ancré devant les Jardins ? Une salve salua le pavillon que l'on amenait sur la poupe. La gondole passa au ras de la cuirasse.

Elle tarda une seconde. Sa pâleur s'anima d'une vie inimitable.

— Alors, dans cette ombre, vous avez nommé Donatella...

Elle fit un nouvel effort, comme un nageur qui, submergé par une vague nouvelle, secoue la tête hors de l'écume.

— Et elle commença d'être à vous.

Elle sentit qu'elle se raidissait de la tête aux pieds, comme par l'effet d'une piqûre venimeuse. Elle tenait ses yeux grands ouverts fixés sur les eaux éblouissantes.

— Elle doit être à vous, — continua-t-elle avec la rudesse de la nécessité dans la voix, comme pour repousser par un autre heurt les choses terribles qui s'apprêtaient à surgir de son âme en feu.

Étranglé par une angoisse violente, incapable de parler, d'interrompre par une vaine parole ces foudroyantes apparitions de l'âme tragique, Stelio s'arrêta ; et il mit sa main sur le bras de sa compagne pour la faire arrêter aussi.

— N'est-il pas vrai ? — lui demanda-t-elle avec une douceur presque tranquille, comme si ses nerfs contractés se fussent tout à coup détendus et que sa passion eût accepté le joug imposé par la volonté. — Parlez. Je n'ai pas peur de souffrir. Asseyons-nous ici. Je suis un peu lasse.

Ils prirent pour siège un petit mur, en face des

eaux. Si limpide était le miroir de la lagune au solstice que les formes des nuages et des rivages, en s'y reflêchissant, acquéraient une qualité idéale comme par la vertu d'un art divin. Les choses voisines et les choses lointaines, le rouge palais des Da Mula sur le canal, et, là-bas, le Fort de Tessara planté d'arbres, avaient dans les deux images la même évidence. Les barques noires, avec leurs voiles repliées, avec leurs filets étendus le long des vergues, recueillaient dans leur carène le sentiment d'infini repos qui venait des horizons. Nulle de ces lignes ne pouvait être troublée par les paroles de la douleur humaine, et toutes enseignaient le silence et promettaient la paix aux hommes, avec le temps.

— Que vous dirai-je ? — répondit Stelio d'une voix étouffée, comme s'il eût parlé pour lui-même plutôt que pour cette femme, impuissant à surmonter l'angoisse que lui donnaient la certitude de son présent amour et la conscience de son désir inexorable comme le destin. — Peut-être ce que vous avez imaginé est-il vrai ; peut-être n'est-ce qu'un fantôme de votre esprit. Ce qu'à cette heure je sais d'une manière certaine, c'est que je vous aime et que je reconnais en vous toutes les noblesses. Je sais encore une autre chose : que j'ai une œuvre à accomplir et une vie à vivre selon que m'a disposé la Nature. Vous aussi, rappelez-vous ! En ce soir de septembre. je vous parlai longuement de ma vie et du génie qui la mène vers ce à quoi elle est destinée. Vous savez que je ne puis renoncer à rien...

Il tremblait comme s'il avait eu dans les mains une arme affilée et que, obligé de la brandir, il ne pût éviter de blesser cette femme sans défense.

— A rien ; et spécialement à votre amour, qui sans cesse exalte ma force et mon espérance. Mais ne m'avez-vous pas promis plus que l'amour ? Ne pouvez-vous pas pour moi les choses mêmes que l'amour ne peut ? Ne voulez-vous pas être la constante inspiration de ma vie et de mon œuvre ?

Elle écoutait, immobile, sans battre des paupières. Telle une malade en qui serait suspendue l'action du mouvement volontaire et qui assisterait à un spectacle d'horreur comme un esprit dans une statue.

— C'est vrai, — poursuivit-il après une pause anxieuse, ressaisissant son courage, dominant sa compassion, comprenant que de sa sincérité à cette minute dépendait le sort de la libre alliance par laquelle il voulait être, non pas diminué, mais grandi. — C'est vrai : ce soir-là, quand je vous vis descendre parmi la foule en compagnie de celle qui avait chanté, je crus qu'une secrète pensée vous guidait, du moment que vous ne veniez pas seule à ma rencontre...

Elle sentit courir à la racine de ses cheveux un froid subtil et ses yeux s'embuer, quoiqu'ils demeurassent arides. Ses doigts tremblaient sur la tige de la coupe ; et les couleurs du ciel et des eaux nuançaient le verre oscillant dans cette main douloureuse.

— Je crus que vous l'aviez choisie vous-même... Vous aviez l'aspect de celle qui sait et qui prévoit... J'en fus troublé.

Dans son atroce torture, elle sentit combien lui eût été doux le mensonge. Elle désira qu'il mentît ou qu'il se tût. Elle mesura l'espace qui la séparait du canal, de l'eau qui engloutit et qui endort.

— Il y avait en elle contre moi quelque chose d'hostile... Elle me resta obscure, impénétrable... Vous rappelez-vous la façon dont elle disparut ? Son image pâlit ; le désir de son chant resta. Vous-même, qui me l'avez amenée, plus d'une fois aussi vous l'avez fait revivre. Vous avez vu son ombre là où elle n'était pas.

Elle vit la mort. Nulle autre blessure n'avait pénétré si avant, ne l'avait déchirée plus cruellement. Elle se répétait : « Moi-même, moi-même ! » Et elle réentendait le cri de sa perdition : « Elle t'attend ! » Et, de seconde en seconde, ses genoux menaçaient de se détendre, sa chair meurtrie menaçait d'obéir à la volonté furieuse qui la poussait vers l'eau. Mais en elle un point restait lucide pour considérer que ce n'était ni le temps ni le lieu. Sur la lagune commençaient à noircir les bancs de sable découverts par la marée descendante. Tout à coup, le tourbillon intérieur se perdait derrière une apparence. Elle se croyait inexistante ; elle s'étonnait de voir ce verre briller dans sa main ; elle n'avait plus le sentiment de son propre corps. Tout ce qui arrivait était imaginaire. Elle s'appelait Perdita. La Saison morte gisait au fond de la lagune. Les paroles étaient des paroles.

— Pourrais-je l'aimer ?

Un souffle encore, et l'obscurité se faisait. De même

que la flamme d'une chandelle s'incline sous le vent et semble se détacher de la mèche, mais toutefois y reste adhérente par un mince fil d'azur, par une sorte de pâle étincelle qui subitement se rallumera et se redressera si le vent cesse, de même la raison de la malheureuse fut sur le point de s'éteindre. Sur elle passa le vent de la folie. La terreur blanchit et bouleversa son visage.

Il ne la regardait pas ; il avait les yeux fixés sur les pierres.

— Si je la rencontrais encore, pourrais-je désirer de tourner vers moi son destin ?

Il revoyait la personne juvénile aux reins arqués et puissants, dressée au-dessus de la forêt sonore, parmi le mouvement alternatif des archets qui semblaient tirer leur note de l'occulte musique renfermée en elle.

— Peut-être.

Il revoyait ce visage hermétique, presque adamantin, préoccupé par une pensée très secrète, et ce froncement des sourcils qui le rendait hostile.

— Mais qu'importerait cela? Et quelle force auraient toutes les vicissitudes et toutes les nécessités de l'existence contre la foi qui nous lie? Pourrions-nous ressembler à ces médiocres amants qui passent leurs journées à se quereller, à pleurer et à maudire ?

Elle serra les dents. Elle fut assaillie par l'instinct sauvage de se défendre et d'offenser, comme dans une lutte sans espoir. Sur les incertitudes de sa pensée jaillirent les éclairs d'une volonté homicide.

« Non, tu ne l'auras pas ! » Et la brutalité de son

tyran lui parut monstrueuse. Sous les coups mesurés et réitérés, il lui sembla qu'elle saignait comme cet homme qu'elle avait vu dans une ville de mineurs, sur le chemin blanc. L'horrible scène lui revenait à la mémoire : l'homme atterré par un coup de gourdin, qui se relevait et tâchait de se jeter contre son adversaire, et la massue qui le frappait de nouveau, les coups brandis l'un après l'autre par une main ferme et froide, le bruit sourd du choc sur la tête humaine, l'effort obstiné pour se relever, la ténacité de la vie, la chair du visage réduite en bouillie rouge. Dans l'incohérence de sa pensée, les images atroces de ce souvenir se confondaient avec la réalité de sa torture présente. Elle se leva brusquement, épouvantée de la sauvage énergie qui envahissait tous ses membres. Le verre se brisa dans sa main convulsée, la blessa, tomba en miettes.

Il tressaillit, celui qu'avait trompé le silence immobile de cette femme ; et il la regarda, et il la vit enfin ; et il vit de nouveau, comme ce soir-là dans la chambre où sifflaient les tisons, il vit la figure de la folie se dessiner sur ce visage décomposé. Il balbutiait des paroles de regret ; mais l'impatience bouillonnait au fond de son effroi.

— Ah ! — dit-elle, en maîtrisant son tremblement, avec une amertume qui lui tordit la bouche, — comme je suis forte ! Une autre fois, ayez soin que l'entaille soit moins lente : j'ai si peu de résistance, mon ami !

Elle s'aperçut que le sang dégouttait de ses doigts. Elle les enveloppa dans son mouchoir, qui se tacha

de vermillon. Elle regarda les débris du verre, qui brillaient épars sur le sol.

— La coupe est brisée ! Vous lui avez donné trop de louanges. Si nous lui élevions un mausolée, ici ?

Très amère, presque moqueuse, elle avait les lèvres contractées par un rire acerbe qui n'éclatait pas. Lui, il se taisait, déçu, le cœur gonflé de rancune ; car il voyait la beauté d'un effort détruite comme cette coupe parfaite.

— Imitons Néron, puisque nous avons déjà imité Xerxès !

Elle sentait d'une façon plus poignante encore que son ami le grincement de son sarcasme, la fausseté de sa voix, la méchanceté de ce rire qui était comme un spasme de ses muscles. Mais elle ne parvenait pas à ressaisir son âme, et elle la voyait emportée à la dérive loin de sa volonté, sans ressource : de même, sur le navire, les matelots à qui la barre a échappé des mains demeurent inertes devant le cabestan qui, virant à rebours avec une violence terrible, laisse aller le câble ou les chaînes. Elle éprouvait un besoin âpre et irrésistible de railler, de dévaster, de fouler aux pieds, envahie par une sorte de démon perfide. Tout vestige de tendresse et de bonté avait disparu, et toute espérance, et toute illusion. La haine sourde qui couve sous l'amour des femmes ardentes se révélait dominatrice. Dans le regard de l'homme, elle découvrait la même ombre qui passait sur son propre regard.

— Je vous irrite ? Vous voulez retourner seul à

Venise? Vous voulez laisser derrière vous la Saison morte? L'eau descend ; mais il y en a toujours assez pour qui n'a pas l'intention de revenir dessus. Vous plaît-il que j'en fasse l'épreuve? Ne suis-je pas docile à souhait?

Ces choses insensées, elle les disait d'une voix sifflante ; et elle était devenue presque livide, soudainement émaciée comme si un poison la rongeait. Et Stelio se souvenait de lui avoir vu sur le visage ce même masque, en un jour lointain de volupté, de fureur et de tristesse. Son cœur se serra ; et puis, il se desserra.

— Ah ! si je vous ai fait mal, je vous demande pardon ! — dit-il, en essayant de lui prendre une main pour la calmer par la douceur de ce geste. — Mais ne nous étions-nous pas acheminés ensemble vers le point où nous sommes? N'est-ce pas de vous que me venait...

Elle l'interrompit, exaspérée par cette douceur, par ce baume accoutumé.

— Mal? Et qu'importe? Ne vous apitoyez pas, ne vous apitoyez pas ! Ne pleurez pas sur les beaux yeux du lièvre aux reins cassés...

Elle marchait sur le quai, le long du canal violâtre, devant les portes où les femmes, dans le crépuscule, étaient encore assises avec les corbeilles pleines de verroteries sur leurs genoux. La parole se brisa entre ses dents. La contracture de ses lèvres se changea en une convulsion frénétique de rires qui sonnèrent comme des sanglots déchirants. Son compagnon fris-

sonna ; et il lui parlait à voix basse, effrayé, sous les yeux suiveurs des curieux.

— Domine-toi ! Domine-toi ! Oh ! Foscarina, je t'en conjure ! Ne sois pas ainsi ! Je t'en conjure ! Nous arrivons dans un instant au rivage, et bientôt à la maison… Je te dirai… Alors, tu comprendras… Nous sommes dans la rue… Est-ce que tu m'écoutes ?

Sur le seuil d'un logis, elle avait aperçu une femme enceinte, au ventre énorme, gonflée comme une outre, qui encombrait le passage entre les montants de la porte et, d'un air songeur, mangeait un morceau de pain.

— Est-ce que tu m'écoutes ? Foscarina, je t'en conjure ! Tâche de te contraindre ! Appuie-toi sur moi !

Il craignait de la voir s'abattre dans cette horrible convulsion, et il s'apprêtait à la soutenir. Mais elle hâtait le pas, incapable de répondre, étouffant ses rires avec sa main bandée par le mouchoir : et, dans son spasme, elle croyait sentir la peau de son visage qui se crevassait.

— Qu'as-tu ? Que vois-tu ?

Jamais cet homme n'oubliera le changement de ces yeux. Ils étaient béants, fixes, sans regard, d'une immobilité mortelle au milieu des spasmes implacables, comme s'ils avaient été privés de paupières ; et néanmoins ils voyaient : ils voyaient quelque chose qui n'était pas là, ils étaient pleins d'une vision inconnue, occupés par quelque monstrueuse image qui sans doute engendrait ces rires d'angoisse et de démence.

— Veux-tu que nous nous arrêtions ? Veux-tu boire un peu d'eau ?

Ils se retrouvaient sur la Fondamenta-dei-Vetrai, où maintenant les boutiques étaient closes, où les pas résonnaient, où les éclats de l'atroce hilarité semblaient se prolonger en échos ainsi que sous un portique. Combien de temps s'était-il passé depuis qu'ils avaient longé ce canal mort? Quelle portion de leur vie s'était écoulée dans l'intervalle? Quelle profondeur d'ombre laissaient-ils derrière eux ?

Descendue dans la gondole, pelotonnée dans son manteau, plus livide que sur la route de Dolo, elle essayait de vaincre son spasme en serrant ses mâchoires avec ses deux mains. Mais, de temps à autre, le rire mauvais lui échappait et grinçait dans le morne silence, rompant le rythme des deux rames. Elle pressait plus fort sur sa bouche, comme pour s'étouffer. Entre la voilette relevée sur les sourcils et le mouchoir taché de sang, ses yeux restaient ouverts et fixes dans l'immensité du crépuscule.

La lagune et le brouillard engloutissaient toutes les formes et toutes les couleurs. Seuls interrompaient la grise uniformité les groupes des pieux, semblables à une procession de moines sur un chemin de cendres Dans le fond, Venise fumait comme les restes d'un vaste saccage.

Lorsque arriva le bourdonnement des cloches, l'âme se ressouvint, les larmes jaillirent, l'horreur fut vaincue.

Elle abaissa ses mains, se pencha un peu vers l'épaule de son ami, retrouva sa voix pour lui dire :

— Pardonne-moi.

Elle s'humilia, eut honte d'elle-même. Depuis ce jour, en chacun de ses actes, elle implora silencieusement le pardon et l'oubli.

Alors parut naître en elle une grâce neuve. Elle se fit plus légère, parla bas, marcha dans la maison à pas discrets, se vêtit d'étoffes calmes, voila sous l'ombre des cils ses beaux yeux qui n'osaient pas regarder son ami. La crainte d'être à charge, de déplaire, d'ennuyer, lui donna les ailes de la divination. Sa sensibilité toujours en éveil fut aux écoutes et aux aguets devant la porte inaccessible des pensées. A de certaines heures, elle parvint à sentir battre dans son poignet le rythme de cette autre vie.

Son âme, appliquée à créer un nouveau sentiment capable de vaincre les violences de l'instinct, révéla sur sa figure par des indices merveilleux la difficulté de cette tâche secrète. Jamais son art parfait n'avait trouvé d'expressions si singulières, ni jamais de l'ombre de ses traits n'étaient nées des significations si obscures. Un jour, en la regardant, Stelio lui parla de la puissance infinie qui se recueille dans l'ombre produite par le casque sur le visage du Pensieroso.

— Michel-Ange, dit-il, dans une petite cavité de son marbre, a concentré tout l'effort de la méditation humaine. De même que le fleuve remplit la paume qui se creuse, de même l'éternel mystère dont nous sommes environnés remplit ce peu d'espace ouvert dans la matière des montagnes par le ciseau du Titan; et il y est resté, il s'y est condensé dans la suite des siècles. Je ne connais que l'ombre mobile de votre visage, Fosca, qui parfois égale cette ombre en intensité, qui parfois même la surpasse.

Avide de poésie et de savoir, elle se tendait toute vers l'animateur. Elle fut pour lui la figure idéale de celle qui écoute et qui comprend. Le pli fort et sauvage de ses cheveux imita autour de son front pur l'impatience des pennes. Une parole belle tira subitement les larmes de ses yeux, comme la goutte qui tombe dans un vase plein et qui le fait déborder.

Elle lui lut les pages des souverains poètes. La forme auguste du Livre parut magnifiée par les attitudes qu'elle prit en le tenant, par les gestes qu'elle fit en tournant les feuillets, par la gravité religieuse de l'attention, par l'harmonie des lèvres qui changeaient les signes imprimés en cadences vocales. Pour lire le poème de Dante, elle fut sévère et noble comme les Sibylles qui, aux voûtes de la Sixtine, soutiennent le poids des saints volumes avec tout l'héroïsme de leur corps ému par le souffle des prophéties. Les lignes de son maintien et jusqu'aux moindres plis de sa tunique, aussi bien que les modulations de sa voix, interprétèrent le texte divin.

La dernière syllabe exhalée, elle vit Stelio se lever impétueusement, trembler comme dans la fièvre, errer à travers la chambre sous l'aiguillon du dieu, haleter de l'angoisse que lui donnaient les tumultes confus de sa force créatrice. Parfois, elle le vit venir à elle avec des yeux rayonnants, transfiguré par une soudaine béatitude, illuminé par une flamme intérieure, comme si tout à coup se fût allumée en lui une surhumaine espérance ou que se fût révélée une vérité immortelle. Prise d'un frisson qui abolissait dans son sang le souvenir de toutes les caresses, elle le vit venir à elle et courber la tête sur ses genoux, abattu par l'ébranlement terrible du monde qu'il portait en lui-même, par la secousse qui accompagnait quelque métamorphose cachée. Elle souffrit et elle jouit, ne sachant pas s'il souffrait ou s'il jouissait ; elle eut pitié, peur et révérence, à sentir ce corps voluptueux travaillé si profondément par la genèse de l'idée. Elle se tut, elle attendit ; dans ce front incliné sur ses genoux, elle adora les pensées inconnues.

Mais elle comprit mieux ce grand émoi, un jour que, après la lecture, il lui parla de l'Exilé.

— Imaginez, Fosca, si vous le pouvez sans épouvante, le transport et l'ardeur de cette âme démesurée, tandis qu'elle se mêlait aux énergies élémentaires pour concevoir ses mondes ! Imaginez l'Alighieri, déjà plein de sa vision, sur les routes de l'exil, pèlerin implacable, chassé par sa passion et par sa misère de contrée en contrée, de refuge en refuge, à travers les plaines, à travers les montagnes, le long

des fleuves, le long des mers, en toute saison, suffoqué par la douceur du printemps, flagellé par l'âpreté de l'hiver, toujours en éveil, toujours attentif, ouvrant des yeux voraces, anxieux du travail intérieur par lequel allait se former son œuvre gigantesque. Imaginez la plénitude de cette âme parmi le contraste des nécessités communes et des apparitions flamboyantes qui se dressaient tout à coup devant lui au détour d'un chemin, sur une berge, dans le creux d'une roche, sur le penchant d'une colline, dans le fourré d'un bois, dans une prairie où chantaient les alouettes. Par les canaux des sens, la vie multiple et multiforme se précipitait dans son esprit, transfigurant en vivantes images les idées abstraites dont il était encombré. Partout, sous son pas douloureux, naissaient des sources imprévues de poésie. Les voix, les apparences et les essences des éléments entraient dans ce travail occulte et l'enrichissaient de sons, de lignes, de couleurs, de mouvements, de mystères innombrables. Le Feu, l'Air, l'Eau et la Terre collaboraient au poème sacré, pénétraient la somme de la doctrine, l'échauffaient, l'aéraient, l'arrosaient, la couvraient de feuilles et de fleurs... Ouvrez ce livre chrétien, et imaginez en face, ouverte aussi, la statue d'un dieu grec. Ne voyez-vous pas jaillir de l'une et de l'autre la nuée ou la lumière, les foudres ou les vents du ciel ?

Alors elle commença d'entrevoir comment sa propre vie dérivait dans l'œuvre qui absorbait tout, comment son âme même entrait goutte à goutte dans

le personnage du drame, et comment ses aspects, ses attitudes, ses gestes, ses accents concouraient à former la figure de l'héroïne « vivante au delà de la vie ». Elle fut comme une proie pour ces yeux voraces, qui parfois la regardaient fixement avec une violence intolérable. Elle connut ainsi une autre façon d'être possédée. Il lui sembla qu'au feu de cette intelligence elle se dissolvait en ses éléments et qu'ensuite elle se reconstituait sous une forme parfaite, par la nécessité d'un héroïsme dominateur du Destin. Comme sa tâche secrète concordait avec la vertu de la créature idéale, elle était induite à ne pas discorder de l'image qui devait lui ressembler. L'art secondait l'apparition du sentiment nouveau, déjà préparée par elle.

Toutefois, elle souffrit de ce simulacre qui jetait son ombre sur la réalité du renoncement et de la douleur. Une étrange ambiguïté naquit de cette similitude entre son être et la fiction. A certains moments, il lui semblait que son effort caché le préparait à la réussite du jeu scénique et non pas à une conquête de sa conscience sur l'instinct obscur. Il lui semblait, à certains moments, qu'elle perdait sa sincérité humaine et qu'elle se retrouvait dans l'état d'excitation factice où elle avait coutume de se mettre lorsqu'elle étudiait le caractère de la personne tragique qu'elle devait incarner. Elle connut ainsi un autre tourment. Elle se ferma et se contracta sous le regard de l'investigateur, comme pour empêcher celui-ci de la pénétrer et de lui ravir cette vie secrète. Elle eut peur du voyant. « Il lira dans mon âme les muettes paroles qu'il placera dans la

bouche de sa créature ; et moi, je ne pourrai les prononcer que sur la scène, derrière le masque ! » Elle sentit que sa spontanéité s'arrêtait. Elle éprouva des égarements et des découragements confus, suivis parfois de révoltes que provoquait un besoin impétueux de rompre cette fascination, de se faire différente, de disjoindre d'elle-même cette image qui devait lui ressembler, de briser ces lignes de beauté qui l'emprisonnaient et la contraignaient à un sacrifice déterminé. — N'y avait-il pas aussi dans la tragédie une vierge assoiffée d'amour et avide de jouissance, en laquelle un haut esprit reconnaissait l'apparition vivante de son rêve le plus ailé, la Victoire invoquée qui devait couronner sa vie ? Et n'y avait-il pas aussi une amante qui n'était plus jeune, qui avait déjà le pied dans l'ombre et à qui restaient seulement quelques pas à faire pour disparaître ? — Plus d'une fois, elle fut tentée de contredire par un acte violent sa résignation.

Elle tremblait alors devant la possibilité de retomber dans l'horreur, d'être reprise par l'horrible furie, d'être assaillie de nouveau par le monstre insidieux qui n'était pas mort mais qui, toujours vivant, guettait dans l'obscurité le moment de bondir. Semblable à la pénitente, elle multipliait contre le péril sa ferveur, endurcissait sa discipline, aiguisait sa vigilance. Elle répétait avec une sorte d'ivresse l'acte de suprême renoncement qui avait surgi du fond de sa misère à l'aspect du feu purificateur : « Il est juste que tu aies tout. Rien qu'à te voir vivre, à te voir jouir, je serai contente. Et fais de moi ce qu'il te plaira ! »

Alors il l'aima pour les visions inattendues qu'elle faisait naître en lui, pour le sens mystérieux des événements intérieurs qu'elle lui communiquait par ses aspects changeants. Il s'étonna que les lignes d'un visage, les allures d'un corps humain pussent toucher et féconder si fortement l'intellect. Un jour, il frissonna et pâlit en la voyant entrer de son pas silencieux, le visage composé dans une douleur extraordinairement calme, aussi sûre d'elle-même que si elle arrivait des profondeurs de la Sagesse, de là où toutes les agitations humaines semblent un jeu des vents sur la poussière d'une route sans fin.

— Ah ! c'est moi qui t'ai créée, c'est moi qui t'ai créée ! — lui cria-t-il, trompé par l'intensité de l'hallucination, croyant voir apparaître son héroïne même sur le seuil de la chambre lointaine qu'occupaient les trésors enlevés aux tombeaux des Atrides. — Arrête-toi un moment ! Ne bats plus des paupières ! Tiens tes yeux immobiles comme s'ils étaient pétrifiés ! Tu es aveugle. Et tu vois tout ce que les autres ne voient pas. Et nul ne peut te cacher rien. Et ici, dans cette chambre, l'homme que tu aimes vient de révéler son amour à l'autre, qui en frémit encore. Et ils sont ici ; et leurs mains viennent de se disjoindre, et leur ardeur est dans l'air. Et la chambre est pleine de trésors funèbres ; et sur deux tables sont disposées les richesses qui revêtaient les cadavres d'Agamemnon et de Cassandre ; et là sont les coffres remplis de colliers, et là sont les vases remplis de cendres. Et le balcon est ouvert sur la plaine d'Argos et sur les

montagnes lointaines. Et c'est le crépuscule, et tout cet or terrible luit dans l'ombre Comprends-tu ? Tu es là, sur le seuil, conduite par la nourrice. Tu es aveugle, et rien ne te reste inconnu... Arrête-toi un moment !

Il parlait dans la fièvre subite de l'invention. La scène lui apparaissait, puis elle disparaissait, comme submergée par un torrent de poésie.

— Qu'est-ce que tu feras ? Qu'est-ce que tu diras ?

Elle sentait le froid dans la racine de ses cheveux. Son âme vibrait à la limite de ses membres comme une force sonore. Elle devenait aveugle et voyante. L'orage de la tragédie descendait et s'arrêtait sur sa tête.

— Qu'est-ce que tu diras ?... Tu les appelleras ; tu les appelleras l'un et l'autre par leur nom, dans le silence où reposent les grandes dépouilles royales.

L'actrice entendait dans ses oreilles la rumeur de ses veines. Sa voix devait résonner dans le silence des millénaires, dans le lointain des temps ; elle devait réveiller l'antique souffrance des hommes et des héros.

— Tu les prendras par la main ; et tu sentiras leurs deux vies se tendre l'une vers l'autre de toutes leurs forces et se regarder fixement à travers ta douleur immobile comme à travers un cristal près de se rompre.

Elle eut dans ses yeux la cécité des statues immortelles. Elle se vit elle-même sculptée dans le grand silence ; et elle sentit le frémissement de la foule muette, prise aux entrailles par la sublime puissance de son attitude.

— Et ensuite? Et ensuite?

L'animateur s'élança impétueusement vers l'actrice, comme s'il voulait la frapper pour en tirer des étincelles.

— Tu dois évoquer Cassandre de son sommeil, tu dois sentir entre tes mains ses cendres revivre, tu dois l'avoir présente dans ta lumière intérieure. Veux-tu? Comprends-moi! Il faut que ton âme toute vive se mette en contact avec l'âme antique et se confonde avec elle et fasse avec elle une seule âme et une seule souffrance, de telle sorte que l'erreur du temps paraisse détruite et que soit manifestée cette unité de la vie à laquelle tend l'effort de mon art. Cassandre est en toi et tu es en elle. Ne l'as-tu pas aimée, toi aussi, ne l'aimes-tu pas, la fille de Priam? Qui jamais, après t'avoir une fois entendue, qui jamais oubliera le son de ta voix et la convulsion de tes lèvres, au premier cri de la fureur fatidique: « O Terre! O Apollon! » Je te revois muette et sourde sur ton char, avec cet aspect de bête sauvage qui vient d'être prise. Mais, entre tant de cris terribles, ah! il y avait quelques soupirs infiniment doux et tristes. Les Vieillards te comparaient au « fauve rossignol ». Comment disaient, comment disaient tes paroles, quand tu te rappelais ton beau fleuve? Et quand les vieillards t'interrogeaient sur l'amour du dieu? Ne te rappelles-tu pas?

La Tragédienne palpitait comme si de nouveau le souffle du dieu l'eût envahie. Elle était devenue une matière ardente et ductile, soumise à toutes les inspirations du poète.

— Ne te rappelles-tu pas ?

— O noces, noces de Pâris, funestes aux siens ! O vous, ondes paternelles du Scamandre ! Alors, près de vos rives, se nourrissait de vous mon adolescence...

— Ah ! divine, ta mélodie fait qu'on ne regrette pas les syllabes d'Eschyle ! Je me souviens. L'âme de la foule, serrée par la lamentation « aux sons discordants », se détendit et s'apaisa dans ce mélodieux soupir ; et chacun de nous recouvra la vision de ses années lointaines et de son bonheur innocent. Tu peux dire : « Je fus Cassandre ». En parlant d'elle, tu te souviendras d'une vie antérieure... Son masque d'or sera sous tes mains...

Il lui saisit les mains ; et, sans y prendre garde, il les lui tourmentait. Elle ne sentait pas la douleur. Tous deux étaient attentifs aux étincelles qui s'engendraient de leurs forces mêlées. Une même vibration électrique parcourait leurs nerfs merveilleux.

— Tu es là, près de la dépouille de la princesse esclave ; et tu palpes le masque... Qu'est-ce que tu diras ?

Il y eut une pause où il sembla que, pour voir, ils attendissent un éclair. Les yeux de l'actrice devinrent immobiles : la cécité les avait repris. Tout son visage se fit de marbre. Instinctivement, l'animateur lui laissa les mains libres ; et elles firent le geste de tâter l'or sépulcral.

Elle dit, d'une voix qui créa la forme tangible :

— Comme sa bouche est grande !

Il palpita d'une anxiété pareille à de la frayeur.

— Tu la vois donc !

Elle restait les yeux fixes et sans regard.

— Je la vois, moi aussi. Elle est grande. Le travail horrible de la divination l'avait dilatée. Elle criait, implorait, se lamentait sans trêve. Imagines-tu sa bouche dans le silence ?

Toujours dans la même attitude, comme en extase, elle dit lentement :

— Quelle stupeur, quand elle se tait !

Il semblait qu'elle répétât des paroles suggérées par un génie mystérieux ; et, au moment où le poète les entendait, il lui semblait, à lui, qu'il était sur le point de les proférer. Un tremblement profond l'agitait, comme en présence d'un prodige.

— Et ses yeux ? — demanda-t-il, tremblant. — De quelle couleur crois-tu qu'étaient ses yeux ?

Elle ne répondit pas. Les lignes marmoréennes de son visage s'altérèrent comme s'il y passait une onde légère de souffrance. Un sillon se creusa entre ses sourcils.

— Noirs, peut-être ? ajouta-t-il tout bas.

Elle parla.

— Non, ils n'étaient pas noirs, mais ils le paraissaient ; car, dans l'ardeur fatidique, les pupilles étaient si dilatées qu'elles dévoraient les iris...

Elle s'arrêta, comme si tout à coup le souffle lui eût manqué. Un voile de sueur se répandait sur son front. Stelio la regardait, ne disant plus rien, très pâle ; et la pause était remplie par les grandes palpitations de son cœur.

— Dans les intervalles, — continua la révélatrice avec une lenteur pénible, — quand elle essuyait l'écume de ses lèvres livides, ses yeux étaient doux et tristes comme deux violettes.

De nouveau elle s'arrêta, oppressée, avec l'aspect de quelqu'un qui rêve et que son rêve fait souffrir. Sa bouche était sèche, ses tempes étaient moites.

— Ainsi devaient-ils être avant de se fermer pour toujours.

Alors il fut enveloppé complètement par le tourbillon lyrique ; il ne respira plus que dans l'éther enflammé de sa poésie. Le sentiment musical, générateur du drame, se détermina dans les formes du Prélude qu'il composait. Sur ce soutien sonore, la tragédie trouva son équilibre parfait entre les deux forces qui devaient l'animer : entre la force de la scène et la force de l'orchestre. Un motif d'une puissance extraordinaire signala dans la mer symphonique l'apparition de l'antique Destin.

— Tu représenteras sur le nouveau Théâtre l'*Agamemnon*, l'*Antigone*, et enfin la *Victoire de l'Homme*. Ma tragédie est un combat : elle célèbre la rénovation

du drame par la défaite de la Volonté monstrueuse qui ravagea les races de Labdacos et d'Atrée. Elle s'ouvre par le gémissement d'une ancienne victime et se clôt par le « cri de la lumière ».

Ressuscitée par la mélodie, la Moire revécut pour lui sous une forme visible, telle qu'elle dut apparaître aux yeux sauvages des Choéphores près du tombeau du roi égorgé.

— Te rappelles-tu, — disait-il à l'actrice pour lui expliquer cette présence violente, — te rappelles-tu la tête coupée de Marcus Crassus, dans le récit de Plutarque? Un jour, je me suis promis d'en tirer un épisode scénique. Sous la tente royale, l'Arménien Artuasde fête dans un grand banquet le roi des Parthes, Hyrode ; et les capitaines sont assis alentour et boivent; et l'esprit de Dionysos envahit ces barbares qui ne sont pas insensibles au pouvoir du rythme : car, devant les tables, un Trallien joueur de tragédies, appelé Jason, chante les aventures d'Agavé dans les *Bacchantes* d'Euripide. Les tables ne sont pas encore desservies ; et voilà que soudain entre Sillacès, apportant la tête de Crassus ; et, après avoir adoré le roi, il la jette au milieu de la salle, toute sanglante. Les Parthes poussent de grands cris de joie. Alors, Jason donne à un homme du Chœur le costume de Penthée ; et lui-même, empoignant la tête de Crassus, tout plein de la fureur dionysiaque, il chante ces vers :

Nous apportons des montagnes
A nos demeures un lierre coupé récemment,
Insigne proie...

» Et le Chœur saute d'allégresse. Et, comme Agavé dit qu'elle a pris sans filet ce lionceau, le Chœur demande qui lui a donné le premier coup. Et Agavé répond :

J'ai eu cet honneur...

» Mais Pomaxathrès, l'un des convives, se dresse d'un bond, et il arrache la tête aux mains de l'acteur furieux, et il s'écrie qu'il lui appartient bien mieux qu'à Jason de dire cela, puisque c'est lui qui a tué le Romain. Sens-tu la beauté prodigieuse de cette scène? Le visage féroce de la Vie flamboie subitement à côté du Masque en métal et en cire ; l'odeur du sang humain excite la frénésie rythmique du Chœur ; un bras donneur de mort déchire les voiles de la fiction tragique. Cet épilogue inouï, par lequel se termine l'expédition de Crassus, m'enthousiasme. Eh bien, l'irruption de la Moire antique dans ma tragédie moderne ressemble à l'arrivée inattendue de Sillacès dans le banquet de l'Arménien. Au début, la vierge, sur la terrasse qui regarde les murs cyclopéens et la Porte des Lions, tient entre ses mains le livre des Tragiques et lit la lamentation d'Antigone. La divinité fatale est enfermée dans ce livre, dominant les images de la douleur et du crime. Mais ces images sont évoquées par les vivantes paroles ; et près du pur peplum de la martyre thébaine rougeoie l'insidieuse pourpre déployée par Clytemnestre, et les héros de l'*Orestie* recommencent à vivre, tandis qu'un

homme explore leurs tombeaux dans l'Agora. Ils s'agitent obscurément au fond de la scène comme des Ombres, se penchent pour écouter les dialogues, empoisonnent l'air avec leur haleine. Tout à coup, on entend les cris qui annoncent le grand événement. Le voilà, l'homme qui a ouvert les sépulcres et vu la face des Atrides, le voilà, tout irradié par l'émerveillement de la mort et de l'or! Il est là, avec l'aspect de celui qui délire. Les âmes sont tremblantes. La fable ressort-elle du sol pour tromper les humains encore une fois? Les âmes sont tremblantes et vigilantes. Soudain, la puissance de malédiction et de ruine se précipite et les saisit pour les entraîner vers les fautes infâmes. Alors commence le combat désespéré. La Tragédie n'a plus son masque immobile: elle montre à nu son visage. Et le livre que lisait la vierge pure ne peut plus être ouvert sans un frisson; car les âmes ont le sentiment que cette horreur lointaine s'est faite présente et vivante, et qu'elles y respirent et qu'elles y délirent comme dans une réalité inévitable. Le Passé est en acte. L'illusion du Temps est abolie. La Vie est une.

La grandeur même de sa conception l'effrayait. Parfois, il cherchait autour de lui anxieusement, scrutait les horizons, interrogeait les choses muettes, comme s'il eût imploré un secours, comme s'il eût espéré un message. Il restait longtemps silencieux, renversé, les yeux clos, dans l'attente.

— Il faut, comprends-tu? il faut que je soulève devant les yeux de la multitude cette masse énorme, d'un seul coup. Voilà en quoi consiste la difficulté de

mon Prélude. Ce premier effort est le plus grand que l'œuvre exige de moi. Je dois en même temps tirer du néant le monde que je crée et mettre l'âme de la foule dans l'état musical le plus apte à recevoir l'insolite révélation. Ce prodige, c'est à l'orchestre de l'accomplir. « L'art, comme la magie, est une métaphysique pratique », dit Daniele Glàuro. Et il a raison.

Parfois, il arrivait chez son amie à l'improviste, haletant et agité comme s'il était poursuivi par une Érinnys. Elle ne l'interrogeait pas ; mais toute sa personne était pour le maître inquiet un apaisement.

— J'ai eu peur, — lui dit-il un jour avec un sourire, — j'ai eu peur d'être suffoqué... Tu me crois un peu fou, n'est-ce pas ? Te rappelles-tu ce soir de tempête où je revenais du Lido ? Comme tu fus douce, Fosca ! Peu auparavant, sur le pont du Rialto, j'avais trouvé un Motif ; j'avais traduit en notes la parole de l'Elément... Sais-tu ce que c'est qu'un Motif ? Une petite source d'où peut naître un troupeau de fleuves, une petite semence d'où peut naître une couronne de forêts, une petite étincelle d'où peut naître une chaîne d'incendies sans fin : bref, un noyau producteur de forces infinies. Dans le monde des origines idéales, il n'y a pas un être plus puissant, un organe de génération plus efficace. Et, pour un cerveau actif, il n'y a pas de joie plus haute que celle que peuvent lui donner les développements d'une telle énergie... De la joie, oui ; et quelquefois aussi de l'épouvante !

Il rit de son rire ingénu. Dans la façon dont il

parlait de ces choses, il y avait l'indice de l'extraordinaire faculté qui égalait son esprit à celui des primitifs transformateurs de la Nature. Il existait une analogie profonde entre la formation spontanée des mythes et son instinctif besoin d'animer tout ce qui lui tombait sous les sens.

— Tantôt, je m'étais mis à développer le Motif de ce soir orageux, que je veux appeler l'Outre d'Éole. Le voici.

Il s'approcha du clavier, frappa d'une seule main quelques touches.

— Cela, et rien de plus ! Mais tu ne saurais imaginer la force génératrice de ces quelques notes. Il est né d'elles un tourbillon de musique, et je n'ai pas réussi à le dominer... Vaincu, suffoqué, contraint de fuir !

Il rit encore; mais son âme était houleuse comme une mer.

— L'outre du prince Éole ouverte par les compagnons d'Ulysse ! Tu te souviens ? Les vents prisonniers s'élancent et repoussent le navire. Les hommes tremblent d'effroi.

Mais son âme n'avait pas de repos, et rien ne pouvait la délivrer de son travail intérieur. Et il baisa les mains de son amie, et il s'éloigna d'elle; et il se mit à errer dans la chambre, puis s'arrêta près du clavecin sur lequel Donatella s'était accompagnée quand elle avait chanté la mélodie de Monteverde; toujours inquiet, il s'approcha de la fenêtre, vit le jardin dépouillé, les beaux nuages solitaires, les tours saintes. Son aspiration allait vers la créature musicale, vers

celle qui devait chanter les hymnes au sommet des symphonies tragiques.

L'actrice lui dit, d'une voix douce et limpide :

— Si Donatella était ici avec nous!

Il se retourna, fit quelques pas vers elle; et il la regarda fixement, sans parler. Elle sourit de ce faible sourire dont elle voilait sa souffrance, à le voir si près d'elle et toutefois si distant. Elle sentit qu'à cette heure il n'aimait personne, ni elle, ni Donatella, mais qu'il les considérait l'une et l'autre comme de purs instruments de l'art, comme des forces à employer, « des arcs à tendre ». Il brûlait dans sa poésie; et elle, avec son pauvre cœur blessé, avec son secret supplice, avec son imploration silencieuse, elle était là, attentive seulement à préparer son holocauste, à passer au delà de l'amour et de la vie, comme l'héroïne du drame futur.

« Ah! qu'est-ce qui pourrait te rapprocher de moi, te jeter sur mon cœur fidèle, te faire trembler d'une autre angoisse? » pensait-elle en le voyant étranger, perdu dans le rêve. « Une grande douleur, peut-être: un coup imprévu, une désillusion cruelle, un mal irréparable. »

Elle retrouva dans sa mémoire ce vers de Gaspara Stampa, loué par lui :

Vivere ardendo e non sentire il male!

Et elle revit la subite pâleur du jeune homme lorsqu'elle s'était arrêtée dans le sentier entre les

deux murs et qu'elle avait déclaré ses premiers titres de noblesse dans la lutte pour l'existence.

« Ah! si un jour tu pouvais sentir vraiment toute la valeur d'une dévotion comme la mienne, d'une servitude comme celle que je t'offre ! Si vraiment, un jour, tu avais besoin de moi, et que, ayant perdu courage, tu reprisses de moi la confiance, et que, fatigué, tu retrouvasses la force en moi ! »

Elle était réduite à invoquer la douleur au secours de son espérance; et, tandis qu'elle se disait à elle-même « Si un jour... », le sentiment du temps lui revenait, le sentiment du temps qui fuit, de la flamme qui se consume, du corps qui se fane, des innombrables choses qui se corrompent et périssent. Désormais, chaque jour devait creuser une ride sur son visage, décolorer ses lèvres, éclaircir ses cheveux; désormais, chaque jour était au service de la vieillesse, hâtait l'œuvre de destruction sur la chair misérable. « Eh bien? »

Elle reconnut encore une fois que toujours le désir, le désir invaincu, était l'artisan de toutes les illusions et de toutes les espérances qui paraissaient l'aider à accomplir « cette chose que l'amour ne peut pas ». Elle reconnut que tout effort pour l'extirper serait vain; et, découragée, elle vit se détruire en une seconde l'artifice auquel sa volonté avait contraint son âme. Avec une honte secrète, elle sentit combien misérablement elle ressemblait en ce point à l'actrice qui, au sortir de la scène, dépose le costume qui la déguise. Tout à l'heure, lorsqu'elle avait proféré ces paroles

qui, interrompant le silence, avaient exprimé avec l'accent de la sincérité un regret feint, n'avait-elle pas agi comme celle qui récite un rôle ? Mais elle en avait souffert, mais elle avait dû tordre son cœur vivant, mais c'était du plus amer de son sang qu'elle avait extrait une telle douceur. « Eh bien? »

Elle reconnut que l'affreuse contrainte de ces derniers jours n'avait pas même réussi à créer en elle un indice du sentiment nouveau où son amour devait se sublimer. Elle était comme ces jardiniers qui, avec leurs ciseaux, donnent aux plantes une forme artificielle ; mais celles-ci n'en conservent pas moins leur tronc vigoureux et toutes leurs racines intactes pour franchir obstinément par une rapide expansion sauvage le contour imposé, si l'œuvre du fer n'est pas assidue autour de leurs branches. Son effort était donc aussi douloureux qu'inutile ; car il n'avait qu'une efficacité extérieure et laissait le fond immuable, y accroissait même l'intensité du mal en le comprimant. Sa tâche secrète se réduisait donc à une constante dissimulation ! Cela valait-il la peine de vivre ?

Elle ne pouvait et ne voulait continuer de vivre qu'à la condition de trouver finalement son harmonie. Mais, par l'expérience de ces derniers jours, elle n'avait réussi qu'à rendre plus grave la discordance entre sa bonté et son désir ; elle n'avait réussi qu'à exaspérer son inquiétude et sa tristesse ou à se perdre tout entière dans l'ardeur de l'âme créatrice qui l'attirait pour la fondre comme une substance plastique. Et elle était si loin de l'harmonie cherchée qu'à cer-

tains moments elle avait senti sa spontanéité s'arrêter et sa sincérité s'obscurcir et un sourd ferment de révolte gonfler son cœur et souffler de nouveau ce vent de la folie qu'elle redoutait.

Là, sur les coussins du divan, dans l'ombre, n'était-elle pas la même femme qui, un soir d'octobre, toute brûlée par le poison, avait dit à son ami : « Il faut que je meure ? » N'était-elle pas la même femme qui, de là, furieuse, avait fait un bond vers lui comme pour le dévorer ?

Si alors le trouble désir du jeune homme la faisait cruellement pâtir, ne pâtissait-elle pas aujourd'hui d'une façon plus cruelle encore, à s'apercevoir que cette ardeur s'était apaisée et qu'une sorte de réserve lui succédait, ou même, quelquefois, une impatience des plus légères caresses ? Elle avait honte de s'en affliger, parce qu'elle le voyait possédé par l'idée et attentif à concentrer toutes ses énergies dans le seul effort mental. Mais une sombre rancune s'emparait d'elle, certains soirs, quand il lui disait adieu ; et. la nuit, les aveugles soupçons déchiraient son âme sans sommeil.

Elle céda au mal nocturne. Palpitante et fébrile dans l'obscurité du felse, elle erra sur les canaux ; avant de donner au rameur le nom d'un Rio lointain, elle hésita ; elle voulut retourner en arrière ; elle pleura sur sa plaie avec des sanglots étouffés ; elle sentit que sa torture devenait intolérable ; elle s'inclina vers la mortelle fascination de l'eau ; elle s'entretint avec la mort ; et puis, elle s'abandonna à sa misère.

Elle épia la maison de son ami. Elle resta de longues heures dans une attente craintive et inutile.

Elle eut ses pires agonies dans ce triste Rio-della-Panada que termine un pont par-dessous l'arche duquel on aperçoit l'île mortuaire de San-Michele, dans la lagune ouverte. Le vieux palais gothique, à l'angle de San-Canciano, était comme une ruine suspendue qui menaçait de se précipiter sur elle et de l'ensevelir. Les péottes noires pourrissaient le long des murs corrodés, mis à découvert par la marée basse, exhalant l'odeur de la dissolution. Et, une fois, elle entendit à l'aube s'éveiller les petits oiseaux dans le jardin des Clarisses.

« Partir ! » La nécessité du départ tomba sur elle avec une subite urgence. Déjà, en un jour mémorable, elle avait dit à son ami : « Maintenant, il me semble que je ne puis faire qu'une seule chose : m'en aller, disparaître, te laisser libre avec ton destin. Je la puis, cette chose que l'amour ne peut pas ! » Désormais, aucun retard ne lui était plus accordé. Il fallait qu'elle s'affranchît de toute hésitation, qu'elle sortît enfin de cette sorte d'immobilité fatale où depuis si longtemps elle s'agitait entre la vie et la mort, comme si elle était tombée dans cette eau stagnante et muette, là-bas, près de l'île funèbre, et qu'elle s'y débattît avec angoisse, et qu'elle sentît le fond mou céder sous ses pieds, croyant toujours qu'elle allait être engloutie, et ayant toujours devant les yeux l'étendue plane des eaux tranquilles, et ne se noyant jamais.

Par le fait, rien n'était arrivé, rien n'arrivait. Depuis cette aube d'octobre, la vie extérieure continuait sans changement. Nulle parole n'avait été proférée qui fixât un terme, qui fît prévoir une interruption. Il semblait même que la douce promesse du voyage aux Monts Euganéens allait être tenue, puisque la floraison des pêchers approchait ! Et néanmoins, à présent, elle sentait l'impossibilité absolue de continuer à vivre de la façon dont elle vivait à côté de l'aimé. C'était un sentiment définitif et indiscutable, comme celui de l'homme qui se trouve dans une maison en feu, ou qui dans la montagne est arrêté par un précipice, ou qui dans le désert a bu la dernière gorgée de son outre. Il y avait en elle quelque chose d'accompli, comme dans l'arbre qui a donné tout son fruit, comme dans le champ qui a été moissonné, comme dans le fleuve qui est arrivé à la mer. Sa nécessité intérieure était comme la nécessité des faits naturels, des marées, des saisons, des révolutions célestes. Elle l'accepta, sans examen.

Et son courage ressuscita, son âme se raffermit, son activité se réveilla, toutes ses qualités viriles reparurent. En peu de temps elle établit son itinéraire, réunit ses gens, fixa la date du départ. « Tu iras travailler, là-bas, chez les Barbares, dans les pays d'Outre-mer », se dit-elle durement à elle-même. « Une fois de plus tu iras errant de ville en ville, d'hôtel en hôtel, de théâtre en théâtre ; et chaque soir tu feras hurler la foule qui te paie. Tu gagneras beaucoup d'argent. Tu reviendras chargée d'or et de sagesse, s'il ne t'arrive

pas de rester écrasée par hasard sous une roue dans un carrefour, un jour de brouillard... »

« Qui sait ? » se dit-elle encore. « De qui as-tu reçu l'ordre de partir ? De quelqu'un qui est en toi, tout au fond de toi, et qui voit ce que tu ne vois pas, comme l'aveugle de la tragédie. Qui sait si, là-bas, sur un de ces grands fleuves pacifiques, ton âme ne trouvera pas son harmonie, et si tes lèvres n'y apprendront pas ce sourire qu'elles ont tant de fois essayé inutilement ! Peut-être découvriras-tu à la même heure dans ton miroir un cheveu blanc et ce sourire. Va en paix ! »

Elle prépara son viatique.

Il semblait que, de temps à autre, passât dans le ciel de février le souffle du précoce renouveau.

— Sens-tu le printemps? dit Stelio à son amie.

Et ses narines palpitèrent.

Elle se laissa un peu aller en arrière, parce que son cœur défaillait ; elle offrit son visage au ciel, qui était tout parsemé de vapeurs comme de plumes tournoyantes. Le hurlement rauque d'une sirène se prolongea dans l'estuaire pâle, se faisant peu à peu doux comme une note de flûte. Il lui sembla que quelque chose s'échappait du fond de sa poitrine et se disper-

sait dans le lointain avec cette longue note, comme une douleur qui se changerait peu à peu en un souvenir

Elle répondit :

— Le printemps est arrivé aux Trois-Ports.

Encore une fois ils voguaient à l'aventure sur la lagune, sur cette eau familière à leur rêve comme le tissu au tisseur.

— Tu as dit : « aux Trois-Ports » ? — s'écria le jeune homme avec vivacité, comme si un esprit se fût éveillé en lui. — C'est là, justement, près de la plage basse, qu'au coucher de la lune les marins font le Vent prisonnier, puis l'amènent chargé de liens à Dardi Seguso... Je te raconterai un jour l'histoire de l'Archi-orgue.

La façon mystérieuse dont il avait indiqué l'acte des marins la fit sourire.

— Quelle histoire ? — demanda-t-elle, en s'inclinant vers cette séduction. — Et que vient faire ici Seguso ? Est-ce du maître verrier qu'il s'agit ?

— Oui, mais d'un maître d'autrefois, qui savait le latin et le grec, la musique et l'architecture, admis dans cette Académie des *Pellegrini* qui avait ses jardins à Murano, souvent invité à souper par le Titien dans sa maison du quartier des Biri, ami de Bernardo Cappello, de Jacopo Zane et d'autres patriciens pétrarquistes... Ce fut chez Caterino Zeno qu'il vit l'orgue fameux construit pour Mathias Corvin, roi de Hongrie ; et sa belle idée lui vint au cours d'une discussion avec cet Agostino Amadi qui avait réussi à mettre dans sa collection d'instruments une vraie lyre

grecque, un grand heptacorde lesbien riche d'or et d'ivoire... Ah ! te l'imagines-tu, cette relique de l'école de Mytilène apportée à Venise par une galère qui, en traversant les eaux de Sainte-Maure, entraîna jusqu'à Malamocco dans son sillage le cadavre de Sapho comme une touffe d'herbes arides ? Mais cela, c'est une autre histoire.

Encore une fois la femme nomade recouvra sa jeunesse pour sourire, étonnée comme une enfant à qui l'on montre un livre d'images. Combien d'histoires merveilleuses, combien de délicieuses inventions l'Imaginifique n'avait-il pas trouvées pour elle sur cette eau, durant les heures lentes ! Combien d'enchantements n'avait-il pas su composer pour elle, au rythme de la rame, avec sa parole qui rendait tout visible ! Combien de fois, au flanc de l'aimé, sur le léger esquif, n'avait-elle pas savouré cette espèce de sommeil lucide où s'interrompaient toutes les peines et où seules flottaient les visions de la poésie !

— Raconte, pria-t-elle.

Et elle aurait voulu ajouter : « Cette histoire sera la dernière. » Mais elle se retint, parce qu'elle avait caché à son ami ce qui avait été résolu par elle.

Il se mit à rire.

— Ah ! tu es avide de fables comme Sofia !

A ce nom, comme au nom du printemps, elle sentit que son cœur défaillait, que la cruauté de son sort lui transperçait l'âme, que tout son être se retournait vers les biens perdus.

— Regarde ! — dit-il, en indiquant la muette

plaine lagunaire qui, çà et là, se ridait au passage de la brise. — Est-ce qu'elles n'aspirent pas à devenir musique, ces lignes infinies de silence?

Pâle dans le calme de l'après-midi, l'estuaire portait légèrement ses îles comme le ciel porte ses nuages les plus doux. Les longues bandes minces du Lido et de la Terre-ferme avaient l'inconsistance de ces débris noirâtres qui flottent en cordons sur les eaux apaisées. Torcello, Burano, Mazzorbo, San-Francesco-del-Deserto, vus de loin, présentaient l'apparence, non pas de rivages abordables, mais de pays submergés dont les cimes dépasseraient la surface de l'eau comme les hunes des navires coulés à pic. Faibles étaient les traces des hommes sur cette solitude plane, comme les lettres rongées par le temps sur les pierres sépulcrales.

— Or donc le maître verrier, entendant chez Zeno célébrer le fameux orgue du roi de Hongrie : « *Corpo de Baco !* » s'écria-t-il. « *I vedarà che organo che savarò far anca mi co' la mia cana, liquida musa canente ! Vogio far el Dio de i organi ! Dant sonitum glaucæ per stagna loquacia cannæ... Vogio che l'acqua de la laguna ghe daga el son e che i pali, le piere, i pessi, i canta anca lori ! Multisonum silentium... I vedarà, corpo de Diana*[1] *!* » Tous les

1. « Corps de Bacchus ! Vous verrez quel orgue je saurai faire, moi aussi, avec ma canne, *liquida musa canente !* Je veux faire le Dieu des orgues ! *Dant sonitum glaucæ per stagna loquacia cannæ...* Je veux que l'eau de la lagune lui donne le son, et que les pieux, les pierres, les poissons chantent aussi ! *Multisonum silentium...* Vous verrez, corps de Diane ! »

assistants se mirent à rire, sauf Giulia da Ponte, parce qu'elle avait les dents noires. Et le Sansovino fit une dissertation sur les orgues hydrauliques. Mais le fanfaron, avant de prendre congé, convia la compagnie à entendre sa nouvelle musique pour le jour de la Sensa, et il promit que le Doge sur son Bucentaure s'arrêterait au milieu de la lagune pour écouter. Ce soir-là, le bruit courut à Venise que Dardi Seguso avait perdu le sens ; et le Conseil, qui était plein de tendresse pour ses verriers, envoya un messager à Murano afin de prendre des nouvelles. Le messager trouva l'artisan avec sa courtisane Perdilanza del Mido qui le caressait, inquiète et effrayée parce qu'il lui semblait que Dardi extravaguait. Le maître, après avoir regardé le messager avec des yeux de flamme, éclata d'un rire puissant qui rassura sur l'état de son esprit mieux que toute parole ; et, très calme, il lui ordonna de rapporter au Conseil que, pour la Sensa, Venise, avec San-Marco, le Grand-Canal et le palais des Doges, posséderait encore une autre merveille. Et, le jour suivant, il présenta requête pour obtenir une des cinq petites îles qui entouraient Murano comme les satellites d'une planète, disparues aujourd'hui ou changées en velmes. De Temòdia, Trencòre, Galbaia, Mortesina et la Folega, après avoir exploré les eaux, il choisit Temòdia comme on choisit une fiancée. Et Perdilanza del Mido commença d'entrer en affliction... Regarde, Fosca ! Nous passons sur le souvenir de Temòdia, peut-être ! Les tuyaux de l'orgue sont ensevelis dans la vase ; mais ils ne pour-

riront pas. Il y en avait sept mille. Nous passons sur les ruines d'une forêt de verre mélodieux. Comme les algues sont délicates. ici !

Il se penchait sur les belles eaux, et elle aussi, à l'autre bord. Les rubans, les plumes, le velours, toutes les matières ténues qui composaient avec un art sobre et fin le chapeau de la Foscarina ; ses yeux et l'ombre glauque où ils vivaient ; le sourire même par où elle rendait charmante la grâce de son défleurir ; le bouquet de jonquilles fixé sur la proue à la place du petit fanal ; les imaginations rares de l'animateur ; les noms rêvés des îles disparues ; l'azur qui tour à tour se découvrait puis se cachait dans le brouillard neigeux ; les cris assourdis des oiseaux invisibles ; toutes les choses les plus délicates étaient vaincues par les jeux de ces apparences fugitives, par les couleurs de ces chevelures salines qui palpitaient dans la vicissitude du flux et du reflux, se tournant comme sous des caresses alternées. Il semblait que deux miracles confondus les colorassent. Vertes comme le blé qui naît dans le sillon, fauves comme le feuillage qui meurt sur le jeune chêne, et vertes et fauves avec les innombrables nuances des plantes qui naissent et qui meurent, elles offraient l'image d'une saison ambiguë qui aurait été propre à la lagune dans son lit. Le jour, en les éclairant à travers l'eau limpide, ne perdait rien de sa force, mais il acquérait plus de mystère ; de telle sorte que dans leur mollesse il y avait un souvenir de leur obéissance aux attractions de la lune.

— Et pourquoi donc Perdilanza s'affligeait-elle ? — demanda la Foscarina, toujours penchée sur les belles eaux.

— Parce que, dans la bouche et dans le cœur de son amant, son nom, à elle, était vaincu par le nom de Temòdia, qu'il prononçait avec ferveur, et parce que cette île était l'unique lieu où il ne lui fût pas permis de le suivre. Il avait construit là son nouvel atelier ; et il s'y tenait la plus grande partie du jour et la nuit presque tout entière, assisté de ses ouvriers qu'il avait astreints au secret par un serment devant l'autel. Le Conseil, en ordonnant que le maître fût pourvu de tout ce qui lui serait nécessaire pour sa terrible besogne, décréta qu'il aurait la tête tranchée dans le cas où son œuvre se montrerait inférieure à son orgueil. Alors, Dardi mit un fil d'écarlate autour de son cou nu.

La Foscarina se redressa pour s'abandonner de nouveau sur les coussins noirs, songeuse. Entre les apparences de la prairie marine et celles du conte, elle s'égarait comme dans le labyrinthe ; et elle commençait à éprouver la même anxiété qu'alors, parce que dans son esprit la réalité se confondait avec les fantômes. Au moyen de ces étranges figures, le poète semblait parler de lui-même comme ce dernier soir de septembre où il lui avait expliqué le mythe de la grenade ; et le nom de la femme imaginaire commençait justement par les deux premières syllabes du nom qu'il lui donnait à elle-même, en ce temps-là ! — Voulait-il donc, sous le voile de ce récit, lui faire

entendre quelque chose? Et quelle chose? Et pourquoi, dans le voisinage du lieu où elle avait été prise de l'horrible rire, se complaisait-il à cette fantaisie qui semblait inspirée par le souvenir de la coupe brisée? — L'enchantement se rompit, l'oubli se dissipa. En tâchant de comprendre, elle se façonna pour elle-même avec cette matière de rêve un instrument de torture. Elle ne prit pas garde que son ami ignorait encore le prochain adieu. Elle le regarda, lui reconnut sur le visage cette félicité intellectuelle qui brillait d'ordinaire en lui comme je ne sais quoi d'adamantin et d'aigu. Instinctivement, elle lui dit au dedans d'elle-même: « Je m'en vais ; ne me blesse pas ! »

— Zorzi, quelle est cette chose blanche qui flotte là-bas, au pied de la muraille? — demanda-t-il au rameur de l'arrière.

Ils côtoyaient Murano. On apercevait les enceintes des jardins, les cimes des lauriers. La fumée noire des fournaises ondulait comme un crêpe suspendu dans l'air argentin.

Alors l'actrice, avec une subite horreur, eut la vision du port lointain où l'attendait le navire énorme et frémissant ; elle revit le nuage perpétuel sur la cité brutale aux mille et mille cheminées, aux montagnes de charbon, aux forêts de mâts, aux monstrueuses armatures ; elle réentendit le fracas des marteaux, le grincement des treuils, le halètement des machines, l'immense gémissement du fer dans le brouillard enflammé.

— *El xe un can morto* [1], dit le rameur.

Une charogne gonflée et jaunâtre flottait près du mur en briques rouges dans les crevasses duquel tremblaient des herbes et des fleurs, filles de la ruine et du vent.

— Rame ! — cria Stelio, pris de dégoût.

La Foscarina ferma les yeux. Sous l'effort des rames, l'esquif s'élança, fila sur l'eau laiteuse. Le ciel se faisait tout blanc. Une égale splendeur diffuse régnait sur l'estuaire. Des voix de marins venaient d'une barque chargée de verdures. De San-Giacomo-di-Palude venait un ramage de moineaux. Une sirène hurla dans le lointain.

— Eh bien, et l'homme au fil d'écarlate... — demanda la Foscarina, anxieuse d'entendre la suite du récit parce qu'elle voulait comprendre.

— Il sentit plus d'une fois sa tête branler sur son cou, — reprit Stelio en riant. — Il avait à souffler des tubes gros comme des troncs d'arbre, et non pas avec la force d'un soufflet, mais avec l'art d'une bouche vivante, tout d'une haleine, sans interruption. Imagine ! Les poumons d'un cyclope n'y auraient pas suffi. Ah ! je te raconterai un jour l'ardeur de cette existence placée entre la hache du bourreau et la nécessité du prodige, en colloque avec les éléments ! Il avait le Feu, l'Eau et la Terre ; mais l'Air, le mouvement de l'Air lui manquait. Cependant, chaque matin, les Dix envoyaient un homme rouge lui donner le bonjour : cet homme rouge, tu sais, qui, le capuchon

1. « C'est un chien mort. »

sur les yeux, embrasse la colonne dans l'*Adoration des Mages* du second Bonifazio. Après des essais infinis, Seguso eut une bonne idée. Ce jour-là, sous les lauriers, avec le Priscianèse, il s'était entretenu de la demeure d'Éole et de ses douze fils et de l'atterrissage du fils de Laërte à l'île occidentale. Il relut Homère, Virgile et Ovide dans les belles impressions aldines. Puis, il alla trouver un mage esclavon qui avait la renommée d'enchanter les Vents en faveur des longues navigations : « *Mi gavaria bisogno de un ventesèlo né tropo forte né tropo fiapo, docile, da podermelo manipolar come che vogio mi, un ventesèlo che me serva per supiar certi veri che go in testa... Lenius aspirans aura secunda venit... M'astu capio, vechio*[1] ? »

Le conteur eut un sonore éclat de rire, parce qu'il voyait la scène avec tous ses détails dans une maison sise Calle-della-Testa, à San-Zanepolo, où l'Esclavon vivait avec sa fille Cornelia l'Esclavonette, *honorata cortegiana (piezo so pare, scudi 2)*[2].

— *Cossa galo ? Savàrielo ?*[3] — pensaient les deux gondoliers, surpris d'entendre Stelio mêler des paroles de leur langue aux syllabes obscures.

La Foscarina essayait de seconder cette gaieté ;

1. « Il me faudrait un petit vent ni trop fort ni trop faible, bien docile, que je pourrais manier comme je voudrais ; un petit vent qui me servirait pour souffler certains verres que j'ai en tête... *Lenius aspirans aura secunda venit...* M'as tu compris, vieux ? »

2. « Honorée courtisane (chez son père, deux écus). »

3. « Qu'est-ce qu'il a ? Devient-il fou ? »

mais elle souffrait du rire juvénile comme naguère dans les détours du labyrinthe.

— L'histoire est longue, reprit-il. Un jour, j'en ferai quelque chose. Je me la réserve pour une saison de loisirs... Imagine! L'Esclavon fait le sortilège. Dardi envoie chaque nuit les marins aux Trois-Ports pour dresser l'embuscade au *Ventesèlo*. Une nuit enfin, peu avant l'aube, au moment où la lune se couche, ils le surprennent endormi sur un banc de sable, au milieu d'une troupe d'hirondelles lasses qu'il conduisait... Il est là, couché sur le dos, respirant aussi légèrement qu'un enfant, dans l'arome salin, presque recouvert par les innombrables queues fourchues; la houle berce son sommeil; les noires et blanches voyageuses palpitent sur lui, fatiguées de leur long vol...

— Oh! doux ami! — s'écria-t-elle, à cette fraîche peinture. — Où as-tu vu cela?

— C'est ici que commence la grâce de la légende... Les marins le saisissent, le lient avec des brins d'osier, l'emportent à bord et font voile vers Temòdia. La barque est envahie par les hirondelles qui n'abandonnent point le meneur de leur vol...

Stelio s'arrêta parce que les particularités de l'aventure se pressaient dans son imagination si nombreuses qu'il ne savait plus choisir. Mais il prêta l'oreille à un chant aérien qui venait du côté de San-Francesco-del-Deserto. On apercevait le clocher un peu oblique de Burano, et, derrière l'île aux fleurs de fil, les clochers de Torcello dans la splendeur solitaire.

— Eh bien? sollicita sa compagne.

— Je ne puis en dire davantage, Fosca. Je sais trop de choses... Figure-toi que Dardi s'éprend de son prisonnier!... Celui-ci se nomme Ornitio, parce qu'il est meneur d'oiseaux migrateurs. Un continuel gazouillement d'hirondelles entoure Temòdia; les nids pendent aux poutres et aux solives des échafaudages qui entourent l'œuvre; quelques ailes se grillent aux flammes de la fournaise, quand Ornitio souffle dans la canne pour créer avec la boule de pâte incandescente une colonne lumineuse et légère. Mais, avant de l'apprivoiser et de lui enseigner l'art, ah! que de peine! Le maître du feu commence par lui parler latin et lui réciter des vers de Virgile, croyant être compris. Mais Ornitio à la chevelure bleue parle grec, naturellement, avec une prononciation un peu sifflante... Il sait par cœur deux odes de Sapho, inconnues aux humanistes : les deux odes qu'un jour de printemps il porta de Mytilène à Chio; et, lorsqu'il souffle les tubes inégaux, il se rappelle la syrinx de Pan... Je te dirai, je te dirai un jour toutes ces choses.

— Et de quoi se nourrissait-il?

— De pollen et de sel.

— Et qui lui en donnait?

— Personne. Il lui suffisait de respirer le pollen et le sel épars dans l'air.

— Et il ne cherchait pas à s'enfuir?

— Toujours. Mais Seguso prenait des précautions infinies, comme un amoureux qu'il était.

— Et Ornitio répondait-il à cet amour ?

— Oui, il commença de l'aimer aussi, surtout à cause de ce fil d'écarlate que le maître portait continuellement autour de son cou nu.

— Et Perdilanza ?

— Délaissée, elle languissait de douleur. Je te raconterai, un jour... J'irai un été sur la plage de Pellestrina pour t'écrire ce beau conte dans le sable d'or.

— Mais comment cela finit-il ?

— Le prodige s'accomplit. L'Archi-orgue s'élève à Temòdia avec ses sept mille tuyaux de verre, semblable à une de ces forêts congelées qu'Ornitio, — enclin à magnifier ses voyages, — disait avoir vues dans le pays des Hyperboréens. Vient enfin le jour de la Senza. Le Sérénissime, entre le Patriarche et l'Archevêque de Spalatro, s'avance hors du bassin de San Marco sur le Bucentaure. Si grande est la pompe qu'Ornitio croit au retour triomphal du fils de Chronos. Les vannes s'ouvrent autour de Temòdia ; et, animé par le silence éternel de la lagune, l'instrument gigantesque répand sous les doigts magiques du nouveau musicien une onde d'harmonies si vaste qu'elle arrive jusqu'à la Terre-ferme et se propage dans l'Adriatique. Le Bucentaure s'arrête, parce que ses quarante rames se sont abaissées le long de ses flancs comme des ailes qui se replient, abandonnées sur les tolets par la chiourme frappée de stupeur. Mais, tout à coup, l'onde se brise, se réduit à quelques sons discordants, s'affaiblit, s'éteint. Dardi sent tout à coup l'orgue s'assourdir sous ses doigts

comme si l'âme de l'instrument défaillait, comme si une force étrangère dévastait le prodigieux appareil dans ses profondeurs. Qu'est-il advenu ? Le maître n'entend que la grande clameur de raillerie qui lui arrive à travers les tuyaux muets, le bruit des canons qui tonnent, le brouhaha de la populace. Une embarcation se détache du Bucentaure, amenant l'homme rouge avec le billot et la hache. Le coup, dont la place est marquée par le fil d'écarlate, est précis. La tête tombe : elle est lancée sur l'eau où elle flotte comme celle d'Orphée...

— Qu'est-il advenu ?

— Perdilanza s'est jetée dans les vannes ! L'eau l'a entraînée dans les profondeurs de l'orgue. Son corps avec toute sa fameuse chevelure est resté en travers de l'appareil vaste et délicat, dont il a obstrué le cœur sonore.

— Mais Ornitio ?

— Ornitio recueille sur l'eau la tête sanglante et s'envole vers la mer. Les hirondelles sentent sa fuite et elles le suivent. En quelques instants se forme derrière le fugitif un nuage blanc et noir d'hirondelles. À Venise et dans les îles tous les nids sont déserts, par suite de ce départ hors de saison. L'Été est sans vols. Septembre est sans les adieux qui, d'ordinaire, le faisaient triste et gai.

— Et la tête de Dardi ?

— *Dove sia nessun lo sa!* [1] — conclut en riant le conteur.

1. « Où elle est, nul ne le sait. » — Vers traditionnel qui termine les contes populaires en Italie.

Et de nouveau il prêta l'oreille à ce chant aérien, où il commençait à distinguer un rythme.

— Entends-tu? dit-il.

Et il fit signe aux gondoliers de s'arrêter. Les rames demeurèrent levées sur les fourches. Le silence était si profond que, de la même façon dont on entendait au loin le chant des oiseaux, on entendait tout près l'égouttement des pales.

— *Le xe le calandrine,* — avertit Zorzi à voix basse, — *che, povarete, le canta anca lore le lode de San Francesco* [1].

— Rame !

La gondole glissa sur l'eau comme sur un lait diaphane.

— Veux-tu, Fosca, que nous allions jusqu'à San-Francesco?

Elle avait la tête basse et elle songeait.

— Peut-être y a-t-il un sens caché dans ton invention, — lui dit-elle après un instant de silence. — Peut-être ai-je compris.

— Hélas! oui : entre mon audace et celle du maître verrier, il y a peut-être quelque ressemblance. Je devrais peut-être, moi aussi, porter autour du cou un fil d'écarlate, en manière d'avertissement.

— Tu l'auras, toi, ta belle destinée. Pour toi, je suis sans crainte.

Il cessa de rire.

1. « Ce sont les alouettes qui, les pauvrettes, chantent elles aussi les louanges de saint François. »

— Oui, mon amie, il faut que je vainque. Et tu m'y aideras. Tous les matins, moi aussi, j'ai une visite menaçante : l'attente de ceux qui m'aiment et de ceux qui me haïssent, de mes amis et de mes ennemis. Or, le rouge costume du bourreau convient à l'attente ; car il n'y a rien sur terre de plus impitoyable.

— Mais c'est la mesure de ta puissance.

Il sentit dans son foie le bec de son vautour. Instinctivement il se redressa, pris d'une aveugle impatience qui le fit souffrir aussi de cette lente façon d'aller. — Pourquoi vivait-il dans l'oisiveté ? A chaque heure, à chaque minute, il fallait essayer, lutter, s'armer, se fortifier contre la destruction, la diminution, la violation, la contagion. A chaque heure, à chaque minute, il fallait tenir l'œil fixé sur le but, concentrer là toutes ses énergies, sans trêve, sans défaillance. — Ainsi toujours le besoin de la gloire éveillait au fond de son être un instinct sauvage, une fureur de lutte et de représailles.

— Connais-tu cette parole du grand Héraclite : « L'arc a pour nom BIOS et pour œuvre la mort ? » C'est une parole qui, avant même de communiquer aux âmes sa signification certaine, les excite. Je l'entendais en moi continuellement, ce soir d'automne où j'étais assis à ta table, lors de l'Épiphanie du Feu. Ce soir-là, j'eus vraiment une heure de vie dionysiaque, une heure de délire secret mais terrible, comme si j'avais contenu la montagne incendiée où hurlent et se déchaînent les Thyades. Vraiment, il me semblait

entendre par intervalles des clameurs et des chants et les cris d'un lointain carnage. Et je m'étonnais de rester immobile, et le sentiment de mon immobilité corporelle augmentait ma frénésie profonde. Et je ne voyais plus rien hormis ta figure qui tout à coup était devenue extraordinairement belle, et dans ta figure la force de toutes tes âmes, et, derrière, les pays et les multitudes. Ah ! si je pouvais te dire comment je t'ai vue ! Dans ce tumulte, alors que passaient des images merveilleuses accompagnées par des torrents de musiques, je te parlais comme à travers une bataille, je te jetais des appels que tu entendais peut-être, non pour l'amour seulement, mais pour la gloire, non pour une soif unique, mais pour deux soifs ; et je ne savais laquelle était la plus ardente. Et, comme alors m'apparaissait ta face, de même aussi m'apparaissait la face de mon œuvre. Je l'ai vue, te dis-je ! Avec une rapidité incroyable, dans la parole, dans le chant, dans le geste, dans la symphonie, mon œuvre s'intégra et vécut d'une vie telle que, si je réussissais à en infuser une partie dans les formes que je veux exprimer, je pourrais vraiment enflammer de moi l'univers.

Il parlait d'une voix contenue ; et la véhémence réprimée de ses paroles avait une étrange répercussion sur cette eau paisible, dans cette lumière blanche où se prolongeait la cadence régulière des deux rames.

— Exprimer ! Voilà ce qui est nécessaire. La plus haute vision n'a aucune valeur si elle n'est pas manifestée et condensée en formes vivantes. Et moi, j'ai

à créer tout. Je ne verse pas ma substance dans des moules reçus en héritage. Mon œuvre est tout entière de mon invention. Je ne dois et je ne veux obéir qu'à mon instinct et au génie de ma race. Et, néanmoins, comme Dardi qui vit chez Caterino Zeno le fameux orgue, j'ai, moi aussi, devant mon esprit une autre œuvre exécutée par un créateur formidable, une œuvre gigantesque, là, debout au milieu des hommes.

L'image du créateur barbare lui réapparut : les yeux bleus brillèrent sous le vaste front, les lèvres se serrèrent sur le menton puissant, armées de sensualité, d'orgueil et de dédain. Puis, il revit les cheveux blanchis que le vent âpre agitait sur cette nuque sénile, sous les larges bords du feutre, et l'oreille presque livide, au lobe gonflé. Puis, il revit le corps immobile, abandonné sur les genoux de la femme au visage de neige, et le faible tremblement de ce pied qui pendait. Il se rappela son indicible frisson d'épouvante et de joie, lorsqu'à l'improviste il avait senti sous sa main repalpiter le cœur sacré.

— Ah ! ce n'est pas devant, c'est autour de mon esprit que je devrais dire. Parfois, cela ressemble à un océan furieux qui essaierait de me renverser et de m'engloutir. Ma Temòdia est une roche de granit en haute mer ; et je suis comme un ouvrier occupé à y construire un pur temple dorique parmi la violence des flots contre lesquels il doit défendre l'ordonnance de ses colonnes, ayant l'esprit incessamment tendu pour ne jamais cesser d'ouïr, parmi ce fracas, le

rythme intérieur qui seul doit régler les intervalles de ses lignes et de ses espaces. En ce sens encore, ma tragédie est un combat.

Il revit le palais patricien tel qu'il lui était apparu dans la première aube d'octobre, avec ses aigles, avec ses coursiers, avec ses amphores, avec ses roses, clos et muet comme un haut sépulcre, tandis que, sur le faîte, le ciel s'enflammait au souffle de l'aurore.

— Dans cette aube, continua-t-il, après la nuit de délire, comme je passais par le canal et longeais le mur d'un jardin, je cueillis de petites fleurs violettes poussées dans les interstices de la brique et je fis aborder la gondole au palais Vendramin pour les jeter devant la porte. L'offrande était trop modeste, et je pensai aux lauriers, aux myrtes et aux cyprès. Mais, par cet acte spontané, j'exprimais ma reconnaissance envers Celui qui devait imposer à mon esprit la nécessité d'être héroïque dans son effort pour s'affranchir et pour créer.

S'animant d'un rire subit, il se tourna vers le rameur de l'arrière :

— Te rappelles-tu, Zorzi, cette régate que nous courûmes un matin pour accoster le bragozzo ?

— *Altro che ricordarme ! Che vogada ! Go ancora i brazzi indolentrai ! E quela sgnèsola de fame, paroncin, dove la metelo? Ogni volta che vedo el paron de la barca, el me domanda sempre de quel foresto che se ga slapà quel tantin de pagnota co'quel corbato de fighi e de ua... El dixe che no'l se desmentegarà mai de quel zorno, perché el ga fato la più bela*

pescada de la so vita. El ga tirà su dei sgombri come che no se ghe ne vede mai[1]...

Le rameur n'interrompit son bavardage qu'au moment où il s'aperçut que le seigneur ne l'écoutait plus et qu'il convenait de se taire et même de retenir son haleine.

— Tu entends le chant? — dit Stelio à la Foscarina en lui prenant doucement une main, parce qu'il regrettait d'avoir ravivé ce souvenir qui lui était pénible.

Elle releva son visage et dit :

— Où est-il? Dans le ciel? Sur la terre?

Une mélodie infinie se répandait parmi la blanche paix.

Elle dit :

— Comme il monte !

Elle sentit tressaillir la main de son ami.

— Lorsque Alexandre arrive dans la chambre lumineuse où la vierge a lu la lamentation d'Antigone, — dit-il, surprenant dans sa conscience un indice du travail mystérieux qui se poursuivait au fond de lui-même, — il raconte qu'il a chevauché dans la plaine

1. « Je le crois bien, que je me la rappelle! Quelle nage! J'en ai encore les bras endoloris ! Et cette coquine de faim, qu'en faites-vous, seigneur? Chaque fois que je vois le patron de la barque, il ne manque pas de me demander des nouvelles de cet étranger qui a dévoré cette miche de rien du tout avec cette corbeille de raisins et de figues... Il dit qu'il n'oubliera jamais ce jour-là, parce qu'il y a fait la plus belle pêche de sa vie. Il a tiré de l'eau des maquereaux comme il n'en avait jamais vus... »

d'Argos et qu'il a traversé l'Inachus, fleuve de cailloux brûlés. Toutes les campagnes sont couvertes de petites fleurs sauvages qui se meurent; et le chant des alouettes remplit tout le ciel... Des milliers d'alouettes, une multitude sans nombre... Il raconte que, tout à coup, l'une d'elles est tombée aux pieds de son cheval, pesante comme une pierre, et qu'elle est restée là, muette, foudroyée par son ivresse, pour avoir chanté avec trop de joie. Il l'a ramassée. « La voici ! » Alors, tu tends vers lui ta main, tu la prends et tu murmures : « Oh ! elle est tiède encore... » Pendant que tu parles, la vierge tremble. Tu la sens trembler...

La Tragédienne sentit de nouveau le froid dans la racine de ses cheveux, comme si de nouveau l'âme de l'aveugle fût entrée en elle.

— A la fin du Prélude, l'impétuosité des progressions chromatiques exprime cette joie grandissante, cette anxiété d'allégresse... Écoute ! Écoute !... Ah ! quelle merveille ! Ce matin, Fosca, ce matin je travaillais... C'est ma mélodie, la même, qui maintenant se développe dans le ciel... Ne sommes-nous pas en état de grâce?

Un esprit de vie parcourait la solitude; une aspiration véhémente rendait le silence ému. Il semblait que dans les lignes immobiles, dans les horizons vides, dans les eaux planes, dans les terres couchées, une volonté naturelle de s'élever passât comme un réveil ou comme l'annonce de quelque grand retour. L'âme de cette femme s'y abandonna toute, comme une feuille à un tourbillon ; et elle fut ravie aux sommets

de l'amour et de la foi. Mais l'impatience fébrile d'agir, la hâte d'entreprendre, le besoin d'exécuter assaillirent le jeune homme. Sa capacité de travail sembla se multiplier. Il se représenta la plénitude de ses heures à venir. Il vit les aspects concrets de son œuvre, l'entassement des pages, le volume des parties d'orchestre, la variété de la besogne, la richesse des matières aptes à recevoir le rythme. Il vit pareillement la colline romaine, l'édifice naissant, l'équilibre des pierres taillées, les ouvriers attentifs au maçonnage, l'architecte vigilant et sévère, la masse du Vatican dressée en face du Théâtre d'Apollon, la ville sainte étendue au dessous. Il évoqua en souriant l'image de ce petit homme qui soutenait l'entreprise avec une magnificence papale ; il salua la figure exsangue et nasue de ce prince romain qui, ne forlignant pas de l'honneur de son nom, se servait de l'or accumulé durant des siècles de rapine et de népotisme pour élever un temple harmonieux à la renaissance des Arts qui avaient illuminé de beauté la vie forte de ses ancêtres.

— Dans une semaine, Fosca, mon Prélude sera terminé, si la grâce m'assiste. Je voudrais tout de suite l'essayer dans l'orchestre. Peut-être irai-je à Rome pour cela. Antimo della Bella est plus impatient que moi-même : presque chaque matin, je reçois une lettre de lui. Je crois aussi que ma présence à Rome pendant quelques jours sera nécessaire pour empêcher certaines erreurs dans la construction du Théâtre. Antimo m'écrit que l'on discute sur l'opportunité

d'abattre le vieil escalier de pierre qui monte du jardin des Corsini jusqu'au Janicule! Je ne sais si tu as dans la mémoire l'image de ce lieu. La rue qui conduira au Théâtre, après avoir passé sous l'Arco-Settimano, contourne le flanc du Palais Corsini, traverse le jardin et arrive au pied de la colline. La colline, — tu l'as dans la mémoire? — est toute verdoyante, couverte de petites prairies, de roseaux, de cyprès, de platanes, de lauriers et d'yeuses : elle a un aspect sylvestre et sacré, avec sa couronne de hauts pins d'Italie. Sur la pente, c'est une véritable forêt d'yeuses, arrosée par des courants souterrains. Toute la colline est riche d'eaux vives. A gauche, la Fontana-Paolina s'élève comme un château-fort. Plus bas s'étend la tache noire du Bosco-Parrasio, où siégeaient autrefois les Arcadiens. Un escalier de pierre, partagé en deux branches par une succession de larges vasques débordantes, mène à une terrasse où aboutissent deux avenues de lauriers vraiment apolloniennes et dignes de conduire les hommes vers la Poésie. Qui pourrait imaginer une entrée plus noble! Les siècles y ont mis l'ombre du mystère. La pierre des marches, des balustres, des vasques, des statues rivalise d'âpreté avec l'écorce des platanes vénérables, devenus creux par la vieillesse. On n'entend que le chant des oiseaux, le clapotis des jets d'eau, le murmure du feuillage; et je crois que les poètes et les simples pourraient y entendre la palpitation des Hamadryades et le souffle de Pan...

Infatigable, le chœur aérien montait, montait, sans

rémissions, sans pauses, emplissant de lui-même tous les espaces, pareil au désert immense, pareil à la lumière infinie. L'impétueuse mélodie créait dans le sommeil des lagunes l'illusion d'une anxiété unanime qui se fût élevée des eaux, des sables, des herbes, des vapeurs, de toutes les choses naturelles, pour en suivre l'essor. Toutes les choses, qui naguère semblaient inertes, avaient maintenant une respiration profonde, une âme émue, un désir de s'exprimer.

— Écoute ! Écoute !

Et les images de la Vie évoquées par l'animateur, et les antiques noms des énergies immortelles qui circulent dans l'Univers, et les aspirations des hommes à franchir le cercle de leur supplice quotidien pour s'apaiser dans la splendeur de l'Idée, et les vœux et les espérances, et les audaces et les efforts, dans ce lieu d'oubli et de prière, en face de l'île humble où l'Époux de la Pauvreté avait laissé ses traces, furent exemptes de l'ombre de la Mort par la seule vertu de cette mélodie.

— Ne dirait-on pas l'allégresse frénétique d'un assaut ?

En vain les rives ternes, les pierres désagrégées, les racines pourries, les vestiges des œuvres détruites, les odeurs de la dissolution, les cyprès funèbres, les croix noires, en vain tout cela rappelait-il la parole même que, le long du fleuve, les statues avaient signifiée avec leurs lèvres de pierre. Plus fort que toutes les apparences, ce chant de liberté et de victoire touchait seul le cœur de celui qui devait créer avec joie.

« En avant ! En avant ! Plus haut, toujours plus haut ! »

Et le cœur de Perdita, pur de toute lâcheté, prêt à toutes les épreuves, imitant l'ascension de l'hymne, se repromit à la Vie. Comme à l'heure lointaine du délire nocturne, elle répétait : « Servir ! Servir ! »

L'esquif entrait dans un canal renfermé entre deux berges vertes qui arrivaient si exactement au niveau de l'œil que l'on y apercevait les tiges innombrables de l'herbe et que l'on y distinguait les nouvelles à leur couleur plus tendre.

Laudato si, mi signore, per sora nostra matre terra,
la quale ne sustenta et governa
et produce diversi fructi con coloriti flori et herba[1].

A la plénitude de son âme, l'amante mesurait l'amour du Poverello pour les créatures. Telle était son abondance qu'elle cherchait partout des choses vivantes à adorer ; et ses yeux redevenaient enfantins,

1. « Loué sois-tu, mon Seigneur, pour sœur notre mère la terre, — qui nous soutient et nous nourrit — et produit les fruits variés avec les fleurs colorées et l'herbe. »

et toutes ces choses s'y miraient comme dans la paix de l'eau, et quelques-unes semblaient revenir de son passé le plus lointain pour se faire reconnaître et se présentaient à elle sous un aspect d'apparitions inattendues.

Quand l'esquif aborda, elle s'étonna d'être arrivée.

— Veux-tu descendre ? Ou bien, préfères-tu revenir en arrière? — lui demanda Stelio, secouant sa rêverie.

D'abord elle hésita, parce que sa main était dans la main de l'aimé, et que se détacher de lui la fâchait comme une diminution de douceur.

— Oui, — répondit-elle avec un sourire. — Marchons aussi un peu sur cette herbe.

Ils débarquèrent dans l'île de saint François. Quelques jeunes cyprès les accueillirent timidement. Nul visage humain ne se montra. La myriade invisible emplissait de son cantique le désert. La brume se déchirait, s'agglomérait en nuages, au déclin du soleil.

— Sur combien d'herbe nous avons marché, n'est-ce pas, Stelio !

Il dit :

— Mais à présent vient la montée rocheuse.

Elle dit :

— Vienne la montée, et qu'elle soit rude !

Il s'étonna de la gaieté inaccoutumée qu'exprimait l'accent de sa compagne. Il la regarda ; au fond de ces beaux yeux, il vit l'ivresse.

— Pourquoi, dit-il, nous sentons-nous si joyeux et si libres dans cette île perdue ?

— Est-ce que tu le sais, toi ?

— Pour les autres, c'est un pèlerinage triste. Quand on vient ici, on s'en retourne avec le goût de la mort dans la bouche.

Elle dit :

— Nous sommes en état de grâce.

Il dit :

— Plus on espère, plus on vit.

Et elle :

— Plus on aime, plus on espère.

Le rythme du chant aérien ne cessait pas d'attirer à soi leurs essences idéales.

Il dit :

— Comme tu es belle !

Une subite rougeur inonda ce visage passionné. Elle s'arrêta, palpitante. Elle ferma presque les paupières.

Elle dit, d'une voix étouffée :

— Il passe un courant chaud. Sur l'eau, de temps à autre, ne sentais-tu pas une bouffée de tiédeur ?

Elle aspira l'air.

— Il y a comme une odeur de foin fauché. Ne la sens-tu pas ?

— C'est l'odeur des algues : les bancs commencent à découvrir.

— Regarde les belles campagnes !

— Ce sont les Vignoles. Et là-bas, c'est le Lido. Et, là-bas, c'est l'île de Sant'Erasmo.

Le soleil, sans voile maintenant, dorait tout l'estuaire. L'humidité des bancs émergés imitait l'éclat

des fleurs. Les ombres des petits cyprès devenaient plus longues et plus bleues.

— Je suis certaine, dit-elle, que dans le voisinage, quelque part, les amandiers fleurissent. Allons sur la digue.

Elle secoua la tête en arrière, par un de ces mouvements instinctifs qui semblaient rompre un frein ou se débarrasser d'une entrave.

— Attends!

Et, retirant vivement les deux grandes épingles qui fixaient son chapeau, elle se découvrit la tête. Elle retourna sur ses pas vers la rive et jeta dans la gondole la chose scintillante. Elle rejoignit son ami, légère, relevant avec les doigts la masse de ses boucles où l'air pénétra et où brillèrent les rayons. Elle sembla éprouver un grand soulagement, comme si sa respiration s'était élargie.

— Les ailes souffraient? dit Stelio en riant.

Et il regarda le pli rude, fait, non par le peigne, mais par la tempête.

— Oui; le moindre poids me gêne. Si je ne craignais de paraître singulière, j'irais toujours tête nue. Mais, quand je vois les arbres, je ne puis plus résister. Mes cheveux se souviennent qu'ils sont nés d'espèce sauvage; et ils veulent respirer à leur guise, du moins dans le désert...

Franche et vive, elle cheminait sur l'herbe avec une svelte ondulation. Et il se rappela ce jour où, dans le jardin Gradenigo, elle lui avait paru ressembler au beau lévrier fauve.

— Oh ! voici un capucin !

Le frère gardien venait à leur rencontre et les saluait avec affabilité. Il s'offrit au visiteur pour l'introduire dans le couvent ; mais il l'avertit que la règle interdisait l'entrée à sa compagne.

— Irai-je ? — dit Stelio, interrogeant du regard son amie qui souriait.

— Oui, va.

— Mais tu resteras seule ?

— Je resterai seule.

— Je te rapporterai une écaille du pin vénéré.

Il suivit le franciscain sous le petit portique au plafond de solives, où étaient suspendus les nids vides des hirondelles. Avant de franchir le seuil, il se retourna pour envoyer un salut à son amie. La porte se referma.

O BEATA SOLITVDO !

O SOLA BEATITVDO !

Alors, de même que dans l'orgue un changement de registre change instantanément les sons, de même toutes les pensées de la femme se transfigurèrent soudain. L'horreur de l'absence, le pire des maux, apparut à l'âme de l'amante. Son ami n'était plus là : elle n'entendait plus cette voix, ne sentait plus cette haleine, ne touchait plus cette main douce et ferme. Elle ne le voyait plus vivre ; elle ne voyait plus l'air, la lumière, l'ombre, toute la vie du monde, s'harmoniser avec cette vie-là. « S'il ne revenait plus ! Si cette porte ne se

rouvrait plus ! » Cela ne pouvait pas être. Certainement il repasserait le seuil dans quelques minutes, et elle le recevrait encore dans ses prunelles et dans son sang. Mais, hélas ! d'ici quelques jours, ne devait-il pas disparaître comme à présent ? Et d'abord la plaine, et puis la montagne, et puis des plaines et des montagnes et des fleuves, et puis le détroit et puis l'océan, l'espace infini que ne franchissent ni les cris ni les pleurs, ne devaient-ils pas s'interposer entre elle et ce front, ces yeux, ces lèvres ? L'image de la ville brutale, noire de charbon, hérissée d'armatures, occupa l'île paisible ; le fracas des marteaux, le grincement des treuils, le halètement des machines, l'immense gémissement du fer couvrirent la printanière mélodie. Et à chacune de ces simples choses, à l'herbe, aux sables, aux eaux, aux algues, à cette plume suave qui descendait de là-haut, tombée peut-être d'une petite gorge chantante, s'opposèrent les rues inondées par les torrents humains, les maisons aux mille yeux difformes, pleines de fièvres ennemies du sommeil, les théâtres remplis par l'inquiétude ou par la stupeur des hommes qui accordaient une heure de relâche à leurs volontés férocement tendues pour la guerre des lucres. Et elle revit son image et son nom sur les murailles contaminées par la lèpre des affiches, sur les tableaux promenés à la ronde par les porteurs hébétés, sur les ponts gigantesques des fabriques, sur les portières des véhicules, en haut, en bas, partout.

— Tiens ! Regarde ! Une branche d'amandier ! L'amandier est fleuri dans le jardin du couvent, au

second cloître, proche la grotte du pin vénéré... Et tu le savais !

Stelio accourait vers elle, joyeux comme un enfant, suivi par le capucin souriant qui portait un bouquet de thym.

— Tiens ! Regarde quel miracle !

Tremblante, elle prit la branche ; et ses yeux se mouillèrent de larmes.

— Tu le savais !

Il aperçut entre les cils de son amie la lueur soudaine, quelque chose d'argenté et de tendre, une humidité lumineuse et fluide qui fit ressembler le blanc de l'orbite aux pétales des fleurs. Et ce qu'alors, dans toute la personne de l'amante, il aima éperdument, ce furent les plis délicats qui rayonnaient du coin des yeux vers les tempes, et les petite veines sombres qui rendaient les paupières pareilles aux violettes, et l'ondulation des joues, et le menton effilé, et tout ce qui ne pouvait plus refleurir, toute l'ombre répandue sur ce passionné visage.

— Ah ! mon père, — dit-elle avec une apparente gaieté, en réprimant son angoisse, — le Poverello ne va-t-il pas pleurer en paradis pour cette branche cassée ?

Le Père sourit avec une malicieuse indulgence.

— Quand ce bon seigneur, répondit-il, a vu l'arbre, il ne m'a pas laissé le temps d'ouvrir la bouche. Il avait déjà sa branche dans la main, et j'ai pu dire seulement Amen. Mais l'amandier est riche.

Il était placide et affable avec sa couronne de cheveux presque tous noirs encore autour de la tonsure, avec son visage olivâtre et fin, avec ses grands yeux fauves qui resplendissaient, limpides comme des topazes.

— Voici le thym qui embaume, — ajouta-t-il, en offrant les petites herbes.

On entendait un chœur de voix juvéniles qui chantaient un Répons.

— Ce sont les novices. Nous en avons quinze

Et il accompagna les visiteurs jusqu'au pré qui s'étendait derrière le couvent. Debout sur la digue, au pied d'un cyprès fendu par la foudre, le bon franciscain montra d'un geste les îles fécondes, célébra leur abondance, dénombra les espèces des fruits, loua les plus exquises selon la saison, indiqua du doigt les barques faisant voile vers le Rialto avec les verdures nouvelles.

— *Laudato si, mi signore, per sora nostra matre terra !* — dit la femme à la branche fleurie.

Le franciscain fut sensible à la beauté de cette voix féminine. Il se tut.

De hauts cyprès entouraient la prairie pieuse ; et quatre d'entre eux, les plus vieux, portaient la marque de la foudre, étêtés et sans moelle. Immobiles étaient les cimes, seules formes saillantes sur la nappe unie des terres et des eaux qui se confondaient à la ligne de l'horizon. Pas la moindre bave de vent ne ridait le miroir infini. Les fonds algueux transparaissaient comme de clairs trésors ; les roseaux palustres brillaient

comme des verges d'ambre ; les sables émergés imitaient le chatoiement de la nacre ; la vase simulait la mollesse opaline des méduses. Un enchantement profond comme une extase béatifiait le désert. La mélodie des créatures ailées continuait toujours dans les régions invisibles ; mais il semblait qu'elle fût près de s'apaiser enfin dans la sainteté du silence.

— A cette heure, sur les collines de l'Ombrie, — dit celui qui avait blessé l'amandier claustral, — chaque olivier a contre son pied, telle une dépouille, sa botte de branches taillées ; et l'arbre semble plus doux, parce que la botte cache la force des racines tordues. Saint François passe au milieu des airs, et, avec son doigt, il calme la douleur dans les plaies faites par la serpe.

Le capucin se signa et prit congé.

— Loué soit Jésus-Christ !

Les visiteurs le regardèrent s'éloigner sur les ombres que les cyprès jetaient dans la prairie.

— Il a trouvé la paix, dit la Foscarina. Ne te semble-t-il point, Stelio ? Il y avait une grande paix sur son visage et dans sa voix. Regarde aussi sa démarche.

Alternativement, une raie de soleil et une raie d'ombre touchaient la tonsure et le froc.

— Il m'a donné une écaille du pin, — dit Stelio. Je l'enverrai à Sofia, qui a une dévotion pour le Séraphique. La voici. Elle n'a plus l'odeur de la résine. Sens.

A l'intention de Sofia, elle baisa la relique. Les

lèvres de la bonne sœur se poseraient là où s'étaient posées les siennes.

— Envoie-la.

En silence, la tête penchée, ils s'acheminèrent sur les traces de l'homme pacifié, dans la rangée des cyprès chargés de cônes, se dirigeant vers la rive.

— Ne désires-tu pas la revoir ? — demanda la Foscarina à son ami, avec une timide tendresse.

— Oui, beaucoup.

— Et ta mère ?...

— Oui ; mon cœur s'en va vers elle, qui m'attend chaque jour.

— Et tu ne voudrais pas retourner là-bas ?

— Oui, j'y retournerai peut-être.

— Quand ?

— Je ne sais pas encore. Mais je désire revoir ma mère et ma sœur. Je le désire beaucoup, Foscarina.

— Et pourquoi ne vas-tu pas les retrouver ? Qu'est-ce qui te retient ?

Il prit la main qu'elle abandonnait le long de son flanc. Ils continuèrent à marcher ainsi. Comme le soleil oblique les éclairait sur la joue droite, ils voyaient à côté d'eux s'avancer de pair dans l'herbe leurs ombres unies.

— Quand tu te représentais tout à l'heure les collines ombriennes, dit-elle, peut-être pensais-tu aux collines de ton pays. Cette image des oliviers taillés n'était pas pour moi une chose nouvelle. Je me souviens qu'un jour tu m'as parlé de la taille... En aucune autre de ses œuvres l'homme de la glèbe n'a un plus profond

sentiment de la vie muette qui réside dans l'arbre. Quand il est là devant le poirier, le pommier ou le pêcher, tenant la serpette ou le sécateur qui doit accroître les forces et qui peut causer la mort, de toute la sagesse acquise par lui durant ses longs colloques avec la terre et avec le ciel surgit l'esprit génial de la divination. L'arbre est à son heure la plus délicate, lorsque sa sensibilité réveillée afflue dans les bourgeons qui se gonflent et sont près de s'ouvrir. Et l'homme, avec son fer impitoyable, doit régler l'équilibre dans le mystérieux mouvement de la sève ! L'arbre est là, encore intact, ignorant d'Hésiode et de Virgile, en travail pour sa fleur et pour son fruit ; et chaque branche dans l'air est vivante comme l'artère dans le bras de celui qui taille. Quelle est celle qui sera taillée? La sève guérira-t-elle la plaie?... Ainsi me parlais-tu de ton verger, un jour. Je me rappelle. Tu me disais que toutes les blessures devaient être tournées au septentrion, pour que le soleil ne les vît pas. .

Elle parlait comme en ce soir lointain de novembre, quand le jeune homme était arrivé chez elle tout haletant à travers la bourrasque, après avoir transporté le héros.

Il sourit. Et il se laissait entraîner par la chère main. Et il respirait l'odeur de la branche fleurie, pareille à l'odeur d'un lait un peu amer.

— C'est vrai, dit-il. Et Làimo qui pétrissait dans le mortier l'onguent de saint Fiacre, et Sofia qui lui apportait la toile forte pour bander les plus larges plaies, après le pansement...

Il revoyait le paysan à genoux, qui, dans le mortier de pierre, pétrissait la fiente de bœuf, l'argile et les balles d'orge, selon les règles de l'antique sagesse.

— Dans dix jours, continua-t-il, toute la colline, vue de la mer, sera comme un nuage frais et rosé. Sofia m'a écrit pour m'en faire souvenir... Elle ne t'est point réapparue ?

— Elle est avec nous, maintenant.

— Maintenant, elle se met à la fenêtre et regarde la mer qui s'empourpre ; et notre mère, accoudée près d'elle, lui dit : « Qui sait si Stelio n'est pas sur ce voilier que j'aperçois en panne devant le chenal pour attendre vent ? Il m'a promis de revenir à l'improviste par la voie de la mer, sur une goélette. » Et le cœur lui fait mal.

— Ah ! pourquoi trompes-tu son attente ?

— Oui, Fosca, tu as raison. Je peux vivre loin d'elle pendant des mois et des mois, et avoir le sentiment que ma vie est pleine. Mais ensuite, une heure vient où rien au monde ne me paraît plus doux que ces yeux-là, et il y a une partie de moi-même qui reste inconsolable. J'ai entendu les marins de la Mer Tyrrhénienne appeler l'Adriatique le Golfe de Venise. Ce soir, je songe que ma maison est sur le Golfe, et elle me semble plus voisine.

Ils avaient rejoint la gondole. Ils se retournèrent pour regarder l'île de la prière où se dressaient les cyprès implorants.

— Il est là-bas, le canal des Trois-Ports qui conduit à la mer libre ! — dit le nostalgique, s'imaginant

déjà lui-même sur le pont de la goélette, en vue de ses tamaris et de ses myrtils.

Ils se réembarquèrent. Ils gardèrent longtemps le silence. La mélodie continuait à descendre sur l'archipel clément. Comme la lumière du ciel venait se fondre dans les eaux, ainsi le chant du ciel venait se poser sur les terres. Mais, en face de la splendeur occidentale, Burano et Torcello apparaissaient comme deux galions ensablés ; mais les nuages se disposaient en phalanges, là-bas, vers les Dolomites.

— Maintenant que le dessein de ton œuvre est achevé, — dit-elle, continuant sa douce persuasion, bien que son âme tremblât dans sa poitrine, — tu n'as besoin que de paix pour ton travail. N'est-ce pas toujours dans ta maison que tu as travaillé ? En nul autre lieu tu ne pourras apaiser l'anxiété qui te suffoque. Je le sais, moi.

Il dit :

— C'est vrai. Quand la fureur de la gloire nous prend, nous croyons que la conquête de l'art ressemble au siège d'une ville forte et que les fanfares et les clameurs accompagnent dans l'assaut le courage, tandis que rien ne vaut sinon l'œuvre qui croît dans le silence austère, rien ne vaut sinon l'obstination lente et indomptable, rien ne vaut sinon la dure et pure solitude, rien ne vaut sinon l'entier abandon de l'esprit et de la chair à l'Idée que nous voulons faire vivre pour toujours au milieu des hommes comme une force dominatrice.

— Ah ! tu le sais, toi ! s'écria-t-elle.

Et ses yeux se remplirent de larmes, à ces paroles sourdes où elle avait senti la profondeur de la passion virile, le besoin héroïque de la domination morale, le ferme propos de se surpasser soi-même et de forcer sans trêve son destin.

— Tu le sais, toi !

Et elle eut le frisson que donnent les spectacles fiers ; et, devant cette volonté courageuse, tout le reste lui parut vain ; et les autres larmes, celles qui avaient voilé ses yeux à l'offrande des fleurs, lui parurent féminines et viles en comparaison de celles qui maintenant lui montaient aux paupières et qui seules étaient dignes d'être bues par son ami.

— Eh bien, va en paix ; retourne à ta mer, à ta terre, à ta maison. Rallume ta lampe avec l'huile de tes oliviers !

Il avait les lèvres serrées, et un sillon s'était creusé entre ses sourcils.

— La bonne sœur viendra encore mettre un brin d'herbe sur la page difficile.

Il pencha son front alourdi par une pensée.

— Tu te reposeras en parlant avec elle, à la fenêtre ; et peut-être verrez-vous repasser les troupeaux voyageant de la plaine vers la montagne.

Le soleil allait toucher la gigantesque acropole des Dolomites. La phalange des nuages s'agitait en désordre comme dans un combat, traversée par d'innombrables dards de lumière, et elle se couvrait d'un sang merveilleux. Les eaux élargissaient l'immense bataille livrée aux environs des tours inexpugnables. La mélodie

s'était dissoute dans l'ombre des îles déjà reculées. Tout l'estuaire se couvrait d'une sombre et guerrière magnificence, comme si une myriade d'étendards s'y fussent inclinés. Et le silence n'attendait qu'un éclat de trompettes impériales.

Il dit, lentement, après une longue pause :

— Et si elle m'interroge sur le destin de la vierge qui lit la lamentation d'Antigone?

La femme tressaillit.

— Et si elle m'interroge sur l'amour du frère qui fouille les tombeaux?

La femme eut peur de ce fantôme.

— Et si la page où elle pose le brin d'herbe est celle où cette âme tremblante raconte sa lutte secrète et désespérée contre l'horrible mal?

Dans son effroi soudain, la femme ne trouva pas de paroles. Ils se turent tous les deux, et ils regardèrent fixement les pics aigus de la chaîne lointaine qui flamboyaient comme s'ils étaient sortis à l'instant même du feu primordial. Le spectacle de cette grandeur déserte et éternelle éveillait dans leur esprit un sentiment de mystérieuses fatalités et comme une terreur confuse qu'ils ne savaient ni surmonter ni comprendre. Venise était obscurcie par cette masse de porphyres en feu : elle gisait sur les eaux, toute enveloppée dans un voile violacé d'où émergeaient les stèles marmoréennes édifiées par le travail des hommes pour y conserver les bronzes qui donnent le signal des prières habituelles. Mais les œuvres et les prières habituelles des hommes, mais l'antique cité lasse

d'avoir trop vécu, mais les marbres disjoints et les bronzes usés, mais toutes ces choses opprimées par le fardeau des souvenirs et condamnées à périr se faisaient humbles en comparaison de la terrible Alpe embrasée qui déchirait le ciel de ses mille pointes inflexibles, cité énorme et seule, attendant peut-être un jeune peuple de Titans.

Après un long silence, Stelio demanda tout à coup :

— Et toi ?

Elle ne répondit rien.

Les cloches de San-Marco donnèrent le signal de la Salutation angélique ; et leurs éclats puissants se dilatèrent en larges ondes sur la lagune encore sanglante qu'ils laissaient au pouvoir de l'ombre et de la mort. De San-Giorgio-Maggiore, de San-Giorgio-dei-Greci, de San-Giorgio-degli-Schiavoni, de San-Giovanni-in-Bragora, de San-Moisè, de la Salute, du Redentore et, de proche en proche, par tout le domaine de l'Évangéliste, jusqu'aux tours écartées de la Madonna dell'Orto, de San-Giobbe, de Sant'Andrea, les voix du bronze se répondirent, se confondirent en un seul chœur immense, étendirent sur le muet assemblage des pierres et des eaux une seule coupole immense de métal invisible dont les vibrations semblèrent communiquer avec le scintillement des premières étoiles.

Ils frissonnèrent tous les deux lorsque la gondole, passant sous l'arche du pont qui regardait l'île de San-Michele, pénétra dans l'humidité du Rio obscur et rasa les péottes noires qui pourrissaient le long des murs corrodés. Des campaniles voisins, de San-Lazzaro, de

San-Canciano, de San-Giovanni-e-Paolo, de Santa-Maria-dei-Miracoli, de Santa-Maria-del-Pianto répondirent d'autres voix ; et le bourdonnement sur leur tête était si fort qu'ils croyaient le sentir dans la racine de leurs cheveux comme un frisson de leur propre chair.

— C'est toi, Daniele ?

Stelio avait reconnu, à la porte de sa maison, sur la Fondamenta-Sanudo, la figure de Daniele Glàuro.

— Ah ! Stelio, je t'attendais ! — lui cria dans la rafale des sons la voix haletante de son ami. — Richard Wagner est mort !

Le monde parut diminué de valeur.

La femme nomade se réarma de son courage et prépara son viatique. Du héros couché dans le cercueil venait à tous les cœurs nobles une haute et pressante admonition. Elle sut la recevoir et la convertir en actes et en pensers de vie.

Or, il arriva que son ami la surprit au moment où elle réunissait les livres familiers, les petites choses chères dont elle ne consentait jamais à se séparer, les images qui avaient pour elle un pouvoir de rêve ou de consolation.

— Que fais-tu ? lui demanda-t-il

— Je me dispose à partir.

Elle vit le visage du jeune homme s'altérer; mais elle ne chancela pas.

— Où vas-tu ?

— Très loin. Je traverse l'Atlantique.

Il pâlit. Mais tout de suite il douta : il pensa qu'elle ne disait pas la vérité, qu'elle voulait seulement le mettre à l'épreuve, ou que sa résolution n'était pas ferme encore et qu'elle s'attendait à être retenue. La désillusion inopinée sur le rivage de Murano lui avait laissé dans le cœur une trace.

— Tu t'es décidée ainsi à l'improviste ?

Elle fut simple, sûre d'elle-même, prompte.

— Non pas à l'improviste, — répondit-elle. — Mon oisiveté dure depuis trop longtemps, et j'ai sur moi le poids de toute ma troupe. En attendant que le Théâtre d'Apollon soit ouvert et que *la Victoire de l'Homme* soit achevée, je vais prendre congé des Barbares. Je travaillerai pour ta belle entreprise. A refaire les trésors de Mycènes, il faudra beaucoup d'or! Et, autour de ton œuvre, tout doit présenter un insolite aspect de magnificence. Je veux que le masque de Cassandre ne soit pas d'une matière vile... Et surtout, je veux avoir le moyen de contenter ton désir : que, pendant les trois premiers jours, le peuple ait libre accès au Théâtre, et que, par la suite, il continue à y entrer librement un jour chaque semaine. C'est ma foi qui m'aide à te quitter. Le temps vole. Il est nécessaire que chacun se trouve à son poste, prêt et avec toutes

ses forces, quand l'heure sera venue. Moi, je n'y faillirai point. J'espère que tu seras content de ton amie. Je vais travailler ; et, certes, cela m'est un peu plus difficile cette fois-ci que les autres. Mais toi, mais toi, mon pauvre enfant, quel fardeau tu as à porter ! Quel effort nous te demandons ! Quelle grande chose nous attendons de toi ! Ah ! tu le sais...

Elle avait commencé courageusement, sur un ton qui parfois semblait presque joyeux, s'efforçant d'apparaître ce qu'avant tout elle devait être : un bon et fidèle instrument au service d'une puissance géniale, une compagne virile et vaillante. Mais, par instants, quelques ondes de son émotion réprimée lui échappaient, lui montaient à la gorge et passaient dans sa voix. Ses pauses devenaient plus longues et ses mains erraient, incertaines, parmi les livres et les reliques.

— Que tout soit toujours propice à ton travail ! Cela seul importe, et le reste n'est rien. Haut les cœurs !

Elle secoua en arrière son front aux ailes sauvages, et elle tendit à son ami ses deux mains. Il les serra, pâle et grave. Dans les chers yeux qui se firent semblables à une eau jaillissante, il vit passer ce même éclair de beauté qui l'avait ébloui un soir, dans la chambre où sifflaient les tisons et où se développaient les deux grandes mélodies.

— Je t'aime et je crois en toi, dit-il. Jamais je ne te manquerai, et tu ne me manqueras jamais. Quelque chose naît de nous qui sera plus fort que la vie.

Elle dit :

— Une mélancolie !

Devant elle, sur la table, étaient les livres familiers, avec leurs pages à la corne pliée, à la marge notée d'un signe, avec des fleurs et des brins d'herbe entre les feuillets, avec les marques de reconnaissance mises là par la douleur qui avait demandé et obtenu un réconfort de lumière ou d'oubli. Devant elle étaient les petites choses chères, étranges, diverses, presque toutes sans valeur : le pied d'une poupée, un cœur en argent *ex-voto*, une boussole en ivoire, une montre sans cadran, une petite lanterne en fer, une boucle d'oreille dépareillée, une pierre à fusil, une clef, un cachet, d'autres bagatelles ; mais toutes consacrées par un souvenir pieux, animées par une croyance superstitieuse, touchées par le doigt de l'amour ou de la mort, reliques qui parlaient à une âme seule et qui lui parlaient de tendresse et de cruauté, de guerre et de trêve, d'espérance et d'abattement. Devant elle étaient les images qui excitaient la pensée et disposaient à la méditation, figures auxquelles les artistes avaient confié une confession secrète, entrelacs de signes où ils avaient enfermé une énigme, lignes simples qui donnaient la paix comme la vue d'un horizon, allégories mystérieuses où se voilaient des vérités que, comme le soleil, ne pouvaient contempler fixement les yeux mortels.

— Regarde, — dit-elle à son ami, en lui indiquant du doigt une estampe. — Tu la connais bien.

Ils la connaissaient bien l'un et l'autre ; mais ils se

penchèrent ensemble pour la regarder, et elle leur paraissait nouvelle comme une musique qui, à ceux qui l'interrogent, répond toujours une chose différente. Elle était de la main d'Albert Dürer.

Le grand Ange terrestre aux ailes d'aigle, l'Esprit sans sommeil, couronné de patience, était assis sur la pierre nue, le coude appuyé au genou, la joue soutenue par le poing, ayant sur la cuisse un livre et dans l'autre main le compas. A ses pieds gisait, ramassé en rond comme un serpent, le lévrier fidèle, le chien qui le premier, à l'aube des temps, chassa en compagnie de l'homme. A son flanc, perché sur l'arête d'une meule comme un oiseau, dormait l'enfant déjà triste, tenant le stylet et la tablette où il devait écrire la première parole de sa science. Et à l'entour étaient épars les outils des œuvres humaines ; et, sur la tête vigilante, vers la pointe d'une aile, coulait dans la double ampoule le sable silencieux du Temps ; et l'on apercevait dans le fond la Mer avec ses golfes, avec ses ports, avec ses phares, calme et indomptable, sur laquelle, tandis que le Soleil se couchait dans la gloire de l'arc-en-ciel, volait la chauve-souris crépusculaire portant inscrite sur ses membranes la parole révélatrice. Et ces ports et ces phares et ces villes, c'était lui qui les avait construits, l'Esprit sans sommeil, couronné de patience. Il avait taillé la pierre pour les tours, abattu le pin pour les navires, trempé le fer pour toutes les luttes. Lui-même avait imposé au Temps l'instrument qui le mesure. Assis, non pour se reposer, mais pour méditer un nouveau

labeur, il regardait fixement la Vie, de ses yeux forts où resplendissait l'âme libre. De toutes les formes environnantes montait le silence, hormis d'une. Seule s'entendait la voix du feu rugissant dans le fourneau, sous le creuset où, de la matière sublimée, devait s'engendrer quelque vertu nouvelle pour vaincre un mal ou pour connaître une loi. Et le grand Ange terrestre aux ailes d'aigle, qui, à son flanc bardé d'acier, portait suspendues les clefs qui ouvrent et qui ferment, répondait ainsi à ceux qui l'interrogeaient : « Le Soleil se couche. La lumière, qui naît du ciel, meurt dans le ciel ; et un jour ignore la lumière d'un autre jour. Mais la nuit est une ; et son ombre s'étend sur tous les visages, sa cécité sur toutes les paupières, excepté sur le visage et sur les paupières de celui qui tient son feu allumé pour éclairer sa force. Je sais que le vivant est comme le mort, l'éveillé comme le dormant, le jeune homme comme le vieillard, puisque la mutation de l'un donne l'autre ; et toute mutation a la douleur et la joie pour compagnes égales. Je sais que l'harmonie de l'Univers est faite de discordes, comme dans la lyre et dans l'arc. Je sais que je suis et que je ne suis pas, et qu'il n'y a qu'un seul et même chemin, en bas et en haut. Je sais les odeurs de la pourriture et les infections sans nombre qui sont inséparables de la nature humaine. Toutefois, par delà mon savoir, je continue à accomplir mes œuvres, manifestes ou occultes. J'en vois qui périssent tandis que je dure encore ; j'en vois d'autres qui semblent destinées à durer, éternellement belles et indemnes

de toute misère, et qui ne sont plus miennes, bien que nées de mes maux les plus profonds. Je vois devant le feu se changer toutes les choses, comme les biens devant l'or. Une seule est constante : mon courage. Je ne m'assois que pour me relever. »

Le jeune homme entoura de son bras la ceinture de son amie. Et ils allèrent ainsi vers la fenêtre, sans parler.

Ils virent les cieux très lointains, les arbres, les coupoles, les tours, l'extrême lagune où s'inclinait la face du crépuscule, les Monts Euganéens, bleuâtres et paisibles comme les ailes repliées de la terre dans le repos du soir.

Ils se tournèrent l'un vers l'autre, et ils se regardèrent jusqu'au fond des prunelles.

Et puis ils s'embrassèrent, comme pour sceller un pacte silencieux.

Le monde semblait diminué de valeur.

Stelio Effrena demanda à la veuve de Richard Wagner que les deux jeunes Italiens qui, un soir de novembre, avaient transporté du bateau à la rive le héros évanoui, et quatre de leurs compagnons avec eux, fussent admis à l'honneur de transporter le cer-

cueil depuis la chambre mortuaire jusqu'à la barque et depuis la barque jusqu'au char. Cet honneur leur fut accordé.

C'était le 16 février ; c'était une heure après midi. Stelio Effrena, Daniele Glàuro, Francesco de Lizo, Baldassare Stampa, Fabio Molza et Antimo della Bella attendaient dans le vestibule du palais. Le dernier était arrivé de Rome avec deux artisans, attachés à l'œuvre du Théâtre d'Apollon, qui apportaient pour la cérémonie funèbre les faisceaux des lauriers cueillis sur le Janicule.

Ils attendaient sans parler, sans échanger un regard, dominés tous par le battement de leur propre cœur. On n'entendait qu'un faible clapotis contre les marches de cette grande porte où sont sculptées sur les candélabres des chambranles ces deux mots : DOMUS PACIS.

L'homme de la rame qui avait été cher au héros vint les appeler. Dans ce visage mâle et fidèle, les yeux étaient brûlés par les larmes.

Stelio Effrena s'avança le premier ; ses compagnons le suivirent. Après avoir monté l'escalier, ils entrèrent dans une salle basse et peu éclairée qu'emplissait une odeur triste de baumes et de fleurs. Ils attendirent quelques instants. Une porte s'ouvrit. Ils entrèrent l'un après l'autre dans une pièce contiguë. Ils pâlirent tous, l'un après l'autre.

Le cadavre était là, enfermé dans le cercueil de cristal ; et à côté, debout, était la femme au visage de neige. Le second cercueil, en métal poli, brillait sur le plancher, grand ouvert.

Les six porteurs se rangèrent devant la dépouille mortelle, attendant un signe. Profond était le silence, et leurs paupières n'avaient pas un battement ; mais une douleur impétueuse assaillait leur âme comme une rafale et la secouait jusqu'en ses racines les plus profondes.

Tous avaient les regards fixés sur l'élu de la Vie et de la Mort. Un sourire infini illuminait la face du héros étendu là : infini et distant comme l'éclat des glaciers, comme le brasillement des mers, comme le halo des astres. Les yeux ne pouvaient le soutenir ; mais les cœurs, avec un émerveillement et un effroi qui les rendaient religieux, crurent en recevoir la révélation d'un secret divin.

La femme au visage de neige fit un geste à peine visible, qui la laissa rigide en son attitude comme une statue.

Alors les six compagnons s'approchèrent du corps ; ils raidirent leurs bras, recueillirent leur vigueur. Stelio Effrena eut son poste à la tête et Daniele Glàuro aux pieds, comme l'autre fois. Sur un signal du chef, donné à voix basse, ils soulevèrent le fardeau par un effort simultané. Tous eurent dans les yeux un éblouissement, comme si un subit rayon de soleil eût traversé le cristal. Baldassare Stampa éclata en sanglots. Un même nœud serra toutes les gorges. Le cercueil ondula ; puis, il s'abaissa ; il entra dans l'enveloppe de métal comme dans une armure.

Les six compagnons demeurèrent prosternés à l'entour. Avant de rabattre le couvercle, ils hésitèrent,

fascinés par le sourire infini. Stelio Effrena, qui venait d'entendre un léger frôlement, leva les yeux : il vit la face de neige inclinée sur le cadavre, surhumaine apparition de l'amour et de la douleur. Cet instant fut égal à l'éternité. La femme disparut.

Quand le couvercle fut rabaissé, ils soulevèrent une seconde fois le fardeau, plus lourd. Ils le transportèrent hors de la salle ; puis ils le descendirent par l'escalier, lentement. Ravis d'une sublime angoisse, ils voyaient dans le métal du cercueil se refléter leurs visages fraternels.

La barque funèbre attendait devant la porte. Sur le cercueil fut étendu le drap mortuaire. Les six compagnons attendirent, tête découverte, que la famille descendît.

Elle descendit, toute ensemble. La veuve passa, voilée ; mais la splendeur de son front était dans la mémoire des témoins pour toujours.

Le convoi fut bref. La barque funèbre allait en avant ; derrière venait la veuve avec les siens ; puis venait le groupe juvénile. Sur le grand chemin d'eau et de pierre, le ciel était encombré de nuages. Le profond silence était digne de Celui qui, pour la religion des hommes, avait transformé en un chant infini les forces de l'Univers.

Un vol de colombes, parti des marbres des Scalzi avec un frémissement d'éclair, traversa le canal par-dessus le cercueil et enguirlanda la coupole verte de San-Simeone.

Sur le quai, des fidèles attendaient, taciturnes. Les

larges couronnes embaumaient l'air cendré. On entendait clapoter l'eau sous la courbe des proues.

Les six compagnons retirèrent de la barque le cercueil, le portèrent sur leurs épaules jusqu'à la voie ferrée, le mirent dans le char. Les fidèles s'approchèrent et déposèrent leurs couronnes sur le drap mortuaire. Nul ne parlait.

Alors s'avancèrent les deux artisans, avec leurs faisceaux de lauriers cueillis sur la Janicule.

Membrus et puissants, choisis entre les plus beaux et les plus forts, ils semblaient coulés dans le moule antique de la race romaine. Ils étaient graves et tranquilles, avec la sauvage liberté de l'Agro dans leurs yeux veinés de sang. Leurs traits accentués, leur front bas, leur chevelure courte et crépue, leurs solides mâchoires, leur cou de taureau, tout en eux rappelait les profils consulaires. Par leur attitude exempte de toute obséquiosité servile, ils se montraient dignes de leur fonction.

Les six compagnons, rendus égaux par la ferveur, prirent les branches et les répandirent sur le cercueil du héros.

Très nobles étaient ces lauriers latins coupés sur la colline où, en des temps reculés, les aigles descendaient pour apporter les présages, où, en des temps nouveaux et cependant fabuleux, un fleuve de sang fut versé pour la beauté de l'Italie par les légionnaires du Libérateur. Ils avaient les branches droites, robustes et sombres, les feuilles dures, fortement nervées et marginées, vertes comme le bronze des fontaines, riches d'un arome triomphal.

Et ils voyagèrent vers la colline bavaroise encore endormie sous le gél, tandis que les troncs insignes poussaient déjà leurs bourgeons nouveaux dans la lumière de Rome, au bruissement des sources cachées.

Settignano di Desiderio :

le XIII FÉVRIER MDCCCC.

E. GREVIN — IMPRIMERIE DE LAGNY — [illegible] 3 12.



